



HISTOIRE

DES

PYRENÉES

ET DES

RAPPORTS INTERNATIONAUX

DE LA

FRANCE AVEC L'ESPAGNE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS

ANNALES
de la Catalogne, de l'Aragon, de la Navarre, du Pays Basque,
du Bearn, du Bigorre, du Comminges,
du comté de Foix, du Roussillon, de la Cerdagne,
de Narbonne et de Carcassonne, etc.

PAR

M. CÉNAC MONCAUT

TOME PREMIER

PARIS : AMYOT, RUE DE LA PAIX

1853


BIBLIOTHECA·BODLEIANA·
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

INTRODUCTION.

Malgré les diverses écoles historiques dont on a essayé la classification, il n'existe et ne peut exister que deux manières d'envisager l'histoire.... On prend une nation, une race à son berceau ; on la suit dans le cours de sa carrière sédentaire ou vagabonde, à travers les péripéties et les révolutions qu'elle subit.... Ou bien, on se pose dans une contrée du globe, offrant par sa configuration, ses frontières, ses productions, une nature caractéristique, et l'on écrit les annales des peuples divers qui viennent successivement y poser leurs tentes passagères ou leurs pénates définitifs, en indiquant les modifications imprimées à ces races diverses par le climat, par le territoire et par les événements.

Dans le premier cas, on écrit l'histoire des Tartares, des Romains, des Arabes, des Normands, en suivant chacune de ces nations dans leurs longues courses victorieuses.

Dans le second, on fait celle des Iles Britanniques, de la Péninsule hispanique, de la Grèce ou des Alpes, en racontant les drames que les hommes sont venus jouer tour à tour sur les théâtres qu'on a donnés pour bornes à ses recherches.

Le livre que nous entreprenons aujourd'hui entre dans cette dernière classe. Le plateau Pyrénéen,

dressé entre la France et l'Espagne comme l'immense squelette d'un cétacé qui aurait échoué entre deux mers, a renfermé, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, tous les caractères, tous les éléments qui ont le droit d'inspirer et d'obtenir une histoire : nature particulière de climat, de productions et de situation ; influence de ces agents physiques sur les habitants qui vinrent successivement s'y fixer ; importance des révolutions intérieures qui agitèrent ces populations ; part immense enfin qu'elles prirent aux événements qui se déroulèrent en Espagne et dans les Gaules....

Un mot d'abord sur la configuration de la contrée qui doit servir d'encadrement au tableau que nous allons présenter.

Aspect physique des Pyrénées.

Le continent européen qui s'avance en presqu'île entre la Méditerranée et l'Océan, subit, vers le 43e degré de latitude, un resserrement assez brusque qui réduit sa largeur à 90 kilomètres.

C'est sur la partie la plus étroite de cet isthme que les Pyrénées élèvent leur chaîne majestueuse, se dressent avec leur couronne de glaciers étincelants, et séparent la France de l'Espagne. Aux époques primitives, où les géologues supposent que les continents reposaient encore sous les eaux, un ébranlement intérieur du sol ayant brisé dans son effort volcanique la couche de terrain primitif qui forme la charpente du globe au-dessus de la fournaise in-

térieure, les écailles de cette cassure furent lancées avec force à travers le vase brisé des mers, et formèrent à des hauteurs immenses l'épine dorsale des Pyrénées, dentelée de pics granitiques et schisteux. Mais ce redressement de la couche plutonienne entraîna aussi, quoique à des hauteurs moins grandes, les couches intermédiaires de schiste argileux et calcaire, qui, rejetées au sud et au nord, formèrent les montagnes de second ordre, s'appuyèrent aux pics et les contre-butèrent. Enfin les terrains tertiaires ou de sédiment qui composaient la vase sous-marine, furent eux-mêmes, dans ce brusque mouvement, rejetés au sud et au nord de la chaîne, et produisirent ces immenses plateaux de pierres roulées de débris carbonifères, salifères et marneux qui présentent un caractère si reconnaissable dans la Navarre, le Bigorre, le Couserans, le Pays de Foix, le Guipuscoa et la Catalogne..... Avant le cataclysme, la base géologique de la partie du globe où devait s'élever l'extrémité sud du continent européen n'offrait que des gisements superposés par bandes horizontales:

Surface marine, ou élément liquide ;
Sol sous-marin, et terrains de sédiment ;
Argiles schisteux et calcaires ;
Couche granitique et porphyrienne.

Cette dernière région, étant violemment poussée vers la surface par la commotion intérieure qui éclata comme une poudrière, communiqua cette force centrifuge aux couches supérieures, qui se pénétrèrent les unes les autres et formèrent une immense boursouflure au-dessus du globe en rejetant

sur les côtés l'élément liquide dont la jonction fut et resta interrompue.

Ce travail de la nature avait complétement changé la disposition des éléments géologiques; le granit, en élevant ses pointes de diamant dans les airs, avait donné aux zones supérieures une disposition qui s'éloignait plus ou moins de leur primitive position horizontale, et se rapprochait de la perpendiculaire; si bien qu'en se redressant en bourrelets, le sol sous-marin ou terrain de sédiment forma les premiers gradins des montagnes. Les bandes argileuses et schisteuses produisirent les monts secondaires et le granit les pics les plus élevés.

Le granit était arrivé brûlant, peut-être en fusion, à ces hauteurs immenses; saisi brusquement par la température au-dessous de zéro de ces régions où les neiges sont éternelles, il fut brisé, fendu sur tous les points par ce brusque refroidissement. Ainsi se trouvent expliqués : 1° les brisures sans nombre et le désordre inextricable des couches schisteuses et granitiques qu'on retrouve sur tous les points des Pyrénées; 2° l'existence des grottes et des cavernes formées par les boursouflures d'un sol bouleversé; 3° les sources thermales dont le réchauffement est favorisé par la chaleur du foyer central qui se porte vers la cloche souterraine formée par le granit soulevé; 4° les fréquents tremblements de terre qui agitent le plateau, en communication directe avec le foyer volcanique; 5° la position plus ou moins inclinée des couches argileuses et schisteuses; 6° enfin la quantité prodigieuse de débris marins, herba-

ges, coquillages de toute espèce qui sont répandus dans les collines adossées aux Pyrénées.

Si ces débris sont moins nombreux sur les montagnes très-élevées, on se rend compte aisément de cette circonstance, en songeant que les gisements granitiques n'avaient aucun rapport avec l'Océan dont ils étaient séparés par les terrains tertiaires.

Si le granit ne paraît sur aucun point depuis la vallée d'Aspe jusqu'à l'Océan ; s'il est remplacé dans le pays de Soule par d'énormes quantités de galets, n'est-il pas facile de s'expliquer cette absence en réfléchissant à l'abaissement de la chaîne des Pyrénées depuis le gave d'Assau jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, abaissement qui ne permit pas au granit de venir à la surface, et qui n'y éleva que les schistes et les débris maritimes? Malgré la violence de l'effort interne qui exhaussa les Pyrénées, ces montagnes offrent peu de traces de volcan. On n'a guère constaté d'autres cratères que celui de Catalogne entre Figuère et Gironne; celui de Quérigut dans le Donézan et quelques matières volcaniques dans la vallée d'Aspe et le pays basque; mais ce n'est pas là une contre-indication de l'origine souterraine de ces montagnes.... Les volcans sans issue, pareils à la mine qui éclate, n'en soulèvent que plus violemment la surface de la terre.

La tradition mythologique nous conduit, comme les découvertes de la géologie, à cette convulsion du globe.

Hercule, ce titan humain, qui semble servir de

trait d'union allégorique entre le travail de la nature primitive et le premier effort civilisateur de l'homme, arriva sur la limite de l'Espagne et des Gaules, dans le cours de ses pérégrinations. Il rencontra la nymphe *Pyrène* dont il devint éperdument épris. Remarquons bien cette *nymphe habitant les eaux* qui porte dans le radical de son nom le mot grec : *pur*, *puros*, *feu.... une nymphe du feu ;* cela paraîtrait étrange, si nous n'avions dejà parlé du foyer central, travaillant sous les mers à ébranler la couche supérieure.

Ce devait être un effrayant et gigantesque amour que celui de ce demi-dieu qui parcourait la terre pour exterminer les monstres. Au milieu des éclats de sa passion, l'objet qui l'allumait lui est enlevé par un événement tragique.... A l'aspect du corps ensanglanté de son amante, Hercule pousse des clameurs et des menaces dignes du héros dont la massue vaut presque la foudre de Jupiter.

Il l'ensevelit avec des larmes [a], et pour lui élever un mausolée que les hommes et le temps ne puissent détruire, il entasse rocher sur rocher, montagne sur montagne, et forme ces immenses pyramides, qu'il nomme les *Pyrénées.*

La nymphe du feu, dormant sous la chaîne de montagnes qui lui sert de tombeau, n'est-elle pas la traduction poétique, rapetissée aux proportions de la mythologie grecque, du grand cataclysme dont la géologie nous a révélé la raison et les lois [b]?...

[a] Silius Italicus, *Bell. Punic.*, lib. III.
[b] Voyez Diodore de Sicile, lib. VI.

Les Pyrénées règnent de l'Océan à la Mediterranée, sur une ligne de 90 kilomètres ; elles s'abaissent dans la partie ouest par une déclivité lente qui se perd au niveau des plaines du Labour et du Guipuscoa, mais elles conservent toute leur hauteur dans la partie orientale, où elles tombent à pic dans la Méditerranée ; vers le centre enfin, elles atteignent les hauteurs suivantes :

Pic du Midi, 2923 mètres ; pic de Bergons, 2113 ; d'Orbizon, 2885 ; port de Gavarni, 2331 ; pic de Canigou, 2809 ; de Pau, 2742 ; de Montréal, 3115 ; de Vigne mâle, 3252 ; mont Perdu, 3401 ; Maladetta en Aragon, 3469.

Tel fut le produit informe et gigantesque du grand cataclysme. Le feu souterrain avait élevé un chaos inhabitable. Les neiges, les frimas et les tempêtes, lui imprimèrent des modifications qui permirent aux hommes d'y transporter leurs demeures.

La crête granitique, dressée et déchiquetée à la hauteur que nous avons indiquée, arrêta d'abord les neiges et les recueillit dans ces vastes réservoirs connus aujourd'hui sous le nom de glaciers de la Maladetta, de Gavarni, de Vigne mâle, de Marboré; mais les montagnes secondaires, où le schiste alternait avec le calcaire, et qui retenaient encore une partie des terres et débris sous-marins, reçurent le choc des pluies orageuses ; les torrents se formèrent à travers les fissures et les crevasses ; ils chassèrent devant eux les terrains de sédiment, sous forme de limon ; entraînèrent les débris du schiste et du granit brisé

et toutes ces démolitions du grand squelette allèrent grossir l'entassement des décombres arrêtés déjà au pied de la chaîne.

Peu à peu les eaux torrentielles, lancées des deux côtés de l'épine dorsale, creusèrent les vallées profondes et formèrent les rivières qui prirent en France les noms de Bidassoa, Nivelle, Cesson, Nive, gave de Soule, gave d'Aussun, gave d'Argelez, Adour, Arros, Neste, Garonne, Salat, Ariége, Lers, Aude, Agly, le Tet, le Tech; et en Espagne, les noms, d'Arga, Aragon, Callego, Cinca, Ara, Essera, Noguera, Pallavera, Noguera Rilagorçana, Sègre et Ter.

Ces cours d'eau, glissant vers les plaines des Gaules et de l'Espagne, par la force impulsive que leur imprime l'inclinaison rapide des Pyrénées, courent à quelque distance dans leur première direction; mais bientôt la pente diminuant; ils s'arrêtent, et cherchent à tâtons une issue vers l'Océan et vers la Méditerranée. Dans ce mouvement de conversion, le gave d'Argelez tombe dans celui d'Aussun, les deux ensemble dans celui de Soule; l'Adour vient les joindre, et les quatre réunis rejoignant la Nive, vont se jeter dans le Golfe de Gascogne. De son côté, la Neste, se dirigeant à l'est, rencontre la Garonne qui l'entraîne. Le Salat, l'Ariége, se mêlent aux deux sœurs voyageuses, et vont à leur tour se perdre dans l'Océan, bien au nord de l'embouchure de l'Adour.

Enfin, l'Aude, l'Agly, le Tech et le Tet attirés par une pente contraire, versent leurs eaux dans la Méditerranée sans avoir absorbé de torrent considé-

rable. En Espagne ce système d'irrigation offre un plus grand caractère d'unité; le premier cours d'eau des Pyrénées occidentales, l'Arga, prend sa direction vers l'Orient, il se jette dans l'Aragon; les deux réunis grossissent l'Èbre qui absorbe en passant Lessera, la Cinca, les deux Noguerra, la Sègre et conduit toutes les eaux du versant espagnol dans la mer de Tarragone. Le Lobregat (*rubricatus*), et le Ter coulent directement à la mer par la parallèle.

Le grand travail hydraulique est terminé; la topographie des Pyrénées peut être définitivement arrêtée avec ses vallées principales et secondaires, ses ruisseaux et ses fleuves, ses glaciers éternels et ses lacs.....

Grâce à cet admirable système créateur, les plaines de l'Espagne et des Gaules ne seront plus ravagées par les torrents vagabonds. Chacun d'eux, contenu dans un lit fixé en contre-bas des terrains environnants, facilitera leur assainissement par l'écoulement régulier des eaux pluviales, tandis que les hautes montagnes, retenant en hiver les neiges et les eaux congelées dans leurs glaciers, leurs lacs et leurs forêts, les rendront à ces mêmes torrents à l'époque des sécheresses, et leur permettront de continuer à verser sur les terres l'élément liquide qui doit les fertiliser...

Prévoyance admirable de la nature! A mesure que l'été dessèche les vallées, la chaleur, gagnant des latitudes plus élevées, provoque l'écoulement des neiges; une fonte immédiate produirait des

inondations d'une violence destructrice. Le thermomètre, ne s'élevant que par degré, permet à la rigueur du froid de maintenir immobiles les neiges éternelles pendant qu'il les sape et les fait s'écouler lentement.

Ce travail géologique et hydraulique ayant complété le système fertilisateur de la croûte terrestre, nous sommes conduits à la production des plantes et des animaux, qui vont couvrir ces plateaux pittoresques de leur admirable végétation et peupler leur solitude d'êtres animés.

Placées entre les deux mers, et s'élevant graduellement depuis leur niveau jusqu'à l'immense hauteur des pics couverts de glaciers, les Pyrénées réunissent dans leur sein les règnes les plus variés, les productions et les aspects les moins habitués à se trouver ensemble.

Leur base, exposée à toute l'action d'un soleil ardent dans le Roussillon et la Catalogne, échauffée aussi par les vents brûlants venus d'Afrique, offre les productions du royaume de Naples, de la Grèce et de l'Algérie.

Les vignes produisent les vins capiteux de Baniouls et de Grenache; les cactus étendent leurs bras épineux; l'olivier, le grenadier, l'oranger, le palmier et le dattier ombragent les champs de millet à côté du pin et du chêne vert du royaume de Grenade. Remontons vers l'Arragon et la Navarre; tournons par le Guipuscoa, du côté du Béarn, du Bigorre et du Comminges. L'exposition des montagnes allant toujours en contre-sens du soleil, les

vents du couchant et du nord les atteignent de plus en plus, et nous passons graduellement de la zone africaine à la zone rhénane.

Ainsi, les vallées d'Arragon, exposées au midi, ont encore des vignes, des oliviers et des chênes-liéges ; mais les orangers, les dattiers et les palmiers font halte sur les bords de la Sègre ; les montagnes arides, ravinées, dépouillées de terre végétale par les eaux, ne conservent qu'une maigre pelouse de plantes aromatiques, de serpolet, de romarin, de thym, de lavande, de mélisse, de menthe et de sauge. Les basses vallées seules, engraissées par les limons descendus des montagnes, produisent de riches moissons de céréales.

La Navarre, au contraire, présente toute la beauté d'une végétation favorisée par une fraîcheur abondante, mariée à une chaleur solaire tempérée ; c'est la première zone des gras et frais pâturages, des prairies ombragées de saules, de chênes à glands doux (*ancinas de belotes dulces*), et d'une espèce de pin nommé *abetos*.

Arrivons dans le Guipuscoa ; ses vallons étroits et contournés, mal ouverts aux rayons du soleil, mais exposés aux vents du couchant, voient augmenter le nombre des prairies ; mais le blé disparaît pour faire place aux maïs, et les forêts de noisetiers et de chêne noir remplacent le chêne vert, le pin, et s'étalent en épais revêtements sur les montagnes secondaires. Si la sécheresse de l'Arragon fatiguait les regards, la monotonie du vert

finit par [illegible] identique dans les provinces basques.

Les Pyrénées françaises, [illegible] par l'action [illegible] le froment [illegible] et les plaines du Gave et de l'Adour, [illegible] et de l'Ariége, réservent [illegible] pour les prairies habilement arrosées [illegible] champs de maïs à l'horizon [illegible] que les grands coteaux et les premières montagnes [illegible] de fougères, couvertes [illegible], de châtaigniers et de [illegible] utile, nous reportent [illegible] et des Ardennes. Mais, en quittant [illegible] perdu un des plus riches [illegible] des Pyrénées espagnoles. De Saint-[illegible], la vigne n'apparaît que [illegible] tardif; les rigueurs du climat [illegible] donner qu'un verjus [illegible] retrouver des vins [illegible] dans la plaine à la distance de [illegible] ligne tirée de Dax sur l'Adour à [illegible] sur l'Ariége. Cependant, [illegible] les Corbières, ramification des Pyrénées, qui, [illegible] dée à la grande chaîne, vers les sources de l'Aude, va se perdre dans la Méditerranée, à l'embouchure de la même rivière.

Cette partie des Pyrénées [illegible] celle de l'Aragon, nous rappelle [illegible] vidité de cette province d'Espagne [illegible]

sit pas à compenser l'absence de forêts et de moissons; et de maigres oliviers ne peuvent faire oublier les chênes et les châtaigniers du comté de Foix, du Béarn et du Bigorre.

Après avoir fait le tour des Pyrénées en nous tenant à leur base, montons progressivement vers leur cime en étudiant les productions et les climats divers superposés en zones horizontales. Parvenus à 600 mètres sur les montagnes secondaires, aux flancs généralement arrondis en courbes gracieuses, nous atteignons la région du buis, du bouleau, du coudrier, du noisetier et du hêtre. Les entrailles de ces montagnes ne sont pas moins riches, moins pittoresques que leur revêtement; car elles renferment: 1o les excavations et les grottes avec leurs stalactites et leurs pétrifications si variées; 2° les carrières de calcaire et de schiste, de marbre et d'ardoise; 3° les mines de fer si nombreuses dans le pays de Foix, dans la Navarre, l'Arragon, l'Andorre, la Catalogne et la Biscaye; celles de cuivre si abondantes en Navarre; celles de plomb et de cobalt si remarquables dans l'Aude et le Gistoa d'Aragon; 4° enfin les gisements d'or, qui paraissent concentrés entre l'Aude et l'Ariége, et ceux d'argent, généralement alliés au plomb.

Franchissons cette hauteur et atteignons à 12 ou 1,300 mètres au-dessus du niveau des deux mers. Disons adieu aux pâturages; nous passons dans la région des grandes fantaisies, des sublimes spectacles de cette nature en convulsion. Les lacs et les cascades, les cirques et les profondes brèches

qui ouvrent l'épine dorsale des pics pour donner passage à l'homme d'un versant à l'autre, forment un théâtre sublime dont le noir et majestueux sapin tapisse seul les parois de plus en plus verticales. Arrivés au-dessus de 17 à 1,800 mètres cet habitant robuste des glaciers disparaît à son tour, arrêté par la rigueur du froid; le rocher sauvage, nu, lézardé et dressé en pointes, n'est plus panaché que par quelques touffes de rododendron et de genévrier... Les fleurs timides, il est vrai, montrent plus de courage à braver ces latitudes de Sibérie; le carnilet moussier, la gentiane, le safran multifide, la renoncule à feuilles de parnassie, la potentille nivale, l'arénaire cérastoïde, la violette biflore, la renoncule alpestre, le réséda sésamoïde, les saxifrages, s'accrochent et épanouissent leurs corolles dans les fentes du granit le plus élevé; les plantes qui s'échelonnent ainsi dans ces divers étages ont été portées à 180 espèces.

Des plaines du Roussillon au sommet de la Maladetta, les Pyrénées ont donc l'admirable privilége de réunir toutes les latitudes, tous les phénomènes météorologiques, tous les mouvements thermométriques, toutes les modifications physiques, tous les produits qui s'échelonnent sur le continent européen depuis la Sicile jusqu'à la mer glaciale. Le Roussillon et la Catalogne offrent l'exubérante richesse végétale de la campagne de Naples; les montagnes de l'Arragon et les Corbières de Carcassonne rappellent l'aridité de la Syrie; on retrouve quelque chose des steppes du Tanaïs dans les landes de Pi-

nas et de Pont-Long; la solitude sauvage des forêts de la Russie dans les sapinières des vallées de Campau et d'Assau, de l'Arboust et de l'Ariége...

Si l'ours blanc des glaces polaires ne se roule pas dans les neiges éternelles de la Maladetta et de Gavarni, l'ours brun aux formes colossales se cache dans leurs cavernes, et augmente les dangers des troupeaux si vivement pourchassés par les loups nombreux et hardis. Le léger izart (chamois) y remplace le renne; l'écureuil, la martre, le petit gris, et l'hermine elle-même y représentent les espèces fourrées; le lynx (loup cervier), le sanglier, le chevreuil, le chat sauvage, autrefois assez communs, le cerf, qui a disparu depuis plus de deux cents ans, y vécurent longtemps avec le bison et le buffle.

Les hautes régions, retraite favorite de l'ours et de l'izart, voient aussi planer dans les airs, et couver dans les rochers une foule d'oiseaux de proie, de proportions moins développées que ceux des Alpes. Le grand aigle, le petit aigle, le pecnopètre, le vautour barbu, le nocturne grand duc, et le faucon, font une chasse acharnée aux corneilles, aux choucas, aux perdrix blanches, aux lagopèdes, aux gélinotes; ils quittent aussi la ligne des sapins, pour venir dans les basses vallées, poursuivre le coq de bruyère et la fauvette, le merle et le grimpereau, les craves, les corbines, les choquarts et les cailles.

Quant aux grues et aux oies sauvages, leur grosseurs les met à l'abri de leurs atteintes. Les colombes et les bizets de passage trouvent dans les chasseurs aux filets de bien plus dangereux ennemis.

Ces zones, caractérisées par des productions différentes, ne présentent pas sur le versant espagnol la même hauteur que sur le versant français ; la chaleur considérablement favorisée au sud par les causes que nous avons indiquées, élève chacune d'elles de deux à trois cents mètres au-dessus de la zone correspondante du nord.

La région des chênes et des châtaigniers, qui s'arrête en France, à 5 ou 600 mètres, monte en Espagne jusqu'à 7 à 800, et ainsi de toutes les autres dans une proportion analogue, si bien que les glaciers éternels y disparaissent entièrement.

Rien ne saurait exprimer le saisissement d'admiration qu'imprime au voyageur cet aspect des Pyrénées que nous venons d'étager froidement par bandes géologiques et arborifères.

Placé dans l'axe central de la chaîne, à une distance qui permet d'en embrasser l'ensemble depuis le Canigou de Roussillon jusqu'au mont Couronné de la Navarre, nous avons pu étudier ce magnifique théâtre, changeant de couleur et presque de formes à chaque heure du jour, à chaque saison de l'année.

L'hiver, cachées sous un épais manteau de neige, recouvert lui-même d'un voile grisâtre de brouillards, c'est à peine si les Pyrénées laissent entrevoir à travers cette brume le seuil de quelques vallées nébuleuses, ou quelque pic éclairé par le soleil couchant.

Vienne le printemps avec ses orageuses journées et ses nuages aux couleurs fantastiques, la chaîne

se dégage de ses langes, et toute pleine de coquetterie, dans ses rapides changements de costumes, on la voit vers midi dépouiller sa robe de gaze, offrir au soleil ses hautes cimes écrasées sous des amas de neige étincelante, tandis que ses inflexions et ses vallées s'ouvrent toutes riantes aux rayons obliques qui dessinent gracieusement leurs courbes et leurs contours, leurs rochers blancs et leurs forêts noires... Tout-à-coup, les vapeurs s'élèvent du pic de Bagnères ou de la Maladetta; les nuages s'amoncellent en bourrelets du plus capricieux modèle; ces échafaudages se peignent des plus luxuriantes couleurs; mais après quelques instants d'exercices folâtres, le voile noir les recouvre et les absorbe; la foudre déchire ses flancs, et la chaîne entière disparaît sous le nimbus opaque qui l'inonde de grelons et de pluie torrentielle.

Lorsque l'été a définitivement dégagé l'atmosphère, la neige disparaît de tous les points à l'exception des cinq ou six magasins éternels où la nature prévoyante la retient captive. La chaîne, éclairée du bleu le plus vif, dessine toute la majesté de ses pics, toutes les ondulations de ses vallées. C'est alors que la zone verte du chêne et du châtaignier, celle plus noire du sapin, et la grisaille du granit chauve, s'étalent aux yeux avec une rectitude presque mathématique... Mais le tableau peint par le grand artiste change de reflet à chaque nouvelle disposition de lumière. Bleu d'azur, lorsque le jour naissant dore les pointes de ses rochers, il passe au gris perle à midi, pour reprendre le soir un bleu noirâtre,

constellé de coups de pinceau rougis par le dernier adieu du soleil.

Rôle historique des Pyrénées.

Si nous nous associons au naturaliste et à l'artiste pour admirer ce spectacle sublime, nous éprouvons une émotion bien plus vive encore lorsque nous le considérons au point de vue de l'historien.

Les Pyrénées, en effet, ne furent pas seulement une solution providentielle du système hydraulique, qui devait assainir et arroser l'Espagne et la Gaule; elles furent encore, à toutes les époques, un sanctuaire d'indépendance ouvert aux races opprimées.

Presque toutes les montagnes ont rempli tour à tour cette mission : les Alpes à la voix de Guillaume-Tel; l'Olympe et l'Œta sous les derniers Grecs poursuivis par les Turcomans; de nos jours enfin, les Krapacks, le Caucase et l'Atlas, offrent le même refuge aux Polonais, aux Géorgiens et aux Berbères trop faibles pour résister aux ennemis qui troublent leur nationalité; mais ce caractère protecteur des montagnes n'apparaît nulle part plus permanent, plus grandiose, et entouré de plus d'héroïsme que dans les Pyrénées.

Véritable donjon imprenable, placé entre la France et l'Espagne, ces deux grands champs de bataille de tant de peuples conquérants, ces montagnes eurent dans le cours des siècles leur Jugurtha et

leur Guillaume-Tell, leur Abd-el-Kader, et leur Chamil.... Développement colossal du droit d'asile, Dieu lui-même ouvrit dans ce retranchement de granit, au sein des forêts et des grottes, l'asile naturel où les vaincus de toutes les nations, Grecs et Ibères, Romains, Vandales, Cantabres et Visigoths, vinrent successivement se réfugier et protester, au nom du Créateur, contre le système d'extermination mis en pratique par les dévastateurs.

Si les champs cataloniques furent, au temps d'Attila, selon la belle expression de Jormandès, *l'aire où venaient se broyer des nations*, les Pyrénées, au contraire, furent la source bienfaisante où les débris de ces mêmes nations abritèrent leurs pénates et leurs croyances. Aussi, lorsque le mouvement torrentiel des diverses races eut fini de s'agiter à leur base, l'historien retrouva dans leurs vallées, l'Ibère, le Gaulois et le Cantabre avec leurs mœurs primitives, leurs fueros, leurs forts et leur ombrageuse liberté. Deux mille ans de luttes romaines et féodales les avaient modifiés, sans pouvoir les détruire... Et cependant ces peuples d'une même famille, cette contrée d'une nature si particulière, ne possèdent pas d'histoire propre ; il faut, pour retrouver leurs annales, parcourir une foule de chroniques, de monographies partielles, devant la longue étude desquelles il est peu de lecteurs qui ne reculassent effrayés. On comprend d'ailleurs combien ces œuvres morcelées sont impuissantes à donner l'ensemble des faits, malgré l'importance de leurs recherches au point de vue local.

Les populations pyrénéennes ne sont pas mieux traitées par les histoires générales de France et d'Espagne : leurs auteurs, trop préoccupés des frontières politiques qui ont fini par séparer les deux royaumes, n'ont pas suffisamment tenu compte de l'homogénéité politique et sociale qui avait régné sur tout le plateau pyrénéen dans les siècles passés ; ils ont considéré ses habitants comme séparés, à toutes les époques, par la crête des deux versants ; ils ont confondu la Catalogne, l'Aragon et la Navarre, dans l'histoire générale de l'Espagne ; le Pays basque, le Béarn, le Bigorre, le Comminges et le Roussillon, dans celle de la France ; et cette nationalité compacte, parlant la même langue, partageant les mêmes vicissitudes, s'est trouvée détruite par une violente séparation en deux parts que rien ne vient justifier.

Telle est la méprise, ou plutôt la négligence, que nous entreprenons de réparer en réunissant les fragments de cette grande et illustre nation pyrénéenne disséminée dans l'histoire. Puissions-nous avoir réussi, en nous appuyant sur les faits, et seulement sur les faits, à lui rendre la physionomie héroïque et palpitante qu'elle montra durant sa longue lutte contre les Franks dominateurs des Gaules et contre les Sarrasins dominateurs des Espagnes ! Puissions-nous reconstituer le caractère si remarquable de ses mœurs, de ses lois et de ses libertés !

Si nous tirons deux lignes d'une mer à l'autre, la première, de l'extrémité nord de la courbe de l'Adour (Tartas) à Agde, sur l'Aude ; une autre de Cal-

lagurris (Calahorra) sur l'Èbre, à Tarragone, nous aurons l'encadrement du grand plateau pyrénéen, où nous verrons se jouer les drames politiques et sociaux que nous allons raconter. Notre travail sera, par conséquent, une espèce de trait d'union entre l'histoire de France et celle d'Espagne. Placés sur la frontière naturelle qui sépare ces deux États, nous serons plus à même de voir les événements qui les agitent, les peuples qui s'y succèdent, les lois et les mœurs qui les régissent.

HISTOIRE

DU

PLATEAU PYRÉNÉEN.

PREMIÈRE PARTIE.

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME AU IIIe SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

HABITANTS PRIMITIFS DES PYRÉNÉES.

Gals, Ibères et Cantabres.— Invasions des Celtes.— Celtibères et Ligures. *Mœurs générales* de ces races. — État social et religieux. — Guerres. — Funérailles. — *Mœurs particulières.* — Aquitains. — Cantabres. — Chasse au taureau.

Trois peuples bien distincts s'offrent à nous sur les deux versants des Pyrénées, à l'époque où remontent les premières traditions historiques. A l'aspect du nord, depuis l'Océan jusqu'à la Méditerranée, *les Gals* de la confédération celtique qui donnèrent leur nom à la Gaule; au midi, *les Ibères*

et *les Cantabres :* les premiers dans la partie orientale du cours de l'Èbre et des Pyrénées ; les seconds dans la partie ouest de ce fleuve et de ses montagnes. D'après Diodore de Sicile, l'établissement des Cantabres y aurait été signalé par l'incendie des forêts qu'ils voulaient défricher. Les noms de Zibero, Zuhara, Zuhaste, Zugaramurdi, Garmundi, semblent y perpétuer encore la mémoire d'un grand embrasement ; mais cet événement pourrait bien ne remonter qu'aux ravages des légions d'Auguste, dont nous aurons bientôt à nous occuper...

Des historiens plus ambitieux iraient peut-être chercher le berceau des Cantabres dans les forêts vierges du Nouveau Monde, celui des Ibères dans le plateau central de l'Asie, et celui des Gals dans les profondeurs de la Germanie. Nous serions encouragés dans la première recherche par les auteurs qui ont cru reconnaître des rapports notables entre la langue basque et les langues américaines ; dans la seconde, par les considérations d'Arias Montanus, de Pline, de Varron et de Josèphe. Mais les hypothèses peu solubles ne nous séduisent pas ; et nous ne sortirons pas de la Péninsule pour remonter à l'origine de ces trois races. Nous les rencontrons sur les plaines de l'Èbre, de la Garonne et de l'Aude, dix-sept cents ans avant Jésus-Christ ; nous sommes assez haut, pour nous permettre de les considérer à cette époque comme autocthones, c'est-à-dire, nées de la terre qu'elles occupent.

Quoi qu'il en soit, cette assiette primitive des

trois nations fut troublée, vers 1600 avant Jésus-Christ, par un ébranlement de *Celtes*, qui franchirent les Pyrénées et envahirent le territoire ibérien, baigné par la Méditerranée. La lutte dut être longue et acharnée; mais les détails ne nous ont pas été transmis par l'histoire. L'invasion réussit : les Celtes prirent pied au sud de l'Ebre; ils se mêlèrent aux Ibères, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Aragon, et cette fusion forma les *Celtibères* [a]. L'irruption celte avait cependant obligé une partie des Ibères à se refouler vers l'ouest, arrêtés par les Cantabres, qui s'étendaient depuis le sud-ouest de la Péninsule jusqu'aux plaines de l'Aragon (Navarre). Ils glissèrent vers le nord, franchirent les Pyrénées occidentales, et se répandirent dans les landes et les forêts qui occupaient le triangle formé par la Garonne, les Pyrénées et l'Océan. Cette nouvelle terre prit le nom d'Aquitaine (1500). Leur ancienne patrie renfermait trois villes : Baza, Bigerra et Turba; devons-nous être surpris de retrouver les mêmes noms dans la Novempopulanie, Bigerra (Bigorre), Turba (Tarbes) et Bazas. Aussi verrons-nous dans la suite ces émigrés conserver toujours avec les Ibères d'Espagne des rapports de mœurs, de langue et de caractères qui les relieront naturellement aux grands événements politiques de l'autre versant des Pyrénées [b].

Cette première émigration celte avait ouvert la route au trop-plein des Gaules. L'Espagne, inon-

[a] Thierry, *Hist. des Gaulois*, t. I, p. 5 à 8.
[b] Strabon, l. II, p. 137.

dée peu à peu par d'autres émigrants, finit par être à moitié occupée par la race gauloise. Les Cantabres, eux-mêmes, refoulés sur les côtes de l'Océan, firent place à une tribu de Gals qui donna son nom à la *Gallice*. Chacune de ces invasions venant presser la population indigène, une nouvelle expatriation d'Ibériens fut nécessaire, et les habitants des sources de la Guadiana furent obligés de quitter leur patrie. La tribu des Ligors ou Ligures s'ouvrit un passage au nord, et vint s'étendre, en traversant les Pyrénées orientales, sur les côtes de la Méditerranée ; elle donna le nom de Ligurie à cette terre que les Celtes venaient d'abandonner pour envahir l'Espagne (1500)[a]. Ce fut donc comme un transvasement, un échange de population, entre la Péninsule et les Gaules.

Examinons ces nouveaux habitants du sol gaulois. — Les *Ligures* formaient trois tribus principales : les Sardones, les Bébrikes, et les Elesikes... Les Sardones s'arrêtèrent au pied des Pyrénées, dans le triangle formé par ces montagnes, les Corbières et la Méditerranée ; ils tiraient leur nom de l'étang de Leucate ou de Sordice qui communiquait avec la fontaine salée de Salsula (Salces). Indépendamment de la ville de Ruskino, élevée sur le promontoire que domine aujourd'hui la tour féodale de Castel Roussillon, ils fondèrent Illibéri,' la ville nouvelle, (aujourd'hui Elne) en souvenir de la ville du même nom qu'ils avaient laissée sur le fleuve Bétis ; Leucatæ sur l'Étang, ainsi nommée par les Marseillais à

[a] Thierry, *Hist. des Gaulois*, t. I, p. 8 et 9 ; t. II, ch. 1.

cause de la blancheur de ses rochers ; et Cauco-Liber ou Cauco-Illibéri (Collioure) qui servait de port à Illiberri.

Les Bébrikes se répandirent entre Narbonne, les Cévennes et les sources de la Garonne. Les *Elésikes* fondèrent un petit royaume à Narbo et s'allongèrent peu à peu jusqu'au Rhône. Cet établissement ne tarda pas subir des modifications. Des tribus Volskes, étant descendues du centre des Gaules, expulsèrent les Ligures des pays situés entre l'Aude et les Cévennes. Les Volskes Aréconiques spolièrent les Elésikes ; les Volskes Tectosages chassèrent les Bébrikes des plaines du Tarn et de la Garonne, et fondèrent sur ce dernier fleuve leur capitale Tolosa (1500 avant Jésus-Christ). Les Ligures Sardones, seuls protégés dans leur territoire par les Corbières et les Pyrénées, résistèrent victorieusement et se maintinrent intacts [a].

Voilà donc le théâtre des événements historiques dont nous entreprenons le récit, occupé par les Aquitains (Novempopulanie), par les Ligures (Roussillon et partie de la Narbonnaise), par les Ibères (Catalogne), par les Cantabres (Navarre et Asturies), et entre ces derniers peuples par quelques Celtibèriens, pénétrant jusqu'en Aragon.

Les races que nous venons de suivre dans leurs oscillations, quoique différentes d'origine, présentaient un état de civilisation assez primitif, un caractère général, assez homogène, de mœurs, d'habi-

[a] Thierry (*Amédée*) t. II, p. 15 à 24. — Henry, *Hist. du Roussillon*, t. I, p. 31.

tudes, de religion et de lois, pour pouvoir être réunies dans une grande nationalité. Les historiens nous les représentent en effet comme belles et robustes de corps, intrépides et aventureuses, avides de périls et de combats, de fêtes et de jeux guerriers, impétueuses dans l'attaque, mais promptes à reculer au premier echec, et passant aisément d'une résolution à une autre, sur le champ de bataille comme dans les discussions politiques. D'ailleurs, prodigues, vaniteux et fiers, ces hommes avaient les passions des peuples héroïques; mais ils y joignaient aussi les vertus des peuples indépendants : la générosité, l'hospitalité, et une fierté protégée par une bravoure indomptable.

Pénétrons dans leurs institutions sociales sur les pas de Strabon, de Pausanias, d'Hérodote, de César, de Diodore de Sicile, d'Appien et de Métellus.

Visitons un clan de l'un et de l'autre versant des Pyrénées, dont nous retrouvons l'organisation, moitié guerrière et moitié sacerdotale, dans les tribus africaines de l'Atlas. Le bourg, placé sur une éminence, à l'entrée d'une forêt ou sur le bord d'un cours d'eau, est formé de plusieurs chaumières couvertes de paille ou de planches; leur forme ronde rappelle la ruche à miel. Les dimensions plus grandes, l'étendue de l'enceinte, le développement des dépendances attenant à certaines d'entre elles, indiquent le rang et la fortune de leurs possesseurs. On reconnaît l'habitation du chef, aux riches armures, aux têtes humaines placées sur la porte, aux chariots de guerre remisés sous les hangars; celle du

simple guerrier, aux armures plus modestes; la maison des cultivateurs et de ses esclaves, aux instruments de labour, aux tonneaux formés d'un seul tronc d'arbre, aux outres, aux ruches à miel, aux porcs nombreux, aux bœufs et aux brebis parqués dans des enclos entourés de grands pieux fichés en terre. A quelles occupations ordinaires se livre la population, d'ailleurs assez peu considérable, de ces villages ?.... Est-on en paix, les guerriers courent les forêts avec leurs grandes meutes de chiens pour chasser l'ours et le sanglier, le loup et le buffle, car les bêtes dangereuses sont poursuivies de préférence comme offrant une image plus exacte de la guerre.

Pendant ce temps, les enfants, les femmes et les vieillards, poussés par une curiosité particulière aux Gaulois, arrêtent les voyageurs, les entraînent dans leurs bourgades, et après leur avoir offert une hospitalité généreuse, ils les forcent à raconter les mœurs et les guerres des peuples lointains, les aventures merveilleuses dont ils ont été les héros et les témoins.

Les guerriers reviennent-ils de la chasse, au bruit des trompes et des aboiements des chiens; ils attachent à de grands pieux, chacun auprès de sa demeure, des têtes de bêtes fauves, des becs d'oiseaux de proie, et livrent à leurs esclaves les corps des ours et des buffles qui sont aussitôt mis à rôtir, autour d'immenses feux allumés sur la place publique. Les influences atmosphériques de la chaîne des Pyrénées commencent à se faire sentir dans la nourriture de ses habitants. Sur le versant plus

chaud de l'Hispanie, l'Ibère, le Cantabre et le Celtibère, sobres et peu adonnés aux spiritueux, se contentent généralement de gland doux et de froment, de cidre et d'hydromel; mais sur l'autre versant plus froid, le Gal et même l'Aquitain, montrent des dispositions plus voraces. Au jour des grands repas, fréquemment répétés, des clients disposent de vastes tables, ils y déposent des urnes de terre cuite, remplies des vins capiteux de la Ligurie (Narbonnaise); ils placent sur de grands plats de fer ou de cuivre les quartiers de viande rôtis au bout des fers de lances, et les guerriers, s'asseyant avec bruit sur les bancs, dépècent, à coups d'épée, le cerf, l'ours et le mouton servis tout entiers... puis chacun déchire à belles dents le membre qui lui est échu, en s'aidant du couteau attaché à sa ceinture. Les valets font circuler les amphores, et remplissent les coupes que leur tendent les convives. Bientôt l'ivresse monte au paroxisme, les défis se croisent, les insultes y succèdent, on dégaîne la longue dague à deux tranchants, et la pelouse du festin devient quelquefois un véritable champ de bataille.

Mais l'Ibère et le Gaulois se réunissent pour s'élever, dans un autre ordre d'idées, à des sentiments épurés, peu communs chez les nations héroïques. Le druide, qui peut-être leur porta jadis une religion de l'Asie ou de l'Egypte, leur apprend à croire à un Dieu créateur et à l'immortalité de l'âme. Le polythéisme, le culte de divers objets sacrés, se mêle bien à ces croyances spiritualistes; mais le déisme, avec l'éternité dans la récompense des bons et la punition

des méchants, domine à une grande hauteur l'idolâtrie populaire.... Quoiqu'il soit commun aux deux versants, c'est dans les Gaules qu'il faut étudier le culte religieux.

L'année finit; la nuit s'étend sur les forêts que la lune éclaire de son disque. Les druides réunis sur la place commune avec leurs vatès (diacres) et les druidesses, élevées au collége des prêtres, appellent la population émue et la conduisent dans la forêt des chênes sacrés.... Suivons ce pontife à la robe blanche, à la longue barbe grise; une couronne de feuillage couvre son front, il porte une faucille d'or à la main. Les druidesses, vêtues de robes de la même couleur, le regard inspiré, la pose prophétique, portent les amulettes inséparables de toutes les religions primitives, et parmi lesquelles se fait distinguer l'œuf du serpent, pétrification symbolique que la superstition environne d'un pouvoir tout particulier. Des bardes, poètes populaires et religieux, précèdent leur marche, en accompagnant leurs chants sur une harpe faite d'une écaille de tortue.

Le cortége atteint un plateau dans l'immense forêt où les arbres gigantesques ombragent le grossier obélisque de pierre (menhir), ou la table de granit appuyée sur deux fragments de rochers (dolmen). Le druide cherche à découvrir le chêne privilégié qni produit le guy sacré. Trouve-t-il la plante parasite, il la désigne aux prêtresses qui manifestent leur joie par des cris et des danses tourbillonnantes, au bruit strident des cymbales. Les bardes chantent

des vers religieux avec un enthousiasme hyperbolique et les guerriers frappent leurs boucliers de leur épée et de leur lance. Au milieu de ce tumulte sauvage, le druide monte sur l'arbre, coupe le guy avec sa serpe d'or, et les vatès le recueillent sur un linge blanc. Cette plante précieuse, conservée avec soin, servira plus tard à l'accomplissement de mystères qui ne nous ont pas été conservés. Le druide qui joint, comme les prêtres d'Egypte, toutes les connaissances humaines à celle de la théologie, l'emploiera aussi à éloigner les maléfices; il y mêlera, selon les circonstances, le samalus, cueilli à jeun, la jusquiame et la sélage ramassées le sixième jour de la lune; et cet art médical puisera dans le caractère religieux du druide une efficacité qui ne sera pas sans influence sur la guérison.

Si le grand prêtre n'aperçoit pas le guy de chêne, cette circonstance fâcheuse devient l'indice de l'irritation du *Grand Esprit;* les bardes renversent leurs lyres, les prêtresses déchirent leurs vêtements. Des victimes humaines, choisies parmi des fanatiques qui s'offrent volontairement, ou parmi les captifs des peuplades vaincues, sont égorgées sur le dolmen; et les vatès, armés de coutelas, cherchent, dans la couleur de leur sang, dans les dispositions de leurs organes, des témoignages mystérieux. — Ces témoignages sont-ils défavorables, on amoncelle de nouvelles victimes dans un tronc d'arbre ou dans une idole d'osier pour les livrer aux flammes; puis quand ces hideuses hécatombes paraissent avoir apaisé l'Olympe barbare, on implore Teutatès, le dieu des

dieux ; Tarran, le dieu de la foudre ; Ogmius, Belen, ou le soleil ; Hésus, l'esprit des forêts. Chaque peuplade y ajoute une supplication particulière pour le génie local qui la protége, et le druide, plaçant sur le dolmen un vaste plateau de fer rempli de sang humain, appelle les guerriers à la cérémonie du serment. Ceux-ci se rangent en cercle, placent la pointe de leur épée dans le vase sanglant, les druides leur présentent un breuvage sacré, dans une coupe d'or qui circule de main en main, et le prêtre, étendant l'index dans la direction d'un peuple voisin, leur dit : « C'est là qu'il faut porter la guerre. »

A cet ordre suprême, que les dieux semblent avoir dicté, les chefs politiques, leurs *soldunes*, et les hommes de guerre qui forment une sorte de féodalité, marchent contre la tribu désignée. Les chefs montent des chariots incrustés de cuivre et d'or, le soldune des chevaux aux harnais ornés de glands et de fourrures. Le simple fantassin, vêtu d'une peau de buffle, porte le javelot, la massue et le bouclier d'osier doublé de cuir.

Dans les pays ibériens, chaque homme de pied, coiffé d'un bonnet de peau et vêtu d'une saye de lin ou de buffle serrée autour du corps, à deux lances d'environ trois pieds, une épée courte, que les Romains s'approprièrent, une fronde et une perche terminée en crochet (bident) pour saisir les rênes des chevaux, ou renverser les ennemis... Les cavaliers ont de longs sabres, des haches, des maillets, et des lances de six pieds; pour armes défensives, des

bandes de cuivre autour des jambes et des boucliers pareils à ceux des fantassins.

Afin de ménager les forces de ces derniers, chaque cavalier en transporte un en croupe sur le champ de bataille...: on admire l'agilité de ces hardis écuyers, passant d'un cheval sur un autre et s'y tenant debout au milieu de la mêlée...

C'était au combat surtout que les Gaulois présentaient ce caractère d'orgueilleuse audace et de présomptueuse bravoure, que les historiens de la Grèce et de Rome se plaisaient à leur reconnaître. Un torrent les arrêtait : ils le traversaient à la nage, et la mort des plus téméraires ne faisait qu'enfanter des émules... Un orage grondait sur leur tête : ils défiaient les éléments et les dieux, et appelaient sur leurs épées la foudre et les éclairs... Arrivés devant la bourgade ennemie, ils en escaladaient les remparts, formés de pierres et de terre, liées avec des poutres. Pour mieux lutter corps à corps avec leurs adversaires, ils jetaient leurs armures et s'exposaient nus à leurs coups... Blessés, ils dédaignaient de céder à la douleur, ils arrachaient eux-mêmes les javelots de leurs plaies et les renvoyaient à leurs ennemis. La blessure était-elle mortelle : ils bravaient leurs vainqueurs et rendaient le dernier soupir en faisant entendre leur chant de guerre. Si la victoire se décidait en leur faveur, ils pillaient à fond la bourgade détruite, et entassaient sur les chariots et sur leurs épaules les armes et les vêtements, les chaînes et les bracelets d'or, les colliers

d'émeraude, les boucliers et les casques de cuivre ciselés que les négociants phéniciens portaient sur les côtes de la Ligurie, et répandaient ensuite dans l'Ibérie et l'Aquitaine. A côté de ces bijoux recherchés par l'ambition et l'avarice, l'orgueil donnait un plus haut prix aux têtes des vaincus suspendues par leur longue chevelure au poitrail des chevaux ou à la ceinture des fantassins..... Rentrés en triomphe dans leur bourg, les gals déposaient quelque objet précieux près du menhir, sous le chêne sacré, au pied de la grossière statue de Teutatès; les têtes humaines étaient salées avec soin, et placées dans le grand coffre de famille, où les ancêtres avaient rangé par date les trophées de même nature; parfois quelque crâne était réservé, pour servir de coupe dans les festins.

Cette coutume d'embaumage, combinée avec celle d'empaler les dépouilles des bêtes fauves devant les habitations, donnait à un village ibérien, cantabre ou gaulois un aspect assez vrai de charnier; mais ces peuples belliqueux partageaient l'opinion de ce personnage plus moderne : ils estimaient que le cadavre d'un ennemi sent toujours bon.

Des tableaux plus consolants succédaient à ces horreurs de la guerre. Les corps des guerriers morts aux combats, rapportés sur des chariots, étaient précieusement déposés dans une fosse bénie par le grand prêtre. Quelque chef avait-il péri : ses armes et ses chevaux, souvent ses serviteurs et ses soldats étaient égorgés avec lui, afin qu'il parût dignement entouré à son arrivée dans le séjour des immortels;

et la terre, élevée en tumulus, était chargée de protéger ses cendres contre les injures du temps et l'oubli des hommes. Enlevé à ses amis et à ses clients, l'Ibérien ou le Gaulois ne quittait pas ce monde sans consolation et sans espérance : le druide lui avait appris à placer une Providence suprême au-dessus du fétichisme, et à attendre dans l'éternité la punition de ses fautes et la récompense de son courage et de ses vertus.

La métempsycose était chargée aussi de le faire passer par une série de purifications matérielles dans le corps de divers animaux ; mais il lui était enfin donné d'atteindre à l'éternelle félicité, et là, soumis aux délices des sensations physiques, comme dans le paradis de Mahomet, il y recevait des nouvelles de sa patrie et de ses anciens compagnons d'armes par les lettres que ses amis confiaient aux flammes des sacrifices.

A ces traits généraux de ressemblance venaient se mêler quelques particularités qui formaient le cachet national des différentes familles Galliques, Celtibères, Ligures, Aquitaniques et Cantabres.

Le Gaulois plus rude et peut-être plus fier, plus exclusivement guerrier que l'Ibère, se montrait aussi moins industrieux, moins patient, et moins rusé. Cette nuance de caractère avait donné aux Celtibères du bassin de l'Ebre un mélange de force et de souplesse, de ruse et de fierté, de légèreté physique et de finesse morale, qui les empêcha de tomber dans l'espèce d'abâtardissement qui frappa les Ligures des bords de la Méditerranée.

Ces derniers, contrariés peut-être par l'insalubrité de la plage maritime, prirent une complexion plus sèche, mais aussi nerveuse, une taille plus petite, mais aussi propre au travail que celles des Ibériens. Sobres, économes, ils passèrent cependant pour se livrer à des vices qui leur donnèrent chez les anciens une fâcheuse réputation de corruption, d'avarice et de fourberie. Ils préféraient la piraterie à l'agriculture et inquiétaient considérablement la marine marchande de Marseille. Cette grossièreté de mœurs se rachetait, il est vrai, par une espèce de galanterie respectueuse bien rare dans la vie des barbares.

Les femmes, libres dans leurs affections, débutaient, encore jeunes, par le choix d'un époux. Devenues mères, si elles partageaient les travaux les plus rudes de celui qu'elles avaient préféré, elles partageaient aussi les avantages de sa position sociale, prenaient part à toutes les discussions publiques, et plus d'une fois leur avis prévalut dans le conseil des anciens[a].

L'Aquitain, issu de la famille ibérienne, avait porté dans les plages incultes des Landes, et dans les forêts vierges de Larros et du Gers, la civilisation plus avancée, dont l'Ibère son frère jouissait dans les vallées de l'Èbre. Préférant le travail et la garde des troupeaux à la piraterie du Ligure, il préparait des métaux, forgeait des armures avec le fer des Pyrénées, travaillait l'or et l'argent, retirés

[a] Voyez Thierry, *Hist. des Gaul.*, t. II, liv. 1er — et Dupleix, *Mémoire des Gaules*.

des sables de la Garonne et de l'Adour ; il tissait des étoffes et tannait les peaux.... Ces différentes branches d'industrie, la supériorité de ses armes qui en était la suite, la culture de quelques sciences, l'art des fortifications, de nombreux échanges avec les peuples voisins pour lesquels des paillettes ou des lingots d'or servaient de monnaies, la propreté de son habitation, l'élégance de son vêtement fait de laine velue, assez court cependant pour favoriser la légèreté de sa marche, tout concourait à placer l'Aquitaine à la tête de la civilisation de la Gaule, pendant que l'Ibérien restait au premier rang dans celle de l'Hispanie. Vingt peuplades ou grandes tribus, organisées d'ailleurs comme celles des autres races, se divisaient l'Aquitaine. Un chef choisi par élection y dirigeait l'administration et la guerre. Ce chef, entouré d'admiration et de respect, attirait autour de lui, comme chez les Ibériens, de nombreux *soldunes*, espèce de chevaliers recrutés parmi les plus braves, qui s'attachaient à sa fortune par l'institution *du dévouement*, et devaient partager sa gloire et mourir avec lui [a].

Les Cantabres, créés pour habiter les montagnes, comme le lion pour vivre dans le désert, et l'ours blanc dans les glaces, portaient à un degré encore plus élevé la souplesse et la légèreté physique, le courage, la patience et cette persistance de l'héroïsme, cet amour du sol natal, qui devaient les illustrer dans leurs longues luttes contre les Romains

[a] Thierry, *Hist. des Gaul.*, t II, p. 11 à 25.— Dupleix, *Mém. des Gaules.*

et les Visigoths, contre les Franks et les Sarrasins. Préférant leurs eaux glacées et leur pain de seigle au vin et aux glands doux de la plaine, ils faisaient éclater l'âpreté de leurs mœurs jusque dans la punition des coupables. Les grands criminels étaient précipités du haut des rochers, et les parricides écrasés à coups de pierre. Respectueux envers le sexe, ils lui réservaient les couleurs les plus brillantes, les étoffes les plus précieuses, et ne portaient eux-mêmes que des vêtements noirs, formés de brayes échancrées au côté extérieur avec des guêtres et des brodequins de peaux de chèvre. Amoureux des périls comme les Gaulois, ils allaient à la guerre tête nue, avec leurs longs cheveux flottants, n'avaient pour armes que des boucliers faits avec des nerfs de bœuf (*escura*), l'épée (*ezpata*), la hache et le javelot.

L'excellence de leurs armes, due à la grande quantité de métaux renfermés dans leurs montagnes, ne contribua pas peu à leur donner cette supériorité guerrière qui les rendit si terribles aux armées romaines. Inséparables de leurs lances, ils les portaient encore dans les églises lorsqu'ils commencèrent à recevoir le christianisme[a].

Indépendamment de la sobriété qui était commune aux Cantabres, aux Ibères et aux Celtibères, ces peuples espagnols se réunissaient encore pour faire au buffle sauvage une chasse toute particulière,

[a] Diodore, liv. v. — Silius, liv. II, v, IX et X. — Tite Live, *Décad.* l. III, IV et V. — Strabon, *Géograp.*, l. III.

dont les exercices audacieux donnèrent naissance aux célèbres courses de taureaux.

Des médailles antérieures à l'occupation romaine, et représentant ces jeux hardis, ne laissent pas de doute à cet égard ; mais nous croyons que ces luttes furent livrées dans les bois et non dans l'enceinte d'arènes rétrécies. L'état primitif de cette civilisation ne permettait guère à ce peuple de les organiser dans des enclos. Les cavaliers qui poursuivaient le taureau furieux, armés d'une lance qu'ils lui enfonçaient dans l'épine dorsale lorsqu'il dirigeait ses cornes vers le ventre du cheval, donnèrent naissance aux *picadores* et aux *toreadores* de la taureaumachie régulière..... Les piqueurs à pied qui cherchaient à éviter les atteintes de l'animal en lui jetant leur manteau ou en lui lançant de petits javelots dans le cou, quelquefois en le franchissant avec cette dextérité que nous admirons encore, produisirent les *chulos* et les *banderilleros*. Les hommes les plus forts et les plus exercés enfin, qui n'hésitaient pas à l'attendre de pied ferme et à lui plonger leur épée dans la poitrine, enfantèrent les *toreros* et les *spadas* [a].

Tel est le tableau moral que nous présentent les deux versants des Pyrénées, au début de leur histoire. Nous appelons sur lui l'attention du lecteur ; car ces mœurs aventureuses et guerrières, ces croyances religieuses, ces superstitions et cette exaltation ne doivent s'éteindre, ni sous l'invasion romaine, ni

[a] Paquis et Dochez, *Histoire d'Espagne*, t. I.

sous l'irruption des barbares; le christianisme lui-même, les modifiera sans les détruire; il bornera ses premières conquêtes à plier ces coutumes primitives aux formes de son culte; mais le caractère, la nature fondamentale du Celtibère, du Gaulois et du Cantabre, se perpétueront jusqu'à l'invasion des Mores, et conserveront des traits saillants bien longtemps après.

CHAPITRE II.

Arrivée des Phéniciens à Ampurias. — Autres colonies. — Gréco Phéniciens réfugiés sur le Gave et sur l'Aragon. — Divinités gréco-phéniciennes. — Géographie des tribus pyrénéennes. — Temples et autels druidiques. — Tumulus et tombeaux. — Mythologie locale.

Après les premiers transvasements des races dont nous venons de parler, et qui furent comme de véritables inondations de peuples s'expatriant en masse avec leurs immenses troupeaux et leurs familles, leurs ustensiles et leurs dieux, la première nation civilisée qui apporta son influence dans le plateau des Pyrénées fut une colonie Phénicienne (1500).

La rade d'Ampurias, excellent abri qui s'ouvre au pied des Pyrénées catalanes, attira d'abord ces navigateurs industrieux. Leur établissement offrit même une circonstance assez remarquable..... Ces étrangers avaient jeté l'ancre et fondé leur comptoir dans l'île de Lasmetas, à très-petite dis-

tance de la côte. Mais se trouvant bientôt à l'étroit sur ce rocher, et trop exposés aux coups de mer, ils demandèrent aux Ibères d'Ampurias l'autorisation de bâtir un quartier phénicien, attenant à leurs murailles.

Des peuples plus barbares auraient repoussé cette proposition; mais les Ibères étaient déjà policés par des habitudes commerciales, et la demande des Phéniciens fut accueillie. Un faubourg, d'une enceinte de quatre cents pas de circonférence, s'éleva donc près de l'Ampurias ibérienne, dont les murailles avaient trois mille pas de circuit. Chaque ville, entièrement indépendante, eut ses magistrats et ses lois, et justifia, par le calme et la bonne harmonie qu'elle sut conserver, le nom de *Dipolis* (double ville) qu'elle portait à l'arrivée des Romains.

La fondation d'Ampurias, contemporaine ou à peu près de celle d'Agathe (Agde), autre colonie phénicienne, fut suivie de l'établissement de plusieurs comptoirs échelonnés sur les côtes de l'Espagne et des Gaules. Nous pouvons citer Rhoda ou Rodope, à l'extrémité orientale des Pyrénées, qui posséda un temple de Diane avec une statue apportée d'Ephèse; et Leucate, position moins importante sur l'étang de ce nom chez les Sardones.

Les Gréco-Phéniciens avaient un établissement plus considérable à l'autre extrémité de l'Espagne; c'était la colonie de Gadès (Cadix). Son éloi-

Delaborde, *Voyage en Espagne* (Catalogne). — Paquis et Doches, t. I, p. 18.

gnement la rendrait étrangère à notre histoire, si un événement, que nous allons rapporter, n'avait rapproché ses habitants du centre des Pyréneés. Moins heureuse que celle d'Ampurias, cette ville ne put vivre en paix avec les Ibéro-Cantabres du voisinage; ces derniers l'attaquèrent, finirent par s'en emparer, et la population, obligée de se réfugier sur ses vaisseaux, alla chercher ailleurs une terre plus hospitalière. Où s'arrèta-t-elle? L'histoire ne nous l'apprend pas; mais nous trouvons dans les vallées modernes de l'Aragon, et principalement dans celles du Béarn, une agglomération de villages dont les noms évidemment grecs doivent attirer notre attention. Remarquons notamment, aux sources du gave, le port de Bios, puis successivement les villages de Vissos, Saros, Saligos, Viscos, au confluent du gave d'Azun, Airos, Ost, Vidalos, Agos, Gelos, Bizanos, Giros, Alos, Os, Abydos, Siros, Buros, Anos, Cobios, Bornos, Loos, Andyos, Urdoz, Geüs, Garos; et enfin, en nous dirigeant vers le Labour, Orion, Athos, Oros, Escos, Termos, Urdos, Atos, Osse, Arros, Agnos, Bidos, Estos; et dans les hautes vallées de l'Aragon, Racos, Estarroz, Onoroz, Sos, Vidangos, Mianos, Yrurros. La réunion de ces consonnances grecques sur un même point des Pyrénées, leur contraste avec les terminaisons toutes différentes des bourgs cantabres et ibériens qui les avoisinent, prouvent l'existence d'une colonie hellène dans ces montagnes : il ne serait pas impossible que les exilés de Gadès, obligés de s'expatrier et

de chercher un nouvel établissement sur les côtes de l'Océan, eussent été jetés par la tempête au fond du golfe de Gascogne, et contraints à se réfugier à la hâte dans les vallées du Gave et de l'Aragon.

Ces Grecs venaient de Gadès et non d'Ampurias et non de Sagonte, autres colonies de même origine : car Sagonte fut détruite de fond en comble par les Carthaginois ; et s'il s'échappa quelques fugitifs, ils se dirigèrent naturellement vers Ampurias, Agde ou Marseille plutôt que vers l'ouest de l'Espagne. La même observation peut s'appliquer aux habitants d'Ampurias qui ne furent expatriés qu'à l'arrivée des Mores, dans le huitième siècle. D'autres témoignages viennent confirmer ceux des consonnances grecques. A travers la race béarnaise, au nez fortement aquilin, et aux dents saillantes, on rencontre de très-nombreux individus présentant le type grec avec une rare distinction..... Concentré dans les plaines du Gave, depuis la vallée d'Aussun jusqu'à Bayonne, ces individus à la tête proportionnellement petite, comme celle des statues antiques, présentent une délicatesse de traits d'autant plus frappante que les populations des autres vallées conservent une vigueur et souvent une grossièreté typique qui portent évidemment l'empreinte des races celtiques et cantabres. Nous en ferons l'examen physique, lorsque les peuples auront achevé leurs pérégrinations et que nous pourrons les saisir dans leurs foyers définitifs. Quoi qu'il en soit, les colonies phéniciennes et hellènes introduisirent quelques divinités orientales dans le bassin de l'Èbre;

telles que *Salambo* et *Ipsistos ;* le soleil se confondit aussi avec l'Hercule grec et le Baal phénicien ; la lune y fut adorée sous la forme d'une vache dont les cornes représentaient le croissant ; elle prit le nom d'Astarté ou Astaroth qui s'est conservé dans le mot basque Asteartia (dimanche). Le taureau y reçut un culte important, notamment à Narbonne, où on lui consacrait des fêtes ; et dans la Catalogne, où l'on a retrouvé une de ses idoles de pierre dont la tête est accompagnée de celle d'un homme avec deux cornes et quatre yeux. Jusqu'ici, ces mouvements de populations, privés de dates positives, n'offrent qu'un point de vue d'ensemble moral et politique qui ne peut servir que d'introduction aux événements racontés par les historiens romains.

Nous arrivons à l'époque importante de l'invasion Carthaginoise et de l'invasion Romaine. Avant de mettre les antiques habitants des Pyrénées en rapport avec ces deux peuples civilisés et conquérants, il nous reste à donner la géographie du plateau pyrénéen, afin de mettre le lecteur à même de suivre les péripéties de cette longue lutte à travers les peuplades diverses qui vont y prendre part.

Montons sur la crête de la chaîne au point où elle se jette dans l'Océan, et suivons l'épine dorsale qui sépare les deux versants. Nous aurons à notre droite dans la race Cantabre les peuplades suivantes : les Autrigones, les Turmodiges, les Murbojii, les Bérones, les Pelendones (capitale Lumberita), les Pesiques, les Origévions (Arenses), près de

Puente de la Reina. Les Caristi et les Varduli (Guipuscoa), qui avaient pour villes principales : Iron (Pampelune), Llimbela, Alanton, Ebellimum, Irithurgis, entre l'Arga et l'Èbre, Tarraga sur l'Arga et Alavona (Alagon). On remarquait chez les Bérones Gracurris, Calagurris (Calahorra sur l'Èbre), Véréla, Atiliana et, chez les Autrigones, Tulonium, Sussalio, Béléja, Venna.

Passant à gauche sur le versant gaulois correspondant, occupé par les peuplades Ibéro-Aquitaniques, nous trouvons les Sibusates (Dax), les Cœcosates (Aire), les Lapourdès (Labour) autour de la ville de Lapurdum (Bayonne). Les Carasœ (Baygorry), les Benearnès, les Aspaluce, entre les Pyrénées et l'Adour; les Tarusates (Tartas), les Monési dans les environs de Moneins ; les Oscuidates montani (vallée d'Aussau), Illuro était leur capitale ; les Bigerrones, Begerri ou Bigorrais, dans les hautes vallées de l'Adour et du Gave, et les Tornates (Tournay). Quant aux Onobusates (Nébousan), au-dessus de la jonction de la Garonne et de la Neste, aux Garunni, sur la Garonne, aux Consorrani (Couseran), vallée de Saint-Béat et d'Aran, il serait difficile d'établir s'ils étaient de race aquitanique ou de race volske. Les vallées espagnoles entre l'Aragon et la Méditerranée renfermaient, d'après Pomponius Mela, les *Jacetains* qui avaient pour villes Jacca et Salduba (plus tard Saragosse) et une autre Calagurris sur la rive gauche de l'Èbre, les *Llergètes* sur la Ségre, et la Nucoria (Noguera) ; ils formaient trois tribus : les *Lacétaniens*, capitale Llerda ; les *Aussetains*, sur le Ter

et le Rubricatus (Lobregat) : villes principales Pertusa, Caum, et Ausa (Vic); les *Indigètes*, sur la Méditerranée près de Roda et d'Ampurias ; ils étaient d'origine ibéro-ligure.... Les *Céretains* s'étendaient sur les deux versants des Pyrénées aux sources du Sicoris (la Sègre) et avaient pour capitale Podium Ceretania (Puycerda). Les *Cosetani* occupaient l'embouchure de l'Èbre près de Tarrago. Les *Castellani* étaient pressés entre les Aussetains et les Cérétains.

Ces tribus étaient adossées, sur le versant gaulois, aux Ligures dont nous avons parlé déjà, et aux Tectosages qui comprenaient les Volskes Tectosages, (Garonne et Ariége), les Tarasconenses, les Sucases (sources de l'Aude) et les Ætaceni.

A la division politique de ces peuplades qui vont prendre une part active à la grande lutte romaine, nous devons ajouter quelques mots de topographie mythologique qui ne seront pas sans intérêt. Malgré les bouleversements que deux mille ans ont fait subir aux autels de leur religion primitive, le temps et les hommes en ont respecté un assez grand nombre. Nous allons citer les principaux. Près d'Asté, dans la vallée de Campan à la base de l'Ieris, les reste d'un temple celtique encore appelé *las pareds de Theutou* (*murailles de Theutoud*)[a]. Dans la vallée de Vicdesos (Ariége), sur une montagne du territoire de Sem, un menhir et un dolmen, parfaitement conservés. Dans le Roussillon deux dolmens de granit, près des bains de Monlitg, appelés *tu-*

[a] Davesac Macaya, *Hist. du Bigorre*, t. I, p. 26.

muls dels gentils et *le col del Tribeg* (col du Trépied), et un troisième sur la montagne de Llauro [a]. On remarque dans le Comminges, sur les hauteurs de *Peyros-Marnes*, dans la vallée de Barousse, une enceinte carrée évidemment druidique ; dans l'artigue de Salabre, *la pierre de tous;* à Nistos, *des pierres sacrées* que les paysans révèrent encore ; sur d'autres points, la *pierre* de Crechets, la *roche* de l'Aume, la *peyrade* de Héas, le *caillaou* de la Raye, dans la vallée du Gave [b]. Le Roussillon doit enfin à M. Joubert de Réart la découverte de deux tombeau gaulois composés de pierres parallèles de 7 pieds de long et de plusieurs cailloux taillés en tranchant, que le nom vulgaire de *celtæ* contribue à faire remonter aux Gaulois.

Puisque nous parlons de tombeaux, n'oublions pas dans la Catalogne les curieuses sépultures de la montagne d'Ollerdola, creusées dans le roc sur le modèle de boîtes à momies. Leur disposition régulière sur trois rangs, leur position sur la pente inclinée du rocher, en font un des plus curieux monuments de l'époque celtibérienne. Quant aux tumulus, leur nombre si considérable chez les Cantabres et sur le versant gaulois ne nous donne d'autre embarras que celui de borner nos citations. La haute vallée de l'Adour en possède huit sur la seule colline de Montgaillard. Les communes d'Ossun, de Tostat, de Barbazan (Bigorre) et de Lescurry ont aussi le leur. Le Roussillon n'en offre que

[a] Henry, *Hist. de Roussillon*, t. I, p. 30.
[b] Dumège, *Monuments des Volces Tectosages*.

deux, celui de Saint-Cyprien, appelé *Mount de la terra*, et celui d'Orles dont l'authenticité n'est pas aussi bien établie. La Gascogne renferme entre autres ceux du château, de Lamotte, et de Berdoues près de Mirande. Celui de Vieille-Toulouse, près de cette ville, a quelque célébrité.

Si les Gaulois dressaient des pierres colossales pour se faire des idoles et des autels, combien ne devaient-ils pas respecter ces gigantesques menhirs naturels, que le Créateur avait élevés lui-même en forme de montagnes. Le vaste glacier de la Maladetta, aux sources de la Garonne, est dominé par la pyramide granitique du pic de *Nethou*. Nul homme des temps modernes n'a pu en atteindre le sommet; les Gaulois l'adorèrent, et le berger de la vallée d'Aran croit encore y voir le génie du mal secouer les vents et les tourbillons de neige. Les montagnes d'*Avéran* près de *Melles*, celles de *Bouccou*, de *Bassioné*, furent également adorées. Des autels dédiés à *Avéranus*, à *Dunssion*, à *Agéion*, trouvés à leur base, ne permettent pas le doute à cet égard. Le *Cagire*, qui sépare Saint-Béat de la vallée d'Aspet, reçut aussi un culte. Les dieux particuliers *Arardo*, *Astoillu*, avaient des autels à Saint-Béat. *Aëion*, *Bocco*, *Théotani*, *Armastoni*, ainsi que *dix arbres* en reçurent au confluent de la Garonne et de la Neste. *Barca* était adoré à Barsous, village auquel il dut donner son nom; *Bopian* et *Sornausi* à Izaour, *Dunsian* à Luscan, *Iscitus* et *Abellioni*, dans la vallée de l'Arboust; *Lixon*, dans la vallée de Luchon, où des montagnes rece-

vaient aussi des sacrifices. L'*Eheren* avait des autels à Ardiége, *Gar* aux sources de la Garonne, *Baczerte* au Bazert, *Aherbelste*, *Xuban*, *Illunber*, *Alcas*, *Andli*, *Barsa*, *Sirona*, *Lœhe*, dans les localités voisines formant l'entrée de la vallée de la Garonne. *Expercem*, *Arardo*, *Aereda*, ainsi que *Baicorrix*, divinités celtiques, et peut-être cantabres, se rencontraient dans les montagnes de la Haute-Garonne, avec *Eteioi* et *Téotani*, génies probablement grecs. *Tolliandosso* eut un autel dans la vallée de la Bayse[a].

L'adoration de ces dieux particuliers, si nombreux dans le seul arrondissement de Saint-Gaudens, peut donner une idée du grand nombre de ceux qui devaient être adorés sur les deux versants de la chaîne d'une mer à l'autre; mais l'absence de traditions, sur les autres points, ne nous permet pas de compléter la mythologie pyrénéenne. Espérons que des recherches archéologiques viendront peu à peu compléter ce travail. Nous craignons cependant que la partie occidentale des Pyrénées françaises et espagnoles ait perdu sans retour les monuments de la religion celtique et cantabre; car la civilisation romaine, qui conserva les dieux gaulois en se les assimilant, ne pénétra que bien peu dans les vallées de l'ouest.

[a] *Mémoires de la Société archéologique de Toulouse.* — *Idem de la Société des Antiquaires de France*, 1832, t. VII, p. 30.

CHAPITRE III.

INVASION DES CARTHAGINOIS ET DES ROMAINS EN ESPAGNE.

Hamilcar fonde Barcinio. — Annibal passe en Espagne. — Prise de Sagonte. — Les Cantabres suivent Annibal en Italie. — Annibal franchit les Pyrénées. — Cnéius Scipion chez les Ibères. — Les Cantabres abandonnent Annibal.— Télégraphie celtibère.— Échec de Publius Scipion. — Arrivée de Cornélius Scipion. — Caton s'empare d'Ampurias. — Défaite de Varron. — Succès des Cantabres. – Siége et destruction de Numance.

Les Carthaginois, épuisés d'argent depuis la première guerre punique, avaient envoyé Hamilcar conquérir l'Espagne, ou, pour mieux dire, lui dérober l'argent nécessaire à de nouvelles expéditions. Les races évidemment dégénérées du midi de la Péninsule rendirent assez facile l'attaque du Carthaginois. Après avoir soumis la moitié méridionale et fondé la place de Barcinio (Barcelone); il parvint à faire pénétrer son frère Asdrubal jusqu'à la ligne du Douro (Léon et Castille); mais ici, les populations Cantabres offrirent plus de résistance. Ne pouvant les réduire, Asdrubal cherchait à établir avec elles des relations pacifiques, lorsqu'il périt assassiné (221 avant J.-C.).

Le célèbre Annibal, qui nourrissait déjà le projet de renverser la maîtresse du monde, vint le remplacer. Après avoir raffermi la domination car-

thaginoise dans les provinces du sud, il poussa vers le nord, atteignit l'Èbre, et attaqua enfin les races celtibériennes qui s'appuyaient à cette rivière; les Olcades (au nord de Valence) reçurent ses premiers coups, et la ville d'Althéa, alors riche et florissante, fut prise et livrée au pillage; celles d'Elmantique et d'Albucare éprouvèrent le même sort. Ces désastres firent sentir aux peuples de l'Èbre le besoin de s'unir contre l'ennemi commun. Les Carpetains (sources du Tage), attaqués après les Olcades, se joignirent aux Celtibères et aux Cantabres, et vinrent au nombre de cent mille présenter la bataille à Annibal sur les bords de l'Èbre (218). Le général carthaginois courait le plus grand danger; un trait de génie militaire vint changer le péril en victoire. Battant prudemment en retraite sur le Tage, il repassa ce fleuve en attirant sur ses pas les Celtibéro-Cantabres par ses manœuvres. Ceux-ci, persuadés qu'ils n'avaient qu'à l'atteindre pour détruire son armée, essayèrent le passage du fleuve. Alors Annibal, profitant de cet obstacle naturel, tomba sur eux, au moment où ils étaient engagés dans les gués, et les confédérés furent noyés ou obligés de prendre la fuite. Toutefois les plus agiles regagnèrent les Pyrénées où ils restèrent libres, loin des atteintes d'Annibal; les Carpetains seuls, dont le territoire restait ouvert sans défense, furent contraints à demander la paix (218).

Après cette heureuse expédition, qui étendait la conquête carthaginoise depuis l'Èbre jusqu'à

Gibraltar , Annibal attaqua l'opulente colonie grecque de Sagonte , alliée des Romains.

Ce siége mémorable a retenti dans l'histoire avec un éclat qui nous dispense d'en redire les détails ; nul n'ignore qu'après avoir héroïquement soutenu les assauts des Carthaginois, les Sagontins s'ensevelirent sous les ruines de leur ville, et leurs avares ennemis ne trouvèrent que des cendres [a].

Cependant, dit Florus , Annibal avait forgé aux flammes de Sagonte les foudres qu'il devait lancer sur Rome. De grandes levées d'auxiliaires furent faites dans les provinces espagnoles du sud, dans l'intention de les conduire en Italie. A ce bruit de guerre lointaine, qui offrait aux populations guerrières autant de gloire que de butin, les Vascons et les Llergètes, admirateurs du courage et du génie d'Annibal , quittèrent leurs vallées de Larga et de la Sègre et accoururent en assez grand nombre. Bien différents des peuples vaincus du sud, ils n'étaient pas enrôlés par la force, mais accueillis en qualité de mercenaires indépendants. Un chant cantabre raconte cet événement avec une touchante naïveté.

« Un soir passait au pied de nos montagnes l'é-
» tranger venu d'Afrique avec ses soldats. Il dit à
» nos vieillards et à nos pères que leurs fils sont
» braves : ce qui est la vérité. Il dit encore qu'il ne
» nous cherchait pas, mais nos ennemis les Ro-
» mains.

[a] Polybe, liv. III. — Tite Live, Florus, Cornélius, Plutarque.

» Et alors nos jeunes hommes s'écrièrent : Anni-
» bal, si tu ne nous ments point, si tels sont tes
» projets, nous nous mêlerons à tes soldats étran-
» gers; nous marcherons devant eux et devant toi.
» C'est en vain que les Romains ont voulu soulever
» les Gaules contre nous, nous te suivrons au bout
» du monde.

» Et nous partîmes à l'heure où les femmes s'en-
» dorment, tranquillement et sans réveiller les petits
» enfants assoupis sur le sein de leurs mères. Et les
» chiens fidèles, pensant qu'à notre ordinaire nous
» reviendrions avec l'aurore, n'aboyèrent point[a]. »

Ainsi partirent les Vasco-Cantabres à la suite d'Annibal; bientôt nous les entendrons chanter les derniers couplets sur une terre lointaine, avec la tristesse de ceux qui regrettent le pays natal. Mais au départ tout est joie et espérance, les archers pyrénéens prennent rang à côté des archers africains déjà célèbres, et vingt mille montagnards grossissent l'armée d'Annibal.

Les Romains, avertis de ces préparatifs, et n'ayant encore d'établissement ni dans les Gaules ni dans les Espagnes, essayèrent de soulever les populations indigènes des Pyrénées, afin d'arrêter les Carthaginois derrière ces retranchements formidables. Leurs ambassadeurs vinrent chez les Sardones et les Bébrikes avec de riches présents et de bonnes paroles; une grande assemblée nationale eut lieu à Ruskino; les femmes et les vieillards, entourés de guerriers

[a] Rapporté par Chaho, *Hist. des Basq.*, t. I, p. 18.

en armes, reçurent et écoutèrent les envoyés de la république. Mais quand ils entendirent les patriciens à la toge blanche les engager à empêcher le passage d'Annibal, pour mettre Rome à l'abri de l'invasion, un immense éclat de rire s'éleva dans l'assemblée. Les Ligures ne pouvaient comprendre, dans leur politique peu tortueuse, qu'un peuple inconnu vînt leur conseiller une intervention périlleuse pour s'opposer à la marche d'Annibal, dans l'intérêt d'une république lointaine. Les vieillards, cependant, parvinrent à calmer cette hilarité; mais ils approuvèrent le motif qui la provoquait, et ils renvoyèrent les Romains en leur rappelant amèrement la destruction de Sagonte, leur alliée, qu'ils avaient laissé réduire en cendres.

Annibal approchait. Il avait laissé quinze mille Africains, commandés par Asdrubal, pour contenir l'Espagne, depuis la Bétique jusqu'à l'Èbre. Hannon était chargé de surveiller avec onze mille hommes les populations ibériennes, cantonnées entre ce dernier fleuve et les Pyrénées. Après avoir pris ses dispositions, le Carthaginois franchit ces montagnes, probablement par le col de la Massane, le plus accessible à cette époque, comme le prouve le *castellum* que les Romains y bâtirent un peu plus tard. Ce dut être un étrange spectacle pour les indigènes, que l'apparition de ces Africains, au teint basané et demi-nus, précédés de Cantabres agiles, poussant leur cri national, et suivis de ces éléphants, masses mouvantes, quadrupèdes mal ébauchés, que les montagnards prenaient pour des machines de

guerre... Armée étrange, qui allait, sous le commandement d'un général borgne, conquérir la ville célèbre à mille lieues du pays natal!

Cependant les Numides du désert, enhardis par les Vascons, supportèrent le froid neigeux de la haute chaîne. Les éléphants gravirent heureusement le pénible sentier, et le lendemain cet assemblage disparate campait sous les murs d'Illiberri [a].

Les Sardones étaient toujours réunis à Ruskino pour suivre les mouvements des cohortes puniques. Annibal leur dépêcha des ambassadeurs avec de nombreux présents et de grandes assurances de paix; il ne lui fut pas difficile de gagner la confiance d'un peuple qui voyait les Vascons et les Llergètes marcher sous ses ordres. Les femmes Sardones, dont l'autorité était si grande dans les assemblées nationales, trouvèrent noble et grand de prendre les Carthaginois sous leur protection; elles leur prédirent la victoire contre Rome, et leurs époux, ouvrant la route d'Italie à Annibal, le saluèrent avec des cris d'admiration et de surprise.

Après les célèbres batailles de Cannes et de Trasimène qui firent trembler Rome sur ses bases, et dans lesquelles les Cantabres prirent une large part de gloire et de péril, les Romains désolés d'avoir laissé tomber Sagonte, sans la secourir, résolurent d'attaquer les Carthaginois en Espagne. C'était un moyen habile de couper la retraite à Annibal, et de tarir la source qui lui fournissait

[a] Henry, t. I, p. 3 à 7. — Thierry, t. I, p. 261 et suiv.

tant d'or et de si vaillants soldats. Il importait surtout de s'emparer du versant ibérien des Pyrénées orientales pour fermer les communications d'Annibal. Cnéius Scipion conduisit une flotte sur les côtes d'Ampurias, et attaqua Hannon chez les Llergètes avec dix mille hommes et sept cents chevaux (217).

Les Carthaginois avaient inauguré, et les Romains continuaient une espèce d'invasion inconnue jusque là, en Espagne et dans les Gaules. Celles des Celtes et des Aquitains, des Ligures et des Volskes, avaient été des émigrations en masse, véritables déménagements de peuples qui entraînaient avec eux enfants et vieillards, troupeaux et bêtes de somme, meubles et machines de guerre, société tout entière enfin. Les émigrants s'y comptaient par millions, déblayaient devant eux de vastes territoires et fondaient une nouvelle patrie avec les pièces apportées de l'ancienne.

Les expéditions des Carthaginois et des Romains présentaient un tout autre caractère. C'était une fraction presque imperceptible de guerriers robustes, conduits par des chefs habiles, qui, sans refouler les populations anciennes, venaient les effrayer par la puissance de leur tactique, occuper quelques points fortifiés de leur territoire et leur imposer d'abord de nombreux tributs, et à la longue quelques lois et quelques usages de leur pays lointain. Dans le premier cas, c'était comme une substitution à peu près complète d'une race, d'une civilisation à une autre; dans le second, c'était la soumission de

peuples indigènes tout entiers à des vainqueurs faibles de nombre, mais forts par la politique et la discipline.

Cnéius arrivait chez les Ibères dans des circonstances très-favorables; la tyrannie et l'avarice d'Asdrubal avaient indisposé les habitants de la Péninsule : il fut donc facile au général romain, avec des paroles flatteuses, de se faire considérer comme un libérateur et d'attirer sous ses enseignes de nombreux auxiliaires. A l'aide de ce renfort, il s'empara de trois villes carthaginoises, battit Hannon dans les plaines de l'Èbre et les débris de l'armée punique se réfugièrent dans les Pyrénées où nous les retrouverons quelques années plus tard.

Les indigènes saluèrent la victoire de Scipion. Les Llergètes, poussés par un de leurs chefs, abandonnèrent le parti d'Annibal, auquel ils avaient fourni tant de mercenaires[a]; ils entraînèrent même les Vascons qui envoyèrent en Italie trois cents de leurs compatriotes, pour engager leurs frères de l'armée d'Annibal, à rentrer dans leur pays. Ils n'eurent pas de peine à réussir, les montagnards commençaient à regretter leurs belles vallées nationales, Cnéius Scipion leur offrait sur les bords de l'Èbre la paie qu'Annibal les envoyait chercher dans la lointaine Italie : c'était plus qu'il n'en fallait pour les voir regagner les Pyrénées.

Il leur semblait entendre leurs amantes chan-

[a] Tite Live, l. 21 et 25.

ter, seules et délaissées, ces strophes si mélancoliques :

« Oiseau, chanteur admirable, quelle puissance » te retient captif loin de moi? Depuis longtemps, » je n'entends plus le son de ta voix mélodieuse: » pour moi, il n'est point d'heure, il n'est point de » moment, où ton image ne se présente à mon » souvenir attristé. »

Les Vascons se hâtèrent d'aller leur répondre :

« Bien des jours depuis lors, bien des nuits ont » passé, et nous ne sommes pas revenus, vaillants » Euskariens, au jarret souple, au pied léger. Nous » avons combattu pour l'Africain. Nous avons tra- » versé le Rhône, plus furieux que l'Èbre; nous » avons franchi les Alpes, plus étroites que les Pyré- » nées.

» Vainqueurs partout, nous sommes descendus » comme un torrent dans la belle Italie, où l'on » trouve encore des campagnes fertiles, des cités » dorées, des femmes attrayantes; mais tout cela » ne vaut pas nos montagnes, nos mères, nos sœurs, » nos fiancées.

» Ils disent qu'avant un mois nous entrerons » dans la ville des Romains, et que nous puiserons » de l'or à plein casque. Moi, je leur réponds : » Je ne veux pas. C'est assez. J'aime mieux revenir » dans les montagnes et revoir enfin ce que j'aime. » Mon pays est loin, le temps est long *. »

Sur ces entrefaites Scipion, rejoint par Publius,

* Cette pièce fait partie de la collection très-bornée des chants cantabres.

son frère, continua l'attaque des possessions carthaginoises; il rétablit Sagonte, et refoula Asdrubal dans la Bétique. Mais la fortune lui fut moins favorable dans le nord. Les Ibères n'avaient pas tardé à reconnaître qu'en appuyant les Romains contre les Carthaginois, ils n'avaient fait que changer le nom de leurs ennemis. Les Llergètes jetèrent le premier cri d'alarme, et le propagèrent rapidement sur toute la ligne des Pyrénées.

Ces peuples possédaient alors, soit qu'ils en fussent les inventeurs, soit qu'ils l'eussent emprunté aux Carthaginois, un réseau de tours télégraphiques qui embrassait les deux versants de la chaîne, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan. Au premier besoin de communication, les gardiens de ces tours transmettaient par-dessus les vallées profondes l'ordre des chefs, à l'aide d'une habile succession de feux et de fumée épaisse, produite avec de la graisse ou de l'eau, jetée sur de la paille enflammée; en un instant, toutes les populations pouvaient être réunies sur le point menacé. Ce système remarquable, qui jouera un grand rôle pendant la guerre des Mores et jusqu'à celles du Roussillon du xvi[e] au xvii[e] siècle, nous a transmis ces nombreuses tourelles qui couvrent les crêtes des montagnes secondaires.

Le col de la Massane (Roussillon) en posséda dans la plus haute antiquité; l'extrémité des Pyrénées, vers le cap de Creuz et Collioure, en est encore hérissée, et pourrait communiquer sans interruption avec celle de Biarritz (golfe de Gasco-

gne) qui porte le nom caractéristique d'Atalaya que nous aurons soin d'expliquer*.

Revenons aux Llergètes. Malgré l'appel adressé aux populations des montagnes, cette peuplade rapidement attaquée perdit une première bataille, et Llerda sa capitale fut emportée d'assaut. Une grande partie des vaincus se retrancha dans les Pyrénées pour se préparer à prendre la revanche. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Peu d'années après, Publius, ayant voulu explorer les vallées du nord de l'Èbre, fut harcelé par les naturels, renforcés de Numides qui s'y étaient réfugiés après la défaite d'Hannon... Les embuscades se renouvelèrent avec tant de persistance que Publius, attaqué de toutes parts, vit peu à peu son armée entièrement détruite. Scipion apprit sa position, il marcha à son secours avec les Celtibères ses alliés ; il les avait détachés du parti d'Annibal ; mais pouvait-il compter sur leur concours quand il s'agirait d'attaquer leurs compatriotes des montagnes ? Arrivés dans les gorges des Pyrénées, ils passèrent dans les rangs des indigènes, et les Romains, assaillis par des forces supérieures, furent dispersés et massacrés (210). Heureusement pour la réputation de Scipion, le sud de l'Espagne lui offrit des succès plus faciles. Les Carthaginois furent chassés peu à peu des places nombreuses qu'ils y occupaient et finirent par perdre Gadès, un de leurs principaux boulevards (206).

* Henry, *Hist. du Rouss.*, t. I, p. 401 et suiv.

Dès lors l'Espagne, considérée comme une possession romaine, fut divisée en Espagne citérieure (entre l'Èbre et les Pyrénées), et en Espagne ultérieure, comprenant le reste de la Péninsule. Le gouverneur de la première résidait à Tarragone. Son pouvoir, borné à une année d'exercice, pouvait être prolongé annuellement par le sénat.

Cornélius Scipion, plus tard surnommé l'Africain, vint deux ans après continuer l'œuvre de son père (204). Plus prudent que lui, il ne s'aventura pas entre l'Èbre et les Pyrénées : il se contenta de refouler les Africains restés dans la partie méridionale ; il s'avança vers la Bétique et s'empara de Carthago-Nova. Malgré son désir de terminer l'expulsion des Carthaginois, le soulèvement des Celtibéres le détourna de ce projet en le rappelant sur la lisière des Pyrénées. Les Lacétaniens et les Llergètes commandés, les premiers par leur roi Indébilis, les seconds par Mandonius, s'unirent aux Carthaginois, qui ne pouvaient plus leur donner d'ombrage, et attaquèrent les nouveaux oppresseurs de l'Espagne. Lentulus commandait une armée romaine dans les plaines de Sédéta. Les Lacétaniens et les Llergètes vinrent lui présenter le combat avec la jactance particulière à ces peuplades belliqueuses. Mais les luttes régulières en rase campagne étaient moins favorables aux montagnards que celles des rochers et des gorges. Les légions d'Indébilis et d'Asdrubal furent enfoncées, et quinze mille confédérés jonchèrent le champ de bataille. Cette défaite renversa toutes les espérances du

Carthaginois ; il abandonna définitivement l'Espagne aux Romains, et s'enfonçant dans les Pyrénées par la gorge de Podium Ceretania (Puycerda), qui lui était ouverte, il descendit dans le Roussillon et courut rejoindre Annibal son frère en Italie. Indébilis repoussé, mais non abattu, malgré le départ d'Asdrubal, regagna les montagnes ; et revint presque aussitôt avec Mandonius à la tête de vingt mille fantassins et de deux mille cinq cents cavaliers, chercher dans les plaines de Lerda la revanche de la défaite de Sédéta. La victoire lui fut encore rebelle ; repoussé par les Romains, les Lacétaniens prirent de nouveau la fuite vers les Pyrénées et le nom d'Indébilis ne reparut plus dans les luttes de la Péninsule.

Les Cantabres se chargèrent de le venger. Helvius conduisait quelques cohortes dans les hautes vallées de l'Èbre. Les Vascons fondirent sur lui près d'Iliturgis (196 ans avant J.-C.) et firent subir à son armée le sort de celle de Publius Scipion [a].

Pendant que la ligne de l'Èbre protestait par ses hostilités incessantes contre la conquête, l'Est de l'Espagne, plus façonné à la soumission, s'enrichissait de villes et de monuments romains, notamment Tarago, couverte encore de débris qui attestent l'importance de ce premier centre de la domination romaine.

Cependant le préteur Simpronius, ayant eu son armée complétement détruite dans l'Espagne cité-

[a] Tite Live. — Mayerne Turquet, Royou.

rieure, par les indomptables populations celtibères, l'Espagne ultérieure se sentit électrisée par ce succès, et un soulèvement général fit trembler la domination romaine. Un grand capitaine devenait nécessaire pour rétablir les affaires de la république. Marcus Portius Caton conduisit deux légions, et débarqua dans la ville phénicienne de Roda (195).

Les Indigètes l'attendaient sur la plage; Caton les vainquit dans une sanglante bataille, et s'empara d'Ampurias (Dipolis). Il était important de se fortifier dans ces parages; il adossa une ville romaine à l'antique cité, qui prit ainsi un triple caractère... Mais les vainqueurs surent effacer une partie de cette différence d'origine, en imposant aux vaincus leurs lois et leur administration. Les Romains commençaient à prendre racine au midi des Pyrénées orientales, lorsque les Turdétaniens (sud de l'Èbre) se soulevèrent, et reçurent un renfort de dix mille Cantabres. Le vice-préteur Manlius, chargé de les disperser, essuya une première défaite[a]. Les Romains avaient pour principe de porter la guerre dans le cœur même du pays qu'ils voulaient soumettre. Manlius appliqua cette tactique aux Cantabres; il remonta l'Èbre; mais loin de réparer sa première défaite, il perdit deux batailles importantes contre ces montagnards, qui complétèrent leur victoire sous les murs de Calagurris (189).

De pareils succès rendaient les indigènes trop présomptueux; ils descendirent des Pyrénées, et atta-

[a] Tite Live, Royou.

quèrent Fulvius Flaccus en bataille rangée. Mais celui-ci leur fit éprouver de grandes pertes et s'empara de Palencia (Asturies). Il offrait aux vaincus une paix avantageuse, à condition qu'ils adopteraient des établissements fixes; ils refusèrent d'acheter le droit de vivre dans les plaines fertiles de l'Ebre, trop exposées aux attaques des légions, et préférèrent mettre leur indépendance en sûreté dans les solitudes des montagnes.

La ligue de ces populations énergiques devint plus forte que jamais. Varron voulut la rompre. Les Cantabres, les Celtibères et les Ausetains lui résistèrent vaillamment, entraînèrent avec eux toute l'Espagne citérieure, et Varron fut obligé de battre en retraite (183).

Fulvius Flaccus vint le remplacer, et débuta par l'attaque d'Urbiscoa (181). Le siége de cette ville fut long et meurtrier; toutefois l'opiniâtre courage de ses habitants ne put résister à la tactique romaine; elle fut prise, saccagée de fond en comble (180), et les Cantabres, qui voulaient la reprendre, perdirent deux batailles consécutives [a].

Cependant rien ne pouvait ébranler l'obstination indépendante de ces fières populations. Une grande victoire remportée sur Fulvius, qui perdit près de vingt-deux mille hommes dans une gorge étroite (169) ,porta leur courage jusqu'à la présomption. Les Arrévaces, commandés par leur chef Carus, cessèrent de vouloir payer tout tribut, et Numance,

[a] Tite Live. — Mayerne, Turquet.

capitale de Pelindones, devint le centre d'une résistance héroïque.

Cette ville célèbre, située dans les montagnes de la rive droite de l'Èbre, est en dehors du plateau pyrénéen dont nous avons entrepris l'histoire; mais sa défense et sa chute glorieuse eurent un retentissement si direct dans le cœur des Pyrénées, que nous ne pouvons nous dispenser de raconter ses derniers moments.

Après avoir repoussé plusieurs proconsuls, les Numantins, *terror imperii*, la terreur des Romains, furent assiégés par Popilius Lénas. Ils ne voulurent pas l'attendre derrière leurs remparts ; ils marchèrent contre lui et le mirent en déroute. Les légions se représentèrent au printemps suivant (137). Les Numantins firent une nouvelle sortie, et vingt mille Romains restèrent sur le champ de bataille. Nul n'osait plus regarder un Numantin en face, dit Florus, et ne pouvait même entendre sa voix sans s'effrayer. Cependant le consul Mancinus, chargé de conduire trente mille hommes contre la ville imprenable, recommença le siége. Les confédérés l'attaquèrent aussitôt, et vingt mille Romains ne conservèrent la vie qu'en mettant bas les armes, et en reconnaissant l'indépendance de Numance par des traités solennels.

Encilius Lépidus, successeur de Mancinus, voulut affaiblir Numance, en détruisant ses alliés; il mit le siége devant Palencia; mais les Cantabres allèrent l'y attaquer et lui tuèrent six mille hommes. Pison ne tarda pas à venger cet échec.

Il obligea Palencia à lui ouvrir ses portes, et la ville de Termès se rendit bientôt après. Tranquille du côté de ces deux places, Scipion le second Africain vint reprendre le siége avec soixante mille hommes. Ainsi Rome, tenue en échec par la capitale des Pelindones, envoyait ses meilleures troupes et ses plus grands capitaines pour la réduire. Scipion même ne lui paraissait pas suffire à cette tâche difficile; elle lui adjoignit Marius, et Jugurtha, petit-fils de Massinissa.

Les trois plus grands noms de la République se trouvaient donc en face de la ville attaquée. Après des prodiges de courage et d'opiniâtreté, les Numantins, appuyés par les Arevaces et les Vascons, furent réduits à quatre mille hommes exténués. Conduits par leur chef Rhétogène, ils firent une sortie désespérée, et couvrirent les lignes romaines de carnage. Quand ils se crurent suffisamment vengés, ils rentrèrent dans Numance; mais ce fut pour la livrer à l'incendie. Richesses et cadavres, armures et vivants furent entassés sur des bûchers immenses. Rhétogène, directeur de ce sacrifice à la Sardanapale, approcha la torche, et quand le dernier Numantin eut rendu le dernier soupir, il se jeta lui-même dans les flammes (133)[a].

Telle fut la fin héroïque de cette cité, qui avait résisté pendant quatorze ans. Le bucher de Sagonte avait éclairé la conquête des Carthaginois, celui de

[a] Tite Live, *Epist.*, liv. VIII. — Paterculus, liv. II. — Eutropius, liv. IV. — Plutarque, *Vita Scipionis*. — Orosius, liv. V, ch. 7.

Numance servit de fanal à celle des Romains, comme plus tard l'holocauste de Sarragosse jeta sa lueur blafarde sur l'invasion française. Les peuples qui savent faire à leurs défenseurs de telles funérailles peuvent mourir, mais non pas renoncer à leur indépendance!...

Un fait très-saillant doit frapper dans l'histoire de la conquête d'Espagne : c'est que le midi, à part quelques villes, tomba au pouvoir des Romains avec une excessive rapidité. La résistance opiniâtre ne commença que dans les pays montueux de la Castille et des Asturies. Le terrain fut disputé pied à pied ; des légions entières y furent détruites. Cette défense énergique du sol allait en augmentant en se rapprochant des Pyrénées.

La perte de Numance vint la rendre encore plus formidable.

Les débris des Vascons et des Arevaces, refoulés par Scipion après la destruction de leur capitale, se réfugièrent vers les Pyrénées; melés aux Vascons dans les vallées de la Navarre et du Guipuscoa, ces peuples s'étendirent jusqu'au Labour et au pays de Soule, tandis qu'une autre partie, s'enfonçant dans le centre des montagnes, gagna les sources de la Garonne et du Salat. Nous rencontrons en effet une colonie d'*Arevaces* dans le moderne pays d'Arbas, et nous verrons bientôt Pompée réunir ces réfugiés épars, sous le nom de *Convenæ*, au confluent de la Garonne et de la Neste.

La chute de Numance eut donc pour résultat

final d'obliger les Celtibero-Cantabres à se refouler dans le nord-ouest des Pyrénées [a].

Dès-lors, les indigènes, renforcés de tout ce que l'Espagne avait de plus énergique, rendirent la conquête impossible sur la vive gauche de l'Èbre, et les proconsuls essayèrent souvent, mais toujours sans succès, d'entamer cette ligne de défense. Averties par l'expérience, les populations pyrénéennes évitèrent les batailles rangées; elles inaugurèrent la guerre d'embuscades et de coups de main, qui ne cessa d'être funeste aux cohortes romaines, notamment sous Auguste, et qui sauva la nationalité ibero-cantabre de la destruction.

L'importance de la conquête de l'Espagne, les trésors inépuisables que fournissait cette riche contrée, engagèrent les Romains à la rattacher à l'Italie par la terre ferme. Jusqu'alors les cohortes n'avaient pu y aborder que par mer, en courant toutes les chances d'une navigation encore dans l'enfance. Le sénat jugea plus court et plus sûr de suivre les côtes de la Ligurie et de franchir les Pyrénées orientales; il s'occupa d'établir cette voie stratégique.

[a] Dumége, *Notes sur l'Hist. du Languedoc.*

CHAPITRE IV.

LUTTE DES ROMAINS CONTRE SERTORIUS ET LES CANTABRES.

Les Romains dans la Ligurie, colonie de Narbo. — Invasion des Kimris. — Massacre des peuplades cantabres par Didius. — Sertorius en Espagne. — Il s'établit dans les Pyrénées. — Il défait Manilius. — Lutte de Sertorius et de Pompée. — Défaite de Sertorius et sa mort. — Revers des Cantabres qui lui restent fidèles. — Organisation des *Convenæ* et fondation de *Lugdunum Convenarum*. — Monument de Pompée. — Etablissement des Vasco-Cantabres dans les Pyrénées occidentales.

Les Romains avaient fait leur première apparition dans les Gaules en 125, pour courir au secours de Marseille, vivement pressée par les peuplades gauloises. Fulvius et Sextus Calvinus firent sentir aux Gals le poids des armes romaines. Domitius Enorbatus et Favius Maximus continuèrent, par de nouveaux succès, à assurer la conquête de la Ligurie, depuis les Alpes jusqu'aux rives de l'Aude. Ces possessions prirent le nom de *provinciæ*. Enfin Lucius Crassus vint terminer l'ouverture de cette grande route romaine vers l'Espagne, en fondant une colonie à Narbo, capitale des Bébrices[a] (105); puis, s'étendant peu à peu vers les gorges des Pyrénées, il réussit à nouer des relations pacifiques avec les Sardones, et s'ouvrit ainsi, au moyen de traités, les cols difficiles de Perthus et de la Massane. Le

[a] Henry, *Hist. du Rous.*, t. I, p. 7.

but de cette grande expédition était atteint; une ligne ininterrompue, dont Annibal avait planté les jalons, reliait l'Espagne à l'Italie; elle franchissait les Pyrénées, près de la mer, et conduisait dans les plaines du *Rubricatus* (Llobregat) chez les Llergètes.

Il fallait consolider cette conquête en mettant la grande voie des légions à l'abri des surprises. Dans ce but, les Romains marchèrent à l'ouest vers la Garumna, s'emparèrent de Tolosa par la trahison du consul Cépion, et tinrent ainsi en respect les turbulentes peuplades tectosages. Ils agirent différemment envers les colonies grecques; au lieu de les contraindre par la force, ils s'assurèrent la protection d'Agde, de Leucate, de ce côté des Pyrénées, et comme ils possédaient déjà celle de Rode et d'Ampurias sur l'autre versant, leur alliance fut complète avec cette nation commerçante [a].

A peine les Romains avaient-ils fondé un établissement stable à Narbo et sur les côtes de la Ligurie en substituant leur autorité unique à l'influence des villes libres que les Kimris et les Ambro-Teutons traversèrent les Gaules comme un ouragan (100). Partis des bords de la mer Baltique, ils vinrent jeter l'épouvante jusque dans la ville éternelle, en ouvrant l'ère de ces irruptions de barbares qui devaient finir par broyer l'Empire, après l'avoir peu à peu battu en brèche. Les Kimris suivirent toute la Ligurie, foulèrent deux armées romaines sous leurs

[a] Cæsar, *de Bello Gall.*, liv. I, c. 1. — Strabon, liv. IV, p. 187.

pieds, et plantèrent leurs tentes de peaux sur les bords de l'Aude et de la Garonne. Les Tectosages qui occupaient ce territoire, accourus du Nord, comme nous l'avons vu, et issus d'une tout autre race que les Aquitains et les Ligures, se sentaient assez portés à s'unir aux Kimris et aux Teutons qui semblaient vouloir les venger de la récente victoire des Romains. L'union des deux peuples fut accomplie, et Cépion, attaqué par leurs forces réunies, vit tomber quatre-vingt mille Romains au bruit de leurs hurlements.

Cette bataille ouvrait les plaines de l'Aude aux Kimris; ils pénétrèrent sans nouvel obstacle chez les Sardones et franchirent les Pyrénées. Cependant le consul Fulvius, ayant entraîné les Celtibères des bords de la mer et de l'Èbre contre cet ennemi commun, les attaqua à la descente des cols de Perthus et de la Massane. De sanglants combats y rougirent le sol, et les plaines du Ter éprouvèrent toutes les horreurs du massacre et du pillage. Enfin les Kimris, intimidés par cette vigoureuse résistance, se disposèrent à repasser les Pyrénées, une année après leur invasion. Ils firent un partage définitif de leur butin entre les trois races Kimris, Ambre, Teutone, et rentrèrent dans la Ligurie pour aller se faire écraser par Marius dans la vallée de l'Arc, aux environs d'Aix [a].

Cette extermination dut retentir jusque dans les dernières limites de la Germanie, car les nations

[a] Thierry, *Hist. des Gaul.*, t. II, ch. 5.

barbares, dont les Kimris avaient été comme l'avant-garde, retardèrent de trois siècles le renouvellement de leurs invasions.

Cette grande victoire de Rome coïncida avec un autre succès remporté dans l'Espagne citérieure, par le consul Didius, sur les Vacéens et les Arévaces. Ces populations cantabres s'étaient soulevées pour venger Numance, vingt-mille confédérés trouvèrent la mort dans la plaine où ils avaient eu l'imprudence de venir attaquer les légions. Ce triomphe ne suffit pas à Didius. Il voulut renouveler une horrible tactique de destruction inaugurée par Lucullus en Espagne, et répétée sur les Teutons par Marius. Une colonie celtibère, fondée récemmment par Pompée, dans les plaines de Colinda, sur la rive droite de l'Èbre, lui portait ombrage; il l'attira dans une vallée, dissémina les colons sous prétexte de leur distribuer des terrains plus fertiles, et les fit traîtreusement massacrer par ses légions.

Ces atrocités des Romains allaient être vengées par un fugitif illustre. Sertorius avait commencé par tremper ses mains dans le massacre de Colinda. Rappelé à Rome après ce début, il donna une direction nouvelle à son exaltation en se joignant à Cinna, ce terrible ennemi des classes patriciennes. Mais le triomphe de Sylla le fit désespérer du salut de la république. Il chercha un asile en Espagne, aborda dans un des ports de la plaine de l'Ebre, occupa, par l'ascendant de son éloquence et de son titre de proscrit, toutes les villes ibériennes situées entre ce fleuve et les Pyrénées, et transporta dans

ces âpres et sauvages vallées son orgueilleuse fierté républicaine. Quelques années de tranquillité, favorisées par les dissensions intestines de Rome, avaient peuplé l'Espagne d'une jeunesse avide de combats. Il fut aisé à Sertorius de gagner son affection, en promettant d'expulser les proconsuls avares, qui ne cessaient de se gorger des richesses des provinces (97). Après avoir placé les premiers jalons de ses projets futurs, il se rendit en Afrique, y passa quelques années et s'occupa de soulever cette province contre le parti de Sylla. Mais, obligé de renoncer à sa tentative, il revint en Espagne, conduisant sept cents Mores et deux mille Romains; il les réunit aux quatre mille sept cents Lusitaniens qui lui avaient offert leur dévouement, et entreprit, à la tête de cette armée, sa lutte héroïque contre les généraux de Rome. Hirtuléius, son lieutenant, l'aida puissamment dans cette entreprise hardie. En peu de temps la Lusitanie entière reconnut son autorité.

Ses victoires eurent du retentissement jusque dans les Pyrénées, qui ne cessèrent plus d'être son quartier général. Sertorius, en effet, porta plusieurs fois ses lignes d'opérations dans le sud de l'Espagne; mais les Pyrénées étaient toujours la source où il venait puiser de nouvelles troupes, le boulevard où il se retirait après ses échecs. Plutarque établit cette situation d'une manière incontestable, lorsqu'il le fait choisir Osca (Huesca) pour fonder le collége où il devait attirer tous les enfants nobles, et les retenir en otages[a]. A peine établi dans ces retranchements in-

[a] Plutarque, *Vie de Sertorius*.

expugnables, Sertorius apprend l'approche de Caius Annius, lieutenant de Sylla, qui venait par la Narbonnaise. Il envoie Salinator occuper le *pas* des Pyrénées avec six mille fantassins pour lui en disputer le passage. Caius Annius s'arrête chez les Sardones en voyant les Pyrénées si bien gardées; mais le romain Calpurnius assassine Salinator, ses troupes se débandent, Annius franchit les montagnes et oblige Sertorius à se retirer à Carthago-Nova avec trois mille hommes... Cependant, entouré de Celtibères et de Cantabres, ce dernier défit successivement Didius, Domitius, Thorannius et Métellus Pius. Chaque nouveau succès venait grossir les rangs des révoltés avides de vengeance, et plus d'une fois, dit Plutarque, leur fougue sauvage déconcerta la discipline et la tactique de l'illustre proscrit.

Romain par le cœur et par la science militaire, Sertorius se fit montagnard par l'agilité, la sobriété et l'âpreté des mœurs, afin de réunir toutes les qualités qui devaient faire de lui le héros de la péninsule. Un paysan lui avait donné une biche blanche, il en fit, par une adroite supercherie, l'intermédiaire surnaturel par lequel il prétendait communiquer avec Diane. Il lui était facile de faire adorer par les populations des montagnes cette déesse des chasseurs, qui répondait si bien à leurs goûts et à leurs habitudes: « ..... Petit à petit, dit Plutarque, il » tourna cela en miracle, faisant accroire aux bar- » bares que c'était un don que Diane lui avait fait, » par lequel elle lui faisait entendre plusieurs cho- » ses à advenir, sachant bien que les barbares sont

» faciles à prendre et à decevoir par superstition.....
» Ainsi, il les rendait plus maniables et plus obéis-
» sants à sa volonté, de sorte qu'ils ne pensaient
» plus être gouvernés par un homme étranger, mais
» croyaient fermement que c'était un dieu [a]... »

Telle était sa situation lorsque Metellus essaya de le combattre. Sertorius ne commit pas la faute d'exposer ses troupes à une bataille générale ; il les divisa par pelotons, et se contenta de harceler les cohortes de Métellus, coupant leurs vivres, leur tendant des embuscades et déjouant toutes leurs prévoyances. Après un grand nombre de succès partiels, il réussit à détruire un détachement assez considérable, et Métellus fut obligé d'appeler à son secours trois légions que Manilius commandait dans la Narbonnaise. Les nouvelles troupes suivirent les côtes de la Ligurie, traversèrent les Pyrénées orientales, et descendirent sans obstacles dans les plaines de la Sègre; mais arrivées chez les Llergètes, elles se virent assaillies par Hirtuléius, lieutenant de Sertorius, qui défit complétement cette armée de 18,000 hommes. Manilius n'échappa au massacre que par la fuite et se renferma dans Llérida [b].

Sertorius n'était pas homme à perdre le fruit de ce succès. Le désastre de Manilius lui ouvrait les portes des Pyrénées orientales et de la Narbonnaise. Il s'y précipita avec ses Ibero-Cantabres et soumit la Ligurie jusqu'au pied des Alpes. Métellus avait

[a] Traduction d'Amyot.
[b] Plutarque, *Vita Sertorii*. — Appien, accuratius, *de Bello civili*.

profité de son absence pour sortir de Llerida, et reprendre les hostilités avec vigueur. Sertorius repassa les Pyrénées, et harcela si opiniâtrement son adversaire par une guerre d'embuscades, qu'il dut réclamer de nouvelles forces.

Rome lui envoya quelques légions commandées par Pompée, alors au début de sa carrière. Le jeune capitaine parcourut la Ligurie, qui portait déjà le nom de *Provincia*, chassant devant lui les partisans de Sertorius. Mais, arrivé dans les Pyrénées orientales, les montagnards lui barrèrent le passage, et toute la courageuse expérience des légionnaires eut peine à triompher des attaques incessantes de ces habitants des rochers. Pompée franchit le col de Panissas, cependant, et il put enfin se mesurer avec le proscrit. La lutte prenait des deux côtés des proportions plus considérables; Perpenna, envoyé du midi contre Sertorius, venait de passer sous ses drapeaux avec cinquante cohortes, et de déplacer ainsi la supériorité numérique que Pompée croyait avoir établie au commencement de la campagne.

Après de nombreuses opérations dans le sud et le centre de l'Espagne, où la guerre de surprises inaugurée par Sertorius l'emporta souvent sur la tactique plus large de Pompée, Métellus parvint cependant à renfermer l'ennemi de Rome dans Calagurris (Calahorra), au pays des Vascons. Se croyant sûr de le réduire par la famine, il changea le siége de cette place en blocus, et attendit sa reddition. Mais Sertorius parvint pendant la nuit à éviter les sentinelles; il explora les vallées vasconnes et cantabres, et quel-

ques jours après, il tombait à l'improviste sur les derrières des Romains, leur tuait trois mille hommes, et les forçait à lever le siége [a] (74).

Cet échec contraignit Métellus à repasser les Pyrénées orientales pour prendre ses quartiers d'hiver dans la Narbonnaise, et Pompée lui-même, reculant sur le pays des Vacéens, écrivit au sénat « qu'il » ramènerait son armée en Italie, si promptement » on ne lui envoyait argent... de sorte que l'on te» nait pour assuré à Rome, que Sertorius serait pre» mier en Italie que Pompéius, tant il avait réduit à » l'ectroit les principaux et les plus estimés capi» taines de cet âge-là [b]. »

Sertorius faisait donc trembler Rome elle-même du haut des Pyrénées, et justifiait ce vers de Corneille :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Traitant de puissance à puissance avec les rois étrangers, il reçut de Mithridate une ambassade qui lui réclamait la restitution des provinces d'Asie cédées au peuple romain par ce monarque. Sertorius consulta son *sénat*, il fut d'avis de se procurer le secours du roi de Pont ; mais il lui refusa d'aliéner le territoire de la République, et préféra offrir à Mithridate un certain contingent de troupes, si luimême lui envoyait trois mille talents, et quarante navires pour soutenir la guerre d'Espagne.

Malgré l'alliance de ces deux puissances trop éloignées, Pompée obtint quelques avantages, grâce

[a] Plutarque, *Vita Sertorii*.
[b] Amyot, *Ibidem*.

à la jalousie de Perpenna, rival de Sertorius (74). Ce lieutenant espérait usurper la haute position de son chef, en lui aliénant l'affection des Espagnols. Dans ce but, il réclama d'énormes impôts, et les préleva avec une fiscalité qui poussa quelques villes à la révolte. Sertorius dut arrêter ce mouvement périlleux par la sévérité. Peu à peu la division pénétra dans son camp, les désertions le dépeuplèrent, et plus d'un assassin ambitionna de gagner le prix offert à son meurtrier. Entouré d'ennemis et de traîtres, Sertorius devint soupçonneux et cruel. Il avait formé à Osca (Huesca) un collége destiné aux enfants des grandes familles ; ne pouvant atteindre leurs pères, qui l'abandonnaient, ce fut sur eux que tomba son ressentiment. Presque tous furent vendus ou mis à mort. On comprend toute l'indignation que souleva cet acte de barbarie à la romaine. Perpenna vit dans cette aliénation des esprits une occasion facile de se défaire de son rival. Il lui offrit un repas ; Sertorius eut l'imprudence d'accepter, et il tomba percé de coups par les sicaires du conspirateur (75).

Telles avaient été la vie et la mort de Viriatès, telles furent la carrière et la fin de Sertorius. Les Ibères et les Cantabres pleurèrent longtemps le héros qui leur avait procuré tant de victoires contre Rome. Ils donnèrent à leur douleur ce caractère de *dévouement* particulier aux soldunes des races ibériennes. Un guerrier vascon, chef des cohortes de Calagurris, se poignarda sur un bûcher, au mi-

lieu de la population spectatrice, afin de ne pas être séparé de Sertorius, même après sa mort.

Le fourbe Perpenna ne put hériter de la popularité de sa victime ; les montagnards s'éloignèrent avec horreur de l'assassin et du traître. Pompée marcha contre lui, le défit dès le premier combat et le condamna à mort.

Les Cantabres avaient perdu Sertorius, mais ils continuaient sa politique. Renfermés dans les villes d'Osca et de Calagurris, ils se défendirent contre Pompée, avec une valeur digne du souvenir qui les inspirait. Cependant Osca finit par succomber et disparut dans les flammes; Métellus bloqua Calagurris, qui supporta une horrible famine avec une constance digne de ces peuples inébranlables (71). Les herbes, les animaux les plus vils, les cadavres eux-mêmes, tout servit d'aliments. Il ne manqua à Calagurris que l'incendie volontaire de Numance pour acquérir la gloire de cette illustre cité. Le général romain Affranius se chargea même de lui donner ce dernier terme de ressemblance. Quand il eut pénétré au milieu des mourants exténués, il y mit le feu et tout fut dévoré.

La chute de ce boulevard obligea les Cantabres à céder les plaines aux Romains pour se réfugier plus avant dans les Pyrénées; Pompée les poursuivit, remonta Lagrada (Arga), et atteignit Iron ou Ironensis, qui fit sa soumission. Pompée comprenait l'importance de cette ville, pour arrêter les inva-

[a] Plutarque, *Vita Sertorii*.

sions des montagnards; il la fit fortifier à neuf et lui donna le nom de *Pompeiopolis* (Pampelune). Ne serait-ce pas à cette circonstance qu'on devrait attribuer la fondation de la ville moderne d'Irum, sur la Bidassoa? Les fugitifs de Pompeiopolis, voulant se transporter hors de l'atteinte des Romains, auraient bien pu construire cette cité nouvelle, en lui donnant le nom de la ville cantabre enlevée par les Romains.

Pompée s'occupa activement de briser la confédération des peuples qui avaient survécu à Sertorius. Trente mille Vascons, Arévaces, Vétons, Celtibères, s'étaient réfugiés sur le versant gaulois des Pyrénées, après la destruction de Numance, et avaient pénétré dans les hautes vallées de la Garonne. Pompée les y suivit, non pas le fer à la main, mais avec des assurances de paix. Ils écoutèrent ses propositions et il les réunit au confluent de la Garonne et de la Neste, sous le nom caractéristique de Convenæ (Comminges). Le territoire de la nation une fois fixé, Pompée s'occupa de lui donner un centre administratif; il bâtit la ville de Lugdunum, ainsi nommée des mots celtiques *lug*, corbeau, et *dunum*, montagne (62).

Les restes de cette antique cité, admirablement assise sur un rocher conique, qui s'élève comme un fût à l'entrée de la vallée de la Garonne, peuvent nous faire comprendre toute l'importance de sa position militaire à l'époque de sa fondation. Il est probable que ces avantages avaient été appréciés par les premiers réfugiés de Numance, peut-être

même par des peuplades antérieures, et qu'une ville y existait avant Pompée ; mais les Romains commençaient à ne plus aimer les hauteurs. Pour agrandir l'établissement gaulois, Pompée éleva dans la plaine adjacente les palais et les bains, les arênes et les théâtres, les tours et les murailles, dont on retrouve encore les débris au bourg de Valcabrere ; il entoura ainsi la bourgade gauloise d'une cité romaine, et la submergea dans la civilisation corruptrice des maîtres du monde [1].

Les Romains essayaient déjà de subjuguer les peuples par l'assimilation plus que par les armes. Pompée, chef du parti patricien, crut pouvoir rattacher à Rome par les séductions du luxe et du bien-être ceux qu'il n'avait pu dompter. Ce qui a fait dire à saint Gérome : *qu'il contraignit les populations à se réunir au sommet des Pyrénées dans une ville* [2].

De tels succès méritaient d'être éternisés par un de ces monuments qui convenaient si bien à l'orgueil des Romains. Lorsque Pompée quitta l'Espagne pour aller combattre Mithridate, il se dirigea vers la Narbonnaise par les Pyrénées orientales.

[1] Un pont de brique, évidemment romain, porte encore le nom de pont de Pompée, dans le territoire des Arévaces (*Arbas*) au fond de la vallée du Thou ; plusieurs temples de divinités gallo-romaines, en forme de pyramide, s'élèvent dans la commune de Labarthe de Rivière et de Bauchalo. La grande route qui se dirigeait de *Lugdunum Convenarum* vers Tolosa, passait par Calagurris (Martres), ville évidemment cantabre, que ses fondateurs durent ainsi nommer en souvenir de leur chère Calagurris (Calahora) de la vallée de l'Èbre, comme Irum avait été fondé en souvenir d'Iron, devenu Pompéiopolis.

[2] Lastrade, *Hist. de saint Bertrand*, p. 111 et 112.— Polybe. — Castillon Daspet, *Hist. du Comminges*, t. I, p. 48 à 55.

Arrivé au *Summum Pyreneum*, il fonda sur la montagne conique qui sépare les deux cols de Panissas et de Perthus, une tour carrée, tenant à la fois du trophée et de la forteresse... Destinée à assurer le libre passage des légions de la Narbonnaise à la Taraconnaise, cette tour fut bientôt complétée par d'autres fortifications dont on découvre encore les débris au village de la Haute-Cluse; mais tout disparut au XVIIe siècle pour faire place au fort de Bellegarde, érigé par Vauban [a].

Libre du côté de l'Espagne par la dispersion du parti de Sertorius et de la confédération celtibéro-cantabre, Pompée rentra en Italie pour terminer la guerre des Gladiateurs. Les aigles romaines, plantées par lui en deçà de la ligne de l'Èbre, refoulaient les populations vascones dans toutes les Pyrénées gauloises depuis la Garonne jusqu'à l'Océan; elles durent trouver bon accueil au milieu des peuplades d'Aquitaine, venues comme elles autrefois des bords de l'Èbre et du Douro. La géographie moderne nous donne la preuve de cette invasion en nous offrant de très-nombreuses dénominations de villages, de rivières, de vallées, évidemment issues de la langue cantabre. Nous citerons : les trois *Baïses* du plateau de Lannemesan, qui viennent des mots *baï, bas*, *basso,* étang, désert, forêt. — L'*Adour* dont les latins firent Atur, et qui descend du mot *dour*, eau, rivière. — L'*Arros* en Bigorre : du mot *arrots* étranger. — *Bazas* formé

[a] Henry, t. I, p. 8.

de *Bazabas-terra*, hameau, ou de *bassoa*, forêt. — La vallée d'*Aspe*, des mots *asps*, *aspi*, dénomination très-fréquente dans la géographie primitive des Basques, pour désigner une contrée située derrière une autre. — *Bassoues*, de *bassoa*, forêt. — Le *Labour*, environs de Bayonne, du mot *labourd*, pays désert, inculte, exposé aux voleurs; les Romains en firent Lapurdum. — La vallée *de Soule* emprunta sa désignation à *Suasta*, la vallée du feu, ou plutôt à *Soula*, pays boisé. — Celle de *Campan* à *Campoan*, hors, dehors, à l'extérieur. — L'*Andorra*, vallée de ce nom, à *Andigorra*, haute vallée. — Le val de *Larruns*, au mot *arrontz*, pays en deçà.—Le *Bigorre*, et la vallée de *Baygorri*, à *Baï-Gorra*, haut étang, marais élevé. — *Urdach* rappelle évidemment les mots *urdé-etche*, maison des pourceaux.— *Bénéarnum*, ceux de *behia*, vache, *arnoa*, vin. — *Vidos*, celui de *vide-os*, bon chemin. — *Illuro*, ceux d'*olha* forge et *ura*, eau. — *Hèche*, *héchettes* dans la vallée d'Aure, viennent d'*etche*, maison, maisonnette.— Les Oscii, de *Eusken*, basque.—La vallée d'*Ossau*, et le village d'*Ossun*, sont empruntés à *osca eusken*, basque, ou à *esso*, *oso*, lieu salubre, bien aéré. — La vallée d'Aran, aux sources de la Garonne, au mot *arran*, vallée, rivière.—Le village de *Vénasque* ou *Pénasque*, aux mots *pena*, *ozquen*, *la roche des Confins*[a].

On objectera peut-être que ces dénominations pourraient ne remonter qu'à l'époque de l'inva-

[a] Fauriel, *Hist. de la Gaul. mérid.*, t. II, p. 507 à 522. — Humboldt. — Michelet, *Hist. de France*, t. I, p. 437-447.

sion des plaines de l'Adour par les Vascons, sous les rois Franks de la première race; il est aisé de prouver qu'elles furent antérieures à la conquête de l'Aquitaine par les Romains; car il est évident que ces derniers empruntèrent les mots Atur (Adour), Lapurdum (ville de Labourds), Aspalucæ (Aspe), Bigorrenses (Bigorre), et *Bénéarnum*, aux mots basques qu'ils remplaçaient.

Il faut donc considérer l'occupation des Pyrénées gauloises par les Vascons comme contemporaine de Pompée et de César; ce point est important à constater pour l'intelligence des faits qui vont suivre.

CHAPITRE V.

INVASION ROMAINE PAR LES GAULES.

Arrivée de César dans les Gaules. — Crassus en Aquitaine. — Défaite des Tarusates. — Soumission d'une partie de l'Aquitaine. — César en Aquitaine, ses routes et ses camps. — César passe en Espagne. — Ses succès sur les Pompéiens et les Celtibères. — Auguste, son administration en Aquitaine. — Révolte de l'Espagne et des Gaules. — Auguste dans les Pyrénées. — Ses guerres contre les Cantabres. — Cruauté de ses généraux. — Guerre d'extermination. — Chant de guerre des Cantabres. — Succès d'Agrippa. — Indépendance des Cantabres. — Nouvelle politique d'Auguste. — Les Pyrénées sous Auguste. — Galba. — Civilis. — Caracalla. — Les trente tyrans. — Irruption des Suèves. — Tétricus.

Un événement aussi majeur que le refoulement des tribus cantabres dans toute la moitié occidentale du versant gaulois, devait avoir de graves con-

séquences. Les Romains, établis sur les côtes de la Ligurie, de Narbo à Fréjus, craignirent que ces nouveaux envahisseurs ne vinssent fondre sur les riches établissements de la Narbonnaise pour venger la destruction de Numance et la mort de Sertorius, et ils s'occupèrent de les contenir dans ces montagnes.

L'apparition de César dans l'Aquitaine imprima une énergique exécution à cette pensée politique. Le sénat venait de lui confier le gouvernement des Gaules pour cinq années. Après avoir vaincu les Celtes et les Belges, il dirigea son attention vers le triangle formé par la Garonne, les Pyrénées et l'Océan, où s'opérait ce grand mélange des peuplades cantabres et aquitaniques. Il était urgent de souder l'Espagne et la Gaule par les bords de l'Océan, comme elles l'étaient déjà par ceux de la Méditerranée. Dans ce but, il fallait joindre Lapurdum à Pompeiopolis par une voie romaine, pareille à celle qui joignait Narbonne à Tarragone, et l'expédition d'Aquitaine fut résolue.

César chargea le jeune Publius Crassus de diriger ses légions vers les plaines de l'Adour. Indépendamment d'une conquête à faire, elles avaient une vengeance à exercer. Le général romain Lucius Valérius Préconius avait eu précédemment son armée taillée en pièces par les Aquitains; son successeur Lucius Manilius, non moins malheureux, avait vu fuir ses cohortes et enlever ses bagages.

Crassus, averti de la valeur de ses adversaires par

ce double exemple, conduisit son armée par masse contre les *Sosiates*, habitants de Sos. Cette tribu, qui occupait l'extrémité nord de la courbe de l'Adour, était considérée comme la tête de la nationalité aquitanique. Douze cohortes, appuyées par une cavalerie nombreuse et par des mercenaires recrutés dans la *Province*, commencèrent les opérations. Les *Sosiates*, se voyant si vigoureusement assaillis, appelèrent à leur secours les peuplades voisines. Bientôt, fiers de leur nombre, ils attaquèrent l'armée romaine avec leur fougue habituelle. Mais les cohortes restèrent inébranlables et les *Sosiates* repoussés durent rentrer dans leur capitale. Crassus les y poursuivit. La résistance des assiégés fut opiniâtre et héroïque. Cependant, il fallut céder à la tactique romaine, et Sos fut emporté d'assaut. Après avoir pris pied en Aquitaine, Crassus se hâta de marcher contre les *Tarusates* et les *Vocates* (Tartas et Aire); mais ces deux peuples, avertis par les désastres des *Sosiates*, avaient eu le temps d'appeler à leur secours, non-seulement les peuples aquitains, mais encore les tribus vascones des Pyrénées, qui leur envoyèrent des combattants, conduits par des chefs habiles, formés, dit César, à l'école de Sertorius [a]. Aussi la guerre changea-t-elle promptement de caractère.

Guidés par eux, les *Tarusates* et les *Vocates* campèrent sur les positions élevées qui dominaient l'Adour. Au lieu de provoquer les Romains, ils les

[a] *De Bello Gallico*, livre III.

attendirent, tandis que des corps détachés les harcelaient et leur coupaient les vivres, à la manière de Sertorius. La position de Crassus devint très-critique. L'Aquitaine, réveillée par cette guerre nationale, pouvait d'un moment à l'autre accourir tout entière et écraser les Romains. Crassus voulut prévenir ce danger. Il attaqua les campements principaux de l'ennemi par la partie la moins défendue. La lutte fut terrible et digne des deux nations qui combattaient, l'une pour la gloire, l'autre pour l'indépendance. Cependant, une cavalerie nombreuse ayant tourné le camp sans être aperçue, les soldats mirent pied à terre et escaladèrent les épaulements, pendant que les Vasco-Aquitains étaient occupés sur un autre point par l'assaut plus apparent des cohortes. Forcés par cette surprise derrière leurs retranchements formés de palissades et de chariots, les confédérés furent obligés d'abandonner la position; la cavalerie romaine se mit à leur poursuite, profita de leur désordre et trente-huit mille cadavres jonchèrent la plaine de l'Adour. Douze mille hommes à peine parvinrent à se mettre à couvert dans les forêts et dans les Pyrénées (50).

Cette bataille décida du sort de la basse Aquitaine. Un grand nombre de peuplades de la plaine, comprenant qu'elles ne pouvaient plus résister, envoyèrent à Crassus leur soumission et des otages. César cite les Tarbéliens (Dax), les Presciens (ignorés), les Vocates (Aire), les Tarusates (Tartas), les Elusates (Eause), les Garites, les Ausci (Auch), les

Garumni (sur la Garonne, au-dessous des Convenæ), les Sibuzates (Buch), les Cæcosates (Bazas), enfin les *Bigorrais* ou Begerri des environs de Tarbes, qui, avec les Garumni, étaient les plus rapprochés des Pyrénées. Il est donc évident que la conquête de Crassus s'arrêta au pied de la chaîne et fit, sur ce versant, la répétition de la conquête de Pompée sur le bassin de l'Èbre. Il est prouvé, en effet, que les habitants des hautes vallées, tels que les Benearni (Béarnais), les Monesi (Moneins), les Osquidates-Montani (Ossau), les Aspalucæ (Aspe), les Carases (Baygorri), les Onobusates et les Consoranni (Garonne et Salat), les Convenæ enfin demeurèrent complétement libres, et que leurs députés ne vinrent pas fléchir le genou devant le lieutenant de César. L'auteur des *Commentaires* nous en donne la preuve dans cette phrase remarquable : « Les *tribus* des montagnes, enhardies par les approches de l'hiver, ne firent pas leur soumission [a]. »

Après la victoire de Crassus, César, impatient de la consolider, se rendit en Aquitaine, pour organiser un système complet de fortifications et refouler les peuples insoumis dans les Pyrénées.

Imitant l'exemple de Pompée, qui avait bâti Pompéiopolis sur l'Arga, et la forteresse du Perthus chez les Sardones, pour contenir ces populations du côté de l'Espagne, César établit, non des villes, mais une série de camps retranchés, qui s'étendaient de l'Océan aux villes romaines de

[a] Cæsar, *de Bello Gall.*, liv. III. — Diodore, liv. XXXIX.

la Narbonnaise, et surveillaient ainsi toute la frontière. Il essaya d'abord de porter la tête de ces établissements aux pieds des Pyrénées basques, et l'on retrouve un camp qui porte son nom près Dizatzou, aux sources de la Nive; mais la véritable ligne des retranchements partait de Lapurdum et de l'Adour, derrière laquelle César avait repoussé les Vascons, et remontait le Gave; on rencontre en effet sur la rive droite le camp d'*Argagnon*, encore appelé *Castera*, celui de *Lacq*, à peu de distance au levant; tous les deux conservent leurs épaulements de terre transportée, et la porte décumane qui donnait accès aux légions; celui de *Lescar*, toujours sur la même rive, de manière à placer cette rivière torrentueuse entre les possessions romaines, et les populations des montagnes; un quatrième au nord de Lourdes, à l'entrée de la vallée du Lavedan. Ce dernier donna probablement son nom, *Vicus Julianus* (bourg de Jules), au village de Juillan, près duquel il est assis. Le rocher de Lourdes est considéré aussi comme ayant été occupé militairement par les Romains. Sa position isolée et formidable, au débouché de la vallée, la voie romaine qui remontait jusqu'au palais Émilien (Saint-Savin), et passait conséquemment sous sa pyramide de roche, donnent assez de probabilité à cette opinion. Un sixième retranchement s'élevait sur les premiers gradins des Pyrénées, chez les Bigorrais, à l'entrée de la gorge de l'Adour. Le nom de *camp de César*, que porte encore le plateau pittoresque qui domine le village de *Pouzac*, sa formi-

dable situation, tendent à prouver son importance stratégique. La découverte d'un autel votif dédié *Marti invicto*, l'extraction d'une épée romaine et d'ossements humains, ne permettent pas d'ailleurs de mettre en doute son authenticité. Ce poste militaire se reliait à Lugdunum Convenarum, sur la Garonne, centre administratif des Pyrénées gauloises; il communiquait avec un autre camp établi à l'entrée de la vallée de l'Ariége, sur le monticule de Pamiers, appelé *Castella*. Ce dernier correspondait à son tour avec les camps situés autour de la ville de (Volvestre) *Vallis Vestra*, désignés aujourd'hui par les noms de Mao-Léon (mons leonis), Aunhac, Lasbartès et Bounbaou [a]. Nous ignorons la position des autres postes militaires qui devaient compléter cet échelonnement de forteresses, jusqu'à la capitale de la Narbonnaise; mais ces indications suffisent pour constater la direction des sentinelles qui surveillaient les Pyrénées, et fermaient les portes de toutes leurs gorges. Le triangle formé par cette chaîne, l'Océan et la Garonne, étant définitivement conquis, prit le nom de Novempopulanie, des neuf peuples qu'il renfermait.

Ce réseau de campements sous-pyrénéens ne pouvait pas demeurer sans communication avec le centre des Gaules, plus anciennement soumis que la frontière du sud. César s'occupa de créer une voie qui, de Burdigala (Bordeaux), suivait la

[a] Taylor, *Voyage dans les Pyrénées.*

crête de coteaux qui sépare le bassin de l'Adour de celui de la Garonne, et venait se souder à la ligne des camps retranchés, vers les sources de l'Arros. Cette voie, connue jusqu'à nos jours sous le nom de voie *Césarienne*, et dont on retrouve le pavage sur plusieurs points, offrait cette particularité remarquable qu'elle évitait tout cours d'eau, rendait les ponts inutiles, et la mettait à l'abri des inondations. Un autre établissement, respecté par le temps et par les hommes, a également conservé le grand souvenir de César, dans la plus haute vallée du Gave; c'est la source minérale de Cauterets, connue sous le nom de *bains de César;* elle possède des restes de voûtes et de piscines qui pourraient bien remonter à cette époque. Il ne faut pas oublier que César était alors dominé par la pensée de porter la guerre en Espagne, pour y détruire le parti de Pompée, son rival. Maître de la basse Aquitaine, il songea peut-être à traverser les Pyrénées occidentales, pour tomber sur Pompeiopolis; mais l'agglomération des Cantabres dans les vallées de la Nive, du Cesson et de la Bidassoa, rendaient ce passage à peu près impossible. Dans cette situation, il n'est pas improbable que César cherchât un passage par la haute vallée du Gave, qui l'aurait conduit au milieu du cours de l'Èbre; l'impossibilité de franchir les gorges de Vignemale et du Marboré dut le faire renoncer à ce dessein, et il ne rapporta de cette expédition que la découverte d'une source bienfaisante... Il se décida bientôt à conduire ses cohortes vers les Pyrénées orien-

tales, cette grande route battue déjà par tant de cohortes, et son lieutenant Fabius passa le Perthus, en avant garde, à la tête de trois légions sous les créneaux du monument de Pompée.

Affranius, Pétréius, Varron et Ruffus commandaient en Espagne, au nom de Pompée occupé alors contre les Parthes. Malgré les rudes coups portés par le chef patricien aux populations pyrénéennes, celles-ci n'avaient pu se défendre de lui accorder leur estime en songeant aux bienfaits dont il avait fait suivre les rigueurs de la guerre, et aux riches établissements dont il avait doté les réfugiés *convenæ*. Ajoutons que César venait de vaincre les Aquitains, peuple de race ibérique, et de refouler les Vascons au-delà du Gave; il est donc aisé de comprendre le motif qui rattachait les populations des Pyrénées aux intérêts de Pompée (49).

Les généraux pompéiens, avertis de l'invasion de César, avaient concentré du côté de Llerida cinq légions romaines et quatre-vingt cohortes de Lusitaniens et d'Ibero-Cantabres. Le lieutenant de César, Fabius, franchit le col du Perthus, malgré la résistance de la légion décumane de Narbonne, qui en avait la garde, descendit sur la Sègre (Sicoris) et vint camper en face des pompéiens. Il n'attendit pas l'arrivée de César qui venait le joindre par mer avec de puissants renforts, pour commencer les opérations [a]. Il se hâta de jeter des ponts de bois sur

[a] Cæsar, *de Bello civili*, l. I. — Tite Live, *Epist.* CX.

la Sègre et attaqua l'ennemi. Quelques combats d'avant-postes ayant attiré deux de ses légions de l'autre côté de la Sègre, un des ponts se rompit et coupa toute retraite. Leur situation était des plus critiques, lorsque César, débarqué à Ampurias, parut à la tête de six mille Romains, de trois mille cavaliers, et d'à peu près autant de Narbonnais mercenaires (49). Son arrivée changea complétement la position des choses. Il passa la Sègre et présenta la bataille aux pompéiens. Ceux-ci, instruits par la guerre de Sertorius, la refusèrent, et préférèrent se borner à une guerre d'escarmouches. César voulut se mettre à l'abri des attaques incessantes des montagnards et construisit un vaste camp retranché sur la Sègre. Un nouveau danger vint déranger l'habileté de ses dispositions : une inondation extraordinaire de cette rivière, l'enferma entre la Cinca et ses ennemis. Ce véritable blocus fut complété par la destruction des deux ponts de Fabius, et César, privé de vivres, fut menacé de perdre son armée par la famine. Cependant, six mille Gallo-Romains lui arrivèrent fort à propos avec un convoi considérable. Affranius, lieutenant de Pompée, averti de leur approche, passa la Sègre et les attaqua avec trois légions et une cavalerie nombreuse. Les cavaliers gallo-romains soutinrent le choc, repoussèrent Affranius et le convoi fut sauvé. Mais comment traverser la Sègre pour rejoindre César? Ce dernier fit construire de légers bateaux d'osier recouvert de cuir, et transporta par ce moyen une

légion sur l'autre bord ; en même temps, il réussit à jeter un pont en quarante-huit heures, et le convoi put parvenir jusqu'à lui [a].

Ce succès provoqua d'autres faveurs de la fortune, cette grande déesse des conquérants, que les Romains avaient plus d'une raison d'adorer. Quelques peuplades des montagnes, précédemment ennemies, se hâtèrent de vendre des vivres à César. La Sègre qui, tout en le protégeant, gênait la rapidité de ses opérations, fut divisée par ses soldats en plusieurs canaux, aisément franchissables. Enfin, Affranius et Pétréius, voyant qu'ils ne pouvaient entamer le camp de César, lui abandonnèrent la plaine et transportèrent la guerre au sud de l'Èbre, dans la Celtibérie.

César s'aperçut de leur retraite, et lança la cavalerie à leur poursuite; son infanterie suivit de près, et Affranius, atteint à peu de distance, vit ses troupes auxiliaires se débander. Qu'importait aux Ibères le nom du chef auquel ils vendaient leurs services ? Ils firent proposer à César d'entrer sous ses drapeaux; Affranius lui-même consentait à ce changement de maître, et la convention était au moment de se conclure, lorsque Pétréius, plus fidèle aux intérêts de Pompée, arma ses esclaves, et, soutenu par les Cantabres qui ne pouvaient renoncer à venger la défaite des Aquitains leurs frères, tomba sur les soldats de César et en fit périr un grand nombre.

[a] Cæsar, *de Bello civili*, l. I. — Tite Live, *Epist.* CX.

Cet acte de vigueur empêcha l'armée de Pompée de se fondre tout entière dans celle de son compétiteur. Toutefois la désertion devint très-considérable; un nouvel échec de Pétréius et la générosité de César la favorisèrent; l'abandon des Cantabres qui rentrèrent dans leurs montagnes acheva de détruire le parti de Pompée dans le bassin de l'Èbre.

Varron restait seul dans le sud de la Péninsule pour soutenir ce drapeau; César courut l'attaquer, et n'eut pas de peine à le mettre en fuite. Dès-lors, vainqueur de son rival dans l'Espagne entière, il s'occupa de lui porter le dernier coup en Italie. Aussitôt il repasse l'Èbre et franchit les Pyrénées par la voie romaine du Perthus. Arrivé au Summum-Pyreneum, que dominait la tour de Pompée, il voulut aussi laisser sur ces rochers un témoignage de son passage et de ses victoires (49). Mais pour éviter l'accusation de vanité que son prédécesseur avait encourue, il ne donna à son monument que la forme plus modeste d'un autel (Ara) [a].

Peu de jours suffirent à César pour atteindre son rival à Pharsale, et il put remarquer parmi ses troupes un corps de Cantabres fidèles qui avaient voulu suivre jusqu'au bout la fortune du grand capitaine; lorsque la bataille fut perdue, et que, de toutes parts, les vaincus imploraient lâchement la grâce du vainqueur, trois cents de ces montagnards, toujours inébranlables, persistèrent à combattre et à mourir (48).

[a] Henry, *Hist. du Rouss.*, t. I, p. 8.

La Gaule commençait et l'Espagne continuait à être le grand théâtre où se jouaient les destinées de l'Empire. Cette dernière province, qui avait préparé la fortune de Pompée, ne devait pas l'abandonner après la bataille de Pharsale. Sa mort même ne put faire déposer les armes à ses partisans d'Hispanie, et ce fut chez les Celtibères que ses fils trouvèrent un dernier asile. Mais tous les deux finirent par succomber.

Dès ce moment, les agitations se concentrèrent en Italie, et permirent aux Ibères et aux Cantabres de vivre en paix pendant le règne rapide de César [a].

A la mort de cet ambitieux citoyen, si lâchement assassiné dans le sénat, l'Espagne et les Gaules tombèrent dans le lot d'Antoine, puis dans celui d'Octave, qui confia leur gouvernement au célèbre Agrippa. Enfin, resté seul sur le trône, Auguste commença l'ère d'une politique nouvelle. Il voulut consolider les conquêtes romaines par des améliorations et des bienfaits, le développement du commerce et de l'industrie. Il voulut aussi s'attacher les faveurs du peuple romain en abandonnant au sénat plusieurs parties de l'Empire; mais il retint les plus riches provinces : les Gaules et les trois quarts de l'Espagne restèrent sous sa direction... Débarqué à Narbonne, Auguste y réunit l'assemblée générale des Gaules et procéda à l'organisation de son plan administratif. L'Espagne, soumise à la préfec-

[a] Cæsar, *Bell. civil.*, l. I. — Florus, liv. IV.— Suétone. — Plutarque, *Vie de César*.

ture d'Arles, fut divisée en trois provinces : la Bétique, la Lusitanie, et la Tarraconaise ou Espagne citérieure. Celle ci était resserrée, dans la précédente division, entre l'Èbre et les Pyrénées ; Auguste l'agrandit considérablement et lui fit comprendre la Catalogne, l'Aragon, la Navarre, la Biscaye, les Asturies, la Galice, partie du Léon et du Portugal, les deux Castilles, Murcie, Valence et les îles Baléares. Les gouverneurs de Tarragone prirent le nom de Legati Augustales. L'Aquitaine fut agrandie dans la même proportion ; il la rendit égale à la Belgique et à la Celtique. Enfin, il ordonna un nouveau dénombrement des biens et des personnes, fixa les subsides au cinquième du produit des arbres, au dixième du revenu des moissons, et divisa toutes les provinces en diocèses, dans chacun desquels un *propréteur* réunissait l'autorité civile au commandement militaire [a].

Le zèle administratif des gouvernements a peu d'empire sur les peuples encore jaloux de leur indépendance. Auguste fut tout-à-coup troublé dans l'organisation de son système par un formidable cri de révolte poussé dans la Bretagne, l'Aquitaine, et répété dans les Pyrénées. Il cherchait à endormir les vaincus dans les douceurs d'une paix voluptueuse, et voilà que ces fières populations s'obstinaient à troubler le repos des maîtres du monde (23).

Auguste crut nécessaire de combattre ce mouvement insurrectionnel en personne ; il marcha d'a-

[a] Paquis et Dochez, t. I, p. 41 à 51.

bord contre la Bretagne, foyer de la religion et de la nationalité gauloise; mais il n'y avait pas de temps à perdre pour contenir aussi la lisière des Pyrénées; il envoya le proconsul Valérius Messala Corvinus dompter les Aquitains. L'histoire borne les détails de cette nouvelle lutte nationale à cette phrase laconique :

L'Aquitaine rentra sous le joug.

Mais l'Aquitaine était vaste, puisque Auguste l'avait étendue jusqu'à la Loire. Rien n'indique donc que Messala ait poussé ses conquêtes au-delà de la ligne du Gave, formée par les camps de César. Toutefois, la tradition rapporte qu'il fit une excursion chez les Campani (Campan), dans la haute vallée de l'Adour. Le refoulement des Ibériens et des Aquitains vers la haute chaîne des Pyrénées y avait rendu la population très-compacte, et la faim obligeait fréquemment les indigènes à envahir les basses terres pour se procurer des vivres. Messala voulut faire une reconnaissance et remonta l'Adour. Arrivé près de ses sources, dans la gorge de Paillol, ou Pré de Saint-Jean, les Bigorrais et les Campani fondirent sur lui du haut des montagnes couvertes de forêts de sapins, et une sanglante bataille rougit le cirque naturel que couronnent les glaciers des pics du midi et d'Orbison. Le pâtre qui garde ses troupeaux dans ces froides solitudes, a conservé le souvenir de ce combat d'il y a dix-huit siècles, et dit avec orgueil : *C'est ici le champ de bataille où nos ancêtres luttèrent contre une armée romaine.*

Auguste ne tarda pas à visiter quelques-unes des contrées où Messala avait porté ses armes. Une note de la Bibliothèque des Romans grecs dit, en parlant de cet empereur : « La gloire l'accompagne en tous » lieux, témoins les eaux des Pyrénées. Les habi- » tants n'osaient pas s'y baigner, maintenant elles » servent de bains aux deux continents. »

Cette découverte de quelques sources minérales pourrait se rapporter à celles de *Vicus Aquensis*, devenu Bagnères-de-Bigorre. Le temple de Diane, que les Romains élevèrent dans ce lieu et que les chrétiens dédièrent à saint Martin de Tours, semblerait indiquer le passage d'Auguste, qui avait pris la déesse de la chasse pour sa divinité protectrice. Le gracieux Tibulle l'accompagnait dans cette expédition pacifique; et ce n'est pas un des souvenirs les moins précieux de ces montagnes, que de se représenter le poète favori des belles Romaines, et l'empereur du grand siècle visitant de concert leurs vallées et leurs forêts alors incultes et sauvages [a].

De plus rudes travaux allaient appeler Auguste sur l'autre versant, où les Cantabres tenaient en échec la politique romaine. L'empereur voulut voir par lui-même ce peuple si surprenant pour des Romains habitués à tout vaincre. Les Pyrénées étant infranchissables par leur centre, il redescendit l'Adour, gagna les côtes de l'Océan, où sa flotte l'attendait (peut-être à Lapurdum), et il fit voile avec Emilius vers les côtes de la Cantabrie.

[a] Tibulle, *Élégie*, liv. I, 8; liv. XI, 1. — Davesac, *Hist. de Bigorre*, t. I, p. 44 à 50.

Les Vasco-*Vardules*, *les Caristes*, *les Vardules*, *les Autrigons*, *les Aurigévions*, *les Pésiques*, retranchés dans les sierras des sources de l'Èbre, venaient de renforcer leur ligue en s'unissant aux *Asturiens*, *aux Galiciens et aux Celtibères*, et dès le début de la guerre, ils avaient enlevé plusieurs places romaines.

Auguste débarqua heureusement sur les côtes des Astures, probablement au port Doyarçun, et vint assiéger la ville vacéenne de *Sigézama*.

Maître de cette place, il dirigea quelques corps d'armée sur les Galiciens, sur les Astures, et attaqua lui-même les Cantabres avec son lieutenant Emilius. Les *Pésiques* (Santander), les *Autrigons* (Larioja et Bureda) et les *Vardules* (Sud du Guipuscoa), eurent à soutenir le premier choc de ces trois corps d'armée pendant que la flotte bloquait les rivages.

Les Cantabres restèrent fidèles à leur tactique, évitant les affaires sérieuses pour harceler l'ennemi. Ils réussirent si bien à arrêter les vivres, qu'Auguste craignit un moment de voir la famine détruire son armée. Après une campagne sans résultat, où chaque forêt devenait une embuscade, chaque précipice un tombeau, l'empereur accablé de fatigue, et découragé par le siége d'Aracilla (Araceli) chez les Varduli, tomba malade, et se retira par César-Augusta à Tarragone (23) [a].

Il était difficile à cet enfant gâté de la fortune de s'habituer à l'invincibilité de ces montagnards.

[a] Dion Cassius. — Séutone. — Silius Italicus. — Plutarque.

Quelques mois lui avaient suffi pour enlever l'Afrique à Lépide, l'Orient à Marc-Antoine, et il venait échouer devant un peuple barbare qui buvait, disait-on, le sang des chevaux[a], portait le manteau court et noir, la chevelure longue, combattait sans casque et sans cuirasse, n'avait pour armes que la hachette du bûcheron, la houlette ferrée du pâtre et une épée courte ressemblant à un poignard; mais ses chevaux étaient dressés à gravir les montagnes, même à plier le genou au besoin comme ceux des Arabes; presque tous les Cantabres étaient *soldunes*, c'est-à-dire dévoués à leur chef, du mot basque *soldula* ou *solduna*, *qui possède un cheval*, et ces éléments de force et d'héroïsme les rendaient invincibles derrière leurs montagnes[b].

Auguste était exaspéré; il ordonna à son lieutenant Emilius de poursuivre ces adversaires par l'incendie et les supplices (22). La flotte ramena une nouvelle armée des côtes d'Aquitaine, et ce système d'extermination fut mis en vigueur. Tous les prisonniers expirèrent dans les tortures. Antistius, successeur d'Emilius, espérait ainsi intimider les Cantabres et les amener à se soumettre : il ne fit qu'exalter leur fureur. L'impatience de la vengeance les décida à venir présenter la bataille aux Romains, malgré l'avantage qu'ils leur reconnaissaient dans les grandes luttes à terrain découvert. La plaine de Belgica devint le théâtre d'une affaire sanglante et acharnée. L'issue en était encore indécise, quand l'arrivée

[a] Strabon, liv. III, c. 4.
[b] Strabon, ibidem.

des renforts apportés par la flotte assura la victoire aux Romains. Les Cantabres, obligés de battre en retraite, se réfugièrent sur le Vinnio, montagne très-élevée qui sépare l'Aragon de la Castille. Les Romains les y poursuivirent, non pour leur donner l'assaut, mais pour les bloquer. Des fossés et des palissades entourèrent la base du plateau, et les Romains se préparèrent à faire mourir de faim ceux qu'ils n'osaient attaquer de front. Un grand nombre de Cantabres purent cependant s'ouvrir un passage à travers les lignes de circonvallation, et se retranchèrent sur le mont de Las Medullas; ils augmentèrent ensuite les défenseurs d'Aracilla, qui devint leur dernier boulevard. La prise d'une ville était préférable à celle d'une montagne. Antistius abandonna le Vinnio pour assiéger Aracilla; il livra quelques assauts; mais ils furent tous repoussés, et l'on dut encore attaquer par la famine cette place rendue imprenable.

Quand l'horrible disette eût décimé cette énergique population, elle fut convaincue de l'inutilité de la résistance, et abandonna les murailles pour battre en retraite sur une hauteur voisine; les Romains purent pénétrer dans la ville déserte et se venger de la longueur du siége par une destruction complète. Les Cantabres, témoins de l'incendie de leur cité, du haut de leur refuge, et sommés de se rendre, préfèrent s'entre-tuer tous à la lueur des flammes.

La guerre prenait un caractère d'extermination inouïe. *Lancia*, ville principale des Astures, et

quelques forts placés sur des collines partagèrent presque aussitôt le sort d'Aracilla. Cependant, les Romains allaient être attaqués à l'improviste, et peut-être détruits par une habile manœuvre qui concentrait sur eux trois armées cantabres à la fois, lorsque les Trigesses, peuplade qui leur était alliée, découvrirent la manœuvre des coalisés. Antistius ne perdit pas de temps; il courut à la rencontre des Astures, les attaqua avant qu'ils eussent fait leur jonction avec les Vascons, au-dessous de Vellica, près des sources de l'Èbre, et leur fit essuyer une sanglante défaite.

Auguste était à Tarragone, quand il reçut la nouvelle de cette importante victoire; pour mieux consolider sa conquête, il forma la province de Galice, reprit le chemin d'Italie et reçut les vers louangeurs d'Horace (*Cantaber indomitus*).

Il ne suffisait pas de créer une province; il fallait régner sur ses habitants et lever les tributs. Les Autrigons aimèrent mieux voir leurs campagnes ravagées et leurs villes réduites en cendres, que de faire acte de soumission (21). Émilius, constamment harcelé par ce peuple qui descendait de ses monts à l'improviste, fit bâtir un grand nombre de forteresses sur les hauteurs pour se mettre à couvert. Cette précaution ne put contenir les Asturiens et les Cantabres. Ils reprirent les armes (19), et détruisirent toute une armée romaine, commandée par Carisius. Furnius vint le venger. Il réunit les débris de l'armée de Carisius, et dispersa les confédérés près de Lancia. Cette défaite amena la sou-

mission des Astures; mais les Autrigons s'illustrèrent par une résistance acharnée, et Dion rapporte qu'ils mirent le feu à leurs villes, et s'entr'égorgèrent tous pour ne laisser aux Romains que des débris et des cadavres. L'exaltation était à son paroxisme; une foule de Cantabres, cernés par les Romains, près du Minho, s'empoisonnèrent dans un dernier festin... Plusieurs de leurs compatriotes, prisonniers à Rome, parvinrent à briser leurs liens et reprirent le chemin de leur patrie. Leur retour au milieu de ses ruines fumantes provoqua un nouveau soulèvement; les Caristes, les Aurigevions et les Vasco-Vardules, attaquèrent les impériaux et leur enlevèrent plusieurs places [a].

Nous avons consacré bien des pages à cette lutte acharnée; mais nos détails pâlissent devant l'énergie sauvage de l'antique chant euskarien, qui retrace la ténacité de cette guerre nationale.

Lélo! Lélo est mort!
Lélo mort! est Lélo!
Léloa, Zarac
A tué Léloa.

Les étrangers de Rome
Veulent forcer la Biscaie:
La Biscaie élève
Le chant de guerre.

Octavien (est)
Le seigneur du monde:
Lécobidi,
Des Biscaiens.

[a] Florus. — Orose. — Dion Cassius.

Du côté de la mer,
Du côté de la terre,
(Octavien) nous met
Le siége (à l'entour).

Les plaines arides
Sont à eux ;
(A nous) les bois de la montagne,
Les cavernes.

En lieu favorable
Nous étant postés,
Chacun de nous (ferme)
A le courage,
Petite est notre frayeur
Au mesurer des armes ;
(Mais) ô notre arche au pain, vous
(Êtes) mal (pourvue).

Si dures cuirasses
Ils portent (eux);
Les corps sans défense
Sont (agiles).
Cinq ans durant,
De jour et de nuit,
Sans aucun repos,
Le siége (dure).

Quand un de nous
Eux tuent,
Quinze d'eux
(Sont) détruits :
(Mais) eux (sont) nombreux et
Nous petite troupe :
A la fin nous faisons
Amitié.

Dans notre terre
Et dans chaque pays

(Il y a) une manière de lier
Les fardeaux
Davantage (était) impossible.

. . . .

La ville du Tibre
Est sise au loin,
Uchin. . . .
Est grand.
Des grands chênes
La force s'use
Au grimper perpétuel
Du pic [1].

Ce chant vaut toute une histoire, chaque strophe retrace une péripétie de la longue lutte. Inspiré d'abord par une confiance sans bornes, il finit par témoigner d'une sorte de lassitude et par marquer la retraite des Cantabres vers les montagnes.

Ce dénouement fut obtenu par Agrippa, qui vint des Gaules, à la tête de ses vétérans, attaquer la nouvelle ligue des Caristes, des Aurigévions et des Vasco-Vardules (16). La savante stratégie de ce capitaine parvint à isoler les peuplades, quelquefois à les exterminer, mais jamais à les soumettre. Cependant après avoir éprouvé des pertes considérables, les Vardules, les Pésiques et les Autrigons abandonnèrent leur territoire aux Romains, qui s'empressèrent d'y construire des villes, notamment Julio-Briga (aux sources de l'Èbre). Dès lors la résistance se cantonna dans l'ouest des Pyrénées, devenu la Navarre, le Guipuscoa et la Biscaye. Un

[1] Chant basque recueilli par Humboldt Guillaume.

fait caractéristique vient établir l'indépendance de ces contrées montueuses. Les Romains convoquaient à Clunia (sources du Douro) les députés de la partie ouest de l'Espagne, qui leur était soumise. Pline rapporte que les peuples que nous venons de nommer, n'y envoyèrent jamais leurs représentants. Aussi Pomponius Méla et Paul Emile ajoutent-ils que les Cantabres conservèrent invariablement leur langue, leurs mœurs, leurs lois primitives, et n'eurent aucun rapport avec les vainqueurs. Les expéditions exterminatrices d'Auguste et de ses généraux, depuis l'an 23 jusqu'à l'an 16, se bornèrent donc à la conquête des plaines de l'Èbre, du Minho et de la Galice, et au refoulement des populations cantabres dans les gorges des Pyrénées, entre Pampelune et l'Océan. Il paraît même qu'elles s'avancèrent dans la Novempopulanie jusqu'à l'Adour, comme elles l'avaient fait sous Pompée; aussi Pline parle-t-il de l'établissement d'une tribu Vacéenne ou Vasconne, près de Tartas (Tarusates). C'est dans ce nouvel asile que nous verrons les Cantabres se maintenir libres jusqu'à nos jours, sous le nom de Vascons, Vasques, Basques, malgré les invasions des Vandales et des Visigoths, des Franks et des Sarrasins.

Après cette expédition d'Agrippa, Auguste reconnut que la compression lui réussissait mal; il y substitua la lenteur plus efficace de l'habileté administrative et de la flatterie gouvernementale. Au lieu de livrer des batailles, il construisit des villes et des monuments; au lieu d'exterminer les vain-

cus, il les attira dans les plaines par l'appât du titre de citoyen Romain, des droits de municipe, par l'attrait des fêtes, des spectacles. Toutes les vallées de l'Èbre et du Ter, de l'Aude et du Tet, de la Garonne et de ses affluents, se couvrirent de palais, de villas et de théâtres. Ces centres de civilisation avaient une destination double, ils attiraient les populations ralliées, ils servaient de forteresses pour contenir les peuples insoumis. La Gaule et l'Hispanie formaient donc comme deux grandes fractions de l'Empire Romain, complétement romanisées, réunies même par les routes du Roussillon, mais séparées depuis les sources du Tet jusqu'à l'Océan par la chaîne des Pyrénées.

L'activité imprimée par Auguste aux grands travaux publics pénétra des deux côtés jusqu'aux pieds de ces boulevarts. Cesar-Augusta (Saragosse) remplaça l'antique Salduba des Iacétains; d'autres villes, telles que Tarragone, Narbonne, Lugdunum Convenarum, reçurent de sa munificence des monuments de toutes destinations. Pompée et César avaient commencé par les armes la conquête de l'Espagne et des Gaules, Auguste la compléta par l'organisation administrative et l'introduction des usages, des mœurs et de la législation romaine. Ces deux grandes provinces ne formèrent plus des nations pur sang; elles furent profondément romanisées, et ne conservèrent que des peuples métis, gallo-romains et hispano-romains.

Les Ibères ne furent pas ingrats envers Auguste. De toutes parts s'élevèrent des monuments en son

honneur, et la plupart des villes prirent son nom. l'empereur eut confiance en ces témoignages de gratitude, et, à son retour en Italie, il ramena un corps composé de Callagurriens, sur lequel il comptait plus que sur sa garde romaine [1].

Mais n'oublions pas qu'entre ces deux nations soumises, leurs vieux débris vivaient indépendants et homogènes dans les vallées inabordables des Pyrénées, avec leur religion, leurs lois, leurs mœurs primitives ; ne l'oublions pas : nous les verrons plus tard redescendre peu à peu dans les plaines de l'Èbre, de la Garonne et de l'Adour, et y faire subir de graves modifications à la société romaine. Quelle influence pouvaient avoir les exactions des Césars sur des guerriers pasteurs, qui, la hache à la ceinture et la lance au poing, gardaient leurs chèvres et leurs vaches dans les hautes forêts de hêtres et de sapins, où les collecteurs n'avaient jamais pénétré ? Si Tibère accablait les provinces d'impôts, il ne faisait qu'augmenter le nombre des fugitifs qui venaient grossir leurs rangs.

Caligula, moins cruel, mais plus follement luxueux, plus prodigue, obtenait le même résultat. Claude, lui-même, par l'abolition des sacrifices humains dans la Bretagne, poussait quelques débris du druidisme vers le grand refuge des Pyrénées, et les sanglants mystères de Teutatès y reprenaient peut-être une nouvelle intensité.

Cependant le despotisme de Néron que les con-

[1] Romey, *Hist. d'Espag.*, t. I

seils de Sénèque l'Espagnol étaient incapables d'apaiser, se porta à des exactions si cruelles que les Gaules finirent par se révolter à la voix de Caïus Julius Vindex, descendant d'une famille noble d'Aquitaine. Ce mouvement, qui s'appuyait sur les populations cantabres des Pyrénées occidentales, fit trembler cette partie de l'empire. Espagnols et Gaulois, étroitement unis, se détachèrent de Rome, et proclamèrent empereur le gouverneur de la Tarraconaise, Galba [a].

Le nouvel élu devait payer sa dette de reconnaissance ; il la solda par l'abolition de quelques impôts et la distribution de médailles frappées en mémoire de cet événement.

Ce fut sous son règne que Quintilien, né à Callagurris (Calahora), obtint à Rome une si grande réputation. Mais Othon vint attaquer Galba, et l'empereur hispano-gaulois fut vaincu. Le trône des Césars, battu par la tempête des grandes ambitions, n'était plus qu'une proie prise et perdue par des compétiteurs de passage.

Vitellius détrôna Othon, et Vespasien enleva la couronne à Vitellius. A cette occasion, Pline le Jeune nous a révélé un fait qui pourrait avoir eu des proportions plus générales, et être appliqué à la plupart de ces grands enleveurs de sceptres. Cet historien met au nombre des mercenaires de Vespasien les Arocélitains de la vallée d'Araquil (Navarre), les habitants de Calagurris (Calahora), d'Ithu-

[a] Marca. — Pline, l. XXXIV.

riza, près d'Ithuren, d'Illumberry, de Iaca, de Pampelune et de Séguia. Affamés de combats, et pressés par la disette dans leurs vallées incultes, ces populations devaient rechercher un service lucratif dans les légions romaines; ils s'empressaient de servir tout ambitieux nouveau contre l'empereur romain qu'il voulait détrôner [a].

Une circonstance plus avantageuse vint favoriser l'expansion de leur haine contre Rome. Le batave Civilis souleva les Gaules, les légions romaines elles-mêmes abandonnèrent l'aigle pour se ranger sous le coq gaulois. Mais cet empire improvisé n'eut pas une longue existence. Céréalis étouffa ce soulèvement, et Vespasien, secondé par Pline le naturaliste, questeur du sud de l'Espagne, rétablit l'ordre dans les provinces, et fut obligé aussi de rétablir les impôts abolis par Galba. L'Espagne et les Gaules ne furent plus dès-lors qu'une corne d'abondance, où la main des empereurs s'enfonçait sans pudeur. Titus, le juste, aidé par Céler, proconsul de Tarragone, y répandit quelques bienfaits, sans toutefois diminuer les impôts. Vespasien et Domitien, son successeur, trouvèrent au contraire l'occasion de les augmenter, malgré les représentations de Pline en faveur de l'Espagne sa patrie [b].

Le vieux Nerva le premier entra dans la voie des dégrèvements; il y fut suivi par Trajan, son fils adoptif, né en Espagne et le premier étranger revêtu de la pourpre impériale (47). Sa munificence

[a] Pline. — Velleius Paterc. — Orose. — Romey, *Hist. d'Esp.*, t. I
[b] Thierry, *Hist. des Gaul.*, t. III, p. 415. — Dion Cassius, t. II, l. LII.

dota la Péninsule de routes nouvelles et de monuments splendides, notamment de l'arc de Torreden-Barra entre Barcelone et Tarragone, de la tour de Corumna, du Monte-Ferrada, en Galice, et des magnifiques aqueducs de Tarragone. Adrien, son successeur et espagnol comme lui, continua sa politique (117) et le nom romain put enfin être prononcé dans la Novempopulanie, la vallée de l'Èbre et la Narbonnaise, sans provoquer d'imprécations. Un fait sur lequel les historiens passent trop légèrement, signala le passage de cet empereur à Tarragone. Il avait réuni les députés de la province pour leur demander des levées de soldats. *Les États* eurent le courage de les lui refuser; peut-être même y eut-il à cette occasion plus d'animosité nationale qu'on ne le rapporte; car, se promenant un jour dans un jardin public, il fut assailli par un Ibérien qui voulut lui plonger une épée dans le corps. Adrien se trouvait sans armes; il eut beaucoup de peine à se défendre et à désarmer l'assassin. Ce régicide fut considéré comme fou; mais cette tentative, rapprochée de la résistance de l'assemblée provinciale, n'en est pas moins digne de remarque[a].

Le gaulois Antonin le Pieux (138) et l'espagnol Marc-Aurèle suivirent la même politique. Le premier reconstruisit à neuf la ville de Narbonne, détruite par un incendie, et tous les deux couvrirent la Gaule méridionale de ses plus beaux monuments. Commode, malheureusement, inaugura une triste

Romey, *Hist. d'Esp.*, t. I.

période de crimes et d'exactions. Les gouverneurs, ses complices, remirent le nom romain en horreur : il suffit d'un soldat nommé Maternus, évadé de prison, pour faire accourir sous les bannières du brigandage tout ce que la Gaule renfermait de bandits et d'hommes couverts de crimes (186). Errant dans les bois qui leur servaient de retraite, ils pillaient les villages, rançonnaient même les villes. Des légions entières furent inutilement lancées à leur poursuite ; les Pyrénées, déjà l'asile de tant de peuples vaincus, devinrent le repaire de ces insurgés, et Maternus, leur chef, retranché dans ces vallées profondes, se jeta alternativement sur les Gaules et sur l'Espagne. Commode permit enfin à Septime Sévère, alors gouverneur de la Lyonnaise, de diriger une armée contre ce terrible guerillero, et l'un de ses lieutenants, Niger, eut la gloire de disperser ces bandes[a].

Après la mort de Commode, assassiné en 192, Pertinax essaya de réhabiliter le nom romain par ses réformes ; mais la lutte de Sévère contre Albinus, tous deux aspirant au trône, plongea de nouveau la Gaule dans la guerre civile. Sévère, resté maître de l'empire, manifesta son ressentiment contre cette province par de violentes mesures. Cependant, la Narbonnaise tremblante dédia à sa femme Julia Domna un autel votif, qu'on a retrouvé à Narbonne. Cette ville lui offrit même un taurobole ; solennité insigne qui témoignait de la sollicitude de cette province pour la vie de son empereur. Au jour du sa-

[a] Gibbon, *History of decline and fall.*, l. I. — Aurelius Victor.

crifice, voté par l'assemblée provinciale, les flamines firent creuser une grande fosse auprès d'un temple; un plancher la couvrit, et un taureau de la plus grande beauté fut conduit sur cet échafaud au milieu d'un peuple immense. Batonius le grand prêtre se plaça dans la fosse, et quand les flamines plongèrent leurs couteaux dans le cou de la victime, il reçut le sang sur sa tête et sur ses vêtements. Alors, s'offrant à la foule stupide dans cet état hideux, il monta dans le temple, persuadé que son sacrifice avait guéri l'empereur de la goutte qui le tourmentait [a].

L'auguste malade ne tarda pas à céder le trône à son fils Antonin, meurtrier de Géta.

Maladif et fantasque, Antonin se rendit dans les Gaules et débuta par d'odieuses exactions; toutefois, les progrès d'une maladie violente, les remords de son fratricide, le ramenèrent à des sentiments plus doux; il effaça une partie des haines nationales en rentrant dans la voie des séductions ouverte par Auguste, et un de ses édits étendit le droit de bourgeoisie romaine à toutes les provinces. Gaulois et Hispaniens, flattés de cette distinction honorifique, se rapprochèrent des Romains avec un empressement qui fut toute une révolution pacifique.

Rien n'est puéril en histoire; la toilette se chargea de donner une consécration apparente à cette fusion des races jusqu'alors ennemies : les Hispa-

[a] Dom Vaissette, *Hist. du Lang.*, t. I, p. 189. — Thierry, *Hist. de la Gaule*, t. II, p. 17 et suiv.

niens adoptèrent une partie du costume romain, et les Aquitains portèrent le pallium par-dessus la saye indigène. Les vainqueurs, en revanche, épousèrent les filles des Aquitains et des Celtibères, et Antonin emprunta aux premiers un vêtement qui devint célèbre sous le nom gaulois de caracalles ; ces capes à capuchons remontaient dans cette province à la plus haute antiquité. L'empereur en fit transporter à Rome des cargaisons considérables pour les populariser (213), et tout l'empire connut bientôt un manteau qui finit par laisser son nom au prince qui avait entrepris d'en répandre l'usage. Ainsi, les fabricants de *capes* de Béarn peuvent s'enorgueillir d'une assez haute antiquité.

Cette flatterie industrielle de Caracalla renfermait une arrière-pensée. Il voulait faire oublier la promulgation des lois romaines dirigées contre les priviléges des cités gauloises*. Mais il ne put détourner le mécontentement soulevé par cette mesure; et la haine des Gaulois et des Hispaniens le suivit jusqu'à la fin de sa carrière.

Les empereurs Maxime et Héliogabale ne furent ni plus heureux, ni plus prudents. Alexandre Sévère réussit cependant à réparer les fautes de ses prédécesseurs. L'empire lui dut l'organisation des corporations ouvrières appelées colléges, qui traversèrent le moyen âge, sous les noms de Jurandes et de Maîtrises.

La mort de Sévère devint le signal de la plus

* Dom Vaissette, t. I, p. 191. Thierry, *Hist. de la Gaule*, t. II, p. 41 à 48.

grande désorganisation que l'empire eût encore subie. Les aspirants au titre de César atteignirent un moment le nombre de trente. La Gaule en eut cinq pour sa part, et comme si ce n'était pas assez de ces déchirements déplorables, une irruption de Suèves, de Franks et de Germains fondit sur la Gaule, sous le tyran Galiénus (260). Ces barbares la traversèrent du Rhin aux Pyrénées, franchirent ces montagnes, ravagèrent la Tarraconaise et pillèrent plusieurs de ses opulentes cités, sans rencontrer une légion pour les combattre. Il fallut le triomphe du nouveau tyran Cassius Posthumius pour mettre un terme à des ravages qui s'étaient prolongés impunément pendant douze années. Malgré ce service éminent, les Gaulois, dégoûtés de Posthumius et de son fils, les renversèrent pour se donner Servilius Lollin. Ce dernier, vaincu et mis à mort par Marcus Victorinus, fut vengé presque aussitôt. Victorinus et son fils périrent massacrés, et les Gaules passèrent enfin sous le sceptre de Pérusius Tétricus, adopté et soutenu par la célèbre Victoria, appelée la mère des camps.

Une ère nouvelle semblait s'élever sur la Gaule et sur l'Espagne avec cet empereur d'origine gauloise.

Fixé à Burdigala, son intelligence supérieure s'appliqua avec activité à former un empire hispano-gallique, en appropriant les lois romaines aux usages et aux traditions indigènes. Son règne devint ainsi comme le sommet de cette fusion gallo-ro-

[1] Dom Vaissette, t. I, p. 191 et 200 à 202. — Paquis, t. I, p. 44.

maine que les empereurs n'avaient pu atteindre, et qu'un prince national pouvait seul réaliser. Malheureusement, l'exécution de ses desseins fut paralysée par sa guerre contre Aurélien. Les routes, les monuments, dont il avait commencé à doter son empire, et particulièrement l'Aquitaine, ne purent être conduits à terme, et Aurélien vainqueur fit rentrer la Gaule sous sa domination (273).

CHAPITRE VI.

TABLEAU DE LA SOCIÉTÉ PYRÉNÉENNE SOUS L'INFLUENCE DES ROMAINS.

Géographie, villes et monuments romains. — Voies de communication. — Polythéisme pyrénéen. — Administration, classes sociales, cohortes et milices. — Impôts et revenus publics. — Mœurs. — Grands hommes. — Industrie, agriculture. — Langues. — Peuples indigènes insoumis.

La civilisation ne cessait de faire des progrès rapides; mais la corruption et l'affaiblissement des âmes suivaient une progression analogue. Deux foyers principaux, Narbonne et Tarragone, recevaient depuis plusieurs siècles les idées, les coutumes romaines, elles les développaient dans leur sein, et les répandaient ensuite le long des Pyrénées, en remontant les vallées de l'Aude et de l'Èbre. Ces deux capitales, embellies par les empereurs avec une affection toute particulière, reflétaient la grandeur de

Rome elle-même par leurs capitoles et leurs municipes, leurs palais et leurs arènes, leurs théâtres et leurs aqueducs. Peuplées l'une et l'autre de près de deux cent mille âmes complétement romaines par leur droit de cité, leurs mœurs et leur luxe, elles étaient les sources d'où la civilisation coulait à pleins bords sur les populations environnantes; mais cette civilisation s'affaiblissait à mesure qu'elle atteignait les races cantabres et celtibères. En jetant un coup d'œil sur la géographie de la Tarraconaise et de la Narbonnaise, on est frappé du nombre considérable de cités, de routes, de ponts et de monuments qui faisaient dans ces contrées la répétition de la campagne de Rome. Dans la première, on trouvait les villes de Gallica Flavia (Fraga), sur la Cinca; Llérida, sur les ruines de la capitale de Llergètes (la porte romaine de Losbotès y subsiste encore); celle d'Ollerdola, dont il ne reste que des ruines et près de laquelle une montagne renferme ces curieuses sépultures ibériennes, creusées en niches dans le roc, et dont nous avons déjà parlé; chez les Ausetains, Ausa ou *vicus Ausoniensis*, Cereræ et Géronda (Gironne); chez les Cérétains, Julia Libica, Livia ou Podium-Cedetania (Puycerda), Orgia (Urgel), Ausona, Segestica, Cum, Perthusa, Ager ou Erga, Agramunt ou Athanagie, sur la Cinca, et Balagarium (Balaguer). Cette dernière présente encore les ruines d'une enceinte flanquée de tours sur la montagne d'Almata, et un palais assez considérable de forme carrée... Les Indigètes possédaient l'antique Roda ou Rodope avec un temple de Diane;

Emporium ou Ampurias agrandie et embellie par les romains. Le cap Aphrodisium (cap de Creus), entre Roda et Servaria (Collioure), montrait aux navigateurs un temple de Vénus, dont les débris servirent plus tard à élever le pèlerinage de Saint-Pierre. Près de Martorel, un pont admirable de hardiesse et embelli d'un arc de triomphe s'est conservé jusqu'à nous. A Villa-Franca, une voie romaine traversait un torrent, sur deux étages d'arcades aussi hardiés que celle du pont du Gard. Le tombeau de Scipion reposait près de Tarragone sur les bords de la mer, dans un bosquet de chênes et de peupliers où il complète aujourd'hui, avec l'arc de Bara fondé par Licinius Sura, ces admirables restes de théâtres, d'aqueducs et d'arènes, qui couvrent les environs de cette ville [a].

Le versant narbonnais n'était pas moins richement doté. Dans le Roussillon, les Romains avaient embelli Ruzkino et Illiberri, fondé Portus Veneris (Port-Vendres); les bains d'Arles en Valespir, ceux d'Aquæ Calidæ (Aix Alades), en Cerdagne. On y découvre encore la place du Lavacrum, du Sudatorium, nommé aujourd'hui Lestuf (Étuve), ainsi que les restes de l'aqueduc chargé d'y conduire les eaux de la rivière de Montalba, prises à l'antique barrage appelé le Saut d'Annibal. Des restes de Culée paraissent encore près du pont de Céret sur la Tech et près de celui de l'Agli. Une grande quantité de fragments de murailles, de tombeaux et

[a] Laborde, *Voyage en Espagne* (Catalogne).

de poternes, indiquent dans la plaine au-dessous de Céret, appelée la Certetum, l'existence d'un établissement assez vaste. D'autres tombeaux ont été trouvés près d'Elne et de Leucate; un cippe, dédié à Gordien III, vers 239, est incrusté dans les murs de l'église de Sorède; deux monuments votifs du même genre existent au village de Callo, près de Prades et à la Bastide. Un temple de Vénus s'élevait près du village de Mallolas (plus tard Perpignan), comme l'indique un autel rond, de marbre blanc, orné de branches de myrte, retrouvé à Pézilla. Un autre temple existait à Soréda, et fut remplacé, sous les Visigoths, par une chapelle chrétienne [a]. Ces débris épars, trop informes pour permettre de reconstituer la topographie du Roussillon et de la Tarraconaise, suffisent toutefois pour indiquer le nombre et l'importance des établissements de tous genres dont les Romains avaient couvert ces provinces privilégiées.

Si nous remontons le cours de l'Èbre, les villes deviennent rares et clair-semées; nous trouvons, chez les Jacetains, Cesar-Augusta (Saragosse), ancienne Salduba, qui possède les ruines de l'enceinte d'Auguste; une des quatre portes romaines est nommée encore la Cinéja, du préteur Cinegius. On a recueilli, dans le palais de l'inquisition, deux statues de la même époque [b]. Plus à l'ouest étaient Ebellimum et Jaca. Le pays des Vascons renfermait Tulonium (Tudéla), Alanton et Llimbela. On ren-

[a] Henri, *Hist. du Roussillon.*
[b] Delaborde, *Itinéraire de l'Espagne* (Aragon).

contrait Aracila, Tarraga et Pompéiopolis chez les Varduli, et Ollarçun chez les Caristi ; mais ces villes n'avaient guère de romain que le nom, tout indiquait qu'on était dans une contrée mal conquise. On éprouvait la même impression en remontant de la Narbonnaise vers l'Aquitaine. On ne trouvait, avant d'atteindre la Garonne, que la ville de Redæ, dans la vallée de l'Aude, qui, avant de disparaître sous les coups des barbares, donna son nom au Rasez ; puis Carcasso, simple poste militaire, et Vallis Vestra (Volvestre), à peu de distance des Pyrénées, station militaire importante que défendaient l'Arise et les trois camps retranchés dont nous avons parlé.

Quant au pays des Cemsy, des Cynetæ (haut Roussillon), des Consuoranni (voisins de Cynetæ), il ne renfermait que des bourgs gaulois.

Il est vrai qu'en atteignant la plaine de la Garonne, la civilisation romaine éclatait avec une nouvelle force, et montrait, sur plusieurs points, des villes et des établissements nombreux. Les autels, les bas-reliefs, les médailles, les mosaïques et les fragments de toutes sortes, retrouvés en si grand nombre à Lugdunum Convenarum et dans le bourg voisin de Valcabrère, prouvent la splendeur et l'importance de cette antique cité. En possession du droit latin depuis Auguste [1], ses habitants étaient à ce titre exemptés des impôts exigés des villes tributaires, et ils avaient toute facilité pour

[1] Grégoire de Tours.

acquérir le nom de citoyens romains. Ptolémée a même voulu en faire une colonie. Placée au quatrième rang des villes de la Novempopulanie, elle fut comme le foyer d'où la civilisation romaine se répandit dans tout le haut bassin de la Garonne ; aussi rencontrons-nous autour d'elle les bains d'Aquæ Lixoni (Bagnères de Luchon) et ceux d'Encosse sur le Gers. Le Baserte, Labarthe-de-Rivière, Valentina, l'Estelle, dont les ruines, les inscriptions, les statues témoignent d'une population riche et nombreuse. La vallée de Thou, chez les Arébassi, possède, près de Malvesis, la pierre d'un tombeau avec une inscription précieuse ; on voit, aux environs d'Encosse, un grand nombre de sépulcres antiques au lieu appelé l'Hespitau (l'hospice). A Calagurris (Marthres Tholosanes), entre Tolosa et Lugdunum, la sculpture romaine se développait avec une prodigalité à laquelle le musée de Toulouse doit ses principales richesses.

En quittant le cours de la Garonne pour nous rapprocher de l'Océan, nous perdons de nouveau les traces du grand peuple. Les villes romaines d'Augusta ou Climberris, (Auch) Laetora, Elusa (Eause), Turba (Tarbes), Benearnum, n'avaient guère reçu des Romains que la consonnance de leurs noms, et quant aux peuplades des Monesi (Moneins), des Tarusates, des Cæcosates (Aire), des Sibuzates, des Oscuidates (basse Navarre), des Bergerri ou Bigorenses, des Campani (haut Adour), et des Tornates (Tournay), elles ne renfermaient guère que des bourgades privées de toutes

contrait Aracila, Tarraga et Pompéiopolis chez les Varduli, et Ollarçun chez les Caristi ; mais ces villes n'avaient guère de romain que le nom, tout indiquait qu'on était dans une contrée mal conquise. On éprouvait la même impression en remontant de la Narbonnaise vers l'Aquitaine. On ne trouvait, avant d'atteindre la Garonne, que la ville de Redæ, dans la vallée de l'Aude, qui, avant de disparaître sous les coups des barbares, donna son nom au Rasez ; puis Carcasso, simple poste militaire, et Vallis Vestra (Volvestre), à peu de distance des Pyrénées, station militaire importante que défendaient l'Arise et les trois camps retranchés dont nous avons parlé.

Quant au pays des Cemsy, des Cynetæ (haut Roussillon), des Consuoranni (voisins de Cynetæ), il ne renfermait que des bourgs gaulois.

Il est vrai qu'en atteignant la plaine de la Garonne, la civilisation romaine éclatait avec une nouvelle force, et montrait, sur plusieurs points, des villes et des établissements nombreux. Les autels, les bas-reliefs, les médailles, les mosaïques et les fragments de toutes sortes, retrouvés en si grand nombre à Lugdunum Convenarum et dans le bourg voisin de Valcabrère, prouvent la splendeur et l'importance de cette antique cité. En possession du droit latin depuis Auguste [a], ses habitants étaient à ce titre exemptés des impôts exigés des villes tributaires, et ils avaient toute facilité pour

[a] Grégoire de Tours.

acquérir le nom de citoyens romains. Ptolémée a même voulu en faire une colonie. Placée au quatrième rang des villes de la Novempopulanie, elle fut comme le foyer d'où la civilisation romaine se répandit dans tout le haut bassin de la Garonne ; aussi rencontrons-nous autour d'elle les bains d'Aquæ Lixoni (Bagnères de Luchon) et ceux d'Encosse sur le Gers. Le Baserte, Labarthe-de-Rivière, Valentina, l'Estelle, dont les ruines, les inscriptions, les statues témoignent d'une population riche et nombreuse. La vallée de Thou, chez les Arébassi, possède, près de Malvesis, la pierre d'un tombeau avec une inscription précieuse ; on voit, aux environs d'Encosse, un grand nombre de sépulcres antiques au lieu appelé l'Hespitau (l'hospice). A Calagurris (Marthres Tholosanes), entre Tolosa et Lugdunum, la sculpture romaine se développait avec une prodigalité à laquelle le musée de Toulouse doit ses principales richesses.

En quittant le cours de la Garonne pour nous rapprocher de l'Océan, nous perdons de nouveau les traces du grand peuple. Les villes romaines d'Augusta ou Climberris, (Auch) Lactora, Elusa (Eause), Turba (Tarbes), Benearnum, n'avaient guère reçu des Romains que la consonnance de leurs noms, et quant aux peuplades des Monesi (Moneins), des Tarusates, des Cæcosates (Aire), des Sibuzates, des Oscuidates (basse Navarre), des Bergerri ou Bigorenses, des Campani (haut Adour), et des Tornates (Tournay), elles ne renfermaient guère que des bourgades privées de toutes

Cæsar-Augusta, la ville aimée d'Auguste, était le centre du bassin de l'Èbre, d'où les routes s'élançaient dans toutes les directions. Deux d'entre elles allaient vers Tolède et la Bétique. La première par Segontia, Nertobriga et Bilbilis; la seconde par Sermo, Cara et Agiria. Une autre remontait l'Èbre jusqu'à Turiaço (Taraçona) en traversant Allobone et Balsione. Une quatrième enfin se dirigeait à travers les Pyrénées vers Benearnum, en Novempopulanie; elle remontait le Callego par Gallicum, Forum Gallorum, Ebellimum, laissait Jaca à l'ouest, franchissait le Summum Pyrenæum et descendait ensuite le gave d'Aspe, en traversant Forum ligneum, Aspaluca et Illuro, d'où elle atteignait Benearnum.

L'Espagne était encore jointe à l'Aquitaine par une route qui correspondait, sur les bords de l'Océan, à la voie Domitia de Narbonne à Tarracone; elle se détachait de la grande artère de l'Èbre à Virovescam, dans la Sierra de Monteayo, et tournant au nord elle traversait Deobrigam, Beleiam, Suisatium, Tulonium (Tudéla), Albam, Araceila, Alanton, Pompélopolis, Turisam (Iturim), imum Pyrenæum, Carasam (Coraïde), Aquæ Tarbellicæ (Dax), Moseonum, Segosam, Losam, Boios et atteignait Burdigala (Bordeaux) [a].

Outre les grandes voies stratégiques (Viæ), les Romains avaient encore des routes moins importantes, connues sous le nom d'*Actus*, chemins publics, et *iter* chemin d'exploitation. Un actus longeait

[a] Itinéraire d'Antonin.

la plage du Roussillon par Leucate et Torelles, franchissait le col de la Massane à Bagniouls sous la protection du fort Vulturaria, gardé par la légion décumane de Narbonne, et conduisait chez les Indigètes. On y trouvait une mutationem ou poste de chevaux pour le service et la célérité des courriers. Un second actus traversait Caucolibéris (Collioure), le Cap Cervaria et Portus Veneris (Port-Vendres), dernière limite des montagnes; il devait se diriger sur Rodopa et Ampurias.

Un troisième atteignait le pays des Indigètes, à travers le Valespir, protégé à la crête des Pyrénées par le poste de Custodia (Custojas) [a]. Ce grand nombre de voies romaines s'explique facilement par la quantité et l'importance des établissements sur les deux versants des Pyrénées orientales. Les communications, quoique moins fréquentes sur les autres points, étaient cependant admirablement organisées.

La voie qui se dirigeait de Narbonne, centre de la légion, sur Tolosa, traversait Atax, Carcasso, Cedros, Ebromagus, Fines, Elusio, Vicesimum et Badera (Bram), en suivant à peu près la ligne du canal des deux mers.

Ces deux voies reliaient ensuite Tolosa à Lapurdum (Bayonne) et aux Elusates (Eause); la première remontait la Garonne par Vernosolem (la Vernose), Calagurris (Martres), Vulchalou (Bauchalo), Lugdunum Convenarum, Aquæ Convenarum (Cap-

[a] Henry, *Hist. du Rouss.*, t. I, *Introduction*, p. 21 et 29.

bern ou Bagnères de Bigorre), Oppidum novum, Monesi (Moneins), Benearnum, Aquæ Tarbellicæ (Dax) et Lapurdum. Cette voie touchait donc à tous les camps retranchés élevés sous Jules-César, sur la ligne du Gave, et complétait ainsi cette formidable ceinture stratégique. Des chemins moins importants se soudaient à cette grande artère de la basse Aquitaine[a]. Nous avons cité la voie césarienne qui se dirigeait de Bordeaux vers les sources de l'Arros ou Aquæ Convenarum. Un actus parti de Benearnum passait au pont d'Oly au-midi de Pau, près d'une villa dont on a récemment découvert quelques pans de murs et s'enfonçait dans la vallée d'Aspe où l'on a trouvé l'inscription suivante :

VALERIUS VERNUS DECEMVIR BIS HANC VIAM RESTITUIT[b].

Un second actus, détaché probablement du camp de Julian, pénétrait par la base du rocher de Lourde, dans la vallée d'Argelès. On en retrouve un souvenir dans une métairie encore appelé Lastrada ; il passait au palais Émilien (aujourd'hui Saint-Savin) et se terminait probablement aux bains de César de Cauterets.

La voie de Tolosa chez les Elusates passait à Jovem, à Buco (forêt de Boucoune) à Casinomagus, à sextum, à Augusta (Auch), à Elisabetis et à Bésitum.

La fréquentation des eaux d'Ax, et l'exploitation des célèbres mines de fer de Sem, dans la

[a] Dumége, *Monument des Volces.*
[b] Faget de Baure, p. 9.

vallée de l'Ariége, rendent probable aussi l'existence d'une voie sur ce point, quoiqu'aucune trace n'en ait été retrouvée; elle aurait bien pu se relier à Vallisvestra (Volvestre), la ville la plus industrieuse de ces contrées [a].

Aginnum (Agen) enfin communiquait avec Lugdunum Convenarum, par une voie qui traversait Lactura, Climberis ou Augusta Ausciorum, et Belsinum.

Ces grandes routes, établies sur une profonde assise de pierres cimentées, étaient jalonnées à chaque mille de colonnes milliaires. Celles d'Auguste furent d'abord de forme cylindrique, hautes de six pieds sur deux de diamètre, et portaient le nom de César, gravé sur une corniche arrondie, qui indiquait la distance. Sous Tibère, ces colonnes devinrent carrées et raboteuses; celles de Claude et d'Antonin se distinguèrent par leurs inscriptions gravées dans un encadrement à rebords [b]. Mais les Romains, si habiles dans l'art de conquérir les peuples, ne devaient pas se borner à prendre possession de l'Espagne et des Gaules par des camps retranchés et des grandes routes. Ils cherchèrent simultanément à s'attacher les provinces par la religion et par l'organisation administrative. Commençons par le premier point.

Polythéisme pyrénéen.

Quoiqu'ils jugeassent prudent de laisser à chaque peuple ses temples et ses dieux, les impériaux ne né-

[a] Dumége, *Monuments religieux des Volces.*
[b] Mary Lafon, t. I, p. 68.

gligeaient aucun moyen d'assimiler peu à peu leurs divinités aux divinités étrangères, et de tout mêler dans un polythéisme universel.

On avait déjà vu la capitale du monde adopter les superstitions de l'Orient; les armées romaines, guidées par Antoine, avaient pris une grande part aux fêtes sacerdotales de Tarse et d'Alexandrie ; Isis ne tarda pas à siéger dans les temples d'Occident, et chaque empereur enrichit Rome de quelque idole nouvelle. Les peuples conquis, voyant leurs dieux si bien accueillis par leurs vainqueurs, s'habituèrent à considérer les Romains comme des frères sortis d'une même souche, et ne virent dans leur joug que le renouvellement de liens anciennement rompus.

On fit mieux à l'égard des Gaulois, et on leur dit : Vos dieux sont nos dieux, quelques changements de nom font les seules différences qui les séparent; mais, en réalité, votre Teutatès n'est autre que Mercure, le dieu des voyageurs ; Bélen se confond avec Apollon, Taharan avec Jupiter. Nommons l'un *Bélemus*, le second *Taharannus*, et cette terminaison latine leur rendra le droit de cité. Quant à Diane, couronnée d'un croissant, il est bien aisé de la confondre avec la Lune, à laquelle les druides rendent un culte si particulier. Ainsi, d'assimilation en assimilation, les Romains parvinrent à introduire leurs divinités, non-seulement dans l'Espagne et les Gaules, mais encore dans leurs établissements des Pyrénées. Apollon eut une statue à Luchon; Cybèle, Hercule, Sylvain, Priape, en possédèrent à Valcabrère. Diane reçut un autel à Ardiége,

Jupiter un autre à Marignac, ainsi qu'à Valcabrère; Cupidon un monument à Lugdunum. Mercure, ce menegme de Teutatès, prit possession sur toutes les voies romaines. Isis elle-même, si récemment introduite à Rome, posséda une statue à Izaute de l'Hôtel et un buste à Trebos [a].

Vénus trouva sa place aussi dans cette alliance. Les peuplades pyrénéennes adressaient leurs prières les plus gracieuses à Benzozia, déesse du bonheur. Les Romains dirent aux Cantabres :

« Cette bienveillante divinité sera votre Vénus, puisqu'elle vous promet de longues amours, d'heureux hymens, de beaux enfants, et que pour elle vous allez jeter des fleurs dans vos rivières. » Cependant, les Cantabres semblent avoir peu goûté cette interprétation, car les autels de Vénus Benzozia sont très-rares dans le centre des Pyrénées, et tout-à-fait inconnus dans les vallées occidentales.

Les Romains portèrent la flatterie politique, jusqu'à élever de petits temples tout spéciaux, gaulois par la forme, mais romains par *l'appareil* et la construction, pour exposer au culte des populations les individualités de cette mythologie hermaphrodite [b].

[a] Dumége, *Mythologie pyrénéenne*.

[b] Le midi de la Gaule, la Novempopulanie plus spécialement, possède encore des pyramides de cinq à dix mètres de hauteur, sur trois de face, qui servirent évidemment à loger les statues du culte gallo-romain. Construites en pleine maçonnerie et en petit appareil, elles présentent, à la hauteur de trois mètres du sol, une niche ouverte à l'aspect du Levant, qui conserve encore le crampon de fer qui servit à retenir l'idole. Quelques archéologues, frappés de leur échelonnement sur la plaine de la Haute-Garonne, non loin de la voie qui reliait Tolosa à Lugdunum, les avaient prises pour des pierres milliaires, indiquant des stations ou *mutationes;* mais leur rencontre sur des coteaux abrupts, où, bien certainement, ne

Nous avons déjà fait connaître les noms ibériens et celtiques de plusieurs génies du second ordre. Les Romains flattèrent l'amour-propre indigène en dédiant à ces esprits locaux, les nombreux autels votifs qu'on a retrouvés dans le bassin de la Garonne et de l'Adour. Romanisés par des consonnances latines, Bazert devint Baezerte, Averan devint Averanus, Boncou devint Bocus; Asto, Illixo, Arard, Léhéren, Iscilo, prirent les terminaisons d'Illixoni, d'Arardus, de Leherennus, d'Iscilus. Cette invasion mythologique s'attaqua principalement aux sources thermales : des autels, retrouvés dans presque toutes les eaux chaudes à Bagnères de Luchon, à Ax, à Dax, à Bagnères de Bigorre, consacrent la bienfaisance de la nymphe qui les réchauffait.

Il en fut de cette conquête par le polythéisme, comme de celle opérée par les monuments et par les grandes voies. Presque complète dans les Pyrénées orientales et la vallée de la Garonne, elle devint à peu près nulle chez les Vasco-Aquitains des bords du Gave et des hautes vallées, où l'on ne trouve presque pas d'autels gallo-romains. Le druidisme, qui s'était réfugié en force dans ces mon-

passèrent jamais des voies romaines, ne permet pas de s'arrêter à cette opinion. La réunion de trois d'entre elles dans une gorge sauvage près de Biran, au pays des Ausci, et leur forme toute particulière doit les faire considérer comme des temples, dont la forme pyramidale fut probablement imitée de celle des Men-Hirs primitifs. Quelquefois ces monuments se montrent isolés, tels que ceux de Lamazère, de Lamothe-Ordan, au pays des Ausci, et de Bauchalot chez les Convenæ..... Parfois ils sont au nombre de deux, séparés seulement par quinze ou vingt mètres de distance, comme à Artigues sur la Baise (en Astarac), à Biran (même contrée), et à Labarthe-de-Rivière, chez les Convenæ.

tagnes, dut résister aux interprétations paradoxales par lesquelles les impériaux cherchaient à confondre les deux polythéismes, et c'est peut-être à cette circonstance que nous devons la conservation des autels druidiques d'Asté (sur l'Adour), de Sem, dans l'Ariége; de Montlig, de Col-de-Tribec (Roussillon), de Peyros Marnes (Barousse), de Lartigue, de Salabre, de Nestos, de Héas, etc... Ces immenses solitudes étaient dignes d'aider les prêtres des forêts à protéger leurs mystères et à mourir avec leurs dieux.

Administration. — État social. — Milices.

Quelques garanties de soumission que présentassent ces progrès de la mythologie et de la civilisation italiennes, Rome trouvait cependant une garantie de soumission bien autrement profonde dans l'organisation administrative. Nous n'avons pas voulu suivre pas à pas l'établissement successif des lois romaines, dans la crainte d'en affaiblir les effets par la dissémination; d'ailleurs le plateau pyrénéen, à l'exception des bords de la Méditerranée, avait été le dernier à les accueillir.

La partie occidentale même n'en éprouva jamais l'influence; nous avons donc pu, sans inconvénient, en retarder jusqu'ici l'exposition afin de la rendre plus complète.

Au moment où nous sommes parvenus, c'est-à-dire au milieu du IIIe siècle, quatre provinces ou diocèses divisaient le plateau pyrénéen. La Novempopulanie

et la Narbonnaise dans les Gaules, la Tarraconaise et la Galice en Espagne. Chaque province renfermait plusieurs cités correspondant aux anciennes tribus gauloises.

Les cités comprenaient à leur tour des villes de divers degrés...... 1o les colonies peuplées de citoyens romains et de soldats; 2° les villes latines, habitées par des indigènes, jouissant du droit du Latium, et dont les magistrats seuls étaient citoyens romains; 3° les villes libres, se gouvernant par leurs anciennes lois et restant exemptes d'impôts; 4° les villes alliées; 5° enfin les villes tributaires... Les curies formaient le conseil administratif de celles qui suivaient la législation romaine. On n'en connaît que très-peu ayant eu le titre de cités : c'était Narbo, Tolosa, peut-être Lugdunum, Tarragone, Llérida et Cæsar Augusta. La Tarraconaise renfermait douze colonies, treize villes romaines, dix-huit villes de droit latin, une alliée et trente-cinq tributaires. Établies au moment de la conquête, ces gradations s'affaiblirent peu à peu pour finir de disparaître sous Antonin, qui donna le nom de citoyen romain à tous les sujets de l'Empire.

Un gouverneur dirigeait l'administration supérieure de chaque province sous le nom de *dux* et correspondait avec le préfet des Gaulois ou celui d'Espagne. Aucune assemblée provinciale ne paraît avoir existé autour de lui à cette époque. Nous verrons plus tard Honorius prendre l'initiative d'un espèce de système représentatif que l'invasion des barbares rendit stérile.

Le gouverneur, à la fois chef militaire et administratif, avait sous ses ordres des comtes qui le représentaient dans chaque cité.

C'était à ce point administratif que commençait la représentation populaire. Chaque cité possédait un Sénat Minor, nommé par des électeurs possédant 25 journaux de terre et âgés de 25 à 50 ans. Le sénat était composé de deux décemvirs élus pour un an, et appelés à suppléer le préfet; de dix décurions ou édiles, choisis pour quinze ans; enfin d'un curateur ou défenseur de la cité, qui devait surveiller pendant deux ans l'administration municipale et la conduite du préfet, dans l'intérêt du peuple. Le corps du sénat avait pour mission de défendre les droits de la cité, d'administrer ses biens et ses revenus; il se réunissait à différentes époques dans le chef-lieu de la cité, sous la présidence du comte, et répondait à nos conseils généraux de département. Le cercle inférieur, curie ou municipe, devenu la commune moderne, était administré par une assemblée de décurions.

Ce corps électif, formé aux calendes de mars, dépendait, dans les questions générales, du sénat de la cité; c'était parmi les décurions, et après quinze ans d'exercice, qu'étaient pris les sénateurs [a].

Avant de passer aux matières que ces échelons administratifs avaient à traiter, disons un mot des divers ordres de personnes qui composaient la population.

[a] Thierry, *Hist. de la Gaule*, t. 1. — Thouret, Dubos.

1° Les sénateurs et leurs descendants, véritable aristocratie héréditaire, jouissaient de certains priviléges et de distinctions honorifiques assez importantes.

2° Les décurions ou magistrats municipaux et leur postérité se posaient comme un trait d'union entre les hommes libres qui les avaient élus et la noblesse sénatoriale.

3° Les hommes libres qui se perpétuèrent à travers le moyen âge sous le nom de bourgeois, comprenaient les propriétaires qui ne cultivaient pas eux-mêmes leurs terres. Ils avaient dans leur curie des priviléges correspondants à ceux qu'exerçaient les familles sénatoriales dans la cité, notamment celui d'être inscrit sur l'album ou registre curial.

4° Les ouvriers, plus particulièrement les industriels et les artistes, formaient le quatrième ordre de cette hiérarchie sociale. Ils étaient divisés par colléges ou corporations, présidés par un défenseur élu. Les colléges, exempts de certaines charges publiques, avaient le droit de se réunir pour discuter leurs intérêts. Les arts et métiers étaient héréditaires, tels que ceux des arpenteurs, des aides, des infirmiers, des médecins, des bahutiers, des maîtres-ès-arts, des fossoyeurs, des vétérinaires, des architectes, des pilotes, des constructeurs de vaisseaux, des vitriers, des forgeurs de flèches, des chaudronniers, des carrossiers, des ouvriers en bardeaux, des fourbisseurs, des fontainiers, des plombiers, des forgerons, des chaufourniers, des tailleurs de pierres et de bois, des charbonniers, des

bouchers, des victimaires, des boutiquiers, des cultivateurs, des grammairiens, des libraires, des écrivains des dépôts, des notaires, des appariteurs, des écuyers, des embaumeurs de morts et des crieurs publics [a].

5° L'armée, divisée en cohortes, formait une classe à part. Les cohortales possédaient des droits héréditaires qui transmettaient leurs armes de père en fils... Les classifications que nous venons d'indiquer n'étaient pas, comme aujourd'hui, purement nominales. Chaque membre de la cité, du municipe, des colléges d'ouvriers ou de l'armée, formait une partie intégrale du territoire ou du corps social dans lequel il était né. Le curial ne pouvait quitter sa curie, l'ouvrier son collége, ou le soldat sa cohorte, sans une autorisation de l'empereur ou de ses représentants; et ces changements d'état présentaient des difficultés très-sérieuses.

6° Les esclaves, qui travaillaient les propriétés de l'État, celles des cités, celles des curies et des particuliers, étaient réduits à l'état de meubles et d'instruments; ils formaient dans la société une couche inférieure sans importance civile ou politique, mais non sans utilité sociale, puisqu'elle en était la mère nourricière... N'oublions pas que nous examinons exclusivement la société romaine, et non la population indigène réfugiée dans les Pyrénées, où nous ne tarderons pas à trouver d'éclatants contrastes.

[a] Mary Lafon, *Hist. du Midi*, t. I, p. 77.

Les divers anneaux administratifs que nous venons de nommer avaient chacun leur élément de force militaire pour maintenir l'ordre dans leur territoire. Le duc de la province commandait les troupes régulières, formées de Romains et d'indigènes soldés. Cette organisation militaire offrait cette particularité remarquable, que ses membres, établis dans des cantonnements plus stables que les nôtres, ne restaient pas tout leur temps de garnison sous les armes. Ils cultivaient les terres que le gouvernement leur distribuait à titre de bénéfice militaire, et ces bénéfices passaient à leurs descendants à charge de service personnel ou de redevance. Les soldats de tous les camps romains, dont nous avons tracé la ligne, furent occupés à travailler les plaines voisines de leur campement respectif. Selon toute probabilité, les riches vallées de la Nive, du Gave, de l'Adour, de la haute Garonne, de Larise, de l'Ariége, de l'Aude, durent leur premier défrichement aux garnisons échelonnées sur leur cours, car le Gaulois n'était que pasteur et chasseur, le Romain seul savait labourer la terre.

Indépendamment des troupes régulières, mises aux ordres du duc et des comtes ses lieutenants, chaque curie avait sa garde urbaine, composée de citoyens libres qui veillaient à la défense intérieure. Le péril devenait-il général, ces milices se réunissaient sous la bannière du sénat et formaient l'armée de la cité [a].

[a] Thouret. — Dubos. — Thierry, *Hist. de la Gaule*.

Impôts et revenus publics.

La perception des tributs fut toujours l'élément vital de toute administration. Rome, si habile dans tout ce qui tenait à la consolidation de sa puissance, avait organisé une hiérarchie financière admirable; elle puisait ses revenus à cinq sources principales.

1° Aux terres de l'État que les Romains s'étaient attribuées à l'époque de la conquête, et qu'ils concédaient à des colons militaires ou civils, à charge de payer le dixième du produit.

2° A l'impôt exigé de toutes les autres terres, et qui se bornait à peu près au 20e du revenu.

3° Aux taxes personnelles ou capitations qui auraient été égales pour tous, si l'on n'avait joint, par une précaution d'humanité, plusieurs pauvres entre eux pour ne payer qu'une quote-part.

4° Aux gabelles proprement dites qui comprenaient les péages des rivières, la 40e partie de tout ce qui se vendait au marché, et les droits des douanes ou 8e du prix des marchandises.

5° Enfin aux amendes, confiscations, corvées, services militaires, et dons gratuits exigés dans certaines circonstances exceptionnelles.

La rentrée des impôts fut d'abord affermée à des associations de citoyens très-riches, appelés *publicains;* ils avaient sous leurs ordres des receveurs (*vicesimarii*). Plus tard le gouvernement les fit percevoir par un surintendant, assisté de *procuratores,* de *subprocuratores*, de contrôleurs (*tabularii*), de

collecteurs (*rationales*), de teneurs de registres (*commentarii*)[1].

Mœurs.

Nous ne devons pas être surpris qu'avec des moyens aussi puissants et aussi habilement appliqués, la civilisation romaine eût peu à peu conquis la Gaule et l'Espagne orientale. Nous pouvons nous représenter le Gallo-Romain de la Narbonnaise, l'Ibero-Romain des bords de l'Èbre, menant la vie intellectuelle et voluptueuse du patricien de Rome. Dans les grandes villes, telles que Tarragona, Cæsar-Augusta, Lérida, Gerona, Narbo, Tolosa, Lugdunum Convenarum, le cirque et le théâtre, les luttes du barreau et de la poésie, occupaient ses loisirs et passionnaient ses instincts. L'habitant des bourgs et des simples curies restait plus étranger à ces grandes agitations. Mais les jeux des osselets et des échecs, l'exercice de la saltation, les plaisirs sensuels du bain et de la gastronomie, l'absorbaient au même point que l'homme des capitales. Couché sur des lits d'ivoire, autour de tables couvertes de vases d'or et d'argent, il s'abandonnait à un sensualisme effréné au milieu de ses clients adulateurs et nombreux, presque toujours conspirateurs et rampants.

Chaque villa, coquettement assise au milieu de bosquets peuplés de statues, était un centre de bel

[1] Thouret. — Dubos. — Thierry, *Hist. de la Gaule*.

esprit et de grandes manières. On passait les matinées dans les baignoires de marbre à l'eau réchauffée par des cailloux rougis au feu; les journées sous les péristyles d'allées de mosaïques, lambrissés de peintures à fresques; la conversation roulait sur les querelles permanentes des empereurs et des prétoriens, sur les grammairiens et les poètes de la province, comparés et souvent préférés à ceux de Rome; sur les acteurs ou les danseuses qui parcouraient les villes importantes et provoquaient des ovations que les peuples modernes n'ont peut-être pas dépassées.

Grands hommes.

La Narbonnaise, la Novempopulanie et la Tarraconaise n'étaient pas embarrassées pour parler de leurs grands hommes; elles s'honoraient d'avoir produit le poète Valérius Cato, et le déclamateur Roscius, tous les deux Aquitains; mais l'un, persésécuté par Sylla, et l'autre comblé de faveurs par ce patricien fantasque; Publicius Terentius Varro, né sur les bords de l'Aude, et auteur très-estimé de la *Guerre des Sequani;* Votienus Montanus, rhéteur de Narbonne, que Tibère exila aux îles Baléares; Julius son frère, poète aimable, émule de Tibulle et d'Horace : Surculus, rhéteur tolosain, et Antonius Primus, poète très-estimé de la même ville.

Une corruption affreuse marchait partout, il est vrai, sur les pas de la civilisation : l'adultère intro-

duit dans les familles, y ouvrait *aux favorites et aux favoris* une place presque légale[a]...; des vices plus honteux encore y déshonoraient les hommes et rendaient très bien reçu et fort compréhensible ce vers de Virgie:

Formosus pastor Corydon ardebat Alexim.

Mais en marchant sur les pas de la civilisation romaine, cette corruption suivait aussi certaines lois fatales de climat. Favorisée par l'énervante douceur de celui du Roussillon et de la Catalogne, elle trouvait dans les vallées plus froides, dans les populations plus mâles de la Navarre, de la Garonne et de l'Adour, des obstacles salutaires. Aussi les conciles du versant gaulois ne furent-ils pas obligés, comme celui d'Illibéri (Elvire), près de Grenade, d'interdire aux femmes l'entrée nocturne des cimetières, pour éviter les crimes honteux qu'elles allaient y commettre (canon 35), et de leur défendre d'entretenir des *hommes à longs cheveux et des esclaves coiffeurs* (canon 67).

Industrie, agriculture.

Cependant la vie du patron et du quirite, nous dirions aujourd'hui du bourgeois, ne se passait pas tout entière à causer de littérature et de beaux-arts. Le commerce et l'industrie en occupaient une large part.

[a] Fauriel, *Hist. de la Gaule*, t. I, p. 379 à 405. — Mary Lafon, t. I, p. 83 à 102.

L'intelligente activité des habitants des plaines de l'Èbre, de la Garonne et de l'Aude, avait enrichi ces contrées de fabriques et de manufactures aussi importantes que renommées. Les mines de l'Ariége fournissaient des fers en abondance. La Novempopulanie, renommée pour ses productions agricoles, mérita de Salvien le surnom de *moëlle des Gaules*, et présentait à ce poète une image du paradis terrestre par la richesse de ses moissons, la fraîcheur de ses ombrages, l'abondance de ses eaux. Ses blés approvisionnaient une partie de l'Espagne et de la Germanie [a]; les bords de l'Océan, moins fertiles, fournissaient la résine, la poix, la cire, le miel et le millet; les vignes de Médoc, déjà célébrées par Pline et Columelle se rapprochaient des rives de l'Adour. Le beurre des Pyrénées formait une branche de commerce dont Toulouse était l'entrepôt. La race de ces petits chevaux des Landes, si remarquables encore par leur vigueur et leur sobriété, mérita les éloges de César au siége des Sociates. Strabon et Athénée vantèrent les jambons des Cantabres; Bayonne en faisait un commerce considérable. Les lamproies et les truites de l'Adour avaient acquis une réputation, dont Sidoine devint plus tard l'élégant interprète. Les eaux thermales et jusqu'aux boues de Barbotan sont avantageusement mentionnées dans Pline. L'or de l'Ariége et de l'Adour, recueilli en sable et en paillettes, attira l'attention de plus d'un trafiquant ambitieux. L'industrie ne le cédait pas aux productions spontanées du sol; les

[a] Salvien, liv. VII.

caracalles ou capes de Béarn continuaient à jouir de la faveur que leur avait assurée l'empereur qui leur dut son surnom; courtes, velues et d'un drap sombre, probablement couleur de laine noire mélangée de blanc, quelques-unes d'entre elles devaient atteindre sous Honorius le prix de cinq écus. La plupart des évêques en faisaient leur vêtement ordinaire, comme le prouve la préférence de S. Martin.

« Quant à la Narbonnaise, si l'on considère la culture et la fertilité de ses terres, le mérite et les mœurs de ses habitants, ses richesses et son abondance, c'est plutôt l'Italie même qu'une province, » disait Pline : cet éloge pouvait s'étendre à tous égards à la Tarraconaise.

Langues.

L'invasion de la langue romaine avait suivi celle des mœurs. Nous aurions, à cet égard, des recherches intéressantes à constater; mais nous les renverrons à l'époque où le passage des barbares germains nous permettra de présenter un travail plus complet sur les révolutions des idiomes. En attendant, nous nous contentons de constater que le latin était parlé par les hautes classes, et compris par le peuple dans les environs de Tarragone et de Narbonne; que l'ibérien et le celte étaient employés à peu près exclusivement dans la Novempopulanie, les montagnes de l'Ariége, de la Garonne, et les vallées espagnoles correspondantes; que le cantabre restait intact, au couchant de l'Aragon et du Gave,

et que le grec et même le juif étaient employés par les classes marchandes dans les villes commerçantes du littoral de la Méditerranée *.

Peuples indigènes insoumis.

C'était au milieu de cette inondation du sensualisme et des sciences, de l'industrie et du scepticisme romain, que les Pyrénées se dressaient avec leur âpreté sauvage et la rude fierté primitive de leurs habitants ; les débris des populations ibériennes, galliques, cantabres, s'y conservèrent toujours sans luxe, mais sans servitude, sans richesses, sans beaux arts, mais aussi sans énervante corruption. Peuples pasteurs et guerriers, connaissant peu la charrue, n'ayant pour ressources que les troupeaux disséminés dans les forêts, ils maintinrent intactes leur vigueur physique, la pureté du sang et l'orgueil de l'indépendance. Cette nationalité régnait à l'ouest sur une large étendue, ayant pour base la race cantabre ; elle venait en s'amincissant vers les Pyrénées orientales et pénétrait entre les deux sociétés romaines de l'Espagne et des Gaules, sous la forme d'un coin dont la pointe se terminait dans la Cerdagne.

Là vivaient les clans ou tribus gauloises avec l'organisation aristocratique des clients, des chefs, et les chevaleresques institutions des soldunes et du dévouement. Là vivaient aussi les dernières traces du

* Sidoine Apollinaire, *Lettres*.

druidisme, avec ses superstitions, adoration des arbres et des rivières, des rochers et des astres.

Ce contraste des deux civilisations, si brusquement tranchées, doit se bien graver dans notre esprit, car il va jouer un rôle important dans l'établissement du christianisme et dans la conquête des peuples germains.

DEUXIÈME PARTIE.

LUTTES DU CHRISTIANISME ET DES BARBARES CONTRE LA SOCIÉTÉ ROMAINE.

CHAPITRE PREMIER.

AVÉNEMENT DU CHRISTIANISME.

Saint Jacques de Compostelle. — Saint Paul à Narbonne.— Saint Saturnin à Toulouse. — Évêché de Pampelune. — Eglise d'Élusa. — Évêques de Novempopulanie. — Marche du Christianisme. — Premiers évêchés. — Bagaudes.

A peine les hommes et les dieux de Rome avaient-ils pris possession de l'Espagne et des Gaules, que le monde moral s'ébranlait sur un autre point à la voix d'une religion nouvelle. Le terrain que le polythéisme et les mœurs romaines gagnaient en Occident, ils le perdaient en Orient et, malgré les supplices, les chrétiens décimés justifiaient l'éloquente parole de Tertullien : *Sanguis martyrum, semen christianorum.*

Nous ne sommes pas à même d'établir si quelque disciple obscur des chrétiens d'Ephèse, d'Athènes ou de Rome, n'apporta pas le nom et la doctrine du Christ dans la Narbonnaise dès le premier siècle

des Césars ; cependant la tradition espagnole, entourée de dix-huit siècles de conviction populaire, rapporte que saint Jacques le Majeur révéla le premier la parole évangélique dans la Péninsule, depuis la Lusitanie jusqu'au cœur des Pyrénées d'Aragon. Il fut honoré d'une apparition de la sainte Vierge, pendant son séjour à Saragosse. La mère du Christ s'offrit à lui au milieu d'une auréole d'anges ; une colonne la tenait suspendue dans les airs. Ce fut pour perpétuer ce souvenir que saint Jacques construisit, sur les bords de l'Èbre, une chapelle de huit pas de longueur, dans laquelle une statue de la Vierge fut placée sur un pilier de jaspe, d'où l'église prit le nom de Notre-Dame *del Pilar*[a]. Revenu à Jérusalem, saint Jacques y obtint la palme du martyre, et son corps, apporté d'abord à Iria-Flavia, *el Padron* (Galice) prit enfin sa dernière et glorieuse sépulture à Compostelle. Il est dit aussi que saint Paul, son contemporain, vint sous Néron dans la Narbonnaise ; il laissa quelques disciples à Narbonne, puis, traversant les Pyrénées, il continua sa mission dans la Catalogne, l'Aragon et l'Andalousie..... L'histoire de saint Jacques n'est appuyée d'aucun témoignage écrit et authentique; il est néanmoins impossible de ne pas trouver un haut degré de probabilité dans la colossale et séculaire réputation dont il n'a cessé de jouir dans la Péninsule[b].

Quoi qu'il en soit, il reste prouvé que les martyrs

[a] Gaspar Barros, *Itinéraire de l'Espagne*, p. 92.
[b] *Morales*.

arrosèrent le sol de l'Espagne dès l'origine des persécutions; celle de Domitien fit périr saint Eugène, premier évêque de Tolède ; celle de Trajan trancha la tête de Mancius ; Facundus et Primitivus, de Galice, périrent sous Marc-Aurèle; Fructuosus, évêque de Tarragone, fit, sous Galien, une mort héroïque avec ses disciples Augurius et Eulogius. Saint Vincent, né à Saragosse, fils d'Eutychius, magistrat de cette ville et d'Essola d'Osca, après avoir confondu le gouverneur Décius par sa surprenante éloquence, couronna ce premier acte apostolique par la constance avec laquelle il lassa l'inimaginable barbarie de ses bourreaux*.

Passons sur le versant gaulois, et arrivons à sa colonisation morale et authentique par l'Évangile. Cette pacifique invasion du plateau des Pyrénées se place communément vers le milieu du troisième siècle.

Partis de Rome à la voix du pape Fabien, sept évêques, Gratianus, Trophime, Stremonius, Martial, Dionysius, Paul et Saturninus, venaient de débarquer à Narbonne pour répandre la foi dans la Gaule entière; les cinq premiers se dirigèrent immédiatement vers le nord et le centre, Paul se fixa à Narbonne et Saturninus se porta dans le bassin de la Garonne pour convertir les Tectosages à la foi nouvelle.

Saint Paul avait d'abord résolu de s'établir à Béziers pour étendre de là sa mission dans l'ancienne

* Florez, *España sagrada*, t III.

Ligurie ; peut-être se croyait-il plus en sûreté dans cette bourgade inconnue qu'à Narbonne, la seconde Rome des Gaules ; mais les habitants de cette capitale, instruits bientôt des miraculeux résultats de ses prédications, l'appelèrent dans leurs murs, et l'apôtre s'y rendit vers 220. Il construisit un oratoire dans l'opulente cité, rattacha les Romains à la foi avec rapidité, et, malgré la calomnie de deux de ses diacres, il vécut sans persécution et mourut sans être arrêté dans ses travaux apostoliques par le martyre[a].

Pendant ce temps, Saturninus ou Sernin avançait vers Toulouse avec ses deux disciples, Honestus et Papulus : le premier converti à Nîmes, le second en Italie. On était en 245. Arrivé à Carcassonne, le gouverneur romain, empressé de faire du zèle, jeta les trois prédicateurs dans un cachot ; mais une délivrance qui tenait du prodige leur permit bientôt d'atteindre Tolosa, où ils avaient le projet de fixer le centre de leurs opérations.

A peine Saturnin avait-il commencé la série de ses travaux qu'il se porta sur Clemberris ou Villa Clara (Auch) ; il y bâtit un oratoire dédié à saint Pierre, obtint quelques conversions et poursuivit son voyage vers Elusa (Eause). La cité romaine, espèce de capitale de la Novempopulanie, vit bientôt s'élever deux chapelles, dédiées l'une à saint Pierre, l'autre à la Vierge, et le prédicateur clôtura sa mission sur ce point par la conversion

[a] Dom Vaissette, *Hist. du Languedoc*, t. I, p. 193.

d'un Ibérien de Tolède, nommé Paterne, qu'il put bientôt après laisser aux Elusates avec le titre d'évêque.

Fort de ses débuts, Sernin envoya son disciple Honestus vers Pompeiopolis (Pampelune). Après plusieurs essais, obligé de battre en retraite devant l'opiniâtreté barbare des Cantabres, mal romanisés, Honestus dut revenir à Elusa pour appeler Sernin à son aide. L'apôtre n'hésita pas ; il confia le nouveau siége de Toulouse à Papulus (Papoul), et suivit Honestus à Pampelune. Ses succès y furent-ils considérables? Il est permis d'en douter. Cependant il parcourut le nord de l'Espagne, de Tolède à Barcelone et à Osca, prêchant partout la religion nouvelle. Sa parole fut recueillie. Un soldat, appelé Magin ou Maxime, ne craignit pas de confesser la foi chrétienne devant son chef en refusant la couronne de lauriers à l'occasion des largesses accordées aux troupes par l'empereur Maxime. Il fut décapité le 2 août 235 dans la grotte du mont Bufrugano, entre Tarragone et Barcelone[a].

Sernin était revenu à Toulouse pour fortifier ses adeptes contre les intimidations des Gentils. A peine rentré dans son siége épiscopal, il essaya de faire pénétrer l'Évangile dans le nord des Pyrénées, comme il venait de le tenter au sud ; et Papulus reçut l'ordre d'aller évangéliser les habitants des vallées de l'Aude et de l'Ariége ; mais arrêté par les idolâtres, Druides ou Romains, il fut impitoyable-

[a] Tertullien, *Livre de la Couronne.* — Romey, *Hist. d'Esp.*, t. II.

ment massacré sur une colline ; son sang y inscrivit son nom en traits ineffaçables, et plus tard le monastère et la ville de Saint-Papoul le transmirent aux siècles suivants.

Cet événement douloureux ne pouvait refroidir l'ardeur de saint Saturnin. Un jeune Romain, nommé Firmin, avait été converti pendant son voyage à Pampelune, et l'avait suivi dans les Gaules. La mort de Papulus, loin de l'intimider, l'avait raffermi ; Saturnin l'envoya prêcher chez les Albigenses (Albigeois) ; et Cerasse, autre disciple, transporta les premières semences de la foi dans la contrée de Simorre, en Novempopulanie. L'apôtre lui-même, remontant le cours de la Garonne, dédia une chapelle à saint Pierre, dans le mas de Comminges (plus tard Saint-Gaudens, chez les Onobusates), et un autel à Lugdunum Convenarum, sous l'invocation de la Vierge [a].

Firmin, au retour de sa mission chez les Albigeois, demanda la faveur de rentrer dans sa patrie. Il traversa les Pyrénées, et fonda, en qualité d'évêque, le siége épiscopal de Pampelune (259). Saint Félix, autre collègue de Saturnin, se transporta à Saragosse (255), et en devint le premier pasteur... Ainsi la mission de Toulouse gagnait du terrain dans toutes les directions. Placée dans l'axe des Pyrénées, cette ville était comme le centre de l'auréole, d'où s'élançaient les rayons de la lumière révélée. Cette vaste tentative, qui

[a] Dom Vaissette, t. I, p. 196 à 199.

avait saint Sernin pour chef, souleva toute la haine du polythéisme. Si les maîtres du monde dégénérés avaient dépensé beaucoup d'esprit pour jeter le ridicule sur leurs superstitions, ils n'en jugeaient pas moins utile de défendre ces superstitions quand elles devaient servir à retenir les vaincus sous le joug de Jupiter. Décius rouvrit l'ère des persécutions officielles, et saint Sernin périt à Toulouse traîné sur le sol par un taureau furieux [a].

Mais loin d'arrêter la marche du christianisme, sa mort fut le signal d'une nouvelle croisade contre l'idolâtrie. Le versant espagnol, arrosé déjà par le sang de tant de martyrs, vit encore une généreuse vierge de Barcelone, Eulalie, braver Dacien et lui reprocher ses crimes. La mort fut la récompense de son courage ; mais elle fut aussi un encouragement pour les chrétiens. Théodore fonda le siége de Barcelone, et devint son premier évêque. Saint Lizier établit celui de Llérida, vers 269, et saint Narcisse celui de Gironne (247) [b].

Tandis que le christianisme gagnait rapidement du terrain en Espagne, il consolidait ses premières conquêtes dans les Gaules. Elusa, centre de la Novempopulanie, organisait son évêché sur des bases permanentes. Il était occupé successivement par saint Servat, saint Optat, saint Pompidien et saint Taurin. Ce dernier, obligé de fuir cette ville détruite par l'invasion des Sicambres et

[a] Dom Vaissette, t. I, p. 196 à 199.
[b] Morales, *Cronica Gen.*, t. II.

des Suèves, dont nous avons déjà parlé (260), sut sauver l'Arche sainte de ce déluge ; il abandonna le sol et les pierres de l'édifice, mais il en conserva l'âme et la pensée : il emporta à Augusta (Auch) les corps de ses prédécesseurs, et vint établir l'évêché des Ausci dans la chapelle que saint Sernin avait précédemment dédiée à la Vierge (295). Cette tentative reçut la récompense à laquelle étaient habitués les premiers héros du christianisme. Saint Taurin, digne collègue de saint Papoul et de saint Sernin, mourut assassiné par les druides qu'il essayait de convertir, dans la forêt d'Aubiet à l'est de la ville [a].

Augusta ne pouvait cependant remplacer le siége d'Elusa, abandonné forcément par saint Taurin. Saint Luper voulut le relever, mais la persécution inaugurée par le cruel Décius devait s'étendre sur tous les points de la Novempopulanie et de la Narbonnaise. Ses décrets contre les chrétiens, publiés dans les cités, étaient accompagnés d'une exposition de mille instruments de torture, installés sur les places publiques dans le but d'effrayer les populations. En plusieurs endroits, un grand nombre de Romains, qui avaient adopté le christianisme un peu par amour de la nouveauté, reculèrent devant ces menaces et revinrent aux idoles. Les habitants d'Elusa ne furent pas plus courageux. Saint Luper indigné accourut au milieu de ces abjurations; malgré la terreur appesantie

[a] Montlezun, *Hist. de Gascogne*, t. I.

sur Elusa, son éloquence commençait à arrêter les parjures, lorsque le préfet le fit saisir et jeter dans un cachot.

Le martyre ne devait plus cesser de sceller la foi publiée par saint Sernin. Saint Génie, né de parents illustres, continua la guerre contre les idoles chez les Ausci et chez les Lactorates; poursuivi par les soldats du tyran Maxime, il leur résista énergiquement avec les armes de la conviction. A cette parole inconnue, les satellites s'émurent et, tombant à genoux, ils passèrent dans les rangs des convertis en demandant le baptême... Echappé à ce premier péril, saint Génie trouva la mort bientôt après dans la cité des Lactorates, et sa succession épiscopale échut à saint Clar.

Cet apôtre, originaire d'Afrique, avait parcouru une partie des Gaules et terminait son pèlerinage par Lactora, afin d'y consolider le siége de saint Génie. Les prêtres des idoles, rétablis par les empereurs, lui vouèrent leur haine. Leur fanatisme, plus endurci que celui des soldats de Maxime, resta sourd à la parole de saint Clar, et l'évêque eut la tête tranchée.

Mais les prêtres n'avaient pas seuls le monopole de l'héroïsme dans ce temps d'épreuves, où les tortures remplissaient de joie et où la mort cimentait la victoire : de simples laïques, souvent même des femmes, remplirent courageusement la grande mission des martyrs. Sainte Fauste devint célèbre, près d'Elusa, par sa piété courageuse. Sainte Dode joignit une torture de plus à celles des autres suppliciés,

car elle mourut chez les Ausci, immolée par le fanatisme de son père, du temps de l'empereur Commode.

Enfin, sainte Quitterie vint clore cette première période du christianisme naissant par une catastrophe que les Espagnols ont entourée d'une poésie touchante. Fille d'un gouverneur de Galice, sous le même empereur, sa mère, désespérée de mettre au monde une sixième fille, qui devait lui attirer les sarcasmes et la colère de son époux, avait chargé une femme de la faire mourir; dérobée à cet arrêt barbare par la pitié de celle qui devait l'exécuter, Quitterie devint grande, belle et alluma la passion d'un seigneur puissant qui demanda sa main. Poussée dans une voie différente par une irrésistible vocation, Quitterie se réfugia dans une vallée profonde, que les uns placent en Espagne, les autres dans la Novempopulanie. Après bien des recherches, son admirateur la découvre; il veut la faire céder à son amour brutal, elle refuse; il lui tranche la tête dans un transport de jalousie. Tels furent les premiers fondements sur lesquels la civilisation chrétienne devait élever son édifice [a].

Au milieu de cette simplicité de nos origines, n'est-il pas sublime de voir les propagateurs de la lumière évangélique attaquer les défenseurs du polythéisme romain, avec cette persévérance pour laquelle la mort et les supplices ne sont qu'un aiguillon?.. Jetés seuls et isolés en face de la société officielle, ils

[a] Montlezun, *Hist. de Gascogne*, t. I.

attaquent ses magistrats et ses cohortes, ses populations corrompues et ses bourreaux, non pas avec la violence de sectaires fanatiques, mais avec le calme résolu que la perspective de la mort ne fait jamais dévier;... non pas avec le poignard des Brutus et le stoïcisme désespéré des Catons, mais avec la douceur de la conviction et la certitude du triomphe. Chaque chrétien, quelle que soit la modestie de sa position, concourra dans la suite à la sainte propagande; chaque siècle, chaque année apporteront leur pierre à l'édifice providentiel, et l'ensemble en sera complétement réalisé à l'époque de l'invasion des barbares. Chose digne de remarque! le polythéisme romain et l'organisation civile de ce grand peuple, deux éléments qui combattirent si vivement le christianisme, furent néanmoins ses préparateurs et ouvrirent les voies à sa conquête universelle... Dieu, dans sa prescience suprême, aime à engager les événements dans une espèce d'engrenage sans fin, qui rend les siècles tributaires les uns des autres et les fait concourir au but suprême de l'humanité, par des leviers qui souvent paraissent se combattre.

Si le christianisme eût attaqué de front le druidisme et la barbarie gauloise et celtibère, lorsqu'ils étaient dans toute leur force, peut-être aurait-il échoué d'abord, comme nous le verrons échouer longtemps encore envers les Basques restés libres de toute influence romaine. Il fallait pour ménager la pente aux idées nouvelles, et rendre le monde ancien abordable, que les Romains eussent ramolli la rude écorce du druidisme par leur langue, leurs

mœurs, leur civilisation avancée; par cet immense scepticisme enfin, qui, en mettant tout le passé en question, rendait dans l'avenir tout acceptable, tout possible. La conquête impériale fut donc l'agent précurseur du christianisme, comme société, comme hiérarchie et comme unité; aussi verrons-nous la religion nouvelle calquer peu à peu son organisation sur l'organisation romaine, adopter sa langue et jusqu'à son architecture. Voyez la marche de la première mission chrétienne : saint Paul et saint Sernin s'adressent-ils aux peuplades écartées, dominées encore par les druides? Non, mais aux populations romaines, et ces populations mettent à les accueillir un empressement en raison directe de leur civilisation. Narbonne appelle saint Paul; elle se convertit à sa voix, donne toute facilité à ses prédications, et l'apôtre meurt tranquillement au milieu de ses travaux. Toulouse est après Narbonne la cité la plus romaine de la lisière des Pyrénées. C'est là que saint Sernin établit son premier siége épiscopal; il va conquérir ensuite Clemberris, devenue romaine sous le nom d'Augusta, mais surtout Elusa, la capitale de la Novempopulanie. En Espagne, même tactique : les apôtres y évitent les bourgades et les forêts pour attaquer de front les cités les plus romaines : Pampelune, Saragosse, Barcelone, Gironne et Llérida.

Grâce à cette tactique, qu'on pourrait appeler d'aménagement, et qui avait été mise successivement en pratique dans la Phrygie et la Macédoine, dans l'Egypte, la Thrace et l'Afrique, le grand travail

d'assimilation se trouvait terminé sous les empereurs.

Le christianisme n'avait plus à lutter contre cent religions diverses; il ne rencontrait devant lui qu'un vaste polythéisme, transformé par les dieux romains.. Les habitants du vaste empire, à force de voir les idoles se succéder, changer de nom, de caractère et de forme, s'étaient sentis assaillis par une immense indifférence religieuse. A qui ajouter foi? Chaque peuple, après s'être cru en possession des seuls dieux de l'univers, les voyaient supplantés par ceux que Rome lui apportait de tous les points de l'horizon. Ainsi nous avons vu les temples gaulois, ouverts d'abord à des divinités ibériennes et phéniciennes, épouser plus tard celles du Capitole, et accueillir même l'Isis des bords du Nil. Les sentiments, comme les forces physiques, s'affaiblissent en se subdivisant sur un trop grand nombre d'objets : à l'affaiblissement de la foi se joignit le doute philosophique, et l'on sait à quels abus la logique s'était abandonnée sous les empereurs... Lorsque le christianisme pénétra dans la Novempopulanie, la Narbonnaise et la Tarraconaise, il n'avait donc plus à combattre qu'un cadavre tué par le scepticisme... Cependant, si le christianisme ne rencontrait pas, comme dogme, un bien rude adversaire dans le polythéisme, sa morale en trouvait un plus redoutable dans la corruption des mœurs, et c'est ce qui explique ces accès de rage persécutrice qui saisirent plusieurs empereurs, et auxquels les populations débauchées prêtèrent leur concours sanguinaire; mais il fallut tous les efforts d'une astucieuse politique,

soutenue par les proconsuls, pour soulever la vile multitude; encore voyons-nous le peuple rester assez calme et les soldats envoyés contre les martyrs tomber à leurs genoux et demander le baptême. Il en était différemment loin des centres de la civilisation : dès que les convertisseurs pénétraient dans les bois, dans les bourgades écartées, Papoul était massacré par les druides, Taurin éprouvait le même sort. Évidemment les Gallo-Romains seuls accueillaient la religion nouvelle. Les vieux Gaulois la repoussaient obstinément.

Pour nous résumer : une ébauche d'organisation épiscopale couvrait, à la fin du IIIe siècle, le sud des Gaules et le nord de l'Espagne: Narbonne, Toulouse, Lectoure, Auch, Eause, Pampelune, Saragosse, Barcelone, Lérida, Gironne, avaient des évêchés. Celui de Tarragone apparut sous saint Prudent, ou du moins sous saint Sanche, au début du IVe siècle. Il est probable que le siége de Vic (Ausonne), dont un évêque assista au concile de Tarragone, en 516, existait aussi dès le quatrième siècle, ainsi que ceux d'Ampurias et d'Urgel, quoique nous ne voyions leurs prélats participer aux conciles de Tolède qu'en 531 et en 589.

Quant au siége d'Arrauca, qui n'est cité qu'à l'arrivée des Mores, on ignore la date de son origine. Celui d'Osca ne fournit d'évêque connu qu'en 553 : un moine, disciple de saint Victorin, l'occupait à cette époque ; mais il serait difficile de comprendre sa prépondérance, s'il ne l'avait ap-

puyée sur une antiquité plus haute ; et tout doit le faire supposer contemporain des premiers*.

Tels étaient au IVe siècle les évêchés unis entre eux par les liens d'une hiérarchie naissante ; la persécution pouvait un instant disperser leurs rameaux, couper leurs tiges, mais non extirper leurs racines : elles étaient immortelles... Au premier moment de calme et de paix elles devaient reverdir et pousser des jets vigoureux.....

La puissance impériale avait beau persécuter le christianisme... En présence de cette révolution invincible de la pensée, l'empire n'était plus rien, surtout dans le plateau pyrénéen, si éloigné de l'action romaine ; toute l'activité sociale se concentrait dans la lutte de l'Évangile contre le polythéisme. Aussi c'est à peine si nous avons besoin de prononcer le nom des hommes qui se succédaient dans le palais des Césars. De 284 à 292, on vit passer successivement Aurélien, Tacite, Probus et Carus, sans consigner d'autres événements relatifs à notre histoire que la révolte passagère de Bonasse. Dioclétien apporta un changement assez important à l'Aquitaine : il la divisa en deux provinces et forma définitivement la Novempopulanie de tout le territoire compris entre la Garonne, les Pyrénées et l'Océan.

Ces rapides successions de maîtres, dont les provinces devaient toujours assouvir l'avarice, développèrent dans les Gaules une misère qui rembrunit l'horizon politique ; pressurés par les collec-

* Morales, *Cronica*. — Florez, *España sagrada*, t. III.

teurs d'impôts, les propriétaires étaient obligés d'arracher le pain à leurs colons. Cette situation poussa dans les bois une foule de misérables sans travail, sans ressources, et l'on vit dans le nord les redoutables *bagaudes* se retrancher dans la forte position de Saint-Maur-les-Fossés et se donner deux empereurs; mais cette insurrection n'eut qu'un faible retentissement sur la frontière méridionale; les bagaudes ne trouvaient pas dans ces contrées les mêmes raisons d'être que dans les Belgiques et les Lyonnaises. Les historiens s'accordent à reconnaître, en effet, que l'Aquitaine était plus riche et moins épuisée que les autres contrées; les mécontents pouvaient d'ailleurs trouver un refuge constant dans les Pyrénées, auprès des indigènes restés indépendants et divisés en clans et en tribus; ces derniers, il est vrai, descendaient parfois dans la plaine pour combattre les légions et rançonner les Gaulois rattachés au parti romain; mais ces invasions, appuyées sur le sentiment national, avaient quelque chose de plus excusable que les pillages des bagaudes exaspérés; aussi l'histoire du bassin sous-pyrénéen n'a-t-elle conservé la tradition d'aucune de ces grandes pilleries dont les provinces du Nord eurent à souffrir. Ce fut bien plus tard que le nom des bagaudes retentit pour la première fois dans la Tarraconaise[1].

Le partage de l'empire, fait entre quatre empereurs en 292, fit tomber l'Espagne et les Gaules

[1] Aurélius Victor. — Papirii Massoni, *Hist. calamitat. Galliæ.*

dans le lot de Constance Chlore. Nous avons peu de choses à dire de cet auguste. La dispersion des bagaudes lui permit d'imprimer une impulsion énergique à son administration; mais son bienfait le plus éclatant fut de donner le jour à Constantin.

CHAPITRE II.

LE CHRISTIANISME OFFICIELLEMENT RECONNU.

Avénement de Constantin. — Progrès du christianisme. — Premiers conciles. — Fondation de Castrum Helenæ (Elne). — Fils de Constantin. — Leur discorde. — Mort de Constant à Elne. — Les Ariens. — Concile de Béziers. — Julien l'apostat. — Priscillianistes. — Premiers solitaires dans la Narbonnaise. — Honorius. — Destruction des idoles. — Missionnaires et premiers évêques dans les Pyrénées novempopulaniennes. — Hérésie de Vigilance.

Une ère nouvelle devait commencer avec le fils de sainte Hélène (306). Le premier soin de ce grand prince, administrateur aussi zélé que chrétien intelligent, fut de mettre une barrière aux entreprises des Franks sur le Rhin, en se fixant à Trèves. Il divisa la Gaule en treize parties, parmi lesquelles figurèrent la Narbonnaise et la Novempopulanie; il porta à douze les cités de cette dernière, réduites précédemment à neuf, sépara le commandement militaire du commandement civil, en plaçant des ducs à la tête de chaque province, et prit enfin de

nouvelles précautions pour empêcher les fonctionnaires de troubler par leurs exactions l'économie de ses mesures financières.

Mais sa gloire véritable fut de cicatriser les plaies faites au christianisme par les tyrans, ses prédécesseurs, et de donner aux fondations chrétiennes un développement inconnu, en consacrant le mariage officiel de l'Eglise et de l'Empire. Grâce à son exemple personnel et à sa protection officielle, les églises se multiplièrent avec rapidité, et le clergé étendit son autorité sur tous les points du territoire.

Les apôtres et les confesseurs, obligés jusqu'à ce jour d'agir avec prudence, de vivre dans les ruines des monuments, dans les faubourgs des grandes villes, n'avaient pour temples que des cabanes de chaume ou des cavernes, témoin les catacombes de Rome; pour vêtements épiscopaux que des manteaux de laine et de lin... Constantin parut, les évêques établirent leur siége au centre des cités; et s'installèrent dans les basiliques, tribunaux civils assez convenablement disposés pour les cérémonies chrétiennes.

Le juge romain en occupait l'abside, l'évêque l'y remplaça, les prêtres et les diacres se tinrent autour de lui, et cette partie du monument prit le nom de sanctuaire. Les chantres et les clercs se groupèrent dans le transept, autrefois affecté aux avocats et aux clients. Les vierges et les veuves se placèrent dans les galeries supérieures, le public envahit les trois nefs, les hommes à droite, les

femmes à gauche, les catéchumènes se tinrent dans le fond [a].

Les cités de Lugdunun Convenarum, d'Illuro, de Bénéarnum, de Narbo, de Gérona, de Lérida, de Huesca, de Saragosse, de Pampelune, d'Ampurias, virent donc leur population chrétienne abattre les temples de l'idolâtrie, pour accourir aux cérémonies chastes et fraternelles de la nouvelle foi. Elles se contentèrent quelquefois de renverser les statues de leur piédestal, en respectant le monument lui-même. Faits dignes de remarque, qui sont encore retracés dans les ruines des nombreuses *piles* gallo-romaines dont nous avons parlé. Les niches qui percent la base de leur pyramide portent encore l'empreinte de la main chrétienne qui en détacha les idoles, et rendit leur rétablissement impossible en détruisant le socle qui les supportait.

Dès lors les jeunes filles vêtues de blanc parcoururent les rues où leurs ancêtres avaient promené le char impur de Vénus et de Flore; et les processions bénirent les moissons dans les champs où le druide avait égorgé jadis des victimes humaines.

Dès que le christianisme eut pris possession de toutes les villes, Constantin l'aida à revêtir une forme plus précise; il s'entendit avec l'évêque de Rome pour organiser les diocèses ecclésiastiques sur le modèle des diocèses administratifs; c'est probablement depuis cette époque que le métropolitain d'Elusa (Novempopulanie) eut pour suffragants tous

[a] *Archéologie* de Commonq, t. I. — *Archéologie chrétienne* de Bourassé, p. 82 à 102.

les évêchés de cette province, particulièrement ceux d'Aquæ-Tarbellicæ (Dax), de Bénéarnum et de Bigorre, car Oiennar fait fonder ce dernier, vers 306 ou 315, par l'évêque Antaunomarius, qui assista au concile d'Elvire en Espagne.

Lugdunum Convenarum, l'évêché de Consserans et celui d'Elne, dépendirent du siége de Narbonne; ceux de Lérida, de Gironne, d'Osca, peut-être même ceux de Saragosse et de Pampelune, relevèrent de l'archevêché de Tarragone.

Il ne suffit pas à Constantin d'avoir relié les églises éparses à leur métropole; pour fortifier l'organisation représentative et unitaire du christianisme, il favorisa les conciles.

Ces grandes assemblées de la chrétienté devenaient de plus en plus nécessaires, sinon pour se prémunir contre la persécution des empereurs, du moins pour résister aux hérésies, ennemis plus dangereux que les tyrans; car elles naissaient dans le sein même de l'Église, et, pour mieux la détruire, prétendaient l'épurer. Déjà sous Septime Sévère (187), les Gnostiques ou Basilidiens avaient semé leurs erreurs dans les plaines de l'Èbre, et pénétré jusque sur les bords de la Garonne, dans le territoire des *Convenæ*.

Le règne de Constantin vit grandir une erreur nouvelle, celle des Donatistes. Les évêques voulurent la combattre, et le célèbre concile d'Arles se réunit (313). Mamertin, évêque de Toulouse, d'autres disent d'Elusa; Génialis, diacre de Gévaudan, se hâtèrent d'aller y représenter l'épiscopat du plateau pyrénéen, et les Donatistes furent condamnés.

Après s'être consacré au bonheur de ses peuples et au raffermissement de l'Eglise, Constantin s'occupa de l'avenir de sa famille. Ses deux jeunes frères, Constance et Dalmace, furent placés à Toulouse, et confiés aux soins du célèbre grammairien Emilius Magnus, et ses deux neveux, fils du même Dalmace, eurent plus tard pour professeur le rhéteur Exupère, originaire de Bordeaux. Constantin paya les soins de ce dernier, en lui remettant le gouvernement d'une province d'Espagne. Sa mère, sainte Hélène, reçut aussi un hommage de pieux souvenir filial. Illiberri avait été détruite, peut-être par les Kimris. Constantin la fit reconstruire sous le nom de Castrum Helenæ (Elne), et fonda probablement son évêché. Enfin, sentant sa fin approcher, il divisa l'empire entre ses deux neveux et ses trois fils [a].

Constantin l'aîné eut la Gaule et l'Espagne, Constant obtint l'Italie; mais les liens du sang devaient, chez eux, se briser aisément au souffle de l'ambition. Aussitôt après la mort de leur père (337), la guerre éclata entre eux. Constant franchit les Alpes, et envahit les possessions de Constantin, qui perdit et ses États et la vie. Constant ne jouit pas longtemps des fruits de sa victoire fratricide. Magnence se révolta, se fit proclamer empereur à Autun, et dirigea une armée contre Constant. Ce dernier ne croyant pas pouvoir lui résister dans le midi de la Gaule, voulut passer en Espagne,

[a] Dom Vaissette, t. I, p. 206 à 209. — Eusèbe, *Vita Const.*

afin d'élever entre eux le rempart formidable des Pyrénées. Il se dirigea vers le Roussillon. Magnence, comprenant toutes les difficultés qu'il aurait à atteindre son rival derrière les montagnes, résolut de ne rien négliger pour l'empêcher de les franchir. Il envoya Gaïzon, un de ses officiers, à la tête de quelques cohortes d'élite, qui doublèrent leurs étapes et atteignirent Constant près de *Castrum Helenæ*. Un combat fut livré entre les deux armées. Constant défait chercha un asile dans l'église de la ville nouvelle bâtie par son père; mais, pendant que l'infortuné fugitif déposait les vêtements impériaux sur l'autel, en implorant le nom de son aïeule, le sanctuaire fut envahi par les satellites de Gaïzon, qui l'en arrachèrent et le mirent à mort.

Constance, dernier fils de Constantin, voulut venger son frère; il envoya d'abord des émissaires en Espagne pour retenir cette province dans l'obéissance, malgré les intrigues de Magnence. La Péninsule obéit, et Constance resta maître de toute la ligne de l'Èbre aux Pyrénées. Mais il était difficile de conquérir les Gaules occupées par les forces imposantes de Magnence. Constance eut l'imprudence d'appeler à son aide les Allemands et les Franks, campés sur les bords du Rhin. Ces barbares envahirent le nord de la Gaule, y commirent d'affreux ravages, et Magnence, obligé de se réfugier à Lyon, devant leur invasion, se donna la mort dans un accès de désespoir (353)[1].

[1] Dom Vaissette, t. I, p. 210 et suiv.

Cependant l'Eglise, si robustement constituée par le grand Constantin, touchait à de tristes époques d'ébranlement. Les hérésies allaient se joindre aux persécutions pour lui livrer un combat acharné sur tous les points de l'empire.

Les erreurs d'Arius troublaient, depuis quelques années, l'église d'Orient, et les évêques, effrayés de ses progrès, avaient demandé à Constance l'autorisation de se réunir dans la ville d'Aquilée; mais cet empereur, gagné par les Ariens, refusa d'approuver cette réunion, et fixa Arles qu'il habitait, afin de pouvoir peser par sa présence sur les résolutions des Pères du concile. Il ne réussit que trop dans ses desseins. Les évêques assemblés dans cette ville ne surent pas résister aux intrigues et aux menaces; Paulin de Trèves eut seul le courage et la gloire de repousser la condamnation de saint Athanase, prononcée dans un édit de l'empereur favorable aux Ariens; mais ses faibles collègues enhardirent les sectaires d'Arius.

L'hérésie nouvelle marchait à grands pas vers la conquête du monde: un nouveau concile, réuni à Béziers, peu de temps après, et présidé par l'évêque arien d'Arles, Saturninus, sembla mettre le catholicisme à deux doigts de sa perte, car il offrit encore le spectacle d'une générale défection des évêques catholiques (356). Saint Hilaire de Poitiers et Rhodanius de Toulouse résistèrent seuls au torrent, et renouvelèrent la courageuse protestation de Paulin. Constance irrité les exila tous

les deux dans la Phrygie. Malgré de si puissantes protections sur le trône des Césars et dans les palais épiscopaux, l'arianisme fit peu de progrès dans le sud de la Gaule; s'il avait la force de l'autorité visible pour lui, la puissance réelle qui réside dans la vérité lui faisait défaut, et cette absence préparait sa ruine. La réaction s'opéra... Plusieurs des évêques, qui s'étaient montrés si faibles à Arles et à Béziers, puisèrent de l'énergie dans la persécution même d'Hilaire et de Rhodanius, et retournèrent à l'orthodoxie au moment où l'hérésie paraissait triomphante. Toutefois, le principe ennemi de l'Eglise allait revêtir une nouvelle forme, ou plutôt revenir à ses premières violences pour lui livrer un dernier assaut [a].

Pendant le cours de ces perturbations religieuses, Constance avait eu l'imprudence d'ouvrir la frontière du nord aux barbares et ne pouvait plus les refouler au-delà du Rhin; répandus dans les provinces, ils les ravageaient sans obstacles. Les gouverneurs, qui profitaient de cet état de désordre pour exercer leurs concussions, aggravaient la misère publique. Trop faible pour résister à tous ces éléments de dissolution, Constance associa son neveu Julien à l'empire.

Le début de l'administration de Julien fit espérer d'abord un grand homme; il punit certains concussionnaires, effraya les autres par sa sévérité, notamment Numérius, gouverneur de la Narbon-

[a] Masdeu, *España Romana*, l. viii. — Florez, *España sagrada*, liv. iii et suiv. — Sulpice Sévère, *Hist.* l. ii. — Dom Vaissette, t. I, p. 211.

naise ; il chassa les Allemands derrière le Rhin (357) et mit un temps d'arrêt à leur invasion. Il compléta même cette ère de restauration universelle en protégeant les évêques catholiques. Il rappela ceux qui avaient été exilés par Constant; saint Hilaire, Paulin, rentrèrent dans leurs diocèses et peu à peu le clergé narbonnais et novempopulanien effaça les traces funestes des abjurations d'Arles et de Béziers.

Constance, irrité, voulut lui retirer le commandement des troupes; mais elles restèrent fidèles à Julien, qu'elles proclamèrent empereur, et la mort de Constance vint raffermir l'autorité du nouveau César. Rien n'aurait terni sa gloire, s'il n'avait à son tour ambitionné le titre d'apostat et de persécuteur; la guerre qu'il fit au christianisme fut de courte durée, mais elle dépassa celle de son prédécesseur, et rappela celle de Néron et de Dioclétien. Constance n'avait frappé que les évêques dans leur orthodoxie; Julien persécuta les plus humbles fidèles, et s'acharna contre les autels au profit de l'idolâtrie.

Pour bien apprécier les effets de ses fureurs dans les Pyrénées, peut-être faudrait-il se rendre compte de l'état du christianisme dans ces montagnes. Assez régulièrement organisé dans les cités d'Aquæ Tarbellicæ (Dax), de Bénéarnum, de Lugdunum, de Pampelune, de Saragosse, d'Osca, de Llérida ; plus puissant encore à Narbo, à Gérona et à Tarragona, il ne s'était que faiblement répandu dans les vallées des hautes montagnes, où quelques ermites se réfugiaient pour fuir le monde et préparer la vie mo-

nastique. A la voix de Julien, les prêtres des cités furent chassés de leurs temples, les autels du Christ profanés, et les idoles reprirent orgueilleusement leurs places aux applaudissements des passions honteuses qu'elles déifiaient. Le sang des chrétiens coula de nouveau, et ceux qui cherchaient leur retraite dans les forêts ne purent pas toujours échapper au fer des fanatiques... C'est probablement à cette persécution qu'il faut faire remonter le massacre de sainte Liberate et de saint Girin, premiers martyrs des *Turbati*, décapités, l'une dans la forêt de Montus, l'autre sur les bords de l'Adour, près de Tarbes, où leur sang laissa des traces qui ne devaient plus s'effacer[a].

Cependant le fanatisme de Julien, si funeste dans les centres populeux, fut peut-être favorable aux progrès de la religion dans les hautes vallées des montagnes : les prêtres expulsés durent y chercher un asile. Les mêmes ressentiments, les mêmes malheurs rapprochent les victimes de la même tyrannie. Appuyés par cette auréole de la proscription, ils firent quelques conversions parmi ces populations encore si étrangères à la civilisation romaine.

Quand nous retrouverons plus tard, au sein des solitudes les plus reculées, de nombreux solitaires, retirés dans de modestes chapelles de chaume, rappelons-nous que les persécutions de Julien les y avaient exilés. Cet empereur, mort en 363, fut rem-

[a] Davezac Macaya, *Hist. de Bigorre*, t. I, p. 68.

placé par Jovien, qui prit à tâche de réparer les maux de l'Église. Valentinien, son successeur, continua la même politique. Les barbares pesaient de plus en plus sur les frontières du nord; il se fixa dans les Gaules pour être plus à portée de les repousser...

Gratien le remplaca peu d'années après, et de nouvelles épreuves furent réservées au christianisme... La Gaule et l'Espagne se relevaient à peine de la persécution de Julien; les lettres reprenaient un nouvel élan sous d'illustres professeurs tels que Ausone de Bordeaux, Sédatus de Toulouse, et Marcellus, grammairien de Narbonne, lorsque les Priscillianistes soulevèrent leurs erreurs en Espagne et les répandirent dans la Tarraconaise et le midi de la Gaule. Fille des Manichéens et des Gnostiques, cette hérésie fut ouvertement adoptée par Priscillien, évêque d'Avila, qui la rajeunit au point de lui donner son nom (380); mais un concile se réunit à Cæsar Augusta (380); les évêques espagnols, narbonnais et aquitains, y siégèrent au nombre de douze, sous la présidence de Patronus, évêque de cette ville, et condamnèrent l'hérésie... L'empereur Gratien approuva le décret, et les Priscillianistes durent abandonner l'Espagne; cependant leur chef Priscillien traversa les Pyrénées, sous prétexte de se rendre auprès du pape Damase, et pénétra dans l'Aquitaine... Ses dehors apostoliques trompèrent quelques chrétiens, notamment à Elusa, et de nombreux disciples se répandirent dans le reste des Gaules. Gratien lui-même, séduit par leurs in-

trigues, retira son décret d'expulsion, et leur permit de rentrer en Espagne. Les évêques de cette province, effrayés des conséquences de cet acte de faiblesse, veulent en prévenir les dangers; ils se réunissent à Tolède, sous la présidence de Patronus, et condamnent de nouveau Priscillien. Gratien n'était plus sur le trône. Maxime venait d'usurper la pourpre dans la Grande-Bretagne (383), de faire révolter les Gaules et d'assassiner Gratien à Lyon; les Priscillianistes crurent trouver un appui auprès du nouveau tyran; mais loin de protéger les sectaires, il fit tenir un concile à Bordeaux, et leur condamnation fut renouvelée (384).

Dirigé par l'évêque espagnol Ithace, l'empereur poussa la rigueur jusqu'à faire trancher la tête à Priscillien et à plusieurs de ses adhérents. Cette sévérité, contraire aux principes de l'Eglise, fut blâmée par le pape Syrice, par saint Martin de Tours, par plusieurs évêques, et les conciles vinrent à leur tour confirmer la règle : *Ecclesia abhorret à sanguine*[a].

La tolérance ecclésiastique devait avoir raison contre la rigueur impériale. L'exécution des chefs Priscillianistes, loin d'éteindre l'hérésie, contribua à la faire renaître sous une forme plus dangereuse. Le concile de Tolède, dont nous venons de parler, avait décrété le célibat ecclésiastique. Vigilantius, prêtre de Barcelone, s'éleva contre cette mesure, et ses prédications donnèrent naissance à

[a] Sulpice Sévère, *Historia*, lib. II. — Florez, *España sagrada*, XIV. — Tillemont, *Mémoires*, t. VIII.

une nouvelle erreur, qui, entée sur le priscillianisme, envahit rapidement la Tarraconaise et la Narbonnaise.

Cette invasion ne pouvait se présenter dans des circonstances plus regrettables. Saint Paulin, l'ami d'Ausone, venait de se fixer dans sa maison de campagne d'Ebromagus, entre Carcassonne et Narbonne, et concourait par son ardeur évangélique à éteindre les dernières lueurs de l'idolâtrie dans cette contrée. Sulpice Sévère, son ami, et plus tard son collègue de béatification, travaillait au même résultat. Né dans la Narbonnaise et retiré dans sa villa de Primuliac, entre Narbonne et Toulouse, il inaugurait la vie monastique avec quelques hommes d'élite, éloignés comme lui du monde [a]. Un autre saint Sévère, originaire de Syrie, porté par une tempête à l'embouchure de l'Hérault, à deux milles d'Agde, demandait à l'évêque Béticus l'autorisation de bâtir un monastère près de Saint-André d'Agde, et y réunissait trois cents moines, avec saint Maixent d'Agde [b]. Enfin les anachorètes avaient pris une telle extension dans la Tarraconaise, que le concile de Cæsar-Augusta (380), effrayé de voir un si grand nombre d'hommes pieux s'enfoncer dans la solitude, et diminuer ainsi les rangs du clergé, avait condamné ces ermites à être retranchés du sein de l'Eglise et à n'y rentrer qu'après une sévère pénitence [c].

[a] Dom Vaissette, t. I, p. 217.
[b] Ibidem, p. 333.
[c] *Concile de Cæsar-Augusta*, c. 6.

Les circonstances politiques hâtaient à leur tour la victoire du christianisme.

L'empereur Valentinien II venait d'être assassiné par Arbogaste, et Théodose le Grand, vainqueur à son tour de l'usurpateur, réunissait sous son sceptre les empires d'Occident et d'Orient (395). Avant de mourir, il partagea l'empire entre ses deux fils, et Honorius obtint l'Occident, sous la tutelle du grand Stilicon.

Le règne de cet empereur devait compléter, à la fin du IVe siècle, la grande restauration commencée par Constantin à son commencement. Les Gaules renfermaient encore un grand nombre de statues, réfugiées comme ornements dans les jardins, les places publiques, les amphithéâtres, les bains... Des autels, des temples s'élevaient encore çà et là, et, quoique abandonnés, ils recevaient les prières de quelques vieux fanatiques. Honorius ordonna le renversement de tous ces objets d'idolâtrie.

Les chrétiens, trop zélés peut-être, exécutèrent cet édit avec une ardeur brutale, auprès de laquelle les objets d'art et d'architecture ne trouvaient ni grâce, ni merci. L'empereur dut mettre un frein à ces aveugles mutilations ; il voulait supprimer les idoles, mais non les mettre en poussière. Par un nouvel édit, toutes les statues, même celles qui ne faisaient qu'orner les thermes, les théâtres et les maisons de campagne, furent enlevées avec soin de leurs piédestaux et mises en dépôt dans des lieux écartés. Les intérêts de l'art furent ainsi sauvegardés comme ceux du christianisme.

C'est donc à cette époque qu'on peut faire remonter le renversement officiel des derniers vestiges du polythéisme, dans la Tarraconaise et la Narbonnaise; mais on ne saurait en étendre les conséquences aux restes des Pyrénées, qui vécurent longtemps encore dans un état de transition, pendant lequel le christianisme et l'idolâtrie se partagèrent les croyances. La révélation ne tarda pas cependant à prendre le dessus dans les vallées de l'Adour et du Gave, chez les Bénéarni et les Turbati.

Le patriarche de Trèves, Léonce, venait d'envoyer l'apôtre Julien prêcher la foi dans les Pyrénées. Léonce était aquitain, peut-être béarnais; il ne crut pouvoir mieux payer sa dette de reconnaissance envers son pays, qu'en lui révélant les lumières de l'Evangile.

Arrivé sur les bords du Gave, Julien obtint des succès si rapides, qu'il put fonder chez les *Bigorrenses* un siége nouveau, désigné sous le nom de Novella, à côté de l'évêché fondé par Antonomarius. Saint Justin, dont l'existence est plus authentique que celle d'Antonomarius, occupait Novella à la fin du IVe siècle. Moitié solitaire, moitié prélat, il se retirait fréquemment dans la vallée de Barèges, et cette circonstance a porté quelques historiens à lui refuser le titre d'évêque; mais on se tromperait étrangement si l'on cherchait dans les dignitaires de ces temps primitifs le caractère imposant de leurs successeurs; les mœurs si simples des premiers chrétiens, leur horreur de la corruption romaine, leur inspiraient

pour la solitude cet attrait qui préparait la vie monastique, et allait lui donner bientôt un si vaste développement.

Nous avons vu saint Sulpice mener cette existence à Primuliac. D'autres prêtres de la lisière des Pyrénées, notamment saint Didier, Ripaire, Sisinnius, Minerve et Alexandre, dans le Toulousain, paraissent avoir eu le même genre de vie dans des chaumières élevées autour des tombeaux des martyrs [a].

Plus d'un évêque, à cette époque, aimait à se réfugier dans les grottes et les forêts, à sacrer diacres ceux de ses disciples que l'opinion publique désignait à ces éminentes fonctions; et ces nouveaux confesseurs allaient à leur tour évangéliser des vallées nouvelles. Des pontifes ainsi improvisés, qui n'avaient pour siége épiscopal qu'un oratoire, pour palais qu'une cabane, pour mitre et pour crosse qu'un bonnet de laine et un bâton, n'ont pas dû laisser de traces historiques aussi éclatantes que ceux qui souffrirent le martyre ou préservèrent leur diocèse de quelque grande catastrophe; mais leur caractère épiscopal n'est pas moins réel pour être resté plus modeste. Saint Justin fut de ce nombre, et nous ne devons pas hésiter à lui conserver le titre d'évêque.

Nous n'éprouvons pas plus d'hésitation à l'égard de saint Valère, premier évêque de Conserans, malgré le vague de la tradition qui le fait vivre à la fin du IVe siècle; la chapelle que la piété de ses

[a] Dom Vaissette, t. I, p. 216 à 218.

contemporains éleva sur son tombeau est une preuve suffisamment authentique à nos yeux.

Ainsi le christianisme pénétrait dans la société gallo-romaine par tous les pores, et refoulait dans l'oubli les souvenirs du polythéisme... Or, ce fut au milieu de cette régénération universelle que Vigilance abandonna le sanctuaire, et répandit ses erreurs (403).

Né à Calagurris, chez les Garumni, et d'abord simple domestique de Sulpice Sévère, il avait été envoyé dans les environs de Barcelone pour surveiller une exploitation rurale. Son intelligence l'ayant fait ordonner prêtre, il se lia avec saint Paulin qui lui donna une mission auprès de saint Jérôme, et ce fut au retour de ce voyage qu'il aggrava son opposition au célibat des prêtres en décriant la doctrine du célèbre solitaire. Rentré dans sa patrie, il propagea rapidement ses principes chez les Convenæ. Saint Jérôme, averti par Ripaire et Didier, prêtres de cette province, écrivit, pour combattre l'hérésiarque, des lettres qui sont demeurées des chefs-d'œuvre (404), et saint Exupère, appuyé par Innocent Ier, expulsa Vigilance du diocèse de Toulouse [a].

[a] Marca de P. — Dom Vaissette, t. I, p. 220 et 221.

CHAPITRE III.

INVASION VANDALE.

Son début (406). — Délivrance de Toulouse. — Les Vandales repoussés des Pyrénées orientales. — Ils ravagent la Novempopulanie. — Résistance des Bigorrais. — Discorde des Romains. — Passage des Vandales en Espagne. — Saint Exupère.

Cependant cette mer immense de la Barbarie, qui depuis un siècle élevait ses flots sur la ligne du Rhin et du Danube, ne cessait de battre en brèche les frontières de l'empire ; les Bourguignons, les Suèves, les Vandales et les Alains, rompirent enfin la digue que leur opposaient les légions romaines, et vinrent fondre comme un torrent sur la Gaule cisalpine (405). Stilicon les attendait ; il reçut leur choc et les repoussa avec tant de vigueur qu'ils durent rentrer en désordre dans la Germanie.

C'en était fait de l'invasion des barbares pour quelques siècles encore, si Stilicon avait su résister à l'orgueil de son triomphe; mais il voulut profiter de sa gloire pour détrôner Honorius, et il ne craignit pas d'invoquer l'aide de ces mêmes barbares sur lesquels il venait de renouveler le carnage de Marius ; il leur ouvrit lui-même les barrières du Rhin et ils se précipitèrent sur la Gaule.

Les Vandales, mêlés aux Alains et aux Suèves,

rencontrèrent sur leur passage la peuplade Franke établie déjà dans les plaines de la Saade ; ils la refoulèrent, et, ne trouvant plus d'obstacle, ils traversèrent la Gaule jusques sous les murs de Tolosa.

Une profonde consternation régnait dans la Narbonnaise et la Novempopulanie. Toulouse, malgré sa formidable enceinte, n'osait pas offrir une résistance qui pouvait amener sa destruction ; mais elle avait mieux que des armes pour se défendre, elle avait un grand homme dans ses murs : saint Exupère eut recours à la prière, et les barbares, émus à l'aspect des chrétiens qui promenaient processionnellement les reliques sur les remparts, abandonnèrent leur proie et se répandirent dans la Narbonnaise et la Novempopulanie.

La plupart des villes, mal défendues, tombèrent emportées par cet ouragan ; les riches villas, que nous avons vues dispersées dans les plaines fertiles, disparurent sous leurs pas. Monuments et populations partagèrent le même sort. Tous ceux qui purent leur échapper par la fuite se cachèrent dans les bois et dans les cavernes. Les Pyrénées, refuge éternel de tous les persécutés, recueillirent le plus grand nombre. Les Vandales ne les y poursuivirent pas; pressés par d'autres peuples germains dont ils n'étaient que l'avant-garde, ils avaient hâte de piller la Gaule en courant, pour atteindre les premiers cette Espagne dont on leur avait vanté les richesses. Aussi, dans leur farouche empressement, négligeaient-ils l'attaque des villes fortes qui pouvaient leur offrir de la résistance : Augusta, Elusa,

Lactora, Aquæ-Tarbellicæ, Lugdunum, Lapurdum, Bénéarnum, Ruskino, Narbo, surnagèrent après cette inondation comme des îlots épargnés par les flots.

Les barbares abandonnèrent enfin ces provinces, et se dirigèrent vers les Pyrénées orientales pour atteindre la voie depuis si longtemps ouverte aux armées romaines. Ils croyaient la trouver sans défense, elle n'avait jamais été mieux gardée. Didyme et Vérénian, deux chefs gallo-romains, s'étaient mis à la tête des populations indigènes. Ils ne voulaient pas que des sauvages, vêtus de peaux de cheval et de loup, coiffés de mufles d'animaux, armés de bâtons ferrés, de crampons et de frondes, franchissent les portes de l'Espagne, dont la garde leur était confiée; ils se postèrent aux cols de Pertus et de Panissas, et lorsque l'ennemi tenta de les traverser, ils se dressèrent sur la crête des montagnes avec de grands cris; et les quartiers de rochers et les fûts de sapin croulèrent sur les Vandales qui reculèrent étonnés.

Exaspérés par cet échec, ils jurèrent de se venger atrocement sur le midi de la Gaule; ils n'avaient fait que le ravager en passant, ils le parcoururent cette fois dans tous les sens, et organisèrent, avec une sorte de méthode, le pillage et le massacre. La ville de Ruskino, qui probablement possédait un évêché, reçut leur premier coup, et tomba pour ne plus reparaître.

[1] Dom Vaissette, t. I, p. 228 et suiv. — Montlezun, *Hist. de Gascogne*, t. I, p. 124 et suiv.

Les plaines de l'Aude, de la Garonne et de l'Adour, éclairées par l'incendie, retentissaient des sanglots des victimes et des hurlements des bourreaux; toutes les villes épargnées à la première invasion furent renversées. La riche et puissante Élusa, Dax, Lactora, Augusta disparurent, quelques-unes même pour ne se relever jamais, notamment Oppidum Novum dont on n'a pas retrouvé les traces. Benearnum, Illuro éprouvèrent aussi de grands désastres. Lugdunum fut peut-être la seule qui triompha de la fougue déréglée de ces dévastateurs, grâce à la foree de sa position, à l'énergie et au nombre de ses habitants augmenté par les fugitifs de la plaine.

Didyme et Vérénian eurent plus d'un imitateur ; des chefs énergiques se mirent à la tête des populations, et le clergé fournit son contingent de défenseurs. L'histoire a conservé les noms de saint Sever, confesseur des Bigorrais et de ses deux amis, Adrien et Géronce. Renfermés dans le fort de Palestrium sur l'Adour, ils le défendirent avec une énergie qui fit obtenir à Adrien le titre de *Rex*. Cependant une nuée de Vandales vint renouveler l'assaut de Palestrium; le château fut pris, et saint Sever et Adrien, atteints dans la plaine, périrent avec les compagnons qui s'étaient groupés autour d'eux. Géronce, absent au moment de cette seconde attaque, apprit leur mort aux environs de Toulouse; il accourut dans le Bigorre, réunit une nouvelle armée sous le commandement de cinq prêtres, et marcha contre les Vandales. Mais les Bigorrais n'avaient plus de forteresse, depuis la destruction

de Palestrium : attaqués en rase campagne, ils furent dispersés, égorgés, et Géronce, lui-même, blessé grièvement, mourut, trente jours après, entre les bras de Clair et de Justin, ses disciples. Ainsi les chrétiens avaient à peine enseveli saint Sever, près du lieu où il avait perdu la vie, que Clair et Justin creusaient, la nuit, une autre tombe pour saint Géronce. Lorsque les barbares se furent éloignés, ils prirent ses reliques et les transportèrent dans le Conserans, sur les bords du Salat; ils élevèrent un oratoire sur sa tombe, et posèrent ainsi la première pierre de la ville de Saint-Girons. Quant à saint Sever, son souvenir joua plus tard un rôle historique, car, chaque année, au dire de Grégoire de Tours, les lis, placés sur son tombeau, s'épanouissaient le jour anniversaire de son martyre [a].

Enhardis par ces sanglants exploits, des Vandales remontèrent les gorges des Pyrénées pour compléter le pillage des dernières villas; peut-être aussi pour chercher quelque route ignorée qui pût les conduire en Espagne. Ce fut dans ce dernier effort que les établissements thermaux célébrés par Pline, ces bains de marbre, où les riches gallo-romains venaient passer la chaude saison, tombèrent à leur tour. Les fugitifs, incessamment poursuivis, se retranchèrent alors dans les rochers et jusques dans les forêts et les grottes; mais les Vandales sentaient leur proie comme le tigre et le chacal; conduits à l'entrée des souterrains par cet instinct féroce, ils y

[a] Montlezun, *Hist. de Gascogne*, t. I, p. 228 et suiv. — Idatius, *Chron. ad an.* 409. — Zozime, VI, 3, 4, 5, — Davezac Macaya, t. I. — Montlezun, t. I, p. 132, 133.

enfermèrent leurs victimes, et les condamnèrent à mourir de faim en élevant d'épaisses murailles à l'ouverture de ces excavations. Aujourd'hui le voyageur s'arrête, épouvanté, devant les ossements humains qui couvrent le sol de plusieurs de ces vastes cavernes. Nous citerons celle de Lourdes et celle de Lombrives dans l'Ariége. La première conserve encore la muraille qui clôtura son ouverture, ainsi que le terrassement extérieur qui devait y retenir les eaux, afin de fermer plus hermétiquement le tombeau des réfugiés.

A quel autre événement que l'irruption Vandale pourrait-on attribuer ces vastes gisements de débris humains? L'invasion romaine ne fut pas assez violente dans les Pyrénées pour produire de pareils actes d'extermination; la conquête des Visigoths ne le fut guère davantage. Les Francs n'atteignirent jamais l'intérieur de ces montagnes. Les guerres des Albigeois ne pénétrèrent pas si avant dans les pays de Foix et de Bigorre; celles des calvinistes enfin sont trop rapprochées de nous pour que l'histoire n'en eût pas transmis le souvenir.

Les Vandales, toujours dans l'attente d'une occasion qui leur ouvrît les portes de l'Espagne, ne restèrent pas moins de trois ans dans la malheureuse Novempopulanie. A la fin de cette invasion désastreuse, cette province ne conservait ni population, ni monuments.

Tous les habitants qui n'avaient pu atteindre le refuge des Pyrénées, avaient été distribués aux vainqueurs comme esclaves; ceux que leur faiblesse

physique rendaient impropres au travail avaient été massacrés ou abandonnés dans les bois. Les meubles, les vases, les ustensiles, les métaux de toutes sortes, si prodigués dans les habitations gallo-romaines, entassés maintenant sur les chariots des pillards, faisaient crier les roues et ployer les essieux; c'était, selon la belle expression de Châteaubriand, *comme un immense déménagement du monde*[1].

Le christianisme, détruit dans ces contrées, avait perdu ses prêtres et ses églises. Tous les premiers évêchés d'Eauze, de Lectoure, d'Auch, de Dax, de Bénéarnum, de Novella (Bigorre), n'existaient plus; les villes de Narbonne, Lapurdum, Lugdunum, avaient seules résisté; partout ailleurs on ne voyait que ruines et champs incultes envahis par les ronces, les loups et les oiseaux de proie. Cette terre désolée revenait à l'état sauvage qui avait précédé l'arrivée des Ibères.

« Quand l'Océan entier, dit un auteur contem-
» porain, aurait inondé les Gaules, il n'aurait pas
» égalé les ravages des Vandales. Nos bestiaux, nos
» fruits et nos grains enlevés, nos vignes et nos oli-
» viers arrachés, les maisons de campagne détruites:
» tel est l'aspect lamentable que présente notre
» province. Encore n'est-ce là que la moindre par-
» tie de nos maux : les châteaux bâtis sur les ro-
» chers, les villes fortes, les bourgs assis sur les
» montagnes, n'ont pu garantir leurs habitants de la
» fureur de ces barbares... Le sacré n'a pas été

[1] *Études historiques.*

» plus épargné que le profane, la faiblesse de l'âge » pas plus que celle du sexe. Hommes et enfants, » lie du peuple ou gens considérables, tout est » tombé sans distinction, victime de leur glaive. » Les temples ont été brûlés, les vases sacrés en- » levés, les vierges, les veuves et les solitaires ont » été pour eux un objet préféré de profanation[1]. »

Pendant cette longue destruction de la Novempopulanie, il est probable que les Vandales, toujours si impatients de pénétrer en Espagne, essayèrent de franchir les Pyrénées occidentales, d'un accès moins difficile que celles de la Narbonnaise; mais cette partie de la chaîne leur opposait les énergiques Cantabres que la civilisation romaine n'avait jamais énervés. Dans ce danger commun, ces populations eurent même la prudence de se rapprocher du patrice Constance, chef de la milice impériale; les deux peuples fortifièrent Lapurdum, ainsi que la ligne de la Nive et de la Nivelle, et les Vandales durent renoncer à toute tentative sur ce point.

Pendant ces trois années de désastre, que faisaient donc les Romains dont on n'avait pas aperçu les légions? Un simple soldat, Constantin, enivré du nom qu'il portait, se révoltait contre Honorius, dans la Grande-Bretagne, et envahissait les Gaules à la tête des troupes qui l'avaient proclamé. Honorius lui avait inutilement opposé Sarus : ce dernier, défait devant Valence, lui avait abandonné la libre possession des Gaules.

[1] *Carm. de Provid.*

On eût dit que Constantin n'était pas fâché de voir les Vandales lui préparer un triomphe plus facile en appauvrissant la Narbonnaise et l'Aquitaine. Jaloux des succès remportés sur ces barbares par Didyme et Vérénian, il considéra leur résistance comme une révolte contre son autorité; craignant que ces chefs ne profitassent de leur empire sur les populations pyrénéennes pour se rendre indépendants, il envoya son fils Constant les attaquer dans le Roussillon. Constantin, il est vrai, avait un autre intérêt politique à les déloger des Pyrénées; il voulait laisser les portes de ces montagnes ouvertes aux Germains, dont le séjour dans le midi de la Gaule commençait à l'inquiéter. Il préférait voir le torrent s'écouler vers la Tarraconaise, pour y ébranler l'autorité de Géronce qui venait de s'y déclarer indépendant.

Il faut d'ailleurs le reconnaître, l'arrivée des Vandales avait complétement disloqué l'administration romaine : les peuples abandonnés par les empereurs s'étaient habitués à s'organiser eux-mêmes pour se défendre. Les anciennes tribus gauloises, bouleversées par les Romains, reprenaient leur existence en plaçant à leur tête leurs citoyens les plus considérables et les plus courageux. Didyme et Vérénian avaient inauguré cette révolution politique; il était temps d'en arrêter les progrès. Les deux chefs montagnards, atteints par Constant dans le Roussillon, furent battus en bataille rangée, faits prisonniers, et l'organisation des indigènes pyrénéens, qui avaient fermé l'entrée de l'Espagne aux barbares, se trouva momentanément détruite; ce qui

fait dire à Orose *que Constant retira la garde des Pyrénées aux fidèles paysans chargés de les défendre.*

Après cette expédition, Constant voulut passer dans la Péninsule pour la conquérir au nom de son père; il remit la garde des forteresses romaines du Perthus et de la Massane à ses troupes régulières; mais les cohortales, qui ne faisaient plus du métier des armes qu'une spéculation pour élever ou renverser les empereurs, abandonnèrent son parti et embrassèrent celui de Géronce. Vivement pressé par les armes de l'empereur, ce dernier se vit réduit à la dure nécessité d'appeler à son aide les Vandales des Gaules, car les barbares devenaient les auxiliaires obligés de tous les usurpateurs. Géronce gagna les garnisons du *summum pyrenæum;* les Germains, traînant leurs innombrables chariots chargés des dépouilles de la Novempopulanie, n'eurent qu'à se présenter pour franchir les portes qu'on leur ouvrait, et entraîner même les soldats romains avides de prendre part au pillage de l'Hispanie (409).

Cette dernière convulsion de l'invasion vandale délivra définitivement le plateau pyrénéen gaulois de ces féroces pillards. Cependant la Novempopulanie conserva quelques Alains, qui finirent par vivre en paix avec les débris de la population indigène. Le christianisme et la civilisation allaient pouvoir respirer et reprendre racine au milieu des ruines. C'était le tour de l'Espagne de subir les horreurs du fléau... La Tarraconaise envahie par Gunderic, chef des Vandales, par Atace, chef des Alains, et Hermanric,

dux des Suèves, vit tomber ses cités, ses riches villas, et disparaître ses monuments. Cependant les villes les plus fortes, protégées par leur situation, comme Gironne et Lérida, paraissent avoir résisté ; mais Ampurias, Ausone, furent sinon détruites, du moins démantelées et rançonnées. Encore les Germains n'exerçaient-ils leurs ravages qu'en courant : une impatience convulsive les poussait vers l'extrémité de la Péninsule [a].

Si les basiliques subirent un pillage sacrilége, les évêchés de Barcelone, Lérida, Gironne, Saragosse, Pampelune, Tarragone, Vic, Ampurias, restèrent du moins debout ou se relevèrent rapidement, et conservèrent assez de prêtres pour ne pas interrompre la prédication de la parole de Dieu. De toutes les peuplades qui formaient la confédération vandale, à leur arrivée dans les Gaules, Quades, Sarmates, Alains, Suèves, Gépides, il ne restait guère à leur entrée en Espagne que les Suèves et les Vandales. Avant de quitter la Tarraconaise, pillée par Indevis, les deux peuples tirèrent au sort le continent hispanique : la Galice échut aux premiers et les provinces plus méridionales aux seconds qui les envahirent et leur imposèrent leur nom (la Vandalousie); la Tarraconaise seule resta aux Romains.

Nous avons peu de détails sur l'établissement des deux races barbares dans le sud et dans l'ouest; mais la guerre d'extermination à laquelle elles s'étaient

[a] Orosius, *Hist.* l. VII. — Zozimus, l. V. — Idatius. — Isidore.

accoutumées dans les Gaules, fait aisément comprendre que les populations celtibères et cantabres durent être violemment refoulées vers les Pyrénées, pour leur faire place. Leur situation géographique, à partir de cette époque, ne permet pas de douter de ce mouvement, car la lutte des nouveaux habitants du centre contre les Cantabres sera cantonnée désormais dans les montagnes des sources de l'Èbre et les Pyrénées. On peut se rendre compte de ce refoulement : si les Romains parvenaient à vivre en paix avec les indigènes, les barbares attachés à une tactique toute différente, les Vandales et les Suèves surtout, ne toléraient autour d'eux que des esclaves, et ce n'étaient pas de telles conditions que les fiers Cantabres pouvaient accepter.

L'Empire, arrivé à ses dernières couvulsions, s'acharna à ajouter la guerre civile aux invasions étrangères. Géronce qui venait d'introduire les Germains en Espagne, en haine de Constantin, fit proclamer Maxime, et Constant, obligé d'abandonner la Tarraconaise, traversa les Pyrénées avec les débris de ses légions et rejoignit son père Constantin à Arles. Aussitôt Géronce confia la défense de l'Espagne à Maxime et se mit à la poursuite de Constant; il franchit les montagnes à la tête d'une armée puissante, s'empara de Narbonne, parcourut la province en vainqueur et contraignit Constantin et Constant à implorer le secours des Franks et des Allemands. Ce fut dans ces circonstances que le patrice Constance, que nous avons laissé sur la ligne des Pyrénées occidentales, assaillit l'armée

de Géronce aux environs du Rhône et la dispersa; puis attaquant Constantin à Arles, il détruisit l'armée franke qui venait à son secours, s'empara de la ville et envoya Constantin et Constant prisonniers à Honorius. Cette double victoire remit la Narbonnaise et toute la Gaule sous l'obéissance de l'empereur légitime. Mais, restauration passagère! à peine Constance avait-il délivré les Gaules des usurpateurs qui se les disputaient, qu'il se trouva en présence des Visigoths[a].

Cependant les désastres des barbares, que les peuples avaient considérés d'abord comme un fléau de Dieu, n'avaient pu éloigner les Gallo-Romains des vices énervants et des souvenirs du paganisme que Salvien et Sidoine Apollinaire leur reprochent si éloquemment dans leurs lettres... Saint Exupère lui-même, le libérateur de Toulouse, fut payé de ses services éclatants par la plus noire ingratitude. Les Toulousains retombèrent dans de si coupables désordres, que le saint évêque ne put en supporter la vue; il abandonna son diocèse et se réfugia dans les Pyrénées, vaste solitude où l'âme pouvait se recueillir en paix. Son père et sa mère cultivaient quelques arpents de terre, sur les bords de la Neste, dans la vallée d'Aure, près du lieu où s'éleva plus tard la ville d'Arrau. Exupère vint chercher le calme dans leur chaumière isolée. A peine avait-il repris le costume et les travaux des champs, que les Toulousains éprouvèrent la rigueur de cette disette qui,

[a] Zozime, liv. v. — Orose. — Idace. — Olympiodore.

dans le nord, réduisit les peuples à se disputer le lait de la jument, de la chienne et de la chatte[a].

« Alors, dit Guillaume de la Peyrière, dont nous » citons le recit touchant et naïf, les Tolosains » furent inspirés de la grâce de Dieu, à chercher leur » prélat, et pour envoyer leurs plus faconds ora- » teurs par tout le monde pour le quérir; lesquels » perlustrant les Espagnes, la Gaule, les monts » Pyrénées et autres lieux, rien ne trouvèrent et » pour ce revenoient à Tolosa, comme hors d'espoir, » et en revenant passèrent devant le saint homme » où il étoit en priant Dieu dévotement et tenant vie » d'ermite, et se logèrent en un lieu près, et par » longs soupirs et regrets disoient telles paroles sem- » blables : O Exupère, notre père, nous te prions in- » stamment qu'il te plaise nous donner secours en » cette fière bataille. Hélas! il nous est incertain que » devons faire. » — « Et d'aventure, la mère de » saint Exupère étoit tout près, laquelle notoit bien » tout et quand elle oyt nommer son fils elle dit aux » orateurs : Celui que demandez est ici derrière en » ces champs avec son père, c'est celui qui est » évesque de Tolosa, et à ceste heure touche les » bœufs de l'aiguillon avec son père. — Les messagers » voyant leur seigneur, prirent course avec grande » joie, vinrent et le saluèrent humblement, en le » priant qu'il lui plaise retourner à Tolosa; laquelle » chose refuse en disant que le peuple de Tolosa » estoit endurci et obstiné en son péché. Ce nonob-

[a] Grégoire de Tours, *Hist.* liv. III, c. 7.

» stant, les orateurs comme bien appris, de rechef
» supplient le saint homme, en luy racontant le
» grand amour qu'avoient les Tolosains envers luy
» et pareillement la cruelle famine qui estoit par tout
» Tolosa, et pour cela, le saint homme répondit fer-
» mement qu'il étoit autant possible que jamais re-
» tournast à Tolosa, comme estoit possible que le
» baston qu'il tenoit ez mains pour toucher les
» bœufs florist et verdoyast; et ces paroles dites, in-
» continent ledit baston commence à florir, et pour
» ce le saint homme promit retourner à Tolosa; il
» se départit de ses parens, non sans grande lamen-
» tation. Ainsi s'en retourna saint Exupère à Tolosa,
» auquel les Tolosains vinrent au devant avec grande
» procession et chantant hymnes [a]. »

Cette légende, que les peintures murales de l'église de Blagnac, près de Toulouse, retracent encore dans toute sa naïveté, nous a paru jeter un reflet ineffable sur le tableau désolé de l'invasion vandale mêlée aux craquements de l'empire.

L'exemple d'Exupère fut imité sur plus d'un point : les prêtres et les évêques, un moment chassés de leurs paroisses et de leurs évêchés par le malheur des temps, revinrent prendre place à la tête des populations, pour relever les ruines des temples et renouer les liens rompus de la société.

Mais, au milieu de ce mouvement énergique de restauration catholique, appuyée sur les souvenirs du monde romain ébranlé, une nouvelle invasion,

[a] Guillaume de la Peyrière, *Gestes Tolosains.*

celle des Visigoths, inonda les Gaules et vint détruire, sans retour, l'autorité romaine.

Nous avons débuté, dans cette histoire, par l'exposé rapide des premières émigrations des Celtes et des Ibères ; à ces mouvements désordonnés et par masses qui jetaient les nations entières les unes sur les autres, et produisaient comme un déversement complet d'une société barbare sur une société mal ébauchée, nous avons vu succéder les conquêtes toutes différentes des Grecs et des Romains ; conquêtes lentes et méthodiques d'un peuple peu nombreux, mais tacticien et persévérant, chez des peuples moins civilisés, sans gouvernement stable et sans direction politique... Nous avons vu la civilisation, les sciences, les arts, le luxe, pénétrer peu à peu dans les rangs des vaincus et les assimiler à leurs conquérants. Cette période est arrivée à son terme. Nous revenons, avec les Vandales, par une de ces rotations fatales de l'humanité, à la première époque des irruptions des Celtes et des Ibères. Les races vont rouler à nos yeux tout entières sans but et sans ordre, comme les flots aveugles d'une mer débordée. Elles se culbuteront les unes les autres, chacune portant son œuvre de destruction ; la barbarie succédera à la barbarie, la civilisation romaine sera partout détruite, et le monde retournera à son point de départ.

Néanmoins, au milieu de cet immense cataclysme, tenons les yeux fixés sur les Pyrénées ; c'est là, dans les vallées les plus éloignées, que les Gallo-Romains fugitifs apporteront les débris de leur législation ;

de leurs franchises. Chaque gorge formera une véritable cité indépendante avec ses magistrats élus, ses lois, sa milice. Tournons aussi notre attention sur la république chrétienne ; ces deux éléments suffiront pour relever la société, dès que la violence de la barbarie leur permettra de reprendre haleine.

CHAPITRE IV.

ÉTABLISSEMENT DES VISIGOTHS.

Origine des Goths. — Ataulphe envahit les Gaules. — Il épouse Placidie à Narbonne. — Il passe en Espagne avec toute sa nation.— Son assassinat. — Sigéric le remplace. — Vallia obtient la cession de la Narbonnaise. — Il fixe le siége de l'empire à Toulouse. — Indépendance des Pyrénées et de la Novempopulanie.— Théodoric Ier attaque les Vandales d'Espagne. — Guerre avec les Romains. — Saint Orens médiateur. — Expédition de Théodoric sur l'Èbre.— Invasion d'Attila, mort de Théodoric. — Thorismond lui succède. — Théodoric II le fait assassiner. — Ses victoires sur les Suèves. — Soumission des villes libres des Pyrénées. — Expédition contre les populations des montagnes — Les Bagaudes en Espagne. — Mœurs et caractère des Visigoths. — Prospérité de Narbonne.

Les Goths tiraient leur origine de la province suédoise le Gothland qui leur devait son nom. Chassés de leur patrie, peut-être par la famine qui nécessita les émigrations périodiques de tant de peuples scandinaves, ils s'établirent successivement entre l'Elbe et la Vistule, plus tard près du Palus-Méotide, enfin sur les deux rives du Danube où ils se partagèrent en Ostrogoths, Goths d'Orient, et Visigoths ou Goths

d'Occident. Ce fut dans cette nouvelle patrie que des prêtres chrétiens leur révélèrent la foi, à la fin du IIIe siècle; et la féroce religion d'Odin, qu'ils avaient apportée du Gothland, fut abandonnée pour celle du Christ par la grande majorité de la nation. Une partie toutefois demeura attachée à l'idolâtrie et à la barbarie scandinave ; cette fraction jouera un rôle assez important dans l'histoire de leur établissement au sud de l'Europe.

Les Goths, pressés par les Huns vers 376, furent obligés de se rapprocher de l'Empire romain. Ils demandèrent des terres à l'empereur Valens, et pour mieux flatter ce prince, sectaire d'Arius, ils adoptèrent l'arianisme. Ils ne tardèrent pas à recevoir la récompense de cette étrange flatterie. Valens leur céda la province de Thrace où ils s'appliquèrent à la culture des terres. Inquiétés par la disette, les Visigoths se détachèrent des Ostrogoths et se mirent à la disposition de Théodose (382), qu'ils servirent comme auxiliaires jusqu'à sa mort. Alors l'ambitieux Rufin, natif d'Eluza, et ministre du nouvel empereur Arcade, appela en Italie le chef des Visigoths, Alaric, pour faire appuyer ses projets d'usurpation.

Ala-Ric, issu de l'illustre famille des Bathes, avait à soutenir sa gloire et son titre de ric ou rich (chef et roi) ajouté à presque tous les grands noms goths, suèves et vandales. Animé d'une ambition ardente, il envahit l'Empire pour son propre compte, et pénétra en Italie vers 400. Cependant il recula une première fois devant la vigoureuse résistance de Stilicon ; mais il renouvela son invasion

en 407, excité cette fois par ce même général romain qui complotait le renversement d'Honorius.

Ce faible empereur, menacé du côté des Gaules par l'usurpateur Constantin, s'empressa d'acheter la paix en offrant la Toscane à Alaric, mais il ne tint pas ces conditions, et le roi visigoth irrité n'attendit que l'arrivée d'Ataulphe, son beau-frère, pour commencer le siége de Rome... La capitale du monde succomba, et, au milieu de cet immense pillage, Placidie, sœur d'Honorius et fille du grand Théodose, devint prisonnière d'Alaric. Le vainqueur poursuivait ses conquêtes dans le sud de la Péninsule, lorsque la mort le surprit près de Redgio, et Ataulphe fut élu à sa place.

Le nouveau roi changea de plan de campagne, revint sur ses pas et se dirigea vers la Lyonnaise. Prenant prétexte d'un traité par lequel Honorius lui aurait cédé cette riche province, probablement à l'époque où Constantin et Géronce se la disputaient, Ataulphe franchit les Alpes et envahit la Narbonnaise (412), entraînant à sa suite la prisonnière Placidie et le faible Attale, dont il avait fait une ombre d'empereur pour l'opposer à Honorius[1].

Arrivé dans les Gaules, Ataulphe se rendit auprès de l'usurpateur Jovin, pour lui offrir de partager cette partie de l'Empire; mais il échoua dans sa tentative. A son retour il rencontra Sarus, autre Visigoth qui venait faire la même démarche auprès de Jovin. Ataulphe attaqua son escorte, la dispersa, fit massa-

[1] Zozimus, liv. v et vi. — Sozomenus, *Histor.* l. IX, c. 8.

crer son compétiteur, et, se tournant du côté de Dardanne, préfet des Gaules pour le compte d'Honorius, il lui offrit de combattre Jovin, à condition qu'il lui remettrait le blé nécessaire à la nourriture de ses troupes. Le marché fut conclu, Ataulphe vint assiéger Jovin dans Valence, Dardanne courut investir Narbonne où Sébastien, frère de Jovin, s'était renfermé, les deux villes furent prises et les deux usurpateurs faits prisonniers et mis à mort.

Un aussi grand service, rendu à Honorius par Ataulphe, méritait bien l'exécution fidèle du traité; cependant, pressé par le patrice Constance qui avait toujours ambitionné la main de Placidie, Honorius rompit la paix et réclama énergiquement la remise de l'illustre prisonnière. Ataulphe, furieux, entreprit alors la conquête des provinces qu'Honorius lui avait précédemment cédées; il quitta les bords du Rhône et vint mettre le siége devant Narbonne.

On était au temps des vendanges. Les portes de la ville demeuraient constamment ouvertes pour l'entrée des charrettes de raisins que les habitants préparaient dans leurs propres habitations. Ataulphe se présenta à l'improviste : son avant-garde pénétra avec les vendangeurs et se rendit maîtresse de la ville. Ataulphe en prit possession. Après qu'il s'en fut assuré la conservation en y plaçant une garnison importante, il marcha sur Toulouse qui éprouva le même sort; Bordeaux ne tarda pas à le partager, et tout le midi passa sous le joug des nouveaux barbares (412).

Il ne paraît pas cependant qu'ils pénétrassent, dans

cette première invasion, au centre de la Novempopulanie, et, moins encore, dans les Pyrénées occidentales. Ils n'en voulaient encore qu'aux grandes villes qui pouvaient leur offrir un riche butin. Aussi Narbonne, Toulouse et Bordeaux, épargnées par les Vandales, durent à leur splendeur le triste honneur d'être prises et profondément rançonnées[1].

Les conquêtes des Visigoths avaient un tout autre caractère que celles des Vandales; elles ne laissaient après elles ni ruines ni massacres. Initiés de bonne heure aux éléments du christianisme, et plus particulièrement à la civilisation qu'ils venaient d'étudier en Italie, les hommes les plus distingués de cette nation ambitionnaient la gloire de remplacer les Romains et non le triste bénéfice de ravager leur Empire. Ataulphe marchait à leur tête, et Orose nous révèle des faits qui témoignent de sa haute intelligence. « Cet homme, dit-il, qui joignait à son cou» rage l'intelligence d'un patricien, avouait un jour » à un de ses officiers qu'il avait d'abord entrepris » d'effacer le nom romain de l'univers, pour y sub» stituer celui des Goths; mais ayant reconnu par » l'expérience l'insuffisance des Visigoths pour ré» pondre à une si grande entreprise, il avait résolu » de restaurer simplement la puissance romaine, en » faisant la paix avec Honorius. »

Sous la pression de ces nouveaux envahisseurs, la civilisation matérielle ne courait donc plus les mêmes dangers; mais le christianisme voyait se rappro-

[1] Olympiodore, *apud Photium*. — *Idatii Chronica*, an. 414.

cher l'hérésie d'Arius, adversaire redoutable, qui avait été refoulé en Orient après les conciles d'Arles et de Béziers (356).

La lutte des deux religions, bien autrement ardente que sous l'empereur Constance, allait avoir pour appui l'épée brutale des barbares, tandis que les évêques n'auraient à lui opposer que leur courage et leur éloquence.

Nous avons dit que l'ambition d'Ataulphe s'élevait au-dessus des idées d'un nomade qui ne cherche que le pillage. Son amour pour Placidie et la persévérance qu'il mit à mériter son attachement et sa main, en sont les plus éclatants témoignages.

Candidien, officier d'Honorius, auquel Ataulphe avait confié son amour et son désir de restaurer la société romaine, parvint enfin à faire comprendre à Placidie ses sentiments élevés, et leur hymen fut célébré à Narbonne, dans les calendes de janvier (413). Le noble Ingénius était le grand ordonnateur de cette fête étrange ; véritable allégorie du mariage forcé de la civilisation et de la barbarie. Couchés sur des lits de pourpre, les Visigoths, à la grande stature, à la chevelure blonde et inculte, aux yeux bleus, aux membres athlétiques, prenaient de leurs mains calleuses les coupes d'or, y recevaient les vins exquis des mains des jeunes et belles esclaves, et les élégants patriciens souriaient d'étonnement à la vue de ces larges fronts couronnés de roses. Placidie entra sous le portique, précédée de musiciens et de chanteurs. A voir la noble fille de Rome, aux longs cheveux épars et à la tu-

nique dorée, qui tenait enchaîné depuis si longtemps le cœur du roi barbare, on aurait dit une reine représentant Rome, qui daignait s'abaisser jusqu'à tendre la main à son esclave. Mais le Goth, dompté par la galanterie, n'en était pas moins vainqueur de l'Empire. Ataulphe, revêtu d'un pallium de soie et d'une chlamyde d'or, fit monter sa fiancée sur le lit dressé en forme de trône. Cinquante jeunes esclaves déposèrent aux pieds de Placidie un manteau de brocart, un siége d'ivoire, un voile brodé de feuilles d'acanthe, une table d'argent, un collier de perles, une couronne d'or et une autre de pierreries, enfin cent disques renfermant des sous et des pierres précieuses.

Les lois des Visigoths s'opposaient à ce que le fiancé fît des cadeaux à son épouse; mais Ataulphe était fier de répudier les lois nationales pour adopter celles de Rome. Après l'acceptation des présents, Rusticus et Phœbadius entonnèrent l'épithalame obligé en l'honneur de Vénus : ils célébrèrent l'union des Romains et des Visigoths, et des réjouissances d'une splendeur inconnue terminèrent ces fêtes célèbres. Les chrétiens eux-mêmes prirent leur part à cette immense joie; les yeux attachés sur les saintes Ecritures, ils voyaient, dans ce mariage, l'accomplissement de cette prophétie biblique : « Au bout de certaines années, la fille du roi » du Midi viendra vers le roi de l'Aquilon pour » redresser les affaires. » Il est vrai que la prédiction de Daniel ajoutait : « Mais elle ne retiendra » point la force du bras, et ni elle, ni le bras ne

» subsisteront, mais elle sera livrée, et ceux aussi » qui l'auront amenée et celui qui sera né d'elle. »

Le patrice Constance ne tarda pas à favoriser l'accomplissement de cette dernière partie de la prophétie. Indigné de ce qu'il appelait la trahison de la princesse dont il convoitait depuis si longtemps la main, il conduisit une armée vers Narbonne et fit le siége de cette place, tandis qu'une flotte bloquait l'embouchure de l'Aude. Aussitôt les Visigoths, dispersés dans les places d'Aquitaine, se replièrent sur leur capitale pour dégager le roi, mais quelques jours de blocus avaient suffi pour affamer cette ville encombrée outre mesure de Gallo-Romains et de Visigoths. Ataulphe déjà efféminé peut-être par l'adoption des mœurs romaines, et craignant pour sa chère Placidie, se hâta de capituler, en s'engageant à évacuer la Narbonnaise et tout le midi de la Gaule pour se retirer en Espagne. Il est vrai qu'il emmenait avec lui sa femme et Attale, ce simulacre d'empereur qu'il s'obstinait à opposer à Honorius [a].

La capitulation étant acceptée, Ataulphe traversa le Roussillon, descendit dans la Tarraconaise, et les Visigoths de Toulouse et de Bordeaux s'ébranlèrent pour rejoindre leur roi; mais ils n'avaient plus d'intérêt maintenant à ménager une province qu'ils évacuaient sans esprit de retour, ils l'abandonnèrent au pillage, dévastèrent Bordeaux et assiégèrent Bazas. Un de ces habitants, Paulin, petit-fils d'Au-

[a] Olympiodore, *apud Photium*, p. 186, 187.—Dom Vaissette, t. I, p. 253.

sone, était parvenu à se lier avec Goar, le chef des Alains, fixé dans ces contrées depuis l'invasion vandale ; il fit entrer ces barbares dans la ville, et les Visigoths furent contraints de lever le siége.

Après quelques autres ravages, probablement assez rapides, car ils étaient pressés de rejoindre le gros de leur nation, les Visigoths atteignirent le Roussillon et franchirent les Pyrénées. Ataulphe était déjà établi à Barcelone, et avait répandu ses garnisons dans les plaines de l'Èbre et du Llobregat. Cette partie de l'Espagne était la seule qui appartînt encore aux Romains ; tout le reste avait été envahi par les Suèves, les Alains et les Vandales. Ataulphe se fortifia de son mieux dans cette riche province, jouant toujours à l'empereur avec Placidie ; il se mêlait aux Romains plutôt qu'il ne les soumettait, et conservait partout leurs noms aux villes et aux diocèses. Attale ne l'avait pas suivi dans la Tarraconaise ; il venait l'y rejoindre par mer, lorsqu'il fut enlevé par les galères de Géronce, et envoyé à Honorius qui lui fit couper une main. Ataulphe oublia facilement ce malheur devant le berceau de l'enfant que venait de lui donner Placidie, et qui reçut le nom assez ambitieux de Théodose. Désireux de rester à tout prix en paix avec les impérianx, le roi visigoth s'était engagé envers Constance à ne pas faire de commerce maritime et à ne pas avoir de flotte, se mettant ainsi dans l'impossibilité d'inquiéter les provinces d'Afrique. Le parti attaché aux traditions scandinaves et aux idées de conquête violente, supportait

avec peine des dispositions pacifiques qu'il considérait comme une trahison. Sigéric, frère de Sarus, qu'Ataulphe avait fait périr, était à la tête des mécontents, et attendait impatiemment l'occasion d'usurper le trône avec l'appui des partisans de la guerre.

Dans ces circonstances, le fils de Placidie fut enlevé aux espérances d'Ataulphe [a], et l'on peut conjecturer que la faction de Sigéric n'était pas étrangère à sa mort rapide. Enhardis par le succès de ce crime, les conspirateurs poursuivirent cette politique d'assassinat sur Ataulphe lui-même; ils gagnèrent un valet d'écurie, nommé Dobbie [b], d'autres disent Bernulfe, ancien serviteur de Sarus; et un jour qu'Ataulphe venait visiter ses chevaux, Dobbie lui plongea un poignard dans le flanc. Le roi, mortellement frappé, fut rapporté dans son appartement et s'occupa de l'avenir de Placidie, dont l'influence avait été si grande sur son existence; il recommanda à un frère qu'il s'attendait à avoir pour héritier, de la rendre à Honorius, d'entretenir la paix avec cet empereur, et il mourut presque aussitôt dans son palais de Barcelone, à la fin d'août 415.

Mais ses dernières volontés ne devaient pas recevoir d'exécution. Ce n'était pas assez pour Sigéric, d'avoir vengé la mort de son frère, il voulut rendre le pouvoir à la faction barbare qu'il représentait. Une émeute tumultueuse le porta sur le trône au mépris de l'influence plus légitime des partisans

[a] Orose, l. VII, c. 43.
[b] Orose, ibid. — *Prosperi Chronic. ad an.* 416.

d'Ataulphe, et malgré la bassesse de sa naissance. Ce n'était pas la pourpre romaine qu'il devait revêtir, c'était le sceptre et la verge de fer du barbare. Persécutant tous les amis de son prédécesseur, il en fit périr un grand nombre, massacra les six enfants qu'il avait eus d'une sœur d'Alaric, sa première femme; il fit aussi payer chèrement à Placidie son origine romaine et son empire sur Ataulphe : il la traina à sa suite hors de Barcelone et la fit marcher à côté de son cheval, au milieu d'une multitude de captifs.

Ce début du tyran dût plaire à la faction exaltée qui lui avait donné le sceptre; mais elle comprit bientôt qu'il voulait conserver la paix avec les Romains. Ses complices se tournèrent contre lui et, sept jours après son élection, il tombait massacré pour faire place à Vallia, partisan avoué de la guerre[a].

Le nouveau roi paya sa bienvenue en faisant préparer une expédition contre l'Afrique. A sa voix, les Visigoths attaquèrent les Vandales, les refoulèrent vers le sud et montèrent sur la flotte qui devait les descendre au pied de l'Atlas; mais une horrible tempête dispersa les galères et délivra Vallia de ces turbulents guerroyeurs. Libre alors de suivre une politique plus sage, il revint aux idées d'Ataulphe et s'occupa de raffermir la paix avec les Romains dans le but de recouvrer la Narbonnaise.

[a] Olympiodor., *Col.* 188. — Orose, l. VII, c. 43. — Jornandès, c. 31.

Cette province, rentrée sous le pouvoir d'Honorius, réparait rapidement les maux que lui avaient causés les barbares. Le patrice Constance mettait tous ses soins à y réorganiser l'administration, et chacun travaillait à l'envi à cette œuvre réparatrice. Un poète toulousain, Rutuleius, quittait l'Italie, où il jouissait de la réputation de bel esprit, pour venir consoler sa patrie, répandre des larmes sur les cités détruites, et des paroles d'espérance sur les populations ardentes à relever les ruines. Ce fut dans ces circonstances que Vallia reprit les négociations de paix. Honorius et Constance envoyèrent à Barcelone l'émissaire Euphatius (416), et un traité fut conclut aux conditions suivantes :

1º Placidie, toujours prisonnière, devait être rendue à Honorius. Vallia promettait de faire la guerre aux Vandales et aux Alains dans l'intérêt de l'empereur.

2º Celui-ci en retour s'obligeait à fournir six cent mille mesures de blé aux Visigoths, et à leur céder la seconde Aquitaine en paiement des frais de leur guerre contre les Vandales.

Placidie fut remise, en effet, en échange des céréales promises, et Vallia attaqua les Vandales unis à quelques Alains, avec la plus grande vigueur. Ces Alains, assaillis les premiers dans le centre de la Péninsule, furent détruits, et leurs débris allèrent se réfugier à l'Ouest près du roi suève Hermanric. Les Vandales furent presque aussi mal traités ; les Suèves seuls résistèrent, grâce aux montagnes de la Galice qui les protégeaient... Cependant Vallia, craignant

d'épuiser ses forces, revint sur ses pas, descendit le cours de l'Èbre et, se présentant devant les Pyrénées orientales, demanda à Honorius le prix de ses services (418)[a]. La cession de l'Aquitaine, entourée probablement de quelque difficulté, n'eut lieu que l'année suivante ; mais alors les Visigoths, descendant en masse des Pyrénées, occupèrent officiellement le Roussillon, la place de Carcassonne, la haute plaine de l'Aude, Toulouse, tout le cours de la Garonne, Bordeaux, et la partie nord de la Novempopulanie, comprenant Auch, Bazas, Lectoure, Eauze. Toutefois les Romains, qui conservaient l'arrière-pensée d'expulser un jour ces hôtes incommodes, gardèrent la puissante Narbonne, toutes les côtes de la Méditerranée, Lapurdum sur l'Océan, probablement Bénéarnum, Illuro, Lugdunum, et sur l'Èbre Llerida, Turiasco, Aracelli et quelques autres places... Par ces réserves, ils retenaient les clefs des Pyrénées ; les possessions des Visigoths en Espagne et dans les Gaules se trouvaient coupées en deux; ils n'avaient, si les circonstances devenaient favorables, qu'à faire fermer les passages du Roussillon par les troupes de Narbonne, et les deux parties de la nation visigothe, ainsi séparées, devaient être facilement détruites.

Si les Romains songeaient à se réserver les chances de l'avenir, les Visigoths s'occupaient de consolider le présent. Ne pouvant replacer le siége de leur empire à Narbonne, comme sous Ataulphe, ils le trans-

[a] Orose, l. VII, c. 43. — Isidore, *Hispal. Histor. Goth.* 22. — Jornandès, *De orig. Goth.*, p. 417.

portèrent à Toulouse et s'étendirent dans le Périgord, la Saintonge, l'Aunis, l'Angoumois et le Poitou.

Dans toutes les provinces où ils s'établirent, le partage du sol suivit les coutumes romaines; ils n'appliquèrent le droit de conquête qu'aux domaines dont les Romains s'étaient emparés à l'époque de l'invasion, et qui probablement étaient restés sans maître, par suite du départ ou de la mort de leurs anciens possesseurs; encore ne s'en emparèrent-ils pas entièrement. Les Romains les avaient cédés à des colons, à charge de payer le dixième du revenu et de fournir un service militaire. Les Visigoths reprirent les deux tiers de ces terres, nommées décumanes, et laissèrent aux anciens colons la troisième part, probablement en toute propriété et sans service militaire; il n'est pas présumable que les Visigoths voulussent admettre les Gallo-Romains vaincus dans leurs armées. Les propriétaires en fuite reçurent même en argent le prix du tiers que les vainqueurs ne s'appropriaient pas.

On en trouve un exemple dans la biographie de Paulin, le libérateur de Bazas. Soit qu'il craignît les vengeances des Visigoths, soit qu'il refusât de vivre sous leur joug, il avait abandonné le Bordelais pour se retirer bien pauvre à Marseille, la ville libre. Ce fut là qu'un seigneur visigoth lui envoya le paiement de la propriété qu'il délaissait, et auquel Paulin ne songeait plus [a].

[a] *Idatii Chron. an.* 418. — *Visigoth. Codex.* — *Eucharisticon*, v. 498.

C'est que les Visigoths fondaient leur puissance sur d'autres éléments de force que la spoliation. Peuple essentiellement guerrier comme les Germains, dès que le roi donnait le signal de la guerre, tous les membres de la nation, jusqu'aux affranchis et aux fiscalins (serfs du roi), devaient se trouver en armes au lieu du rendez-vous, et se faire suivre de la dixième partie de leurs esclaves. L'armée se rangeait sous le commandement des gardinges (généraux), des timphades (capitaines), ayant sous leurs ordres les milleniers, les quingenteniers, les centeniers et les dizeniers.... Tout duc ou gardinge qui manquait à l'appel perdait ses biens et allait en exil; les simples soldats réfractaires avaient les cheveux arrachés. Les troupes légères étaient armées de frondes, d'épées, d'arcs et de javelots, les troupes d'élite ajoutaient à ces armes une forte cuirasse; elles ne recevaient pas de solde lorsqu'elles étaient en campagne, mais seulement des provisions de bouche et une part au butin. Le vol était sévèrement puni.

Cette organisation militaire s'appuyait sur des rouages financiers assez avancés. Tout homme gallo-romain, juif ou visigoth, possédait sa terre en franc-alleu, et payait un tribut s'il ne remplissait pas quelque fonction publique. Les comtes et leurs vicarii devaient percevoir ces impôts dont la répartition était fixée, avec le consentement des peuples, dans des assemblées provinciales.

Vallia était à peine établi à Toulouse, sa nouvelle capitale, il s'occupait de continuer à l'ouest et à l'est la conquête des provinces possédées encore

par les Romains, lorsqu'il mourut l'année même de son entrée dans les Gaules (418), après un règne de vingt-deux ans.

Si l'établissement des Visigoths dans la vallée de la Garonne était fatal à l'autorité romaine, peut-être fût-il favorable à l'indépendance du bassin sous-pyrénéen de la Novempopulanie... Une profonde révolution s'accomplissait dans ce territoire encore gallo-romain, depuis l'Ariége jusqu'à l'embouchure de l'Adour. En cédant la plaine de la Garonne aux Visigoths, Honorius avait séparé cette lisière du reste de l'empire. Cette séparation devait naturellement amener une organisation indépendante, une espèce de confédération indigène, semblable à celle que présentait déjà l'Armorique, cet autre refuge du druidisme et de la nationalité gauloise. Cette conséquence logique se trouve confirmée par les historiens.

Les Franks ayant détruit la ville de Trèves, Honorius, très-désireux de reconquérir la Gaule méridionale, et de fortifier le nord et l'est de cette riche province contre les envahissements des Visigoths, prit une mesure devenue célèbre dans l'histoire (418), celle d'assembler les délégués de tous les diocèses gaulois à Arles, afin de les consulter sur leurs besoins et de puiser ainsi, dans une espèce de système représentatif, l'élément de résistance qu'il voulait opposer aux progrès des Visigoths.

C'était dans cette grande ville que les présidents des provinces et les comtes des cités devaient se réunir des ides d'août à celles de septembre. Or, nous

voyons que les cités de la Novempopulanie furent dispensées d'y envoyer leurs magistrats, et qu'elles continuèrent d'être gouvernées par leur sénat particulier; leurs décisions devaient être seulement communiquées à l'assemblée d'Arles. Bien plus, Honorius fit à ces cités la remise d'une grande partie de leurs impôts.

La séparation du bassin sous-pyrénéen était donc à peu près complète, et nous pouvons considérer les Gallo-Romains de Lugdunum, d'Oppidum Novum, d'Illuro, de Bénéarnum, de Lapurdum, comme formant une véritable fédération. La même indépendance existait du côté de l'Espagne, pour les villes du nord de l'Èbre que les Suèves et les Visigoths n'avaient pu occuper, telles que Pompéiopolis, Jaca, Osca : le plateau pyrénéen formait par conséquent une grande nationalité reserrée entre ces deux peuples Germains.

Les Goths avaient un grand intérêt à détruire ce noyau de république indépendante, qui séparait et coupait en deux leurs établissements des deux versants des Pyrénées [a]. Nous allons voir les successeurs de Vallia poursuivre cette œuvre avec persévérance (419). Théodoric Ier, élu à la mort de ce roi, était issu de la race héroïque des Bathes, et probablement petit-fils d'Alaric. Il apportait sur le trône des idées politiques différentes de celles d'Ataulphe et de Vallia. Il était chef du parti de la civilisation comme ces derniers; mais il voulait le soutenir en

[a] Dom Vaissette, t. I, p. 263.

s'unissant aux Suèves contre les Romains, au lieu de s'unir aux Romains contre les barbares... D'importants événements qui se dénouaient en Espagne, chez ces derniers, appelèrent naturellement l'attention de Théodoric.

Après avoir arrêté son système des assemblées générales d'Arles, Honorius avait résolu d'attaquer les Vandales et les Suèves d'Espagne, et de reconquérir cette riche province. Voici la division nouvelle qu'en avaient faite les barbares. Les Visigoths possédaient la Tarraconaise orientale; leurs gouverneurs habitaient Barcelone. Les Suèves occupaient la Galice et les Asturies; leurs chefs siégerent à Braga de 409 à 587. Les rois vandales avaient Séville pour capitale, et les Alains Mérida (Portugal).

Le comte Astérius, commandant les milices d'Espagne, dirigea toutes ses forces contre les Vandales au moment où ils venaient de refouler les Suèves au nord de la Galice (419); mais les Vandales n'attendirent pas son arrivée; ils abandonnèrent la haute vallée de l'Èbre à son approche, se retirèrent dans la Bétique et firent alliance avec les Suèves, afin d'opposer plus de résistance à l'ennemi commun. Dès lors la guerre présenta plus de difficultés. Honorius chargea le maître de la milice, Castinus, de réunir ses légions à celles des Gaules, pour agir plus énergiquement, et la campagne s'ouvrit avec vigueur. Théodoric, qui n'avait pas encore ouvertement rompu avec les Romains, fournit des troupes assez considérables à Castinus et marcha lui-même à leur tête...

Entra-t-il en Espagne par Lapurdum et les côtes de l'Océan, ou par les cols du Roussillon? Il serait difficile d'éclaircir ce point. Toujours est-il que, réuni aux cohortes de Castinus, il attaqua les Vandales au sud des plaines de l'Èbre, dans l'ancienne Carpétanie. Les barbares, serrés de près et très-inférieurs en nombre, cherchèrent une force auxiliaire dans un stratagème singulier. Ils connaissaient la piété de Théodoric et d'une grande partie des Gallo-Romains de Castinus. Ils firent porter en tête de leurs lignes, et en forme de labarum, les livres sacrés des chrétiens et quelques objets vénérés de leur culte. Cet appel à leur clémence, accompagné de quelques propositions de paix adressées à Théodoric par les Suèves, obtint le succès qu'ils en espéraient. Au moment où Castinus donnait le signal de la bataille, les Visigoths firent volte-face et se tournèrent contre les Romains. Bon nombre de chrétiens de l'armée de Castinus refusèrent en même temps de combattre des hommes qui se mettaient sous la protection de l'Évangile, et les Romains, ainsi abandonnés, furent facilement culbutés par les Vandales. Ils prirent la fuite et ne s'arrêtèrent qu'à Tarragone, laissant vingt mille cadavres sur leur passage (422).

Cette défaite eut un grand retentissement dans la Péninsule; les chrétiens y virent une protection évidente du Ciel en faveur des Vandales, qui semblaient avoir fait acte de foi. Riciaire (ou Rechiar), fils de Rechillean, roi des Suèves de Galice, donna plus de portée à cette opinion en épousant une fille de Théodoric, qui lui fit adopter le christianisme.

Le roi goth ne mit plus de ménagement à sa politique anti-romaine ; il résolut de s'unir plus étroitement avec les barbares, afin d'enlever le reste des Gaules ; et, pendant qu'il accordait sa fille aînée au roi des Suèves, il donna la cadette à Hunnéric, fils de Genséric, roi des Vandales d'Afrique [a].

Dès ce moment Théodoric, dominé par ses idées de conquêtes, déclara résolument la guerre aux Romains (425). Son premier soin fut d'attaquer Arles, dont le dernier rescrit d'Honorius avait fait la capitale des Gaules, et qui était en même temps la clé de l'Italie. Mais Aétius courut au secours de la place, et Théodoric fut obligé de revenir sur ses pas. La prise de quelques places de la Novempopulanie et de la Narbonnaise, qui arrondissaient ses possessions, lui servit de dédommagement... Ces succès raffermirent sa confiance ; il prit une résolution plus vigoureuse, il vint mettre le siége devant Narbonne (435). Cette porte de l'Espagne, qu'il avait tout intérêt à posséder pour réunir ses États des bords de l'Èbre à ceux du bassin de la Garonne, était défendue par Aétius, qui lui opposa une vigoureuse résistance ; il espérait cependant réduire la ville par la disette, lorsque des cavaliers romains, portant deux sacs de blé en selle, pénétrèrent dans la place et contraignirent les Goths à se retirer (437).

Aétius, rappelé en Italie, confia le commandement de son armée à Littorius, et Théodoric se

[a] Dom Vaissette, t. I, p. 266 et suiv. — Paquis et Dochez, t. I, p. 73 et s.

présenta de nouveau devant Narbonne. Repoussé vivement par le général romain, il battit une seconde fois en retraite sur Toulouse et s'y renferma. Littorius l'y poursuivit avec des Huns, terribles auxiliaires, qu'il avait pris en grand nombre à sa solde, et fit le siége de cette capitale, résolu à détruire, sans retour, la puissance visigothe [a].

Réduit à des forces inférieures (439), Théodoric redoutait l'issue du combat; il eût recours à des propositions de paix pour engager le général romain à s'éloigner; et qui employa-t-il comme intermédiaire dans cette mission délicate? un évêque catholique, saint Orens... Cette circonstance exige que nous fassions connaître la situation de Théodoric envers l'Eglise et les chrétiens. Ce prince avait compris que l'appui des populations gallo-romaines devait être la plus forte garantie du raffermissement de son empire. Il avait su distinguer, dans leur sein, un élément puissant d'organisation, la hiérarchie catholique, et il n'avait rien négligé pour se l'attacher. L'évêque d'Auch, saint Orens, avait, dès le début de son règne, obtenu toute sa confiance. Nous croyons nécessaire à l'étude complète de cette époque de placer la pieuse légende du saint à côté de l'existence belliqueuse et agitée du roi barbare.

Né à Huesca (Osca) en Aragon, d'un père et d'une mère qui furent tous deux béatifiés, l'un sous le nom de S. Orens, l'autre sous celui de Ste Patience, le jeune Orens s'était arraché du sein de sa famille,

[a] Idatius. — Ammien Marcellin, *Hist.* — Sulpice Sévère, p. 452. — Dom Vaissette, t. I, p. 271.

au moment où la mort d'un frère ainé allait le placer à la tête d'une brillante fortune. Il s'enfonça dans les Pyrénées, franchit la haute crête des glaciers sous la conduite *d'un ange*, et vint se dérober au monde et à ses séductions dans les bois de la vallée du Lavedan (Argelez), comme Exupère s'était retiré dans la cabane de son père, sur les rives de la Neste.

Les solitaires jouissaient à cette époque de toute leur primitive auréole de sainteté. La réputation d'Orens se répandit rapidement de proche en proche ; les infirmes, les malheureux, si nombreux après l'invasion des barbares, venaient chercher auprès de lui le soulagement de leurs maux.

Cependant, malgré la joie que lui procurait la guérison des infortunés, saint Orens voyait avec peine la curiosité publique se mêler à la piété, et rompre la solitude qu'il avait cherchée dans ces montagnes. Il quitta son refuge, et s'enfonça dans les forêts où les pas des hommes ne pénétraient pas... Dieu protégea sa fuite, les rochers s'ouvraient devant lui et la gorge se prolongeait. Cette expression poétique rappelle ce phénomène de perspective qui frappe encore les regards des voyageurs dans ces contrées pittoresques. A chaque courbe, les vallées rétrécies semblent fermées par une muraille ; on approche, le regard franchit le passage étroit et s'étend jusqu'à la courbe prochaine. Le solitaire découvrit enfin un lieu digne de son amour pour la retraite. Une grotte s'offrit à lui, il s'y établit à l'exemple de saint Antoine et de

saint Jérôme. Là, inspiré comme eux, il écrivit le *Comminatoire ou avertissement*, poème en vers, où l'espérance de la vie future se mêle aux regrets des ravages des barbares, et fait jaillir de cette opposition les éclairs limpides et saisissants.

Sa réputation de sainteté arriva jusqu'à la ville d'Augusta (Auch). La mort d'Urcinien venait de laisser vacant le siége de la métropole. Le clergé et le peuple voulurent le remplacer et tournèrent leur espoir vers le solitaire du Lavedan. Une députation se dirigea du côté des montagnes, fort incertaine de la route qu'elle devait suivre... Après un voyage long et pénible, les émissaires découvrirent la crypte naturelle du saint Jérôme des Pyrénées; ils le prièrent de venir gouverner spirituellement leur diocèse, il s'y refusa par humilité; mais son bâton pastoral prit racine, se couvrit de branches et de feuillage, comme la houlette d'Exupère. Orens vit un ordre du Ciel dans ce prodige, il se rendit au désir des Ausci, et alla raffermir les chrétiens d'Augusta par la grandeur de ses vertus.

Néanmoins son cœur fut plus d'une fois torturé par l'endurcissement de son peuple, encore attaché aux souvenirs druidiques. Les vices relevèrent si orgueilleusement la tête, que le saint découragé résolut de retourner dans sa grotte du Lavedan. Un jour il reprit secrètement son bourdon et son froc, et se dirigea vers les montagnes; mais il n'arriva pas au terme de son voyage. Les Ausci consternés coururent à sa poursuite; ils l'atteignirent, et se prosternant à ses pieds, ils lui témoignèrent un si profond

repentir qu'il consentit à revenir parmi eux pour ne plus les quitter [a]. Ce fut dans cette dernière phase de sa vie que Théodoric lui confia la mission diplomatique qui devait éviter aux peuples les nouveaux malheurs d'une guerre cruelle. Le roi visigoth pouvait compter sur le zèle des prêtres chrétiens. On avait déjà vu l'évêque de Bazas prier Littorius d'abandonner le siége de sa ville épiscopale, préférant la domination visigothe à celle des Romains, et Littorius s'était rendu à ses prières. Salvien assure d'ailleurs que : *chrétien par le cœur, quoique arien par nécessité politique, Théodoric se prosternait devant le Dieu des armées et, couvert d'un cilice, passait de longues heures en prière*... Saint Orens s'empressa d'accepter la tâche qui lui était offerte; il s'adjoignit même quelques prélats, pour agir avec plus d'énergie sur l'esprit du général romain; mais celui-ci avait résolu de venger les échecs de sa nation et de porter un coup décisif à la puissance visigothe : il refusa d'écouter les évêques, et donna le signal de la bataille.

A cette réponse, Théodoric n'espéra plus qu'en la valeur de ses troupes. Après avoir ardemment prié, il fondit sur les Romains et sur les Huns... Quoique supérieurs en nombre, leur déroute fut complète, et Littorius, fait prisonnier, périt misérablement dans un cachot, sous les huées et les imprécations d'une soldatesque barbare [b].

Cette victoire éclatante consolidait la puissance

[a] *Vie de saint Orens, chroniques d'Auch.*
[b] Idatius. — Sid. *Carm.* 4, v. 210. — Dom Vaissette, t. I, p. 271.

visigothe sur les ruines de l'empire. Aétius effrayé demanda la paix et Théodoric eut la générosité de l'accorder. Il est vrai qu'il se bornait à renoncer à toute tentative sur Arles et l'Italie ; il préférait probablement tourner ses armes contre Lugdunum, Lapurdum et les autres places des Pyrénées indépendantes. Son alliance avec Riciaire, roi des Suèves, son gendre, lui faisait un devoir de compléter la soudure des deux royaumes interrompue par les montagnes.

Pour faire participer le clergé catholique à cette politique de réunion, peut-être fonda-t-il alors l'évêché de Lugdunum Convenarum (Comminges). La succession authentique des prélats de cette ville, qui va bientôt prendre rang dans la chronologie, fait considérer l'établissement de ce nouveau siége comme l'acquit de la reconnaissance de Théodoric envers saint Orens.

Les Suèves travaillaient activement à seconder son entreprise... Conduits par Rechilian et Riciaire, ils quittèrent la Galice, descendirent la plaine de l'Èbre attaquant les Ibériens et les Cantabres dans les gorges de l'Aragon, de la Cinca et des Paillaseras; mais vigoureusement repoussés par ces populations belliqueuses, ils furent refoulés vers la plaine et parvinrent enfin à Llérida, dont ils expulsèrent les Romains pour le compte des Visigoths. Ce fut de cette ville que Riciaire se rendit à Toulouse pour demander quelques renforts à son beau-père, et presque aussitôt il revint dans la Tarraconaise avec Théodoric à la tête d'une armée visigothe.

Poursuivant le cours de son expédition il atteignit Cæsar Augusta, en chassa les Romains et arriva à Mérida. A peine entré dans cette place, Riciaire perdit son père Rechilian et resta seul à la tête des Suèves (448). Tout fait présumer qu'une vigoureuse expédition se préparait aussi dans les Gaules contre les impériaux. Théodoric allait sans doute attaquer les villes gallo-romaines restées libres entre le Gave, les Pyrénées et les sources de la Garonne, lorsqu'une circonstance funeste le détourna de ses projets pour attirer ailleurs toutes ses forces [a].

Sa seconde fille, mariée à Hunnéric, fils de Genséric, roi des Vandales d'Afrique, revint auprès de lui honteusement chassée. Hunnéric l'accusait de vouloir l'empoisonner; il avait donné un libre cours à sa colère, et lui avait fait subir d'horribles mutilations. On peut comprendre la juste fureur de Théodoric à la vue de sa fille défigurée; il voulait tirer une vengeance éclatante de son gendre; mais Hunnéric et son père Genséric l'avaient prévu, et ils avaient appelé à leur secours les terribles Huns, encore campés sur les bords du Rhin.

Théodoric connaissait les Huns. Implacables ennemis de sa nation, ils venaient de détruire les Ostrogoths sur les rives du Danube. Il connaissait surtout la réputation infernale de leur roi Etzel ou Attila, *fléau de Dieu*, qui poussait son million de Gépides, de Quades et de Marcomans, vers la Gaule.

[a] Idatius. — Jornandès, c. 36.

Etzel, colère, capricieux, lascif et par-dessus tout avare comme tous les membres de son peuple hideux, était digne de commander ces hordes sauvages.

Quand cette nuée de cavaliers tartares au col épais, aux joues ridées, au teint noir, aux larges épaules, à la tête de boule informe; quand ces êtres mal ébauchés qui poussaient une petite voix grêle, comme l'oiseau de nuit, s'ébranlèrent, un long cri d'épouvante fit frissonner la Gaule, du Nord aux Pyrénées ; le Visigoth lui-même traita de barbares ces hommes qui faisaient cuire la viande sous leur selle, vivaient de lait aigri, d'herbe crue, et buvaient, à défaut de vin, le sang de leurs chevaux.... En présence du danger commun, Théodoric se rapprocha des Romains (448) pour repousser ces sauvages vêtus de peaux de rats attachées sur l'épaule, coiffés d'énormes bonnets de fourrures, les jambes emmaillottées de cuir de chèvre, et pour qui le cheval était une demeure permanente, où ils mangeaient, causaient, se battaient et dormaient. Les Visigoths et les Romains, secondés par les Franks, les atteignirent dans la Champagne (450). Théodoric périt dans le carnage le plus horrible dont l'histoire nous ait transmis le souvenir, puisque deux cent quatre-vingt mille cadavres jonchèrent le champ de bataille; mais la barbarie avait été repoussée dans son dernier effort[a].

La tolérance de Théodoric avait déjà conquis l'at-

[a] Sidoine Apollinaire, *Panég. Avit.*, v. 336. — Jornandès, c. 37, 38.

tachement des chrétiens; grâce à lui, la Novempopulanie et la Narbonnaise avaient vu les évêques rentrer dans tous les siéges épiscopaux, ébranlés par les Vandales. Les églises relevaient leurs ruines, les diocèses se réorganisaient. Saint Rustique, évêque de Narbonne, tint dans cette ville une assemblée (*honoratorum et episcoporum*) pour juger et décider quelques points ecclésiastiques; il reconstruisit sa cathédrale dévorée par les flammes (441), et prépara la tenue régulière des conciles que celui d'Adge allait bientôt inaugurer. La mort de Théodoric fut donc un malheur pour la civilisation et pour le christianisme.

Thorismond, son fils, qui avait pris une part glorieuse à la déroute d'Attila, fut élu par les Visigoths. Rentré dans sa capitale, il dut bientôt la quitter pour repousser un nouveau mouvement des Huns (453). Mais, après cette seconde tentative, Etzel abandonna définitivement l'Occident et se jeta sur l'Italie, où il termina, dans une orgie, une existence passée dans les horreurs du carnage. Enorgueilli par ce dernier succès, Thorismond voulut tourner ses armes contre les Romains; il assiégea Arles; mais le préfet Ferréolus parvint à l'éloigner en lui donnant un vase d'or pesant cinq cents livres, garni de pierres précieuses, provenant du pillage du camp d'Attila; nous verrons ce joyau célèbre jouer un rôle assez important dans l'histoire du peuple visigoth.

Là se borne ce que nous avons à dire d'un prince enclin à l'avarice et à la cruauté; ses frères Théo-

doric et Frédéric le firent assassiner à Toulouse par son domestique Ascalernus, dans la première année de son règne [a].

Théodoric II le remplaça et ne tarda pas à faire oublier son fratricide par des qualités supérieures. Il apportait sur le trône des idées politiques différentes de celles de ces deux prédécesseurs. Abandonnant leurs projets d'alliance avec les barbares, pour achever de détruire l'Empire romain, il s'unit étroitement avec Avitus, ministre de Maxime, l'engagea à prendre la pourpre, et, dès que cet empereur de son choix se fut fait couronner à Arles, ils firent un traité de paix, par lequel Théodoric s'obligeait à arrêter les conquêtes des Suèves d'Espagne. Il était temps de mettre des bornes aux entreprises de Riciaire ; ce roi, comptant sur l'alliance des Visigoths, ne cessait de quitter annuellement ses montagnes de Galice ; il suivait le cours de l'Èbre pour le ravager, et poussait jusques dans la Tarraconaise où il répandait l'épouvante.

Théodoric, d'accord avec Avitus, voulut d'abord engager Riciaire à renoncer à ces brigandages ; mais ce dernier, irrité de l'abandon du roi visigoth, lui répondit arrogamment que si ses expéditions dans la Tarraconaise ne lui convenaient pas, il les dirigerait vers Toulouse, et il recommença ses attaques contre les villes romaines de la Méditerranée.

Théodoric, justement indigné, réunit ses troupes

[a] Idatius. — Grégoire de Tours, t. II, ch. 7. — Jornandès, c. 34.

dans la Novempopulanie; il appela à son secours deux rois bourguignons, ses alliés, Gendiac et Hilpéric, et pénétra dans la Galice en traversant l'Adour et la Bidassoa; il voulait ainsi s'ouvrir une route assurée par les Pyrénées occidentales pour mieux conserver ce qu'il pourrait conquérir dans l'ouest de l'Espagne [a].

Riciaire venait de rentrer dans la Galice chargé de butin et traînait à sa suite un grand nombre de Romains faits prisonniers dans les basses plaines de l'Èbre... A l'approche des Visigoths, il concentra ses forces et marcha contre eux. Les deux armées se rencontrèrent, le 6 octobre 456, à Paramo, près d'Astorga (Urbicum). Le choc fut terrible et la mêlée sanglante; mais les Suèves durent battre en retraite. Riciaire blessé prit la fuite, et ses sujets, humiliés et vaincus, furent obligés d'accepter le roi que Théodoric leur imposait. C'était un homme de race warne nommé Archiulphe, d'origine inférieure à celle des Goths, ce qui contribua puissamment à mécontenter les Suèves en froissant leur orgueil.

Au milieu de la joie de sa victoire, Théodoric II apprit la déposition d'Avitus. Aussitôt, changeant de disposition à l'égard des Romains qui venaient de détrôner l'empereur de son choix, il résolut de continuer la guerre des Suèves et la conquête de l'Espagne pour son compte. La population romaine de l'ouest, refoulée comme les Cantabres, s'était réfugiée dans les places fortes des montagnes à

[a] Jornandes, ch. 34.— Sidoine Apoll., *Panégyr. Aviti.*, v. 389.

l'arrivée des Vandales, et s'y était généralement maintenue. Théodoric, peu content d'avoir soumis une partie du peuple suève, alors que les habitants des sierras refusaient de s'incliner, attaqua quelques-unes de leurs places sans obtenir de grands succès; mais la capitale de la Galice, Bracara, fut emportée d'assaut le 28 octobre, et Riciaire tomba au pouvoir du vainqueur. La mort de ce roi légitime devait mettre définitivement le trône des Suèves à la disposition de Théodoric. L'ambitieux conquérant n'hésita pas à sacrifier l'époux de sa sœur et le fit décapiter. Dès-lors, croyant son influence suffisamment raffermie dans cette partie de l'Espagne par l'établissement d'Archiulphe, il revint sur ses pas, franchit les Pyrénées, et rentra dans sa capitale chargé des dépouilles des Suèves. Il n'avait plus cette fois à ménager les villes romaines des bords du Gave, comme lors de son entrée dans la Péninsule, puisqu'il venait de rompre la paix avec les Romains. Ce fut alors probablement qu'Illuro et Bénéarnum perdirent leur indépendance, et Lapurdum la garnison romaine qui s'y était longtemps maintenue. Il est impossible en effet que Théodoric, étendant son royaume en Espagne d'une manière définitive, ait pu tolérer l'existence de ces trois villes libres, entre ses possessions des deux versants des Pyrénées. Aussi, voyons-nous Illuro et Bénéarnum faire partie des provinces visigothes, dans la liste des villes dressée au commencement du règne d'Euric. Lugdunum Convenarum seul se maintint encore comme municipe indépendant.

Les événements dont les Pyrénées occidentales venaient d'être le théâtre, avaient troublé les populations ibéro-vascones. Attaquées d'abord, et à plusieurs reprises, par Riciaire, dans l'Aragon, la Navarre et le Labour, puis par Théodoric qui traversait la Bidassoa, ces peuplades firent un mouvement vers l'est, et se réfugièrent plus avant dans les vallées gauloises de la Garonne et de l'Adour.

Les Suèves vaincus, mais non subjugués, venaient de se donner un chef national, Rechimond, pour recommencer la lutte contre Théodoric. Le faible Archiulphe, mal accueilli par ses nouveaux sujets, voulut prendre des allures de popularité en soutenant le soulèvement de sa nation : l'absence de Théodoric revenu à Toulouse favorisait sa tentative; mais en quittant l'Espagne occidentale, le roi visigoth y avait laissé une armée, chargée de s'emparer des villes occupées par les Romains et les Cantabres, devenus amis depuis qu'ils avaient les mêmes oppresseurs à repousser. Astorga, Palentia, tombèrent en son pouvoir et furent livrées au pillage... Le château de Coyança, près d'Astorga, arrêta cependant l'impétuosité des Visigoths; ils furent obligés d'en abandonner le siége pour marcher contre Archiulphe, ouvertement révolté; mais ce faible roi, mollement défendu par les Suèves, fut promptement vaincu, fait prisonnier et partagea le sort de Riciaire [a].

[a] Idatius, *Hist.* — Jornandès, c. 44. — Isidore, 31, 32.

Cet abandon d'Archiulphe par les Suèves leur mérita le pardon de Théodoric, qui sanctionna l'élection de Rechimond.

Les plus vives préoccupations du roi goth se tournaient évidemment du côté des Pyrénées. Nous avons dit un mot du refoulement des races ibéro-cantabres sur le versant gaulois; Théodoric inquiet de leur voisinage, et craignant leur invasion dans ses possessions très-mal assises de Toulouse et de la Novempopulanie, essaya de donner à la guerre qu'il se proposait de leur faire un caractère d'animosité nationale, afin de soulever contre eux la haine des Gallo-Romains. Il stigmatisa ces fiers montagnards du titre méprisable de bagaudes, et Frédéric, son frère, leur donna la chasse *dans la Vasconie et les montagnes qui servaient, de ce côté, de refuge aux fuyards* [a].

Pour bien comprendre le caractère de cet événement, il faut se faire une idée juste de ce qu'on entendait par bagaudes. Cette dénomination générique, formée des mots celtiques *bagad* ou *bagud*, assemblée, et *gaud*, forêt, exprimait le ralliement de toutes les populations laborieuses et pressurées, esclaves, pâtres, colons et laboureurs, qui s'étaient séparés violemment de la société romaine. Salvien, de Marseille, nous explique la cause de cette brusque scission : « Les bagaudes, dit-il, spoliés, vexés, égor- » gés par d'iniques et cruels administrateurs, après » avoir déjà perdu les droits de Romains, ont fini

[a] Idatius, *Hist.* — Jornandès, c. 44. — Isidore, 31, 32.

» par en perdre aussi le nom... Et nous appelons » rebelles ceux que nous avons poussés au crime ! » Qui a produit les bagaudes, si ce n'est nos injus- » tices, la mauvaise conduite des administrateurs, » les poursuites et les exactions de ceux qui n'ont » cherché qu'un lucre personnel dans les revenus » publics?... Semblables à des bêtes féroces, ils n'ont » pas gouverné mais dévoré ceux qu'on leur livrait! » Alors, des hommes pris à la gorge, ne pouvant » plus être Romains, se sont faits barbares. Ils se » sont résignés à devenir ce qu'ils n'étaient pas, » faute de pouvoir rester ce qu'ils étaient. Poussés » à bout, ayant déjà perdu leur liberté, ils ont voulu » défendre au moins leur vie [a]. »

Trois grandes forces se disputaient donc la Gaule et l'Espagne : les Romains possesseurs officiels par droit d'ancienneté ; les barbares qui l'envahissaient, et les bagaudes ou parti des mécontents et des opprimés qui cherchaient à se glisser entre eux pour venger les injustices dont ils étaient victimes, et revendiquer les droits de premiers occupants indigènes.

Un certain Tibat, dans le nord de la Gaule, s'était mis à la tête d'une de ces bandes et avait été défait et décapité par les troupes d'Aëtius. Plus tard ce soulèvement retentit au sud des Pyrénées, et la plaine de l'Èbre devint le théâtre d'une guerre sérieuse de *bagaudie* (441). Astérius, maître des deux milices, marcha contre les insurgés dans les environs

[a] Salvian. *de Gub. Dei*, p. 108-109. — Florez, *España sagrada*, t. IV

de Tarragone, et les dispersa... Mais ils se réunirent de nouveau dans les montagnes, sous l'influence de la misère et des perturbations politiques, et deux ans après ils se représentèrent en nombre devant Araceli sur l'Arga. Les Romains durent encore les attaquer... Vaincus de nouveau, leur châtiment n'empêcha pas ceux de Turiasco, près de Callagurris, d'attaquer vigoureusement les impériaux (449). Ces derniers se réfugièrent dans une église; les bagaudes les y poursuivirent, et les massacrèrent impitoyablement. Les Romains trop affaiblis ne purent en tirer vengeance.

La position de ces deux villes, au pied des montagnes occupées par les Vasco-Cantabres insoumis, jette un grand jour sur la question des bagaudes. Si Salvien nous les montre se recrutant, dans les Gaules, chez les populations misérables et pressurées, comme les maillotins aux XIII[e] et XIV[e] siècles, il est évident que sur les bords de l'Èbre ce mot de réprobation fut donné d'abord par Astérius, et bientôt après par le frère de Théodoric, aux indigènes qui se vengeaient des Romains et des Visigoths par des attaques de guerillas, ce qui explique l'expédition de Frédéric *contre les insurgés de la Vasconie et des montagnes qui servaient de refuge aux fuyards.*

La chasse qu'il donna à ces populations dans les gorges de la Garonne et de la Neste, sonna peut-être la dernière heure de l'indépendance de Lugdunum resté libre jusqu'alors. L'invasion des Vasco-Cantabres sur le versant gaulois fit

comprendre à Théodoric l'importance de cette place forte et centrale; il serait même possible que les Gallo-Romains, effrayés de l'approche des bagaudes, se fûssent volontairement livrés à Théodoric pour se donner un protecteur. Les Visigoths ne changeaient presque rien à l'administration et aux libertés municipales; Lugdunum en ouvrant ses portes à Théodoric put conserver son sénat, ses revenus, sa milice : mais le bienfait le plus précieux dont cette cité dut jouir, fut cette diminution des impôts que les Visigoths avaient eu le bon esprit d'étendre à toutes leurs possessions. La Gaule méridionale, occupée par ce peuple, était la partie la plus heureuse, la plus paisible de l'empire, et Salvien nous fait assez connaître que les Romains avaient hâte de se soustraire à l'autorité éphémère des officiers de l'empereur, pour accepter la domination, tout aussi équitable et plus ferme, des nouveaux conquérants.

« Le vœu unanime des habitants, dit-il, est de ne » plus repasser sous le gouvernement de Rome. » Toute la population demande qu'il soit permis » de vivre en paix avec les barbares. Comment » nous étonner d'être vaincus par les Goths, quand » les Romains préfèrent leur société à la nôtre? » Aussi, bien loin de fuir ceux-ci pour se réfugier » chez nous, nos frères nous abandonnent pour » se réfugier auprès d'eux; et je serais étonné que » tous les tributaires pauvres n'en fissent pas autant, » s'il n'y avait une raison qui les en empêche : » l'impossibilité de transporter avec eux leurs ché-

» tives propriétés, leurs chétives habitations et leurs » familles [a]. »

Les Visigoths, en effet, n'avaient rien qui pût éloigner les peuples gallo-romains. Grands, bien faits, robustes, le teint blanc, la chevelure blonde et longue, leur ensemble physique respirait une certaine dignité bienveillante et calme... leur tolérance envers le catholicisme, leur respect pour leurs prêtres et pour les morts, achevaient de les placer bien au-dessus des autres Germains. Théodoric possédait au plus haut degré ces vertus de son peuple.

« Dès son lever, après avoir prié dans la chapelle » de son palais, il passait la matinée à donner ses » soins aux affaires publiques ; ses officiers, vêtus » de fourrures, se tenaient à portée derrière une ta- » pisserie, tandis que les députés des peuples divers » s'asseyaient au-delà d'une balustrade en attendant » leur tour d'audience. » C'était là que Sidoine Apollinaire avait vu *le Hérule aux yeux verdâtres comme les vagues de l'Océan, le Suève vêtu de peau de brebis, le fier Sicambre* au regard arrogant et barbare, et le Romain lui-même, tous empressés à venir implorer l'alliance du Visigoth : *Car le jour était venu pour le Tibre affaibli de rechercher l'alliance de la puissante Garonne* [b].

Vers huit heures, Théodoric inspectait ses trésors et ses écuries. Allait-il à la chasse, un écuyer portait l'arc et les flèches pour les lui remettre au premier signal. Son service de table, débarrassé de

[a] Salvien. — Sidonius, *Carm.* 22, 23.
[b] Sidonius, l. 1, *Epist.* 8.

l'argenterie massive des Romains, se faisait remarquer par l'élégance des coupes et la propreté des plats... le goût délicat des Grecs y était uni à l'abondance des Gaulois et au confort des Italiens.

Après la méridienne, il jouait volontiers aux dés, aux osselets et prenait plaisir à voir son partenaire dans l'embarras. Il écoutait les bouffons et les mimes pendant le repas du soir, mais il repoussait les danseuses et les chanteurs dissolus, et préférait les poésies propres à exciter le courage... Comment ne pas respecter et craindre un roi d'un si beau caractère, qui joignait la vigueur du Barbare à la prudence et à l'intelligence du Romain? Sa taille était élevée, son teint blanc, coloré, et son nez aquilin; ses cheveux épais, tressés en nattes, retombaient sur ses épaules; de longs cils ombrageaient son regard; il avait les dents blanches, la barbe épaisse, mais arrachée à la pince depuis le bas du menton jusqu'aux joues. Il comprenait admirablement la langue de Cicéron, et s'était nourri de la lecture de Virgile [a].

Ainsi les Visigoths appuyaient leurs vastes possessions aux Pyrénées depuis Lapurdum jusqu'à la Méditerranée. Narbonne seule restait encore romaine; elle continuait ses relations avec l'empire par l'entremise de ses évêques, que les empereurs attiraient aux conciles d'Arles, et par l'influence de ses patriciens, de ses rhéteurs et de ses philosophes. Elle s'honorait d'avoir dans son sein Lympidus, Macrin, et l'illustre famille de ce Magnus Félix, préfet des

[a] Sidonius, l. 1, *Epist.* 8.

Gaules, ami et conseiller de l'empereur Majorien, qui le nomma consul en 460. Son fils Félix était devenu patrice; mais dégoûté des grandeurs, il avait embrassé la vie monastique. Narbonne, fréquentée par Sidonius Apollinaris, possédait encore les jurisconsultes Léon et Livius, le poète Marcelin, le prélat Herme, qui, malgré ses démêlés avec le Saint-Siége et avec saint Hilaire au sujet de son élection, n'en jouissait pas moins d'une réputation méritée [a]. L'antique cité restait donc comme une oasis de civilisation submergée dans le désert agité de la société barbare. Mais elle ne devait pas jouir longtemps de l'indépendance qui protégeait ses richesses littéraires et scientifiques.

[a] Sidonius Apollinaris, *Carm.* 22 et 23; l. II, *Epist.* 13; l. V, *Epist.* 21.

CHAPITRE V.

DERNIERS ROIS VISIGOTHS DE TOULOUSE.

Occupation de Narbonne par les Visigoths. — Paix de Théodoric avec les Suèves. — Avénement d'Euric. — Ses conquêtes dans le centre des Gaules. — Persécution des catholiques. — Sa bonne administration. — Indépendance provinciale. — Ses conquêtes en Espagne. — Avénement d'Alaric. — Démêlés avec Chlodowig. — Persécution des évêques. — Code d'Alaric. — Canal d'Alaric. — Concile d'Agde. — Bataille de Vouglé. — Prise de Toulouse par les Franks. — Chlodowig devant Carcassonne. — Thierry et Gondebaud envahissent la Septimanie. — Arrivée des Ostrogoths. — Cession de la Septimanie à Chlodowig par Gésalic. — Fuite de ce dernier à Barcelone. — Retour de Chlodowig dans ses États.

Après l'entreprise de Théodoric sur la ville d'Arles, ce roi avait fait la paix avec l'empereur Majorien, et tous les deux avaient réuni leurs efforts contre les Vandales et les Suèves en faisant pénétrer les comtes Népotien et Suniéric dans la Lusitanie. Pendant cette expédition, Théodoric apprit la mort de Majorien. Ricimer, après l'avoir fait assassiner, avait placé Sévère sur le trône et demandé l'alliance du roi visigoth, en lui offrant la Narbonnaise. Les comtes Gilles et Agrippin qui commandaient dans cette province, indignés du meurtre de Majorien et du honteux marché de Ricimer, refusèrent d'y souscrire, et tournèrent leurs armes contre les Visigoths. Cependant la mésintelligence les désunit : Agrippin livra Narbonne en haine du comte Gilles

(462), et la puissante cité fit partie des possessions visigothes; nous la verrons bientôt jouer un rôle très-important, et devenir leur capitale.

Si elle ne perdit rien de sa prépondérance politique, en passant sous le sceptre des nouveaux conquérants, il n'en fut pas ainsi de sa supériorité scientifique. L'élément barbare vint peu à peu affaiblir la haute civilisation dont elle avait été le dernier asile [1]. Ses écoles disparurent comme avaient disparu celles de Toulouse, et leurs débris furent recueillis dans les chapitres et les cloîtres, ces sanctuaires de la société nouvelle.

Les Visigoths, heureux dans le midi, étaient moins bien traités dans le nord. Le comte Gilles, ayant atteint Frédéric sur les bords de la Loire, le défit complétement; mais ce grand capitaine, seul capable de tenir tête aux Visigoths, mourut bientôt après, et Théodoric mit cette circonstance à profit, pour étendre et raffermir ses conquêtes dans le sud des Gaules et les étendre en Espagne. Les habitants indigènes de la Galice s'habituaient à le considérer comme le souverain suprême des Suèves, leurs dominateurs. Quoique cette fraction fougueuse et barbare des Visigoths, qui ne cherchait que la guerre et n'écoutait guère les ordres de son roi, eût rigoureusement traité les villes de la Galice et des plaines de l'Èbre, c'était à Théodoric que les Ibéro-Romains adressaient leurs doléances, au sujet des exactions et des courses ravageuses des Suèves. Ils renouvelèrent

[1] Dom Vaissette, t. I, p. 299.

leurs plaintes contre le roi Remismond, en envoyant à Toulouse l'ambassadeur Palégorius (462), pour prier le roi visigoth d'intervenir en leur faveur. Théodoric chargea Cyrila d'engager Remismond à les mieux traiter à l'avenir, et une nouvelle paix entre les deux peuples cohabitants fut faite à Lugo, sous les auspices de ce plénipotentiaire. Le mariage de Remismond avec une femme visigothe, probablement de la famille de Théodoric, cimenta cette alliance (463)[a]. Cette union eut une grande influence sur l'avenir des Suèves, qui étaient restés chrétiens depuis Riciaire (448), peut-être en haine des Visigoths; le roi céda aux exhortations de son épouse, et, désireux de détruire une des causes de l'antagonisme des deux nations, il entraîna son peuple à abjurer le christianisme, et lui fit adopter l'hérésie d'Arius. Les Suèves furent vivement poussés dans cette voie par plusieurs prêtres ariens, notamment par un aventurier galate, apostat de la religion catholique, qui passa de Toulouse dans la Galice et parcourut cette province en prédicateur très-ardent. Ce profond changement survenu chez les Suèves ne fut pas cependant très-favorable à la prépondérance de Théodoric : Remismond, trop faible pour résister à la pression populaire, laissa renouveler les violences dont les Ibéro-Romains avaient eu tant à se plaindre. Théodoric, informé de ces nouvelles infractions, envoya Scella défendre les intérêts des Galiciens ; mais pendant cette ambassade,

[a] Idatius, *H.* — Isidor., *Hisp.* 33. — Paquis et Dochez, t. I, p. 82-83.

le roi visigoth périt assassiné à Toulouse (467), et ses sujets du parti de la civilisation et de la paix subirent le joug d'Euric, son frère et son meurtrier, que la faction ardente élevait tumultueusement sur le trône.

Euric, homme de tête et de volonté ferme, trouvait un vaste État formé et consolidé par son prédécesseur. Les sept cités que Théodoric était parvenu à réunir par ses traités ou ses conquêtes, avaient fait donner au jeune royaume le nom de *Septimanie* ou de Gothie, comme l'ancienne Aquitaine était devenue Novempopulanie par la réunion des neuf cités gallo-romaines. Cette dernière province et la Narbonnaise conservèrent cependant leur nom aux yeux des anciens habitants.

Nous n'avons pas à nous étendre sur les intrigues d'Euric avec le préfet des Gaules Arvande, dirigées contre l'empereur Anthème et qui aboutirent à la rupture officielle de la paix. Euric résolut alors d'achever la conquête des Gaules et celle de la Péninsule ; deux vastes projets, qu'il poursuivit toute sa vie avec la vigueur la plus opiniâtre. Le premier acte de cette politique fut l'invasion de l'Espagne par les Pyrénées occidentales, cette grande route des expéditions visigothes, et il attaqua simultanément les Suèves et les Ibéro-Romains (469). Dans les dernières années de son règne, Théodoric avait rappelé ses troupes et leur général Arborius, comme s'il eût été satisfait de l'espèce de suzeraineté que lui reconnaissaient les Suèves. Mais Euric ambitionnait une domination plus étendue.

Il allait pénétrer dans la Lusitanie, lorsqu'il fut rappelé par la guerre des Bretons, et la nécessité de subjuguer toute la première Aquitaine (472).

Encouragé par ces succès, Euric se porta vers le Rhône, s'empara de Nîmes et de toute la partie de la Narbonnaise appartenant encore aux Romains. Il remonta vers la Loire, soumit la Touraine et le Berri (473). Clermont seul et les montagnes de l'Auvergne lui opposèrent une résistance vigoureuse qui l'engagea à faire alliance avec les Ostrogoths, commandés alors par le roi Widimer. Entouré de ces nouvelles forces, Euric envahit l'Auvergne, si héroïquement défendue et protégée par Sidoine Apollinaire, qui institua dans ces circonstances la touchante cérémonie des Rogations. Mais toutes les prières du saint évêque ne purent sauver sa patrie, et un traité de paix avec l'empereur Nepos, négocié par saint Epiphane, évêque de Pavie, confirma Euric dans la possession de toutes ses conquêtes, à condition qu'il renoncerait à les étendre sur les autres parties de l'empire [a].

Malheureusement le roi visigoth ternit la gloire du conquérant par un fanatisme arien poussé jusqu'à la persécution. Cette phase de sa vie nous ramène particulièrement dans les Pyrénées. Après avoir fait périr les évêques de Bordeaux, de Périgueux, de Limoges, de Mende, de Lazas, il fit subir le même sort à ceux d'Auch, de Couserans et d'Eause. Cette dernière ville avait voulu défendre le sien;

[a] Jornandès, ch. 45. — Sidonius, III, 1, 2, 3; IV, VI. — Procope, *de Bello Gall.* I, 12.

elle fut démantelée en punition de sa courageuse résistance.

Lorsque ces massacres eurent laissé les populations sans pasteurs, Euric voulut les entraîner vers l'arianisme ; mais il éprouva une invincible opposition. Les Bigorrais, soutenus par saint Fauste, leur évêque, résistèrent victorieusement. C'était un de ces pieux Gallo-Romains, que son intelligence développée par une connaissance approfondie des saintes Écritures, son courage trempé dans le malheur de ces temps difficiles, plaçaient à la hauteur de la lutte de la vérité contre l'erreur. Son éloquence et sa force d'âme finirent par toucher Euric lui-même ; il épargna sa vie comme il avait déjà fait pour Sidoine Apollinaire, l'héroïque défenseur de Clermont, et il se contenta de jeter Fauste dans un cachot, d'où il le retira bientôt après, pour l'exiler à Aire avec Glycerius ou saint Lizier son disciple.

Toutefois, saint Fauste eut la consolation de revenir dans son diocèse, et d'y rendre le dernier soupir. Glycerius, encore plus heureux, parvint à rentrer furtivement dans le Bigorre ; il parcourut les vallées pour soutenir les populations contre la propagande arienne; puis il se réfugia dans les montagnes de l'Ariége et du Salat, et trouva un asile auprès de son oncle, saint Quentien, évêque de Couserans. Celui-ci lui donna les derniers ordres, l'associa à son ministère, et lui céda son diocèse lorsque Dieu l'eut rappelé à lui [a].

[a] Grégoire de Tours, t. II, c. 25. — Sidoine Apolinaire, VII, 6.

Pendant ces tribulations de Glicerius et de Fauste, le Nebousan voyait un jeune berger donner un exemple de courage religieux qui devait aller jusqu'au martyre. Arrêté par Malet, un des gouverneurs d'Euric, sur la colline du mas de Comminges, où saint Sernin avait élevé une chapelle à saint Pierre, cet enfant, nommé Gaudens, fut sommé d'abjurer le christianisme. Il resta inébranlable; les Visigoths lui tranchèrent la tête et renversèrent la chapelle de Saint-Pierre, espérant effacer ainsi tout ce qui osait être chrétien, le temple comme l'adorateur... La légende, appliquant à ce nouveau martyr une allégorie qui se reproduit fréquemment dans les biographies de cette époque, raconte que le cadavre se releva, prit sa tête dans ses mains, et marcha jusqu'à la côte de Lacave où les chrétiens l'ensevelirent secrètement auprès d'une fontaine. Une chapelle s'éleva plus tard sur son tombeau; elle devint, et est restée jusqu'à nos jours le but de nombreuses processions. Quant à l'église de Saint-Pierre, détruite en haine de Gaudens, elle fut rebâtie au XII[e] siècle par les comtes de Comminges, et forma une des plus curieuses basiliques romanes des Pyrénées. Les chrétiens ne se contentaient pas d'orner les tombeaux des martyrs et des confesseurs, ils donnaient leurs noms aux lieux qu'ils avaient sanctifiés. Le diocèse de Couserans prit le nom de son évêque Glicerius, ou Saint-Lizier, et le mas de Comminges celui de Saint-Gaudens[a]. Quant à l'évêché de Convenæ, à peine la crosse épisco-

[a] Grégoire de Tours, liv. II, ch. 25. — Dom Vaissette, *Notes*, t. I, p. 329.

pale en prenait possession, que les satellites d'Euric vinrent chasser l'évêque, peut-être le mettre à mort, comme il résulte du texte de Grégoire de Tours.

Ces malheurs particuliers, qui font mieux ressortir tous ceux que les chrétiens eurent à souffrir, prirent un caractère de généralité et d'acharnement qui ne laissa guère d'église oubliée.

« Le nom de catholique est si odieux à ce monarque, qu'il marche en chef de secte plutôt qu'en roi d'une nation conquérante, dit Sidoine Apollinaire. Aussi ses victoires semblent plus fatales aux lois chrétiennes qu'à l'empire même. Bordeaux, Périgueux, Rodez, Limoges, Javols, Eause, Bazas, Saint-Bertrand-de-Comminges, Auch, et généralement toutes les villes rentrent dans les ténèbres qui suivent le renversement des siéges épiscopaux. L'hérésie, favorisée par la vacance des évêchés qu'il défend de pourvoir, fait des progrès rapides, et les populations, sans clergé, s'abandonnent au désespoir. Les toitures des églises défoncées tombent sur le sanctuaire ; les portes des basiliques restent sans gonds, et si les ariens en ferment l'entrée, c'est avec des ronces et des épines pour empêcher les fidèles d'y pénétrer... Cependant, inabordables aux hommes, on voit, ô douleur ! les troupeaux entrer dans les temples et y brouter l'herbe. Cette solitude n'est pas exclusive aux campagnes ; l'isolement et la peur règnent aussi dans les cités ; les réunions y sont interdites. »

« Les chrétiens persécutés ne peuvent donc plus

» tenir leurs assemblées dans les maisons particu-
» lières ; ils sont obligés, comme au temps des pre-
» miers empereurs romains, de se réunir furtive-
» ment dans les grottes, dans les bois, dans les lieux
» les plus isolés [a]. »

Ces maux, en faisant gémir la religion, poussaient vers les montagnes une foule de fugitifs qui allaient révéler la foi aux bergers encore idolâtres. Les hautes gorges des Pyrénées avaient ouvert successivement leurs flancs protecteurs aux druides, aux Gallo-Romains, aux premiers hérésiarques ; maintenant elles protégeaient les chrétiens contre les fureurs d'Euric. Ces événements développèrent les ermitages et les oratoires solitaires ; nous les retrouverons plus tard au fond des forêts vierges, lorsque nous y suivrons les premiers fondateurs des monastères ; car nous verrons, sur presque tous les points, les établissements de S.-Benoît se poser auprès de chapelles isolées, desservies déjà par des anachorètes.

Nous avons fait observer que les Visigoths s'étaient bornés à substituer leur autorité à celle des empereurs et que les indigènes étaient restés dans la même situation, par rapport aux cités et aux municipes. Euric respecta cet état de choses.

L'indépendance provinciale fit même un progrès sous sa domination ; Honorius avait organisé des réunions de députés qui traitaient de tous les intérêts généraux. L'arrivée des barbares interrompit le jeu normal de ces états provinciaux ; mais le besoin de

[a] Sidoine, *Lettres à Basile*, liv. VII. — Dom Vaissette, t. I, p. 331 et suiv.

se réunir et de s'entendre ne s'en faisait pas moins vivement sentir.

Les notables (*honoratorum et episcoporum*) se réunissaient spontanément sur des points assez rapprochés, et le diocèse était devenu le centre naturel de cette représentation élémentaire. Les évêques furent alors choisis par les populations comme chefs des municipalités; aussi les retrouve-t-on sur tous les points, occupant la haute fonction de *défenseurs* des cités.

Cette tendance à s'administrer en dehors du gouvernement visigoth puisait son impulsion dans l'antagonisme religieux, et ne fut peut-être pas étrangère à la persécution qu'Euric exerça contre le haut clergé. Ce roi voulut combattre par d'autres moyens cet élément de discorde; il entreprit la modification des lois visigothes, afin de les mettre en rapport avec celles des Romains, de manière à amener la fusion politique par la fusion législative. Le jurisconsulte Léon, qu'il choisit pour ce travail, en est la preuve incontestable. Petit-fils du grand orateur narbonnais Fronton, ami et confident de Sidoine Apollinaire, on ne pouvait se méprendre sur sa prédilection pour la législation dont sa famille et lui-même étaient les derniers interprètes. Après avoir demandé ses conseils à Sidoine Apollinaire, Léon se mit à l'œuvre avec une sorte d'inquiétude; on ignore s'il termina son travail sous le règne d'Euric, ou s'il le continua sous le successeur de ce monarque. Quoi qu'il en soit, la fixation du droit visigoth

dáta de cette époque; il fut digne de marcher à côté du droit romain [a].

Pendant qu'Euric faisait travailler à ce monument législatif, l'empire d'Occident achevait de s'écrouler; Odoacre détrônait le dernier Auguste (476). Malgré la faiblesse de l'empire, son grand nom avait suffi jusqu'alors pour arrêter sa trop brusque dislocation. Dès que l'ombre elle-même eut disparu, les peuples barbares, dispersés dans les Gaules, se sentirent enivrés d'une audace sans limite; Alains, Bourguignons, Franks, Allemands, s'ébranlèrent et voulurent se mettre au large. Euric ne resta pas en retard dans cet immense mouvement. Il réunit une armée considérable et marcha sur les Pyrénées occidentales, avec la ferme résolution de conquérir l'Espagne entière (477). Widimer, roi des Ostrogoths, le secondait dans cette expédition avec des troupes nombreuses. Pampelune était la première ville vasco-romaine qui se trouvait sur leur route. Euric l'attaqua et s'en rendit maître. Après ce succès il laissa à l'ouest les Suèves, ses alliés, toujours assez soumis; il descendit la plaine de l'Èbre, atteignit Cæsar-Augusta et s'en empara. Il battit à plusieurs reprises la population romaine qui essayait de résister, réduisit presque toutes les places de la Tarraconaise et occupa, dès lors, tout le nord de l'Espagne, depuis la Galice jusqu'à la Méditerranée; les Pyrénées se trouvaient donc au centre de ses États comme le seul asile ouvert aux

[a] Dom Vaissette, t. I, p. 332. — Fauriel, t. I, p. 351. — Vaissette, t. I, p. 337.

âmes énergiques qui refusaient d'accepter son joug; mais principalement aux Vasco-Cantabres, restés invincibles.

Après cette conquête assez sérieuse de la Péninsule, Euric fut abandonné de Widimer qui rentra en Italie; lui-même revint dans les Gaules, combattit les Franks avec avantage, chassa les pirates saxons de la Saintonge, ajouta la Provence à ses possessions, fit une dernière expédition dans la Bourgogne, et mourut enfin à Arles, vers la fin de 484, après dix-huit ans de règne [a].

Le sceptre des Visigoths aurait eu besoin d'une main ferme pour consolider cet empire vaste et un peu décousu, mais l'histoire n'est qu'une suite d'antithèses et de réactions. A l'ambitieux Euric succéda Alaric II, son fils, prince bon, juste; mais faible, irrésolu, et ces défauts perdirent le royaume.

Enhardi par la jeunesse de ce nouveau roi, un certain Burdimelus leva l'étendard de la révolte en Espagne; les troupes d'Alaric parvinrent cependant à dissoudre son parti, et à s'emparer de sa personne. Envoyé immédiatement à Toulouse, il y fut exécuté (496).

L'invasion des peuples du nord n'avait pas encore tari sa source; les Franks (hommes rudes aux combats), établis depuis quelques années entre le Rhin et la Seine, se trouvaient trop à l'étroit dans cet espace, et regrettaient de n'avoir

[a] Jornandès, c. 46 et suiv. — Paul Diacre, l. I, ch. 16. — Marca, *Hisp.*, p. 70. — Sidoine, l. VIII, p. 3 et 9.

eu dans leur part de l'empire romain que les provinces les moins riches ; ils enviaient ardemment l'Aquitaine et ses vignes excellentes, la Narbonnaise et ses magnifiques cités ; peut-être aussi sentaient-ils peser sur leurs frontières cette nouvelle nuée de Saxons et de Normands, dont l'irruption éclata sous Charlemagne.

L'ambitieux Chlodowig se tint à l'affût d'une bonne occasion pour se rapprocher du midi. Le général romain Siagrius, battu par lui, venait de chercher un refuge à la cour de Toulouse. Chlodowig réclama le vaincu avec hauteur ; Alaric refusa de le livrer d'abord ; cependant, effrayé du mouvement des Franks vers la Loire, il eut la faiblesse de céder ; mais Chlodowig n'en resta pas moins campé sur la rive droite de ce fleuve, limite septentrionale des Visigoths.

Inquiet de ce dangereux voisinage, Alaric voulut prendre ses précautions. Théodoric, roi des Ostrogoths, récemment vainqueur d'Odoacre, envahissait alors l'Italie. Alaric offrit à ce conquérant de former une ligue offensive et défensive ; elle fut acceptée avec empressement, et le mariage d'Alaric avec Théodegothe, fille naturelle de Théodoric, cimenta l'alliance de ces deux chefs de la nation gothique.

Fort de cet appui, Alaric attendit les hostilités de Chlodowig avec assurance. Ce dernier, au contraire, apaisa prudemment son impatience agressive, et, pour se préparer des circonstances favorables, il entreprit auprès du clergé catholique une diplomatie insidieuse, qui devait lui procurer de puissants auxiliaires dans les populations chrétiennes.

Alaric apprécia la portée de cette politique, il voulut en prévenir les conséquences; abandonnant complétement la tactique de son père, il entreprit de gagner l'affection des Gallo-Romains par sa tolérance religieuse et sa sollicitude administrative [a].

Son premier soin fut de rouvrir les églises fermées par Euric, et de permettre aux évêques de remplir les siéges restés vacants à la suite de sa persécution. Il renonça même à la part que ses prédécesseurs avaient prise au choix des diocésains, et laissa les chrétiens souverains maîtres de leur administration ecclésiastique.

Bigorre, Comminges, Béarn, Dax, Aire, Couserans, Elne, retrouvèrent enfin leurs prélats perdus par l'exil ou par la mort. Les fidèles arrachèrent les buissons qui obstruaient leurs temples, réparèrent les chapelles et le culte reprit une pompe nouvelle.

Cependant cette restauration allumait la fureur des ariens fanatiques; ils se réunirent par groupes, et, sans respect pour l'autorité du roi, ils essayèrent de persécuter les Gallo-Romains [b].

La lisière des Pyrénées, favorable à ces actes de brigandages isolés, devint le théâtre de coupables entreprises. Nous avons vu saint Lizier (Glicerius) chercher dans le Couserans un asile contre Euric, et finir par s'y établir à titre d'évêque. Une bande de Visigoths vint dévaster le diocèse, attaqua principalement les églises, et son chef Ricosinde assiégea

[a] Grégoire de Tours, l. II, ch. 27. — Fredegaire, c. 15.

[b] Procope, *de Bello Goth.*, c. 1. — Jornandès, c. 53, 55, 57. — Dom Vaissette, t. I, p. 337.

la ville de Couserans. Les habitants, rangés autour de leur pasteur, redoutaient toutes les horreurs d'une prise d'assaut; mais Glycerius se mit en prière, et les Visigoths, abandonnant le siége, se dispersèrent frappés de terreur. La population attribua cette fuite inattendue à l'intervention du saint évêque, et la reconnaissance publique, survivant à ses bienfaits, le choisit pour patron de la cathédrale. Alaric était trop faible pour arrêter ces désordres partiels ; il essayait de calmer par des bienfaits les chrétiens exaspérés. Sidoine Apollinaire laissait un fils du même nom ; il voulut le dédommager des persécutions éprouvées par son père, et le combla de ses faveurs.

Cependant, irrésolu dans sa politique de tolérance, il ne savait pas faire taire une simple fantaisie devant la crainte de mécontenter les chrétiens. S'étant rendu à Narbonne avec son ministre Léon, pour visiter cette seconde capitale de ses États, l'église de Saint-Felix, martyr, lui parut couper désagréablement la vue des fenêtres de l'ancien Capitole devenu son palais, sous le nom de Capdueil, et il fit abattre une partie de la basilique, malgré l'opposition et la douleur des habitants; mais il ne jouit pas longtemps sans remords de cet acte coupable ; Léon, son conseiller imprudent, devint aveugle, et les chrétiens, dit Grégoire de Tours, n'hésitèrent pas à reconnaître la main de Dieu dans cette punition [a].

Ces événements, futiles en apparence, n'en faisaient

[a] Dom Vaissette, t. I, p. 339.

pas moins tourner les yeux des populations gallo-romaines vers le roi frank, toujours campé sur les bords de la Loire. Les évêques, qu'il comblait de promesses et de présents, faisaient des vœux ardents pour la substitution de son sceptre à celui des Visigoths, et les chrétiens s'habituaient à penser comme leurs évêques. Nous ne saurions comprendre sur quelle considération on se fonderait pour leur en faire un crime. Les Visigoths s'étaient emparés du midi de la Gaule par la conquête, comme l'avaient fait les Vandales. La terrible persécution d'Euric, dont les fidèles n'avaient pas encore réparé les conséquences, faisait d'ailleurs craindre le retour des mêmes violences. Or, l'immense population gallo-romaine professait le christianisme avec toute l'ardeur d'une croyance à son origine; elle voulait enfin pouvoir exercer son culte avec sécurité. Si Alaric le tolérait, les Visigoths organisés, comme nous en avons donné la preuve, en bandes insoumises, rendaient la tolérance officielle entièrement inefficace. Toutes ces considérations n'expliquent-elles pas, en les justifiant, les vœux des peuples et du clergé catholique pour le triomphe de l'époux de Clotilde ?

Alaric ne tarda pas à reconnaître que ses ménagements politiques restaient impuissants devant cette sourde répulsion; l'espoir des évêques s'étant traduit par des prédications ouvertes surtout dans le nord, il voulut avoir recours à la sévérité.

Volusien, évêque de Tours, en devint la première

victime; arrêté dans sa ville épiscopale, il fut incarcéré à Toulouse pendant quelques jours, puis conduit vers les Pyrénées pour être exilé en Espagne. Arrivé entre Foix et Varilles, il entreprit de prêcher la religion aux habitants; mais *après le continuel exercice des saintes prédications et autres œuvres charitables, il fut décapité par commandement d'Alaric* [a]. Plus tard, son corps fut transporté dans la chapelle de Saint-Nazaire, qui prit le nom de Saint-Volusien [b].

Saint Césaire d'Arles, accusé à son tour de vouloir livrer la ville aux Bourguignons, se vit expulsé de sa ville épiscopale; son exil cependant n'eut pas des conséquences aussi funestes. Interné à Bordeaux, il n'y resta que jusqu'en 505, époque à laquelle Alaric, convaincu de son innocence, le rétablit sur son siége et punit même ses calomniateurs [c]. Mais toutes ces tracasseries entassaient les inimitiés contre le roi Goth; et Chlodowig savait en profiter pour gagner du terrain dans l'esprit des populations. L'impatient Sicambre avait déjà passé la Loire, et allait envahir les États d'Alaric, lorsque Théodoric chercha à les réconcilier. Les deux adversaires eurent une conférence dans une île de ce fleuve et se jurèrent amitié. Mais que sont les serments des rois, alors que leur intérêt et leur ambition leur tiennent un langage opposé? Chlodowig continua ses intrigues, et Alaric, voulant les combattre, ne négligea rien

[a] *Annales de Foix*, Ollagaray.
[b] Grégoire de Tours, l. II, c. 26; l. X, c. 31.
[c] Dom Vaissette, t. I, p. 345.

pour gagner l'affection et la reconnaissance des Gallo-Romains.

Nous avons vu Euric s'occuper avec Léon de confondre les usages de sa nation avec les codes romains. Alaric renonça à ce mariage un peu forcé; il ordonna au jurisconsulte visigoth Goiric de publier un nouveau recueil de lois romaines qui ne devait régir que les anciens habitants. Goiric se mit à l'œuvre avec les légistes romains les plus éminents et fit une compilation assez habile des lois grégoriennes, hermogéniennes et Théodosiennes. Mais, par un singulier jeu de la renommée, ce grand travail ne prit pas le nom de son auteur. Anian, secrétaire d'Alaric, né, dit-on, à Aignan dans l'Astarac [a], eut le bonheur, en signant les diverses copies destinées aux officiers du royaume, de lui donner le sien.

Le *Code d'Alaric*, ou *Bréviaire d'Anian*, devait subir une épreuve solennelle avant d'être appliqué. Alaric réunit l'assemblée générale des évêques et des notables dans le mas, ou ville haute d'Aire, qui conserve encore le souvenir de ce roi. Il défendit lui-même le travail de Goiric, le fit accepter sans opposition, et le promulgua par un avertissement daté de la même ville (2 févr. 506).

Cette réunion des Etats à Aire sert de confirmation à ce que nous avons dit du développement de l'élément représentatif sous les Visigoths. Peut-être Alaric chercha-t-il à s'appuyer sur lui pour

[a] Montlezun, *Hist. de Gascogne*, t. I, p. 172.

combattre l'influence franque, toujours grandissante [a].

Il ne s'en tint pas à ce témoignage de sollicitude. Un travail très-important d'irrigation fait encore bénir son nom par les populations de la Gascogne. *Le canal d'Alaric,* qui prend les eaux de l'Adour au-dessous de Bagnères de Bigorre, parcourt la rive droite de ce fleuve jusqu'à Aire, sur un espace de dix lieues, et vivifie des terrains qui, privés de ces eaux, resteraient incultes et desséchés. Les empereurs romains ne s'appliquaient guère qu'à construire des théâtres et des aqueducs de luxe; Alaric eut la gloire d'ouvrir l'ère des grands travaux d'utilité agricole. Mais son acte le plus important dans cette voie de pacification, fut l'autorisation donnée aux évêques de tenir des conciles... Les prélats, impatients de se reconnaître et de raffermir la république chrétienne ébranlée par les persécutions, se hâtèrent d'en profiter.

Ce fut en l'année 506, la vingt-deuxième du règne d'Alaric, que la cité d'Agde vit accourir, dans l'antique basilique de Saint-André, vingt-quatre évêques et dix délégués venus des diverses provinces visigothes. Saint Césaire d'Arles y présidait à titre de vicaire du pape. Ce concile, très-important comme inauguration du nouveau régime de réunion et de liberté ecclésiastique, offre encore un autre intérêt historique; il marque pour les évêchés pyrénéens le point de départ de leur existence authentique.

[a] Sidonius, l. II, *Epist.* I. — *Goth. prol. in cod. Theod.*, c. 3.

Aper, évêque de Bigorre, et Caprarius, métropolitain de Narbonne, y furent représentés par leurs vicaires, Ingenuus et Amelius; Suavi, premier évêque incontesté de Comminges, Galactorius, de Béarn, Gratus, d'Oloron, Gratianus, de Dax, Marcellus, d'Aire, Glicerius, de Couserans, Héraclianus, de Toulouse, y siégèrent personnellement... Tous les diocèses visigoths s'y trouvaient donc représentés, moins ceux du versant espagnol qui dépendaient de Tarragone, et ne paraissent pas avoir été appelés à ce concile tout gallo-romain.

Au lever du soleil, les *ostiaires* de la cathédrale ouvrirent les portes conformément aux formalités ordinaires, et se placèrent sur le seuil pour en défendre l'accès aux personnes non convoquées. Les évêques entrèrent et prirent leur place; leurs suffragants s'assirent derrière eux par rang d'ancienneté; les prêtres vinrent en troisième ligne, précédés des diacres, qui restèrent debout devant eux; les notaires et les secrétaires se tinrent au centre avec les séculiers admis à assister au concile. Alors les portes se refermèrent, et l'archidiacre prononça à voix haute le mot *Oremus*. Tous les assistants se prosternèrent et continuèrent l'oraison en silence, jusqu'à ce que le plus âgé des prélats les interrompit par une prière vocale à laquelle on répondit un *Amen* général. L'archidiacre s'écria bientôt : *Surgite, fratres ;* chacun s'assit, et la session fut ouverte par la lecture d'une profession de foi conforme au symbole de Constantinople [1].

[1] *Ordo de celebrando concilio.*

Les Pères ne se bornèrent pas à renouer les liens un peu affaiblis de la hiérarchie ecclésiastique, bouleversée par les barbares; après avoir prié pour Alaric, *leur très-glorieux seigneur*, ils décrétèrent quarante-huit canons, qui exercèrent une assez haute influence sur les VIe et VIIe siècles. Nous rappellerons 1° ceux qui plaçaient les esclaves affranchis sous la protection des évêques; 2° ceux qui excommuniaient et soumettaient à la pénitence publique le maître qui, sans l'autorité du juge, mettait à mort un de ces malheureux. Conquête immense faite par le code chrétien sur la loi inexorable de Rome; 3° ceux qui reconnurent, pour la première fois, les bénéfices ecclésiastiques, et réglèrent les conditions à observer dans le baptême des juifs, assez nombreux déjà dans la Narbonnaise; 4° le dernier canon posait la base des conciles annuels; il désignait Toulouse pour siége de la prochaine réunion de 507 ; il agrandissait enfin le cercle de ces assemblées célèbres en appelant les évêques d'Espagne à se joindre à ceux des Gaules [a]... Ainsi les deux versants des Pyrénées, occupés par les mêmes peuples, parlant la même langue, suivant les mêmes lois, issus de la même origine, se tendaient la main et travaillaient à raffermir la nationalité homogène dont nous allons poursuivre l'histoire; mais un événement de la plus haute gravité vint déranger la mise en application de cette charte de la chrétienté.

Malgré la paix jurée entre Chlodowig et Alaric,

[a] Labbe, *Collectio conciliorum*, l. IV. — *Concil. Agathæ.*

le premier ne cherchait qu'une occasion pour envahir le midi de la Gaule. Le fanatisme arien vint lui en offrir le prétexte. La lisière des Pyrénées continuait à être parcourue par ces bandes indisciplinées et indépendantes qui persécutaient les évêques, pillaient les églises et rançonnaient les fidèles.

Galactorius de Béarn, qui venait de siéger au concile d'Agde, devait, à ce titre, exciter la haine de ces fanatiques... Prévenu des desseins des Visigoths, il réunit les milices bourgeoises, et, se plaçant à leur tête, il marcha contre les assaillants. Quoique inférieur en nombre, il les attaqua près de Mimissan; mais ses partisans ne purent lutter contre des forces trop supérieures, ils furent dispersés, et lui-même resta au pouvoir des ariens; ils lui proposèrent de racheter sa vie par l'abjuration; il demeura inébranlable, les Visigoths le massacrèrent [1].

Ce déplorable événement retentit jusqu'aux rives de la Loire, et les évêques, le cœur meurtri de la mort de leur collègue, attribuèrent à Alaric le crime d'une bande de forcenés. La persécution de Vérus, successeur du martyr Volusien, vint aggraver les animosités politiques; dès-lors toute hésitation disparut. Chlodowig prit les armes comme offensé dans la personne d'un prélat accusé de conspirer en sa faveur, et se disposa à franchir la Loire.

Alaric fut averti de ces préparatifs; il réclama l'appui de son beau père Théodoric, et se procura

[1] *Gallia Christiana* — Marca, *Hist. de Béarn.*

de l'argent en falsifiant les monnaies. Chlodowig mit dans ses intérêts le roi des Bourguignons, Gondebaut, et les deux grandes armées franques et visigothes se rencontrèrent à Vouillé, près de Poitiers (507). La bataille fut soutenue de part et d'autre avec un acharnement digne des deux nations qui se disputaient l'empire des Gaules; mais Alaric s'enfonça trop avant dans les rangs ennemis, et tomba mort; quelques historiens disent frappé par la main de Chlodowig. Malgré la résistance des Visigoths et des Auvergnats, leurs auxiliaires, les Franks les culbutèrent, et leur fuite assura la victoire* à l'époux de Clotilde.

On ne peut s'expliquer la panique étrange qui s'empara des Visigoths. Quoique maîtres de toutes les places fortes du centre de la France, de l'Aquitaine et de la Novempopulanie, ils ne se rallièrent nulle part, et le chef frank conduisit ses bandes à Bordeaux sans coup férir. Établi dans ce quartier général pendant l'hiver, il continua de s'emparer de la basse Novempopulanie, ou, pour mieux dire, d'entrer dans les villes de Bazas, d'Eauze, de Lectoure et d'Auch, dont les évêques lui ouvraient les portes.

Les Visigoths en fuite s'étaient enfin arrêtés à Toulouse pour élire le successeur d'Alaric et recommencer la guerre; ils espéraient d'ailleurs que Théodoric arriverait d'Italie à leur secours. Jamais peuple n'avait eu besoin de plus d'union et de

* Procope, *de Bello Goth.*, p. 176.— S. Grégoire de Tours. — Fredegaire.

concorde pour résister au danger; et cependant l'élection du nouveau monarque ne fut qu'une lutte d'ambitieux qui porta le dernier coup à l'empire.

Alaric laissait un fils légitime de sa femme Théodegothe, mais il n'avait que quatre ans. Un nombreux parti de seigneurs ne voulut pas accepter un enfant, abandonna Toulouse, se rendit à Narbonne, et donna le sceptre à Gésalic, fils naturel du feu roi, et alors dans la force de l'âge. Voilà les Visigoths divisés en deux camps (507).

Cette défection, qui isolait ceux de Toulouse du reste de la nation, ne leur permit pas de se défendre dans cette place; Chlodowig s'avançait; ils l'abandonnèrent, pour se rapprocher des Pyrénées où la résistance devenait plus facile.

Carcassonne, ville très-forte, élevée sur un rocher, dont la base est arrosée par l'Aude, et qui nous est parvenue intacte avec sa physionomie toute barbare, fut choisie par eux comme la mieux assise pour mettre en sûreté le jeune enfant, la reine et leurs trésors considérables [a].

A peine cette retraite précipitée était-elle opérée, que Chlodowig se présenta devant Toulouse. L'évêque Héraclianus et son clergé, délivrés de l'influence des Visigoths, avaient préparé les habitants à le recevoir. Le Sicambre n'eut pas même la peine d'en enfoncer les portes; elles s'ouvrirent à son approche (508), quatre-vingt-neuf ans après que Vallia y avait fixé le siége du royaume.

[a] Grégoire de Tours, *Hist.*, l. II, c. 77. — Isidore, *Chron.*, p. 720. — Procope, l. I, p. 177.

A une époque où la centralisation n'avait pas encore concentré tout un État dans sa capitale, la prise de Toulouse ne pouvait causer la perte de la Septimanie ou de la Gothie. Aussi allons-nous voir la domination visigothe se conserver très-puissante encore dans la Narbonnaise, et se développer en Espagne. Il faut reconnaître cependant que la chute de Toulouse fut une blessure très-grave portée à cet empire, car elle entraîna celle de la Novempopulanie et des trois Aquitaines. L'Espagne devint alors le cœur du royaume ; la Narbonnaise n'en fut qu'une province.

Les États visigoths, quoique assez fatalement divisés, opposaient encore aux Franks un territoire considérable, défendu par des places très-fortes et des chaînes de montagnes admirablement disposées.

Outre les Pyrénées qui fermaient les provinces d'Espagne, la montagne Noire et les Cévennes qui se soudent aux Pyrénées du côté de Carcassonne, protégeaient la riche et florissante Septimanie.

Carcassonne, placée sur un rocher et défendue par l'Aude, se présentait à la jonction de ces deux chaînes et fermait le défilé que les Franks devaient nécessairement franchir pour pénétrer dans le cœur de la puissance visigothe. La nation concentra ses forces sur ce point, dans les places de la Septimanie et derrière les Cévennes, dans l'attente de l'arrivée de Chlodowig.

La marche rapide du conquérant ne tarda pas à justifier ces prévisions. L'armée franque, maîtresse

de Toulouse, se dirigea sur Carcassonne, et le siége de la capitale d'Amalric fut poussé avec la plus grande vigueur. Chlodowig était d'autant plus pressé d'emporter la place, que son fils Thierry et le roi de Bourgogne, Gondebaud, envahissaient la Septimanie par la vallée du Rhône, afin d'opérer leur jonction avec Chlodowig, et attaquer ensuite Narbonne. Mais tous les efforts du roi chrétien vinrent échouer devant les remparts formidables de Carcassonne et le courage opiniâtre de ses défenseurs.

Pendant ce temps, Thierry et Gondebaud parcouraient la Gothie en vainqueurs, et refoulaient les Visigoths vers Narbonne. Dès que les Franko-Bourguignons furent arrivés près de cette ville, Gésalic marcha à leur rencontre; mais la fortune trahit cette suprême tentative : il fut battu et obligé de se renfermer derrière les remparts. Gondebaud l'y assiégea ; Gésalic, d'un naturel trop faible pour résister, voulut placer les Pyrénées entre les Franks et lui; la victoire d'Amalric sur Chlodowig lui faisait redouter aussi la prépondérance de ce compétiteur légitime, et il s'occupa de le renverser. Un de ses ambassadeurs vint offrir à Chlodowig la cession de toute la Septimanie, pourvu qu'il renonçât à envahir l'Espagne; par ce moyen, il isolait Amalric dans Carcassonne, entre les Franks et les Pyrénées; position qui devait lui rendre tout mouvement agressif impossible.

Chlodowig s'empressa d'accepter une offre aussi avantageuse qu'inattendue. Il commençait à craindre que le roi de Bourgogne ne voulût garder la Septi-

manie pour sa part de conquête; il était bien aise de pouvoir fonder sa revendication sur la cession d'un roi Goth. Après cet arrangement, Gésalic abandonna Narbonne à la hâte, et entraîna ses troupes, à travers les passages étroits des Pyrénées orientales, pour se réfugier dans Barcelone (509). Aussitôt Gondebaud entra dans la place, et la livra à toutes les horreurs du pillage [a].

Chlodowig, retenu devant Carcassonne, avait la douleur de rester inactif devant le jeune et faible Amalric, alors que Gondebaud venait de conquérir l'opulente Narbonne; mais les Bourguignons eux-mêmes touchaient au terme de leurs succès.

L'armée de Théodoric, roi d'Italie, et protecteur d'Amalric, venait d'arriver, sous la conduite du général Ibbas, dans les plaines du Rhône. Gondebaud, n'osant pas l'attendre entre les Cévennes, la Méditerranée et les Pyrénées, se hâta d'abandonner sa nouvelle conquête, et se porta à la rencontre des Ostrogoths.

Les deux armées s'atteignirent sur le Rhône, au-dessus de l'île de la Camargue, et les Franko-Bourguignons, complétement battus, perdirent trente mille hommes. Ibbas vainqueur s'avança sur Narbonne, reprenant sans coup férir les villes conquises par Gondebaud. Chlodowig, averti de son approche, ne put songer à l'attendre de pied ferme devant l'imprenable Carcassonne. Il dut se résoudre à battre en retraite pour éviter le sort de Gondebaud. Il ra-

[a] Isidore, *Chron.*— Jornandès, *de Reb. Jet.*, c. VIII.— Cassiodore, *Chron.* — Grégoire de Tours, *Hist.*, c. 2, 37.

mena ses troupes à Toulouse, prit dans cette ville toutes les richesses qu'il y avait laissées, et regagna ses États du nord de la Loire (509)[a].

CHAPITRE VI.

CONSÉQUENCES DE L'EXPULSION DES VISIGOTHS.

Conduite des évêques envers les Franks. — Les Cagots, leur origine et leur histoire. — Indépendance des vallées pyrénéennes. — Leur organisation. — Municipalités novempopulaniennes. — Clans vasco-cantabres. — Lois et administrations des Visigoths dans la Narbonnaise et la Tarraconaise. — Peuples différents. — Tribunaux particuliers.

La première expédition des Franks dans le plateau pyrénéen s'était bornée à la conquête du cours de la Garonne jusqu'à Toulouse, à un échec devant Carcassonne, et au pillage passager de Narbonne, aussitôt perdue que conquise. Ainsi la ligne des Pyrénées se trouvait divisée en deux parties bien distinctes : l'une à l'est de la Garonne, possédée encore par les Visigoths, et dont Narbonne et Carcassonne étaient les boulevards ; l'autre à l'ouest de ce fleuve et occupée par les indigènes.

[a] Jornandès, *de Reb.*, LVIII. — Grégoire de Tours, *Hist.*, l. II, c. 37.

En effet, cette invasion des Franks ne dépassa pas la ligne de Lectoure et de Bazas, et n'eut dans la haute Novempopulanie d'autre retentissement que celui de la fuite des Visigoths. Tout concourt à prouver que les habitants des plaines de l'Adour n'aperçurent ni la francisque, ni la pique à crochet qui servait aux hommes du nord à entraîner leur butin, comme des voleurs en maraude. Cette espèce de promenade dans la basse Novempopulanie n'occasionna donc ni grandes perturbations, ni désastres. Les évêques, placés à la tête des municipalités, où ils remplaçaient les anciens *défenseurs*, avaient rendu les populations favorables au roi frank, en leur rappelant les persécutions d'Alaric et l'hostilité constante des ariens. Chlodowig, écrivant aux évêques d'Aquitaine après la bataille de Vouillé, les appelait *maîtres très-saints, très-dignes de s'asseoir sur le siége des Apôtres;* il leur promettait de faire scrupuleusement respecter par ses troupes les propriétés de l'Église, ainsi que les fidèles de leurs diocèses sur le simple vu d'un de leur rescrit[a]. L'absence de toute résistance de la part des Visigoths, qui s'étaient précipitamment retirés dans la Septimanie, contribua aussi à priver les Franks de tout prétexte de violence. Cette conquête n'eut donc rien de commun avec celle du nord, où les pillages engendrèrent une si profonde misère, que le concile d'Orléans (533) crut nécessaire d'interdire aux populations de se nourrir d'animaux morts de maladie...

[a] Fauriel, t. I, p. 73, 76. — Le P. Labbe, *Collectio*, IV.

Les Visigoths seuls supportèrent toutes les rigueurs de l'expédition franque. Les Gallo-Romains oublièrent même les douceurs de leur administration, pour ne voir en eux que des adversaires religieux, et ils les expulsèrent sans miséricorde. Quelques familles, cependant, se cachèrent dans les gorges des Pyrénées et s'y sont perpétuées jusqu'à nos jours, frappées d'un stigmate d'infamie, et généralement d'un abâtardissement physique qui les a fait confondre avec les crétins et les lépreux.

On remarque, dans les plus misérables quartiers des villages, des êtres informes, à la tête grosse et branlante, au corps grêle, aux jambes torses, au cou goîtreux, au regard éteint et indécis, à la parole inarticulée. Ce sont des Cagots!... Véritables parias des Pyrénées, ils vécurent à toutes les époques, séquestrés dans des chaumières éloignées des habitations et privés de toute liaison, de tout commerce avec les naturels.

Cette espèce de malédiction les a fait considérer, par quelques historiens, comme descendants des lépreux, et l'Église elle-même, ce sanctuaire d'égalité, que le catholicisme ouvrit à toutes les classes, leur fut en partie interdite jusqu'en 89. Alors que le seigneur et le serf entraient par la même porte, les Cagots, relégués dans une chapelle particulière, ne pouvaient y pénétrer que par une ouverture latérale, munie d'un bénitier spécial. Les huées et les coups atteignaient le téméraire qui aurait osé enfreindre cette loi de réprobation.

Les Cagots des Pyrénées appelés *Cahets* en Gas-

cogne, *Agotes* en Navarre, *Agotacs* chez les Basques, vécurent à toutes les époques dans un état d'humiliation, dont les preuves sont partout reproduites. Le mépris populaire les accusait d'avoir l'oreille courte et les pieds d'une oie. Les parlements de Bordeaux et de Navarre les condamnèrent à porter sur leurs habits un morceau d'étoffe en forme de pied de canard, pour marque distinctive. Le *fors* de Béarn exigeait le témoignage de sept d'entre eux pour contre-balancer celui d'un chrétien. Dans la Navarre, il ne leur était permis de suivre les processions que les derniers; ils ne pouvaient ni danser, ni s'arrêter sur les places publiques pour assister aux jeux.

Indépendamment des quartiers particuliers qu'ils occupaient dans les bourgs, et de la porte qui leur était réservée dans les églises, tous les lieux qu'ils fréquentaient recevaient un nom de mépris.

On désigne encore *le goûté des Cagots*, la rue ou égoût des Cagots, à Saint-Béat. *La hoün dou Cagot* à l'Espielle (Basses-Pyrénées). Le champ du Cagot à Castillon, le cimetière des Cagots à Lurde, près d'Oléron, la rue des Cagots à Laons, la fontaine des Cagots à Nay, les chênes des Cagots à Argelos, la cardagne ou quartier des Cagots à Biaritz, la rue des Agots (*agot charrira*), à Saint-Palais[a].

On trouve aussi dans les registres de plusieurs paroisses, notamment à Jurançon, à Isturitz, des feuillets qui leur étaient consacrés, afin que leurs noms ne fusssent jamais mêlés à ceux des autres citoyens.

[a] Francisque Michels, *Races maudites*, t. I.

Pendant que les Basques ne reconnaissaient pas le joug féodal, les malheureux Cagots cherchaient un asile sous les créneaux des donjons et se soumettaient à toutes les humiliations du vasselage. On voit encore leurs chaumières, rangées dans les environs de Baygorri et de Saint-Jean-Pied-de-Port, autour des châteaux d'Échaux, de Lycéraza, de Hariette, d'Apal, de Bussunaritz et d'Irrumberry.

Malgré l'opinion de Belleforêt [a], de Marca [b] et de plusieurs autres auteurs qui ont voulu faire descendre les Cagots des Vaudois du XIIe siècle, ou des Mores du VIIIe, tout concourt à leur donner pour origine les Visigoths que les Franks expulsèrent du midi de la France.

Le nom lui-même sert de preuve historique : *Ca-Goths*, *Cas-Goths*, chiens de Goths, terme injurieux donné à toutes les races méprisées; comme *chiens de juifs*, chez les Européens ; *chiens de chrétiens*, parmi les Musulmans.

Marca a voulu y voir des Sarrasins, disions-nous; mais des ennemis aussi acharnés du nom chrétien, qui n'eurent jamais d'établissements dans les Gaules, et ne firent que la traverser en ravageurs, auraient été impitoyablement massacrés. Leur teint ne porte d'ailleurs aucune trace des habitants du Midi : point de cheveux noirs ou crépus. pas de reflet bronzé, pas de pommettes saillantes. On y reconnaît, au contraire, le type des hommes du Nord : incarnat blanc et lavé, cheveux blonds et plats. Quant à leur

[a] *Cosmographie universelle.*
[b] *Histoire du Béarn.*

abâtardissement moral et physique, il est facile de s'en rendre compte par leurs longues souffrances, leur misère constante, et l'usage des eaux des montagnes, si favorable au développement des goîtres. Dix siècles de mauvaise nourriture et de reproduction sans croisement, suffisent pour expliquer le crétinisme où ils sont descendus.

Il ne serait même pas impossible que l'origine de cette détérioration physique remontât aux Visigoths mêmes. Il est probable que tout ce que la nation avait de robuste et de jeune passa en Espagne. Les malades, les rachitiques, au contraire, et cette écume qui reste aux bas-fonds de toutes les sociétés, durent être retenus par leurs infirmités en deçà des montagnes.

Pourquoi, d'ailleurs, les débris des Visigoths, qui ne purent émigrer avec leurs concitoyens, n'auraient-ils pas appartenu à cette fraction barbare, attachée d'abord à la vieille mythologie scandinave, puis à l'arianisme, et toujours disposée à détrôner ou à faire assassiner leurs rois? Pourquoi n'auraient-ils pas formé une classe réprouvée, qui ne pouvait espérer, en Espagne, une position préférable à celle qu'elle subissait parmi les chrétiens des Pyrénées?

Toujours est-il que les Cagots n'existèrent que dans les vallées situées entre la Garonne et l'Océan, c'est-à-dire, dans le territoire que les Visigoths abandonnèrent à la hâte, dès la première invasion des Franks, et dans la partie vasco-cantabre où ces peuples ne purent jamais pénétrer; tandis que les

montagnes de Septimanie, où la nation se maintint et se fondit peu à peu dans la population indigène, ne connut pas cette race proscrite. Ainsi, en Espagne, ils étaient concentrés dans la Navarre, et principalement dans le Bastan, à *Arizum*, où leur quartier général était appelé *Bazate*. On en rencontrait à Pampelune, à Elizondo, à Ziga et jusqu'à Jaca, en Aragon. Ceux d'Arizum dépendaient du château d'Arsua..... En France, ils s'étendaient sur une bien plus vaste surface.

Saint-Gaudens, Saint-Béat, Aurignac furent leurs établissements les plus avancés du côté de l'est. Ils se montraient de plus en plus nombreux en approchant des gaves; notamment dans les vallées d'Aure et d'Argelès où l'on trouve encore à Vier le quartier des Cagots; mais, c'est dans les Basses-Pyrénées, surtout, qu'ils paraissent s'être répandus, et avoir joué même un certain rôle, comme charpentiers et bûcherons, puisque Gaston Phébus chargea une de leurs compagnies de faire la charpente du château de Montaner, et leur fit remise en compensation des deux francs de *focage* auxquels ils étaient assujettis [a].

Il est probable que ces Cagots exercèrent pendant longtemps un arianisme plus ou moins mêlé de polythéisme scandinave, dans les cabanes isolées, où ils vivaient à part, comme aujourd'hui les Bohémiens et les Gitanos. Plusieurs siècles après, l'excès de la misère les porta à recevoir le baptême, afin

[a] Francisque Michels, *Races maudites*, t. I.

de trouver quelque soulagement auprès des chrétiens ; ce qui les fit appeler Crestiaas dans les actes publics (mauvais chrétiens). Ainsi le premier stigmate ne s'effaça jamais complétement et ils furent, plus tard, confondus avec les ladres et les lépreux, au contact desquels ils contractèrent peut-être les maladies qui les frappent encore.

Lorsqu'au seizième siècle les Agotes de Navarre se plaignirent au pape que le clergé ne les traitait pas comme les autres fidèles, *sous prétexte que leurs ancêtres avaient aidé le comte Raymond de Toulouse dans la guerre des Albigeois,* le pape ordonna une enquête; mais un député aux états de Navarre, Caxarnaut, répondit que la malédiction dont ils étaient frappés n'avait aucun rapport avec l'hérésie du XIII[e] siècle, et qu'elle remontait à une époque bien antérieure [a].

M. Francisque Michels termine ses recherches sur ces races maudites, par une opinion qui, tout en faisant descendre les *Cagots* des Visigoths, tendrait à ne les faire établir dans les Pyrénées, qu'à la suite de l'expédition de Charlemagne en Espagne, et non après la victoire de Chlodowig.

Il est vrai que les Espagnols, compromis dans la révolte des rives de l'Èbre contre les Mores, se réfugièrent en France, et obtinrent de Charlemagne une charte très-favorable, qui leur assurait des terres. Mais ces Goths, depuis longtemps chrétiens et persécutés pour leur courageuse résistance aux Musul-

[a] Francisque Michels, t. I.

mans, ne pouvaient trouver dans les populations de la Novempopulanie et de la Septimanie la répulsion qui caractérise l'abaissement des Cagots. Loin d'être mal accueillis, nous verrons au contraire les proscrits du versant espagnol rencontrer à toutes les époques la plus généreuse sympathie, principalement dans le Béarn et le Bigorre. L'histoire n'a pas conservé de traces de l'antagonisme supposé par M. Francisque Michels, et il est impossible de donner aux Cagots les refugiés de Charlemagne pour ancêtres. Tout nous ramène donc à les faire remonter à une classe déjà réprouvée parmi les Visigoths, et abandonnée dans les Pyrénées occidentales par le gros de la nation fuyant devant Chlodowig.

L'invasion franque produisit des conséquences assez notables dans le bassin de l'Adour et de la Garonne ; car en expulsant les Visigoths, elle rendit à ces contrées l'indépendance dont elles avaient joui avant les conquêtes des deux Théodoric. Les Franks, voyant les évêques faire arborer leur bannière dans les cités, crurent pouvoir se dispenser d'imposer par la violence une reconnaissance qu'on paraissait accueillir avec joie ; et ils dirigèrent tous leurs efforts contre les Visigoths de la Septimanie.

Les populations du Labour, du Béarn, du Bigorre, d'une partie de la Gascogne, du Couserans et du Comminges, continuèrent donc à s'administrer municipalement par des magistrats élus dans leur sein ; elles payèrent quelquefois peut-être de légers tributs aux ducs ou aux comtes, placés par les rois franks à Bordeaux et à Toulouse ; mais nous verrons

bientôt ces gouverneurs éloignés, choisis parmi les Gallo-Romains, sur la recommandation des évêques, administrer le midi de la Gaule, dans l'intérêt des indigènes, bien plus que dans celui des vainqueurs.

Lorsque l'établissement des Visigoths avait séparé la Novempopulanie de l'Empire romain, il y avait fait renaître, par cet isolement même, l'administration locale. L'expédition de Chlodowig eut le même résultat : les Gallo-Romains s'organisèrent sur le modèle des lois et des anciennes constitutions municipales mêlées au droit coutumier des Gaulois, et formèrent, dans les vallées des Pyrénées, de grandes tribus indépendantes, véritables républiques qui traversèrent intactes les vicissitudes féodales...

Elles conservèrent toujours leurs magistrats, les juratz (du mot *jurare*, jurer la commune). Leur justice et leurs tribunaux, leur milice, leurs droits de guerre, même leurs châteaux et leurs fortifications.

Quelquefois, pour mieux résister aux empiétements de la féodalité, elles se liguèrent entre elles dans une véritable fédération, comme les quatre vallées de Neste, Barousse, Magnoac et Aure.

Les montagnards, ainsi organisés derrière leurs retranchements naturels, n'avaient qu'à défendre l'entrée étroite de leurs gorges pour y vivre plus en sécurité que les bourgeois de Narbonne, et de Lyon de Comminges, derrière leurs murailles; si l'ennemi parvenait à forcer le premier obstacle, ils se réfugiaient avec leurs troupeaux dans les hautes montagnes aux sentiers inconnus ; les envahisseurs

se fatiguaient bientôt de parcourir le bas des vallées où ils ne trouvaient rien à piller, car les montagnards dédaignaient alors la culture des terres, et n'avaient d'autres richesses que leurs bestiaux, et quand ils s'étaient éloignés, les pasteurs revenaient dans les gras pâturages.

Pour se faire une idée de l'organisation intérieure de *la vallée*, moitié clan gaulois, moitié commune romaine, il suffit de se rappeler celle des curies et des municipes ; aussi lorsque le droit écrit fera plus tard son apparition, sous le règne des fiefs, nous trouverons les privilèges des vallées, constatés en face de ceux des seigneurs, et nous verrons ces derniers obligés d'en jurer l'observation.

Quant aux cités de la Novempopulanie, elles continuèrent à renfermer intactes leurs familles sénatoriales et curiales (d'où descendit la noblesse), les propriétaires (d'où les fermiers et les vassaux), les ouvriers ou colléges d'artisans (d'où les maîtrises et les jurandes), enfin les paysans ou esclaves cultivateurs qui, par la successive émancipation attribuée au christianisme, produisirent les serfs ou demi-esclaves.

Cette imperfection de la conquête franque au pied des montagnes ne permet pas de croire que les anciennes terres domaniales, dont les Romains s'étaient d'abord emparés, et que les Visigoths, à leur tour, avaient pris dans la proportion des deux tiers, fussent saisies par les nouveaux envahisseurs. Que devinrent-elles dans cette révolution nouvelle? Elles furent probablement partagées entre le clergé, les cités et les

municipes [a]; car il est prouvé que la Novempopulanie et les Basses-Pyrénées ne connurent pas les bénéfices militaires, avant le règne de Childebert [b].

Ce réveil de l'autorité indigène était plus puissant encore dans les vallées espagnoles. L'indépendance absolue y avait pénétré longtemps avant l'expulsion des Visigoths du midi de la France; elle y était contemporaine de l'invasion des Suèves et des Vandales. En disloquant le gouvernement romain, ces barbares obligèrent les Ibéro-Romains de la plaine de l'Èbre à refluer vers les montagnes, à s'y mêler avec les populations primitives, et du mélange de leurs lois et de leur sang naquit ce peuple aragonais et catalan dont l'indépendance offrit des caractères semblables à ceux que nous avons retrouvés dans les Pyrénées gauloises de l'ouest.

Lorsque les Visigoths concentrèrent leur puissance en Espagne, ils trouvèrent ces administrations locales, *ces vallées libres*, trop fortement constituées pour les absorber dans leurs circonscriptions. Elles se maintinrent à l'état de municipes indépendants, comme nous les trouverons à l'origine des comtés de Paillas, de Ribagorça et de Sobrabe; mais ce caractère municipal ne s'étendait pas à toutes les Pyrénées. Il n'était au centre de ces montagnes qu'une transition entre les peuples vasco-cantabres de l'ouest, et les municipes gallo-romains de la Narbonnaise et de la Tarraconaise. Les premiers, restés toujours éloignés de toute invasion, de tout mélange, vivaient

[a] Fauriel, *Hist. de la Gaule*, t. I.
[b] Davezac, *Hist. de Bigorre*, t. I.

à l'état de clan ; les vallées d'Alava et de Guipuscoa, de Lanz et Derro, d'Achescoa et de Salazar, en Espagne ; celles de Soule et de Lentabat, de Baygorri et d'Asparre, en Gaule, n'avaient d'autre administration que celle du corps des vieillards (*Bilzaar*). Réunis sous les vieux chênes, au haut de la colline, ceux-ci discutaient sur les besoins du pays, décidaient de la paix et de la guerre, comme les antiques Sardones, contemporains d'Annibal.

C'était la vie patriarcale dans son caractère le plus primitif, et nous la verrons se perpétuer à travers les agitations de la féodalité, et arriver presque intacte aux derniers rois de Navarre.

La Tarraconaise et la Narbonnaise, riches encore, malgré les nombreux pillages des barbares, puissantes par leurs villes considérables, illustrées par leurs grands hommes , étaient passées des Romains aux Visigoths sans subir de transformation profonde. L'organisation, les lois restaient les mêmes, le nom seul du maître était changé ; au lieu de payer à César, on payait aux descendants de Théodoric. Les Gallo-Romains y avaient conservé leurs prérogatives curiales et municipales, mais avec moins d'intégralité que dans la Novempopulanie ; car les ducs et les comtes visigoths, les rois de Narbonne et de Barcelone y exerçaient une surveillance plus active.

Un duc gouvernait la Septimanie ; des comtes, placés sous lui, le représentaient dans chaque diocèse ; des vicaires (*vicarii comitis*) secondaient ces derniers dans leur administration.

L'organisation judiciaire s'y montrait plus compliquée que dans la Novempopulanie. Chacun des cinq peuples, Romains, Visigoths, Juifs, Syriens, Grecs, qui l'habitaient[a], suivait ses lois, ses usages, et avait ses juges particuliers. La preuve par l'eau bouillante commençait à être en usage.

Les Romains s'occupaient d'arts, de sciences, de lois et de la direction agricole des vastes exploitations qu'ils continuaient à posséder. Les Juifs et les Grecs exerçaient le commerce et l'industrie, affermaient les impôts et conduisaient les entreprises financières. Aux Visigoths appartenaient les emplois militaires et les fonctions administratives.

Lorsqu'un procès éclatait entre citoyens de diverses races, le juge visigoth, c'est-à-dire le comte, se faisait seconder par un jurisconsulte de la nation de chaque plaideur. Après le jugement, la partie condamnée pouvait en appeler au tribunal de l'évêque, composé du diocésain et de quelques ecclésiastiques. Si l'arrêt était réformé, il fallait encore le soumettre au roi.

Les évêques étaient, dans tous les cas, les juges des pauvres.

La loi visigothe interdisait le mariage entre une femme plus âgée que son fiancé, entre un barbare et une Romaine, entre gens de conditions différentes. La femme, qui osait épouser un esclave, fût-il *fiscalin*, c'est-à-dire attaché au domaine du roi, était fustigée, et pouvait même être brûlée avec son com-

[a] Grégoire Maquel, liv. VII. Concile de Narbonne en 590.

plice. L'épouse recevait de son mari une dot du dixième de sa fortune ; il pouvait y ajouter vingt esclaves et mille sols d'or, lorsque cette fortune s'élevait à plus de dix mille sols. La femme, sans enfants, disposait à son gré de son douaire ; si elle se remariait dans l'année de son veuvage, elle en perdait la moitié.

L'adultère était sévèrement puni. L'époux ontragé pouvait mettre à mort les deux coupables, ou les retenir en esclavage. Si l'amant n'était pas de condition libre, il pouvait être brûlé vif. La femme offensée obtenait comme esclave la concubine de son mari [a].

Le Code visigoth, bien accueilli dans les Pyrénées, s'y naturalisa, notamment en Espagne, au point de devenir le fondement des fuéros et du droit constitutionnel. C'est à lui que remontèrent l'élection des rois chrétiens, les règles suivies dans le partage des successions, et d'après lesquelles les pères et les mères étaient tenus de laisser leurs biens à leurs enfants, sauf la libre disposition d'un tiers. Les tutelles suivaient les lois romaines.

Les blessures étaient, comme chez les autres barbares, rachetées par des amendes. Un coup sur la tête se payait cinq soldi. Il est à remarquer que le droit coutumier du Comminges punissait le même acte de violence de vingt sols talgas : d'autres textes de chartes établissent que le tarif visigoth se conserva dans cette province jusqu'aux comtes héréditaires [b].

[a] *Code visigoth.*
[b] Castillon, *Hist. du Comminges*, t. 1, p. 147 et suiv.

Les médecins devaient cumuler la charge de chirurgien et celle d'apothicaire ; véritables entrepreneurs de guérisons, ils s'obligeaient à rendre la santé aux malades pour un prix convenu, et perdaient tout honoraire, lorsqu'ils ne réussissaient pas dans leur entreprise. S'ils estropiaient le *sujet* par une opération chirurgicale, ils payaient une indemnité ; s'ils occasionnaient sa mort, ils pouvaient devenir l'esclave de la famille du défunt. L'histoire ne nous fait pas connaître si cette industrie était fort lucrative, soumise à de telles conditions [a].

Les conséquences de l'invasion franke, entièrement illusoires au point de vue administratif et politique dans le plateau pyrénéen, ne se firent sentir que dans le cercle ecclésiastique, en bouleversant les anciennes relations des siéges épiscopaux.

Celui de Toulouse, enlevé aux Visigoths par Chlodowig, se trouva soustrait du même coup à la suffragance de Narbonne ; Eause perdit son antique suprématie sur les évêchés de la Novempopulanie ; Aire devint la métropole, du moins nominative, de Dax, de Béarn, de Bigorre, d'Auch et de Bazas. Enfin, le siége lointain d'Orléans, étendant à la faveur des rois franks son autorité sur toutes les provinces conquises, appela les évêques de tous les siéges ci-dessus à ses conciles, malgré les difficultés d'un voyage long et périlleux.

Ainsi, le premier synode de cette ville (511) réunit Nébridius de Bigorre, Nicétius d'Auch et Sexti-

[a] Dom Vaissette, t. II, p. 59 à 66. — *Code visigoth.*

litis de Bazas. Les suivants attirèrent également les prélats de Novempopulanie, notamment le quatrième qui fut souscrit par Julien de Bigorre (541).

Pour réparer ses pertes, l'évêque de Narbonne réclama l'érection de nouveaux siéges épiscopaux, et il obtint ceux de Carcassonne, de Maguelonne, même, dit-on, celui d'Elne qui, d'après quelques historiens, n'aurait été rétabli qu'à cette occasion [a].

Enfin, la prise de Toulouse ayant rendu impossible la tenue du concile de 507, et transporté la cour des rois visigoths de l'autre côté des Pyrénées, le mouvement religieux se porta plus particulièrement en Espagne, où nous verrons Tarragone et Tolède lui donner une vigoureuse impulsion.

[a] Dom Vaissette, t. I, p. 879.

CHAPITRE VII.

RÉVOLUTIONS DANS LES LANGUES.

Invasion du latin. — Mots grecs conservés. — Lois des révolutions dans les langues. — Débris celtiques. — Influence du basque sur les autres dialectes. — Influence du grec sur le gascon.— Conservation de l'ibérien. — Faible invasion du germain, — de l'arabe. — Le latin et le basque. — Corruption du latin et formation du roman. — Unité de langue dans le plateau pyrénéen. — Fragments de vocabulaire comparatif. — Rôle important de la particule *en* et de la terminaison *ac*.

Les différentes races dont nous venons de constater l'existence dans le plateau pyrénéen, se caractérisaient par leurs dialectes plus vivement encore que par leur législation et leurs mœurs. Les Romains parlaient latin, les Gaulois et les Ibères un mélange de latin, d'ibérien et de celtique, qui produisit le catalan, l'aragonais, le provençal et le béarnais. Les Visigoths conservaient leur langue d'une manière si exclusive, que le roi Euric n'avait pu comprendre saint Épiphane, ni se faire comprendre de lui sans interprète.

Les Grecs et les Juifs avaient aussi leur langage particulier. Sidoine Apollinaire assure que le celtique et le gaulois vivaient intacts dans certains cantons reculés ; les Pyrénées durent être leur dernier refuge. Les Vasco-Cantabres, enfin, mainte-

Provençal.	
...enon	Filets.
...ngro	
...ai	
...gounaire	
...ou	Fond du filet.
...n	Pain.
...	Blé.
...ro, meï	Pétrin.
Esco	Amadou
...fou	Barque.
...ou, fanéou	Lanterne.
...achou, ganchet	Croc.
Nougat	Gâteau d'amandes.
...aire	Seau.
...	Tan.

...it à prouver, d'après les règles que ...e, que les Grecs introduisirent chez ...age du blé, du pain et du pétrin pour ...ui de certains filets, des lanternes, ...grès de bateaux, des gâteaux d'a...aux et du tan pour préparer les cuirs. ...i les colonies grecques déposèrent-...arraconaise ces mots commençant par ...illées, qui sont parvenus jusqu'à nous ...ombre et dont le dialecte catalan fait ...ot emploi.

...e romaine éprouva plus d'obstacles à ... les races ibères d'Aragon et de Novem-... plus éloignées du mouvement social, ces ... ne l'adoptèrent qu'avec réserve.

... un peuple en conquiert un autre par ses ... par sa civilisation, il est un élément con-... qui ne disparaît guère, même après que les

...afon, *Langues du midi de la France.*

naient dans toute son intégralité primitive l'Euscarien qu'ils nous ont transmis.

Nous avons vu que l'invasion de la civilisation romaine avait formé trois zones bien tranchées dans le plateau pyrénéen. L'envahissement de la langue suivit la même échelle de proportion. Dans les environs de Tarragone et de Narbonne, devenus complétement romains, le latin envahit la langue indigène au point de la faire disparaître.

Les Romains, il est vrai, ne négligèrent rien pour rendre ce triomphe universel. Une de leurs lois exigea que les préteurs promulguassent tous leurs édits en latin ; Claude destitua un gouverneur, parce qu'il ignorait la langue officielle. Aussi, Strabon a-t-il pu dire que les Espagnols semblaient oublier leur idiome natal pour celui des vainqueurs. Il ajoute que, sous Auguste, une grande partie des Gaules l'avait adopté, et quant à l'Espagne, elle put produire plusieurs écrivains du premier ordre, tels que les deux Sénèque, Lucain, Pomponius Mela, Martial, Silius Italicus et Hygin[a].

Cependant, le latin n'absorba pas la langue dans des proportions assez absolues pour effacer toutes les couches précédentes; le Grec, transporté longtemps avant lui, laissa des gisements assez notables, principalement dans les provinces maritimes, par exemple :

[a] Raynouard, *Hist. de la langue romane. — Introduction.*

	Provençal.	
Αραιω	Aragnaou	Filets.
Εισαγω	Eissaougo	
Γαγγαμη	Gamqui	
Σαγηνη	Sengounaire	
Κολπος	Corpou	Fond du filet.
Αρτος	Artoun	Pain.
Βλατος	Blad	Blé.
Μακτρα	Mastro, meï	Pétrin.
Υσκα	Esco	Amadou
Σκαφη	Squifou	Barque.
Φανος	Fanaou, fanéou	Lanterne.
Γαμψος	Ganchou, ganchel	Croc.
Ναγαλα	Nougat	Gâteau d'amandes.
Ποτηριον	Pouaire	Seau.
Ρους	Rusco	Tan.

Ce qui tendrait à prouver, d'après les règles que nous allons poser, que les Grecs introduisirent chez les Ligures l'usage du blé, du pain et du pétrin pour le fabriquer, celui de certains filets, des lanternes, de quelques agrès de bateaux, des gâteaux d'amandes, des seaux et du tan pour préparer les cuirs. Peut-être aussi les colonies grecques déposèrent-elles dans la Tarraconaise ces mots commençant par deux *ll* mouillées, qui sont parvenus jusqu'à nous en si grand nombre et dont le dialecte catalan fait un si fréquent emploi.

La langue romaine éprouva plus d'obstacles à l'ouest chez les races ibères d'Aragon et de Novempopulanie ; plus éloignées du mouvement social, ces populations ne l'adoptèrent qu'avec réserve.

Lorsqu'un peuple en conquiert un autre par ses armes et par sa civilisation, il est un élément constitutif qui ne disparaît guère, même après que les

[a] Mary-Lafon, *Langues du midi de la France.*

vieux usages ont cédé la place à ceux des vainqueurs. Nous voulons parler de cette partie élémentaire de la langue, qui lui sert de fondement, et remonte à la première enfance de la nation. Cette couche primitive renferme les noms des animaux : *cheval*, *bœuf*, *milan*, etc.; ceux des objets de la nature : *rivière*, *arbre*, *orage*....; des outils ou ustensiles : *hache*, *habit*, *bâton ;* les adjectifs qualificatifs simples : *bon*, *mauvais*, *rapide*, *furieux ;* enfin, les verbes indiquant les actions : *boire*, *manger*, *tomber*, *courir*, etc. Ces bases linguistiques d'un peuple prennent leurs racines à de si grandes profondeurs, que peu d'invasions parviennent à les arracher. Aussi, les retrouverons-nous sur certains points, dix-neuf siècles après la domination romaine.

Mais il est une autre couche de la langue, un étage plus superficiel, où les conquêtes gagnent facilement du terrain; par exemple, les mots consacrés aux arts, aux sciences, à l'industrie, à l'agriculture, à la guerre. On comprend que si le peuple vainqueur vient modifier considérablement ces branches d'activité sociale, s'il les refait à neuf en quelque sorte, les vaincus accepteront sa langue à cet endroit, non-seulement sans opposition, mais comme un bienfait qui enrichit la leur.

Les Romains apportèrent aux Gaulois la majeure partie des arts d'industrie et de luxe ; ils leur enseignèrent une stratégie toute nouvelle; plus tard enfin, ils leur révélèrent le christianisme.

Il était conséquent que tous les mots latins exprimant les idées et les objets de ces diverses catégo-

ries, passassent entiers dans les langues conquises.

Nous en avons donné un exemple dans les expressions greques qui se firent adopter sur les bords de la Méditerranée ; mais cette règle prend des proportions bien plus étendues lorsqu'on étudie l'ibérien et le celtique dans l'Aragon et la Novempopulanie ; ainsi l'on peut se convaincre que les indigènes formèrent leur langue agricole des mots latins *arare* et *secare*.

	Celtique.	Gascon moderne.	Catalan et aragonais.
Labourer	Arat *ou* ara	Ara, laoura	Arar.
Laboureur	Azer	Laouraire	
Charrue	Arrar	Araï	
Couper le blé		Sega	Segar.

D'après la ressemblance irréfutable de ces locutions, il est évident que les Romains introduisirent la charrue dans l'Espagne et dans les Gaules. Cependant, dira-t-on peut-être, les Grecs paraissent y avoir apporté l'usage du blé et du pain, comment laissèrent-ils aux Romains le soin d'y faire connaître la culture des céréales? Il est facile de répondre à cette objection. Les colonies grecques exerçaient le commerce et non l'agriculture ; elles purent donc importer le froment sur les côtes de la Méditerranée, sans enseigner la manière de l'ensemenser ou d'en perfectionner la production. On peut même ajouter qu'elles étaient intéressées à laisser les Gaulois et les Ibères dans l'ignorance à cet égard, puisque cette branche de commerce d'importation en aurait reçu un funeste contre-coup. Les Romains au contraire, peuple conquérant, s'établissaient dans

les Gaules et dans l'Espagne à demeure fixe, et avaient plus d'intérêt à y propager l'agronomie qui s'était élevée, sous les premiers empereurs, à un degré de perfection inconnu à l'ancienne Grèce.

Par la même raison tous les mots de la religion chrétienne, *christ*, *croix*, *église*, *évêque*, *parrain*, *messe*, etc., descendirent de la langue de Rome.

Quant au calcul, il existait évidemment antérieurement aux Romains ; mais les Aquitains, les Tectosages, les Ibères, consentirent à abandonner toute leur numération, tant elle était imparfaite, pour adopter celle des vainqueurs infiniment supérieure; nous trouvons aussi dans les idiomes de ces contrées tous les radicaux des noms de nombre romains : *Un*, *uno*, *dus*, *dos*, *très*, *quate*, *quatro*, *ches*, *seis*.

Il en fut ainsi pour les sciences, pour l'écriture, la lecture et les industries perfectionnées. Ici, les modifications sont si nombreuses, si frappantes, que nous n'essaierons pas d'en donner des preuves ; il faudrait reproduire ces vocabulaires tout entiers [a].

Là se borna l'influence de la langue romaine chez les races ibériennes. Quant aux sentiments innés et naturels, comme l'invasion ne pouvait ni les modifier ni les détruire, ils gardèrent leurs expressions primitives; aussi, les retrouverons-nous intactes bien des siècles après.

Le celtique conserva dans les dialectes gascons

[a] On trouve dans Mary Lafond une liste de 330 mots, pour les 3 premières lettres de l'alphabet seulement.

et bigorrais un grand nombre de mots dont nous ne citerons que les suivants.

	Celtique.	Gascon.
Briller	Lufra	Lugra.
Piailler	Gragala	Gargala.
Panier	Paner	Paë.
Pauvre	Paour	Paouré.
Enduire de poix	Pega	Pega.
Peler	Pélia	Pela.
Culbuter, suspendre	Pendoji	Pindouli.
Poirier	Peren	Pérè.
Poisson	Pesk	Pech.
Pécher	Pesketa	Pesca.
Piquer	Pika	Pika.
Monter	Pina	Puja.
Piquer	Pistiga	Pessiga.
Manger	Pitoula	Apastoua.
Plat, vaisselle	Plad	Plat.
Planter	Planta	Planta.
Plier	Plega	Plega.
Plumer	Pluna	Pluma.
Peser	Poëza	Peza.
Poids	Poëz	Pez
Prairies	Prad	Prad
Glisser	Rampa	Rampa.
Cri de grenouille	Ranek	Ranek.
Sillonner la terre	Rega	Arega.
Retenir	Rena	Rena.
Arranger	Renka	Renga.
Tourner	Rodella	Roudeja.
Rôtir	Rosta	Rousti.
Ruer	Rua	Rua.
Humer	Rufla	Rufla.
Mettre en sac	Sac'ha	Ensaca.
Brûler	Skaota	Escaouta.
Sécher	Secha	Séca.
Fossé	Bara	Barat.
Baver	Babouza	Baoua.
Rester étonné	Bada	Bada.
Pinte	Picher	Piché.
Borne	Born	Borno.
Son	Brance	Bren.
Brouter	Brousta	Brousta.

	Celtique.	Gascon.
Ciseau	Kisel	Cisèous.
Bruit	Brut	Brut.
Vrille	Guin-Melet	Gimbelet.
Bruyère	Bruc	Bruchot, broc.
Chêne	Garric	Garric.
Brouillard	Brumen	Broumo.
Alouette	Alauda	Alaouzetto.
Licou	Kabestr	Kabestre.
Chaise.	Kador	Kadiero.
Corner	Korna	Kourna.
Mettre en corbeille	Kesta	Kista (quester).
S'accroupir	Klucha	Saclucha.
Coiffer	Koiffa	Couffa, couha.
Dévidoir	Kos	Cosso, coussejo.
Braies	Brak	Bragos.
Enveloppes de légumes	Kos	Kosso.
Coûter (prix d'un objet)	Kousta	Kousta.
Égratigner	Krabissa	Esgarapia.
Saisir avec le grapin	Krapa	Grapa.
Cribler	Krouëra	Kriéra.
Danser	Dansa	Dansa.
Doubler	Daoubleja	Doubleja.
Ouvrir	Diale-houëza	Desclaba.
Mettre en écheveaux	Dibana	Débana.
S'abattre de lassitude	Diflaka	Flaka.
Oter le licol	Digabestra	Descabestra.
Dégrainer	Dic, hrennia	Desgrana.
Oter la tête, découvrir	Discabellia	Descabeilla.
Émonder	Discoultra	Acouta.
Déplier	Displega.	Desplega.
Détacher	Distaga	Destaca.
Enter	Embouda	Empeouta.
Frotter avec la main	Embrega	Brega.
Fouetter	Fouetta	Fouetta.
Rafraîchir	Freskaat	Fresca.
Exciter	Hisa	Ahisca.
Boire avec la langue	Lapa	Lapa,
Moudre	Mala	Moula.

Le cantabre laissa aussi sa couche dans la langue

sous-pyrénéenne ; mais elle fut mince et peu étendue, car nous n'y retrouvons guère que :

Gascon.	Cantabre.	
Arnegua	Arnegua	Jurer
Arrasa	Darrasatua	Combler, raser.
Acaba	Akhabatua	Terminer.
Roupo	Arropa	Casaque.
Barra	Barratua	Barrer, fermer.
Bargos	Barga	Machines à broyer le lin.
Bordo	Borda	Métairie.
Cardi	Cardinala	Chardonneret.
Sedas	Cethabea	Tamis.
Charpa (guenille)	Charpa	Déchirer.
Céou	Cihoua	Suif.
Cop	Colpea	Coup.
Flisquet	Clisqueta	Loquet.
Rounca	Erronea	Ronfler.
Estaca	Estakatua	Attacher.
Fresk	Frescoa	Frais.
Gat	Gatua	Chat.
Léou	Leias	Bientôt.
Mainado (jeune fille)	Mainada	Famille.
Mesplo	Mispira	Nèfle.
Oustaou	Ostatua	Hôtel.
Piche, pichero	Pichera	Bouteille.
Poulido	Pulita	Jolie.
Teoulado	Taülada	Couvert de tuiles.
Tourna	Tornatua	Retourner.
Trufa (se moquer)	Trufa	Raillerie.
Esperreca (déchirer).	Perreca	Guenille.

Mais à côté de ces mots, dont l'origine celtique ou cantabre est incontestable, le catalan, l'aragonais et les dialectes gascons en offrent encore, qu'on ne peut faire remonter à ces deux idiomes, pas plus qu'au latin, au grec ou aux langues germaniques. On en remarquera un certain nombre dans les fragments de vocabulaire comparé, qui terminent ce chapitre.

Quelques autres, il est vrai, ont une origine hellénique assez probable, notamment :

Arapa	Saisir,	*qui vient de*	Αρπαζω.
Gargaillot Garlamero	Luette	—	Γαρφαρεων.
Calamet	Tuyau de chaume	—	Καλαμσο.
Callaouari Carribari	Charivari	—	Καρηϐαρεω.
Embach	En bas	—	Εν βαθος.
Cledo	Claie	—	Κλῆδος.
Caoumas	Chaleur	—	Κᾶῦμα.
Atuka	Battre, accabler	—	Ατυκεω.
Brama	Beugler	—	Βρέμω.
Brega	Frotter le linge	—	Βρέχω.
Arraflé	Raifort	—	Ράφανος.
Patax	coups	—	Πατάσσω.
Bouffaire	Gros mangeur	—	Βουφαγος.

Mais il ne faut pas oublier que nous avons constaté l'établissement d'une colonie grecque sur les bords du Gave. Avant de se fondre avec les Basques et les Béarnais ses voisins, elle dut glisser quelques expressions hellènes dans l'idiome gallo-romain de la Novempopulanie..... Toutefois, nous ne saurions donner à l'invasion du grec l'étendue que lui prête Scaliger, lorsqu'il prétend avoir retrouvé plus de mille de ses mots dans le gascon lectourois, ni même celle plus modeste que lui attribue Mary-Lafon [1]. Il faut se bien tenir en garde contre cet amour des étymologies. Nous n'en voudrions pour preuve, que cette étrange manie de Laramendi, de vouloir faire descendre du basque toutes les langues connues;

[1] *Langues du midi de la France.*

grecques, latines, italiennes, françaises, etc.; dans la recherche de ses preuves, il s'arrête à celle-ci : *Udor* ne peut venir que du basque *idorra*. Il est vrai que le mot grec signifie eau, et le mot basque, sec, aride. Cette différence ne l'embarrasse guère. Lorsque l'eau quitta la surface de la terre après le déluge, dit-il, on put bien confondre l'objet couvert (la terre ou le sec) avec l'objet couvrant. Ce singulier raisonnement nous paraît dépasser tout ce que la passion des *racines* peut produire de plus audacieux.

Le basque possède le mot *estalbia* (étable), qu'on serait tenté de faire descendre du latin *stabulum*. Mais en examinant sa formation, on trouve qu'il est composé des mots cantabres *stal*, couverture, et *bea*, basse, et l'origine n'est plus admissible. Pour qui se contente de la plus légère ressemblance de consonnances, il n'est plus de bornes aux rapprochements; on peut faire descendre la moitié d'une langue quelconque du sanscrit et du chinois, du grec et de l'hébreu à volonté.

Suffirait-il de rencontrer, dans le Groënland ou l'Irlande, quelque terminaison hellène, pour supposer une invasion de Grecs sur ces terres éloignées? N'oublions jamais que les dialectes ne s'absorbent pas au hasard les uns et les autres.

Un peuple révèle-t-il à un autre l'usage d'objets et d'arts nouveaux, il lui fait aisément adopter les mots consacrés à ces industries nouvelles. Ainsi nous accueillons chaque jour dans notre dictionnaire quelques substantifs anglais du vocabulaire des chemins de fer, du sport et de la mécanique;

mais pour les expressions des sentations naturelles et des objets communs à tous les peuples, ces invasions ne s'opèrent qu'à la suite de conquêtes séculaires.

Toutes les peuplades ont des mots indigènes exprimant les idées d'aimer, de courir, de manger, de se battre, et il ne suffit pas que des marchands traversent leur territoire pour qu'elles abandonnent leur vieil idiome en paiement des marchandises qu'on leur apporte.

Les mots nombreux du gascon, du catalan et du bigorrais, étrangers au celtique et au romain dont nous avons parlé, ne proviendraient-ils pas des langues barbares apportées par les Vandales, les Visigoths et les Franks?... Une telle origine est moins qu'improbable, elle est impossible.

Les Vandales séjournèrent moins de trois ans au pied des Pyrénées gauloises ; et ce n'est pas au langage d'un peuple aussi détesté que les Gaulois auraient emprunté quelques expressions, au milieu des ruines fumantes dont leur patrie était couverte.

Le séjour des Visigoths dans la Novempopulanie fut également trop passager ; si les sujets d'Ataulphe et des Théodorics laissèrent sur leur passage des lambeaux de leur langue, ce fut dans la Narbonnaise et plus encore dans la Tarraconaise, où leur règne dura trois siècles. Quant aux Franks, leurs excursions près des Pyrénées furent toujours éphémères et rapides. Leur idiome y était encore complétement inconnu, même dans la bourgeoisie, il y a cent ans à peine, et nous assistons aujourd'hui

aux premiers essais des populations agricoles pour épeler la langue des Français.

Ne sait-on pas d'ailleurs que les expressions aux sons ouverts et éclatants, dont nous nous occupons, n'ont rien de commun avec les terminaisons sourdes et dures des langues germaniques ?

Les Visigoths laissèrent bien un léger héritage linguistique à la Novempopulanie, mais il se borna à quelques mots d'un caractère tout féodal, tels que :

Visigoth.	Gascon.	
Burger	Bourgés	Bourgeois.
Bank	Bank	Banc.
Mantel	Mantel	Manteau.
Sporn	Espérou	Éperon.
Spaten	Espado	Épée.
Ric ou rich	Riché	Roi, puissant, riche.

Et peut-être aussi :

Forts	Fourech	Forêt.
Boschen	Bosquès	Bois.
Kaus	Kaüs	Chouette.
Garten	Jardin	Jardin.

On a dit, ce qui serait possible, que la langue ibère n'avait été qu'une sœur du cantabre (euskara) et que les deux se partageaient la Péninsule, au moment de l'invasion carthaginoise. Nous préférons cette opinion à celle qui voudrait confondre le basque avec l'ibérien, au point de ne vouloir en faire qu'une langue parlée par une même nation, ayant occupé aux temps des Romains l'Espagne tout entière. Cette unité de race est impossible à soutenir à cette époque. La facilité prodigieuse avec laquelle les Carthaginois, les Romains, les Visigoths et les

Mores, conquirent la moitié sud-est de l'Espagne, implique un peuple ramolli, énervé, qui ne pouvait avoir alors rien de commun avec ces populations cantabres du nord-ouest que deux mots d'Horace ont caractérisées à l'égard de tous les conquérants : *Cantaber indomitus*.

D'ailleurs si l'Euskarien eût régné dans les provinces maritimes, il aurait nécessairement laissé quelque trace dans les langues qu'on y parle aujourd'hui, tandis qu'on ne peut pas raisonnablement retrouver vingt mots basques dans le catalan, le castillan et l'andalou.

Considérant donc la Péninsule comme divisée à l'arrivée des Romains entre la langue euskara et la langue ibérienne, il est facile de s'expliquer par quelle suite d'invasions la première dut disparaître peu à peu sous les pas des conquérants, tandis que la seconde fuyant devant l'ennemi, mais toujours insoumise, toujours immaculée, dans ses rochers dess ources de l'Èbre, s'est conservée jusqu'à nous vierge de tout mélange notable.

N'oublions pas qu'une émigration considérable d'Ibères était venue peupler l'Aquitaine 1,500 ans avant J.-C.; la langue qu'elle apportait, en se mêlant au celtique, dut former dans le bassin de la Garonne un idiome analogue à celui des Celtibères, établis au centre de l'Espagne. L'arago-catalan, et surtout le gascon, le bigorrais et le béarnais modernes, seraient donc les dialectes qui conservent le plus grand nombre de mots ibériens, comme le breton est resté le sanctuaire du celtique; nous plaçons les lan-

gues du versant français sur la première ligne ; car celles du bassin de l'Èbre furent plus profondément modifiées par le gothique et par le moresque. On peut suivre les traces de ce dernier dans ces mots catalan.

Acequia	Conduite d'eau.
Albaran	Homme expulsé.
Albaroque	Commissionnaire de ventes.
Albricias	Annonciation.
Albaxara	Annoncer.
Barragan	Conduit souterrain.
Adelgazar	S'exténuer.
Abbeitar	Vétérinaire.
Arrimar	Attacher.
Bambaléar	Se secouer.

Quelques mots, exprimant des objets nouveaux, pénétrèrent à ce titre dans tous les dialectes pyrénéens, tels que :

Arabe.	Languedocien et Catalan.	Gascon.	
Forn	Four	Hour	Four
Gamet	Camel	Chameou	Chameau
Yasmyn	Jasmin	Jasmin	Jasmin.
Leymoun	Limoun	Limon	Citron.
Bardach	Bardo	Aoubardo	Selle d'âne.
Kerratah	Karreta	Karreto	Charrette.
Lerendj	Liranji	Liranji	Orange.
Sabatt	Sabatto	Sabatto	Groule.
Zahafran	Safran	Safran	Safran.

Des langues mêlées arrivons à la langue intacte.

Le basque se fait remarquer par sa construction grammaticale non moins que par l'originalité de ses mots, dont on ne retrouve les racines dans aucune langue. On doit remarquer notamment : 1° que sa numération procède par 20 et non par dix ; 2° que la construction des phrases est postpositive comme

celle du turc et du hongrois; 3° que le système des conjugaisons est constamment régulier, malgré la variété prodigieuse que donnent à chaque verbe 206 terminaisons différentes et 11 modes; particularité que l'on ne retrouve dans aucune autre grammaire.

L'influence du latin sur un idiome qui n'a pas subi la plus légère modification dans sa syntaxe, est facile à constater, car elle se borna à l'introduction d'une quarantaine de mots; mais cette influence donne des résultats frappants, en faisant ressortir l'état presque sauvage des peuples contre lesquels Rome eut à lutter, aux sources de l'Èbre et du Douéro.

L'étude du vocabulaire basque établit en effet que les Cantabres, à l'exemple des Ligures et des Gaulois, ne connaissaient pas le labourage, puisque tous les mots qui l'expriment, viennent du mot *laborare*, formé lui-même de *labor* et d'*arare*; comme *laboranza*, labourage, *laboraria*, laboureur. Cette étude apprend encore qu'ils ignoraient une foule d'objets et de connaissances élémentaires, qu'ils empruntèrent aux Romains[a] :

La monnaie	Moneda.
Les pilules	Pilula.
Les médecins	Medica.
La saignée	Sangra.
Les châteaux	Gastelua.
Les puits	Putzua.
L'école	Escola.
La grammaire	Grammatica.

[a] Strabon le dit positivement.

La lime	Lima.
Les parois	Pareta.
Les chaises	Cadira, de *cathedra.*
Les miroirs	Miraïla, de *mirari.*
Les rois	Erreguia.
Les reines	Erreguina.
Les couronnes	Koroa.
L'étude	Estudiatcea.
Les marchés	Merkhatua.
L'action de peser	Pisatera.
Les arts	Artea.
Les contrats ou pactes	Patua.

Dans leur numération, enfin, ils ne s'étaient pas élevés au-dessus de la centaine; plus tenaces que les Aquitains et les Ibères, ils la conservèrent jusque là; mais les Romains les firent monter jusqu'à mille, *mila*, et même à million, *millium*. Ils augmentèrent aussi le nombre de leurs mois, en leur donnant mars, *marchoa*, avril, *apirilla*, mai, *mayatza*. Ils n'avaient d'abord que trois jours, les Romains complétèrent le nombre sept. Plus tard, lorsque la religion chrétienne pénétra chez les Cantabres, le clergé parvint à importer, avec les notions de la religion nouvelle, les mots latins qui exprimaient les principes et les objets du culte. La connaissance de l'Être suprême est commune à tous les peuples; les Basques appelaient l'Eternel *Yaincoa*, comme les Juifs *Jehova*, l'église basque respecta ce nom indigène du Tout-Puissant. Par une conséquence de bon goût, la théologie resta la connaissance du très-haut *Yaincoquindea;* la science fut *Yaquintusnua*, et le savant se nomma *Yaquinzuna*.

Mais, à cela près, les Basques acceptèrent tous les

mots latins de l'Eglise, auxquels ils adaptèrent des terminaisons basques.

Iessou	Jésus.	Birginia	Vierge.
Garizuma	Carême.	Hotua	Vœux.
Meza	Messe.	Cantorea	Chant.
Guiristinoa	Chrétien.	Carastia	Chère.
Yibilia	Vigile.	Createa	Créer.
Adio	Adieu.	Benedizoina	Bénédiction.
Arzapezpiena	Archevêque.	Ermitanua	Ermite.
Bathayoa	Baptême.	Adoragaria	Adorable.
Parabisna	Paradis.	Bekhatorca	Péché.
Pazco	Pâques.	Bertuthea	Vertu.
Prédicaria	Prédicateur.	Besta	Fête.
Saindua	Saint.	D'embora	Les temps.
Fedea	Foi.	Indibia	Envie.
Bicioa	Vice.		

Les Grecs eux-mêmes avaient évidemment apporté leur contingent de civilisation primitive aux Cantabres, car on trouve dans leur langue les mots hellènes :

Arthoa	Αρτος	Pain.
Etchea	Εστια	Maison.
Boticha.	Αποθηκη	Boutique.

Si nous rappelons que les Grecs avaient légué ce même mot ἄρτος aux Ligures, il sera facile de comprendre que la colonie grecque, réfugiée sur les bords de l'Aragon et du Gave, put révéler aux Cantabres l'usage du pain et des maisons.

Là se bornèrent les adoptions. La langue comme les mœurs basques opposèrent un mur d'airain à l'industrie, aux sciences, aux beaux-arts et à la stratégie des Romains, et conservèrent leur état primitif. C'est à peine, si plus tard le basque

emprunta trente mots aux langues romanes; nous citerons :

Ninia	Enfant.	Borreroa	Bourreau.
Dona, dena	Femme.	Poncella, (de donzella)	Jeune fille.
Catibu	Captif.		
Balioa	Bail, estimation.	Baluarté	Boulevart.
Amua	J'aime.	Billette	Billet.
Chopin	Chopine.	Bateria	Batterie.
Chapela	Chapeau.	Baille	Baillif.

Leibnitz a donc pu dire avec raison que la langue basque s'était conservée derrière les Pyrénées, pure de tout contact étranger ; car les rares emprunts que nous citons sont insignifiants ; elle n'a laissé pénétrer ni inversions, ni consonnances, ni articles latins ou tudesques dans sa syntaxe.

Le latin ne régna pas longtemps intact, même dans la Narbonnaise et la Tarraconaise ; l'introduction de l'élément germanique devait le modifier profondément.

L'Église romaine, héritière de la civilisation et d'une grande partie de l'autorité impériale, s'était emparée de la langue des anciens maîtres du monde, et non-seulement elle en maintenait l'usage exclusif, mais encore elle absorbait tous les idiomes barbares dans une latinité qui a nécessité le glossaire de Ducange. Dès le VIe siècle, cette langue très-corrompue, comme Raynouard l'établit par des titres irréfutables, penchait vers le roman, qui devait envahir l'Espagne, la Gaule et l'Italie. La marche de cette corruption n'est pas sans intérêt.

Les Visigoths d'abord, les Franks ensuite, obligés d'épeler la langue de l'empire pour se faire com-

prendre des Gallo-Romains, et voulant d'un autre côté rester un peu germains, commencèrent à substituer les voyelles les unes aux autres, notamment l'*u* à l'*o*, l'*e* à l'*i*. Ils s'appliquèrent à retrancher les terminaisons latines, afin de se rapprocher des consonnances tudesques; de *ducem*, ils firent duc; d'*artem*, art; de *carnem*, car; de *dotem*, dot; de *florem*, flor; de *fontem*, font; d'*exilium*, exil; de *homo*, hom; de *quartum*, quart; bien peu de substantifs passèrent donc entiers dans la langue nouvelle. Les verbes perdirent généralement l'*e* de l'infinitif: au lieu de *amare*, *tenere*, *sentire*, *tollere*, *scribere*, *habere*, *stare*, on dit : *amar*, *tener*, *sentir*, *toller*, *scriber*, *haber* ou *aber*...

Cette règle devint si universelle dans le provençal et le catalan, que tous les verbes furent adoptés avec cette soustraction.

Latin.		Provenço-catalan.
Ardere	devint	Arder.
Claudere		Clore.
Aperire		Aprir, ubrir.
Currere		Courre.
Tonare		Tronar.
Adherere		Aerdre.
Prehendere		Prendre.
Querere		Querré.
Videre		Vezer.
Complere		Complir.
Dulcere		Adolzar.
Calefacere		Çalfar

Enfin, les Germains introduisirent les articles qu'ils empruntèrent encore aux Romains, car ce fut *ille* qui produisit *el*, *lo*, *la*; *ils*, *li*, *los*. Dès-lors,

les langues romanes furent constituées. Les débris du latin, estropiés, défigurés, se réfugièrent dans l'Église, dans les contrats notariés et les chartes des princes.

Mais là ne se borna pas ce travail de reconstitution. Les populations éloignées de la Provence et de la Catalogne, tout en adoptant ces contractions, obéissaient également à l'influence voisine du cantabre, langue plus énergique et plus pompeuse. Ce fut elle qui fit changer dans les articles *l* en *t*, dans tous les mots le *v* en *b*, l'*f* en *h*, et qui introduisit dans les conjugaisons les modifications *ac*, *ic*, *it*, inconnues au latin.

Latin.	Provenço-catalan.	Gascon.	
Ille	El, lo, lou	Et	Le.
Facere	Fa, far	Hé	Faire.
Ferrum		Her	
Ardere	Arder	Hardé	Brûler.
Calefacere	Calfar	Caouha	Chauffer.
Vivere		Biourè	Vivre.
Vanitas		Banitat	Vanité.
Volere		Boulé	Vouloir.
		Boulec	Le vouloir.

Caoumi, remplir. — Caoumic, le remplir. — Caoumit, en être rempli.

Le gascon fit éprouver un second retranchement à l'infinitif. Le provenço-catalan avait effacé l'*e*, il enleva l'*r*, et au lieu de *arder*, de *calfar*, de *tronar*, il dit : *hardè*, *cahouha*, *rouna*, se rapprochant ainsi de la consonnance basque *a*, qui domine principalement dans les verbes.

Dans l'Aragon et la Navarre, enfin, la terminaison caractéristique et énergique *bre* remplaça le *men*

des latins, comme dans *alumen*, *alumbre*; *culmen*, *cumbre*; *lumen*, *lumbre*, et par extension, *homo*, *hombre*; la substitution de l'*h* à l'*f*, de l'*y* au *g*, et la disparition du *d* au milieu des mots, méritent aussi d'être notées comme fondamentales dans les langues de la Péninsule.

Farina	*Harina.*	*Plaga*	*Playa.*
Fatum	*Hado.*	*Regnum*	*Reyno.*
Fel	*Hiel.*	*Leges*	*Leyes.*
Ferire	*Herir.*	*Cadere*	*Caer.*
Ferrum	*Hierro.*	*Comedere*	*Comer.*
Gelu	*Yelo.*	*Credere*	*Créer.*
Gener	*Yerno.*	*Laudare*	*Loar.*

Les dialectes gascons offrent encore cette particularité remarquable que toutes les personnes dans tous les temps des verbes, à la seule exception de l'impératif, sont précédées de la préposition invariable *qué*. Si l'arago-catalan chercha un surcroît d'énergie dans la substitution du *bre* au *men*, le gascon en trouva une bien plus grande dans ce monosyllabe préposé.

Je veux	Qué boi.
Tu manges	Qué minjos.
Il part	Qué partich.
Nous égratignons	Qué sgaraoupian.
Vous tombez	Qué bous espatarnats.
Ils se peignent	Qué se espugon.

Quant à la substitution de l'*h* à l'*f* des latins, elle influa notamment sur l'ibérien conservé plus particulièrement dans la Gascogne : car ce dialecte est celui qui en fait l'emploi le plus étendu.

Après ce travail séculaire, et malgré quelques

différences de détail, tout le plateau pyrénéen, à l'exception du pays basque, parlait une seule langue; le catalan, l'aragonais, le béarnais, le gascon, le bigorrais, le narbonnais n'étaient que des dialectes d'un même idiome. Partout régnait l'article, partout les mots latins avaient perdu leur dernière syllabe pour plier leur terminaison aux consonnances ouvertes et sonores sur lesquelles les populations ibériennes et gauloises aimaient à appuyer. Lorsque le moyen âge prépara l'avénement de l'Europe moderne, tous les peuples pyrénéens étaient en position de se comprendre, et de confier à la langue commune leurs sensations et leurs pensées. Catalans et Béarnais, Aragonais et Languedociens, Bigorrais et Gascons pouvaient discuter leurs intérêts sociaux et politiques, dans le même banquet national. Quelques rapprochements entre les mots rangés sous les huit premières lettres de l'alphabet, rendront cette unité plus saisissable. Nous avons profité de ce fragment de vocabulaire pour reproduire en italiques certaines expressions d'ibérien primitif, échappées à la destruction.

Arago-Catalan	Patois gascon.	
Acaballar	Acabala	Saillir une jument.
Abrego	*Daouante*	Vent d'Afrique.
Acabar	*Acaba*	Finir.
Abuhado	*Panlichot*	Pâle.
Acortar	*Acourta*	Raccoucir.
Aleli	*Mamots*	Violettes.
Acotar	Acouta	Émonder un arbre.
Aguaderas	*Peberinos*	Vanneaux.
Acrécer	Créché	Croître.
Aruga	*Aruco*	Chenille.
Adobar	*Adouba*	Raccommoder.

Arago-catalan.	Patois gascon.	
Abarcas	*Garramachos*	Guêtres.
Aounque	Encouero	De nouveau.
	Ahourech	Terre en friche.
Apuniéjar	Apugnala	Donner la main.
	Arrougagna	Ronger.
Aprimar	*Aprima*	Rapetisser.
	Agréou	Hou.
Abastonar	Abastoua, batana	Frapper d'un bâton.
Aparellar	Aparella	Préparer.
Apasturar	Apastura	Donner à manger.
Ardilla	*Esquiro*	Ecureuil.
Apariar	Aparia	Mettre ensemble.
	Ahisca	Exciter.
Abivar	Rabioua	Ranimer le feu.
Avena	*Siouaso*	Avoine.
	Arbaja	Garder le bétail.
	Arraja	Mettre au soleil.
Ahitar	*Ahica*	Boire de travers.
	Agraoulos	Corneilles.
Ajobar	Ajuda	Porter sur le dos, aider.
Aguzanieve	*Campicho*	Bergeronnette.
Agradar	Agrada	Faire plaisir.
Arpar	*Arpateja*	Mettre en pièces, agiter.
Arrancar	*Arrinca, arringa*	Arracher.
Ascabrantar		Consterner.
	Aouranleto	Hirondelle.
	Aganit	Mort de faim.
Atipar	*Atiffa*	Faire toilette.
	Ataïsa	Apaiser.
	Aouéran	Noisette.
Atronar, trounar	*Rouna, périgla*	Tonner.
Abeia	Abello	Abeille.
Aoueillo	*Aoueillo*	Brebis.
Algues	*Houo*	Milan.
	Aoujame, heromey	Bétail.
Abalancarse		S'incliner.
Abarcar	*Abarra*	Attaquer, se bien tenir.
Abismar	*Abisma*	Gâter.
Abouar	*Aboua*	Prouver, avouer.
Abrasador	*Brasadé*	Incendiaire, pelle à feu.

Arago-catalan.	Patois gascon.	
Abrigar	*Abriga*	Abriter.
Blanquejar	*Blanqueja*	Blanchir.
Bidaougues	*Bidaouguero*	Eglantier.
	Brioulets	Violiers.
Begaleou	*Hourouhou*	Chat-huant.
	Bagasso, *agasso*	Pie.
	Beroï	Joli.
	Beliguant	Paresseux.
	Bernissos, *pelegagneros*	Buissons ; friches.
Burlar	*Trufa*	Se moquer.
	Bessous	Jumeaux.
Barra	*Barrot*	Bâton.
	Bibalo	Espèce de râteau.
Varilla, Barilla	*Lata*	Gaule.
Baballar	*Badailla*	Eveiller, bâiller.
Babear	*Baoua*	Baver.
Bache	*Bacho*	Enfoncement.
Bacia	*Bacio*	Auge.
Balandran	*Palandran*	Grand maladroit.
Ballesta	Balestro	Arbalète.
Seto	*Barallo, sego*	Fermeture.
Bamboché	*Bambocho*	Gala.
Barrajar	*Abareja*	Mêler.
Barbotar	*Barbouta*	Marmotter.
Barquin	*Barquin*	Gros soufflet
Batacazo	Patacat	Coup violent.
Batan	*Batan*	Moulin à drap.
Batanar	*Batana, truca*	Frapper.
Beber	*Béoué*	Boire.
	Béziat	Caressant.
Beldad	Beoutat	Beauté.
Birar	*Bira*	Tourner.
Borrega	*Bourrego*	Agneau d'un an.
Botar	*Bouta*	Mettre.
Bragas	*Bragos*	Culottes.
	Brounza	Se balancer.
Bufar	*Bufa, bouha*	Beugler, souffler.
Bugada	*Bugado*	Lessive.
Buscar	*Busca*	Chercher dans un bois.
Bolear	*Bouluda*	Se rouler.
Cabestro	Cabestre	Licou.
Cabeza	*Cabassas*	Tête.

Arago-catalan.	Patois gascon.	
	Cabousseja	Secouer la tête.
Cabrero	*Crabe*	Chevrier.
Cada	*Cado*	Chaque.
Cagajou	*Cagailloun*	Fiente d'animal.
Cal, calor	Calou, caou, cal	Chaleur.
	Caoumi	Remplir.
Caminar	*Camina*	Voyager.
Campana	Campano	Cloche.
Campanejar	Campaneja	Sonner.
Cantar	Canta	Chanter.
Capa	*Capo*	Manteau.
Capar, caponar	*Capoua*	Châtrer.
Capirote	*Capirot*	Manteau de femme.
Carda	*Cardouck*	Chardon.
Carretear	Carreta, *carriouleja*	Charrier.
Carejar	Carreja	id.
Carretera	Carretero	Chemin.
Carretou	Carretoun	Chariot.
	Cabiroun	Chevron.
Castana	Castagno	Châtaigne.
Castagnera	Castagnero	
Cazar	*Cassa*	Chasser.
	Crouchi	Casser.
Cedazo	*Cedaz*	Tamis.
Cercar	Cerca	Chercher.
Cerro	*Cerro, tap*	Colline, tertre.
Chiffla	*Chioula*	Siffler.
	Coustousi	Fréquenter, aimer.
Cho!	*Cho!*	Cri des charretiers.
Jarra	*Charro*	Vase de terre.
Churrupear	*Hourupa*	Siroter.
Chupar	*Chupa*	Boire.
	Chumi	Filtrer.
Cinto	Cinto	Ceinture.
Clarin	*Clarin*	Haut-bois.
	Cassou, rechou	Chêne.
Cosinar	Cousina	Faire la cuisine.
Confiable	Confiable	Fidèle.
	Coujos	Citrouilles.
	Couneno	Lâche.
Cabessar	*Tuma*	Frapper de la tête.
Cortar	*Tailluca*	Couper.
Meouco	*Caoueco*	Chouette.
	Canero	Tuyau.

Arago-catalan.	Patois gascon.	
Chic, menut, *pequegno*	Mainado, *toyo, choc*	Petit, petit enfant.
Majon	*Couhin*	Borne.
Cura	*Ritou*	Curé.
Caiado	*Toucadero*	Houlette.
Balbuceneia	*Cléqueja*	Bégaiement.
Tertamudo	*Cleq*	Bègue.
	Clech	Coque d'œuf.
Cênagal	*Chacarné, chàrnaca*	Bourbier.
Contadero	Countadè	Qui se compte.
Corbas	*Courbach*	Faucon, corbeau.
Corredor	Courredou	Coureur, corridor.
Corrida	Courrudo	Course.
Cubeto	*Cubet*	Petite auge.
Culada	Culado	Chute sur le derrière.
Cuñera	*Cugnera*	Berceuse, Bercer.
	Debara	Descendre.
Desapuntar	Desapunta	Faire perdre le point.
Desbaratar	*Desbarrata*	Détraquer.
Descabalar	Descabella	Abattre.
Descabestrar	Descabestra	Oter le licol.
Descabezar	*Descabessa*	Oter la tête.
Desclavar	Desclaoua	Oter les clous.
Descornar	Descourna	Couper la corne.
Descotillar	*Descoustilla*	Rompre les côtes.
Disputar	Disputa, *peleja*	Disputer, quereller.
Descular	Descula	Défoncer.
Desenpapelar	Desenpapera	Oter le papier.
Desanpegar	*Desempega*	Oter la poix
Desganchar	*Desgancha*	Couper les branches.
Desligar	Desliga	Couper les liens.
Desmigajar	*Desmicassa*	Oter la mie.
Desnarigar	*Desmariga*	Couper le nez, détruire les ronces.
Desquitar	Desquita	S'acquitter.
Devantal	Daouantaou	Tablier.
Destral	*Destraou, picolo*	Hache.
Diantré	Diantrè	Jurement.
Doncellez	Dounzello	Jeune fille.
Ça puez!..	*Et puch!*	Et ensuite!..
	Echarèa	Couper les reins.
Echada		Chute.
	Echado, hech	Faix de bois.
Embanastrar	*Embanastra*	Mettre dans des paniers.

Arago-catalan.	Patois gascon.	
Embéodar, embouréchar	*Embèouèda*	Enivrer.
Embocadero	Embucadero	Embouchure pour gorger.
Embocar, embuchar	Embuca	Mettre dans la bouche
Emperdigar	Perdiga	Cuire ou chasser les perdrix.
Emplastrar	Emplastra	Mettre un emplâtre, ennuyer.
Empuñar	Empugna	Empoigner.
Encabestrar	Encabestra	Mener par le licou.
Encachar	*Encacha*	Serrer dans un lieu sûr.
Endeudarse	S'endèouta	S'endetter.
Engarrotar	*Garrouta*	Arrêter avec des cordes.
Enhastiar	*Enhastia*	Dégoûter.
	Echar	Broussailles.
Enhenar	Enhena	Garnir de foin.
Enlozar	Enléouza	Paver de pierres.
Enlucir	Enlusi	Blanchir, nettoyer.
Enramar	Enrama	Couvrir de branches.
Enrasar	*Arasa*	Aplanir, combler.
Entallar	*Entalla*	Sculpter le bois.
	Enhecha,	Mettre en fagot.
	Sega	Couper le blé.
Embrassar	*Puna*	Embrasser.
	Emplech, *andortò*	Lien.
Entintar	*Entinta*, *tinta*	Noircir de couleur.
	Escoupi	Cracher.
Escaldar	Escaouta	Echauder.
	Escaoutoun, *mesturet*	Bouillie de maïs.
	Espatarna	Jeter à plat ventre.
Escarabajear	*Escarrabeillat*, *esmerit*	Marcher en sautillant, allègre.
Estrencar	*Esbricailla*, *trucha*	Briser.
Escarizar	*Escarrissa*	Lever les escarres, peigner le lin.
	Esquillot	Noix.
Esgarrapar	Esgarrapia, pessiga	Egratigner, pincer.
Esguazo	*Gaoua*	Gué de rivière.
	Esparma,	Effrayer.
Espiga	Espigo	Epi de blé.
Espelloutar	*Esparrabissa*	Déchirer.

Arago-catalan.	Patois gascon.	
Espim	Espin	Porc-épic, épines.
	Eslimparra, enlimparra	Couvrir de saletés.
Espulgar	*Espuya*	Eplucher.
	Esgripis	Salamandres.
	Esperouca	Béqueter.
Estaca	*Estaco*	Pieu.
	Estaca	Attacher.
Estels	Lugras	Etoiles.
Estancar	*Estanga*	Arrêter.
Estirar	Estira	Etendre.
	Escama	Casser la jambe.
	Espia	Regarder.
Estomagar	Estoumaga	Fâcher, dégoûter.
	Esblinza	Donner une entorse.
Darribar	*Esparriqua*	Renverser.
	Estouret	Epervier.
Esplagar	Esplega	Etendre.
Ouillan	*Eslambres*	Eclairs.
Fè	Fe. Hé	Foi.
Forjar	Hourga	Forger.
Fornir	Hourni	Fournir.
Frontal	Frountail	Devant d'hôtel.
Fuego	*Houèq*	Feu.
Cafa. Gancho.	*Gaho. Ganchet*	Crochet.
Gafar	*Gaha*	Accrocher.
Canapan	*Galapian*	Crocheteur.
Gañido	*Gagnoutet*	Cri d'un chien battu.
Garapiñar	*Garapina*	Glaner, prendre de toutes parts.
Garba	Garbo	Gerbe.
	Galapia	Manger avec gloutonnerie.
Gargara	Gargala	Se gargariser.
Gata	Gato, Gat.	Chate, chat.
Ginglar	*Cingla*	Bruit de vibration.
Gigar	Girà	Tourner.
Grangero	*Grangé*	Fermier, métayer.
Granja	*Granjo*	Métairie.
Gula	*Gulo*	Gosier.
	Gourinega	Faire le coureur.
	Gagnoula	Se plaindre.
Gourgo	*Gourgo*	Eau profonde.
	Gairotes	Poids carrés.

Arago-catalan.	Patois gascon.	
	Goujo	Servante.
	Gaï	Geai.
Judia	*Mounjetos*	Haricots.
Haber	Habé	Avoir.
Habituarse	*S'acoustuma*	S'accoutumer.
Hablar	*Habla*	Parler.
Hablador	*Hablayre*	Bavard.
Haca	*Hacou*	Bidet, vieux cheval.
Hadas	*Hados*	Fées.
Halagar	*Héléca*	Caresser.
Harda	*Hardo*	Chiffons, habits.
Hambre	*Hamé*	Faim.
Hastiar	*Enhastia*	Dégoûter.
Hastio	*Hasti*	Dégoût.
Haga	*Hay*	Hêtre.
Hender	Hène	Fendre.
Heno	Hén	Foin.
	Hiéja	Secouer le foin.
Herbajar	*Arbaja*	Garder le bétail.
Herir	Hérir	Blesser, frapper.
Herir	*Herou*	Trembler, peur.
Herrada	*Herrat*	Sceau.
Herradje	*Herradjé*	Ferrure.
Herrar	Herra	Ferrer.
Herrete	Herreto	Serpette.
Hiel	Hiel	Fiel.
Higo	*Higo*	Figue.
Higuera	*Higué*	Figuier.
Hilar	*Hila*	Filer.
Hincar	*Hinca*	Ficher.
Honda	*Hourouno*	Fronde
Horca	Hourco	Fourche.
Hormigo	Hourmigo	Fourmi.
Hornada	Hournado	Fournée.
Hostal	Oustaou	Hôtel.
Hortigar	Castiga	Châtier.
Huevo	Ouéou	Œuf.
Huir	Huji	Fuir.
Hurgar	*Hurga*	Exécuter, provoquer.
Sapo	*Harri*	Crapeau.
	Houlistran	Folâtre.

Il est une particule invariable *en*, qui joue un

rôle très-important dans toutes les langues pyrénéennes ; soit qu'elle vienne du celtibère, comme quelques auteurs l'ont prétendu [a], soit qu'elle ait une origine plus moderne, toujours est-il qu'elle acquit au moyen âge une valeur honorifique et sociale dont l'histoire doit tenir compte.

Destinée aux noms qu'on voulait environner de respect, les Catalans, les Roussillonnais, les Aragonais, les Bigorrans et les Béarnais la mirent devant ceux de leurs rois et seigneurs, et l'on dit : *en Jayme*, *en Pedro*, *en comte Centulle*, *ena comitessa Beatrix* [b]. Le *dom*, venu de Castille, ne lui fut substitué que plus tard. L'ancienne Gascogne possède encore des traces évidentes de cet *article noble* dans les noms de lieux et de famille, avec la seule différence qu'il les suit au lieu de les précéder. Mais cette disposition ne doit pas nous surprendre, car elle se retrouve dans un grand nombre de langues, notamment dans le basque, dont la construction est postpositive, ainsi que nous l'avons dit ; et nous avons vu les Visigoths et les Vandales placer le titre de *ric*, chef ou roi, après les noms propres : Ala-ric, Eu-ric, Théodoric, Gense-ric, Hermen-ric, etc.

Le rôle de cette terminaison *en* est très-important au point de vue de la géographie historique de la Gascogne : nous allons nous y arrêter.

En la détachant de la plupart des noms de lieux, il reste un radical qui présente un sens complet,

[a] *Espagne pittoresque. Introduction.*
[b] Fajet de Baure, *Hist. de Béarn.*

comme noms de saint, noms de chose, ou noms de localité, reproduits sur d'autres points du voisinage, tels que *bars*, *barr-an*, *loubers*, *lourbes-an ;* il est vrai que l'*en* catalan se prononce *an* dans ces circonstances. Mais il faut remarquer que cette consonnance catalane *en* est toujours remplacée dans la Gascogne par le son plus ouvert *an*. Cette terminaison est affectée d'ailleurs au masculin des adjectifs et des noms, ce qui donne un second caractère d'ennoblissement et de force aux mots qui en sont suivis... Ajoutons enfin que tous ces lieux en *an*, parvenus jusqu'à nous, possédèrent des châteaux ou appartiennent encore à des familles nobles. L'article indéfini *an*, qui domine plus particulièrement dans les vallées du Gers, de la Save, des Baïses et de Losse, est complétement abandonné à l'est de la Garonne, et ne dépasse pas à l'ouest les coteaux qui limitent le bassin de l'Adour. Il se trouve remplacé dans le Bigorre, l'Armagnac et les Landes, par la terminaison *ac*, qui n'est pas moins intéressante à étudier. Née dans les Pyrénées navarraises, celle-ci franchit l'Adour, la Basse-Garonne, la Dordogne, et va se perdre dans le Périgord.

Quelle est l'origine de son invasion, quelles furent les lois de sa marche ?

La syllabe noble *en* est tout-à-fait étrangère à la langue basque ; la syllabe *ac*, au contraire, forme une de ses désinances les plus ordinaires ; elle se trouve dans toutes les déclinaisons immédiatement après le premier cas ou radical terminé en *a*, dans tous les adjectifs, dans les pronoms, et occupe même une place importante dans les verbes.

Verbe être.	en	ac.
Bayonne	Bayona	Bayonac.
Homme	Guizona	Guizonac.
Mon, ma	Ena, enea	Eneac.

Ces terminaisons *a* et *ac*, d'après de Lécluse, dans sa grammaire basque, ne sont que des articles qui, suivant le génie de la langue, se placent après le mot au lieu de le précéder. *Ac* signifie *le* et plus généralement *les ; guizona*, homme ; *guizonac*, l'homme, les hommes. *Bayona*, Bayonne ; *Bayonac*, *le* Bayonne. Il suit évidemment de ces procédés incontestables du basque, que pour façonner un nom de lieu étranger à la consonnance la plus familière à cet idiome, pour le *cantabriser* en quelque sorte, la syllabe *ac* est celle qui se présente le plus naturellement et presque d'une manière forcée.

Mais, dira-t-on, cette terminaison est loin de dominer dans la géographie navarraise ; comment les Vascons ont-ils introduit dans la Novempopulanie des dénominations qui sont assez rares chez eux ? C'est qu'ils avaient été libres, en désignant leurs bourgades nationales, de leur imposer les radicaux simples qu'ils leur destinaient ; tandis qu'à l'étranger, ils trouvaient des lieux tout baptisés dont ils devaient respecter le nom, sous peine de ne pouvoir se faire comprendre des indigènes. Ne procédons-nous pas aujourd'hui d'une manière identique ? Allons-nous entièrement effacer les noms des villes des autres contrées de l'Europe, pour le plaisir de leur en donner de plus français ? Il nous est permis

de composer des mots tout nouveaux, lorsque nous créons des villages dans l'Algérie, et de les nommer Philippeville ou d'Aumale. Mais quand nous touchons à des noms déjà consacrés par les siècles, nous nous contentons d'en modifier la terminaison. *Barcelona*, *Roma*, *Coeln*, *Mainz*, *London*, deviennent simplement Barcelone, Rome, Cologne, Mayence, Londres.

Ce que nous faisons pour notre *e* muet, cette lettre si malencontreusement française, tous les peuples le font pour leur syllabe favorite: Nos villes deviennent pour les Italiens, *Paritji*, *Lyone*, *Marcilie*, et pour les Allemands, *Tolösen*, *Strasburgen*... L'*ac* des basques prit toute la hardiesse de notre *e* muet, de l'*i* et de l'*e* fermé des Italiens et de l'*en* des Allemands.

Or, nous verrons les Vascons faire plusieurs irruptions successives dans la Novempopulanie, sous les rois mérovingiens, et finir par rester maîtres de la partie occidentale de cette province. Quelle modification apportèrent-ils à l'ancienne géographie ibérienne? Ils commencèrent par donner des noms purement basques aux lieux qu'ils fondaient; nous en avons cité quelques-uns dans le IV[e] chapitre de la première partie. Quant aux lieux déjà baptisés par les premiers habitants, ils se contentèrent de se les approprier en plaçant la terminaison caractéristique *ac* à la suite.

Si l'on jette les yeux sur une carte de la Novempopulanie, on peut donc suivre aisément la marche de l'invasion vasconne à travers l'ancienne race ibère.

Les noms en *ac* lui servent de jalons ; les noms en *an* indiquent au contraire le territoire où la population ibéro-romaine se conserva sans mélange et s'aggloméra pour céder les plaines de l'Adour et de la basse Garonne aux Euskariens.

Un tableau comparatif de quelques noms de lieux parvenus jusqu'à nous fera mieux ressortir les conséquences de cette révolution.

Radicaux primitifs.	Annoblis par la syllabe *an*.	Modifiés par l'*ac* des Basques.
Bars	Barr-an	Bars-ac.
	Barcug-an	Gugn-ac.
Julius	Juli-an	Juli-ac, jugn-ac.
Auro	Ord-an	
Mello, mellos	Meil-an, miel-an	Masl-ac.
Loubers	Loubers-an	Loubers-ac, Vers-ac.
Marseillo	Marseill-an	Marsill-ac.
Seissos	Seiss-an	Seiss-ac.
Chelos	Chel-an	
Lasserro	Lasser-an	Lari-ac.
		Lars-ac.
St-Orens	Orens-an	Orens-ac.
Sauvo	Sauv-an (famille)	Sauvi-ac.
	Pess-an	Peyss-ac, pess-ac.
St-Agno	Saint Agn-an, agn-an	
	Maus-an	Mar-ac.
	Aurign-an, aureil-an	Aurig-ac.
	Montagn-an	Montag-ac.
Hechos	Hach-an	
	Blaj-an	Blagn-ac.
		Baj-ac.
Sans (famille)	Sans-an	
St-Amat	Samat-an	
St-Romo	Saint Rom-an	Rome-ac.
Asthé		Athèn-ac.
Passama	Samar-an	
Bios-ou vios	Biouz-an	
	Vios-an	
Saint-Pons	Pons-an	Pont-ac.
Galez	Gal-an	Gale-ac.

	Cali-an	Cali-ac.
		Gali-ac.
Montis	Montesp-an	
	Marign-an	Marign-ac.
Vic	Vig-an	
	Rans-an	Rans-ac.
	Arcis-an	Arcis-ac.
	Preign-an	Preign-ac.
	Mars-an	Mars-ac.
Aux	Auj-an, auss-an	
Cisos	Ancis-an	Arcis-ac.
Lezo (rivière)	Les-an	
Arrau	Arr-an	Arr-ac.
Lus	Luss-an	Luss-ac.
Gourdin	Gourd-an	
Montaou	Montaub-an	
Encausso	Gauss-an. Goz-an	
	Gauj-an	Goj-ac. Gaj-ac.
	Taill-an	Till-ac.
Podens, Bodens	Podens-an	Podens-ac.
Saint Lup ou Loup.	Lupia-an	Lupi-ac.
Cassagno		Cassagn-ac.
Corneill	Corneille-an	
	Cezan	Ceiss-ac.
	Aubia-an	Aubi-ac.
Cabano	Caban-an	Caban-ac.
Airos		Cair-ac.
	Meign-an	Megn-ac.
Blanc		Blanz-ac.
Chis	Chill-an. Chign-an	Chill-ac.
	Gur-an	Gur-ac.
	Lusign-an	Lusign-ac.
	Gras-an	Gras-ac.
	Culej-an	Culej-ac.
	Ranss-an	Rans-ac.
Champagno		Champagn-ac.
	Aurègn-an	Aurign-ac.
	Cadeill-an	Cadill-ac.
Pujo	Pujodr-an	
	Laur-an	Laur-ac.
	Tars-an	Tars-ac.
	Taris-an	
Soulo	Seil-an. Soul-an	Souill-ac. Soul-ac.

Il resterait encore à examiner plusieurs noms de la même famille; mais cette table comparative nous paraît suffisante pour donner à nos observations le caractère de certitude que l'historien doit rechercher.

TROISIÈME PARTIE.

GUERRES ET RELATIONS DES FRANKS ET DES VISIGOTHS.

CHAPITRE PREMIER.

D'AMALARIC A RÉCARÈDE.

Amalaric. — Narbonne, capitale des Visigoths. — Mort de Théodoric. — Défaite d'Amalaric par Childebert. — Origine des Bénédictins. — Theudis fixé à Barcelone. — Les Franks envahissent la vallée de l'Èbre. — Leur défaite. — Théodésile remplace Theudis. — Réaction contre les Franks en Novempopulanie. — Invasion vasconne en Novempopulanie. —Sigebert épouse Brunehaut.— Chilpéric épouse Galsuinde. — Liuva.— Léovigilde. — Mariage d'Ingonde et d'Herménégilde. — Herménégilde chrétien et persécuté. — Récarède attaque les Vascons. — Bladaste ne peut les repousser de la Novempopulanie. — Rigonthe promise à Récarède.

Nous avons laissé Ibbas, général de Théodoric, maître de la Septimanie, et marchant sur Narbonne. Cette ville, abandonnée par Gésalic et pillée par les soldats de Gondebaud, n'eut pas besoin d'être assiégée : elle avait hâte de se venger des Franco-Bourguignons, en rentrant sous la puissance de Théodoric, tuteur du jeune Amalaric, et l'évêque présenta les clefs à Ibbas, qui fit restituer à son église les biens dont Gésalie l'avait dépouillée. Maître de Narbonne (509), Ibbas proclama Amalaric, qui venait de perdre sa mère Théodegotte, et au lieu de chercher à reprendre Toulouse aux Franks, il traversa

les Pyrénées orientales afin de combattre Gésalic renfermé dans Barcelone.

Les circonstances favorisaient la tentative du général ostrogoth; les Visigoths avaient eu le temps de connaître la lâcheté de Gésalic et de découvrir un autre vice en lui, celui de la cruauté. Le célèbre Goiric, auteur du code dont nous avons parlé, et ministre d'Alaric, venait de périr à Barcelone, poignardé de la main même de l'usurpateur; le comte Veillie avait éprouvé le même sort... Malgré la rumeur de mécontentement qui grondait autour de lui, Gésalic voulut tenter le sort des armes. Il sortit de Barcelone et conduisit ses troupes contre celles d'Ibbas, qui descendaient des Pyrénées. La rencontre dut avoir lieu du côté d'Empurias et de Gironne; mais Gésalic faiblement défendu par ses troupes, fut obligé de prendre la fuite et de chercher un asile chez les Vandales africains [a].

La victoire d'Ibbas entraîna la soumission de toute l'Espagne, et les Visigoths n'eurent plus pour roi qu'Amalaric sous la tutelle d'Ibbas. Il ne restait qu'à veiller à la conservation de la Septimanie. Théodoric y envoya Mammon avec une armée chargée de combattre les Franks et les Bourguignons; mais il travailla surtout à s'attacher l'amour des populations restées fidèles à Amalaric... Pour les dédommager des désastres de la dernière guerre, il leur fit remise de tous les tributs pour l'année 511, mit un frein aux déprédations des soldats, procura des

[a] Jornandès, c. 58. — Procope, *de Bello*. — Isidore, *Chr.* p. 720.

quantités de blé considérables aux cités, et nourrit à ses frais toutes ses troupes, malgré la loi qui mettait leur entretien à la charge des villes.

La mort de Gésalic ne tarda pas à raffermir le trône d'Amalaric. Obligé de quitter l'Afrique, où il essayait de recruter des troupes pour rentrer en Espagne, il passa furtivement en Aquitaine, et n'eut pas honte de demander des secours à Chlodowig. Le roi frank, qui voyait dans ce projet de guerre un moyen d'affaiblir l'empire visigoth, s'empressa de lui fournir quelques soldats, et de lui permettre de faire des recrues en Aquitaine. Gésalic réunit quelques compagnies, franchit les Pyrénées probablement par la Cerdagne, route moins bien défendue que celle de Pertus, et marcha sur Barcelone, espérant y provoquer une révolution en sa faveur. Mais Ibbas avait appris son approche, il courut à sa rencontre, le joignit à quatre lieues de Barcelone, et détruisit sa faible armée dès le premier combat. Gésalic, obligé de prendre encore la fuite, se cacha dans les Pyrénées, et pénétra en Aquitaine ; il allait se réfugier chez les Bourguignons, lorsque les soldats de Mammon le firent prisonnier. Théodoric ordonna de le mettre à mort, et Amalaric régna sans compétiteur.

Indépendamment du général Ibbas, Théodoric avait placé près d'Amalaric le visigoth Theudis en qualité de gouverneur. Dès que l'Espagne fut pacifiée, il transporta le siége de l'empire à Narbonne, afin de pouvoir mieux repousser l'attaque des Franks, et seconder les projets de Théodoric qui voulait re-

prendre à Chlodowig toutes les Gaules pour les réunir aux États de son petit-fils. Tout le littoral de la Méditerranée, depuis Rome jusqu'à Cadix, était placé sous son sceptre. Il fallait organiser et gouverner cet empire assez vaste. Epris d'admiration, comme les rois visigoths, pour l'administration romaine, Théodoric essaya de rétablir la préfecture des Gaules; il la confia au patricien romain Libérius, et lui donna pour vicaire Gemellus, spécialement chargé du gouvernement de la Septimanie; il porta même sa sollicitude envers son pupille jusqu'à faire transporter à Ravenne les trésors de la couronne visigothe, renfermés à Carcassonne depuis la défaite d'Alaric, afin de les mettre à l'abri d'un coup de main.

Amalaric atteignit enfin l'âge de 23 ans, et il put prendre lui-même la direction des affaires[1]. Par une heureuse coïncidence, la mort de Chlodowig vint consolider les Etats ostro-visigoths. Ce grand événement, qui donna lieu à un partage de la monarchie franke, fit échoir la Novempopulanie à Clodomir, roi d'Orléans. Mais ce prince ne la conserva pas longtemps; vaincu par son frère Thierry, roi de Metz, il périt dans un combat, et les Pyrénées entrèrent dans le lot de Childebert, roi de Paris. Cette division de territoire prouve aussi que Théodoric avait repris une partie de l'Aquitaine aux enfants de Chlodowig, notamment le Rouergue (512), l'Albigeois, le Gévaudan et le Velay, car il ne resta à

[1] Dom Vaissette, t. I, p. 363, 366.

Childebert que Toulouse et la Novempopulanie.

L'autorité des Franks, dans cette province, était loin de répondre à celle des Visigoths sur la Septimanie. Les expéditions franques dans le Midi n'avaient guère été que des courses de maraudages; aussi les partages qui en étaient la suite s'appuyaient-ils sur une possession tellement précaire et indéfinie, que les cohéritiers se distribuaient au hasard, non ces territoires éloignés, mais simplement leurs cités, ou, pour mieux dire, les impôts payés par elles. Il arrivait encore que les cités elles-mêmes étaient divisées par moitié ou par tiers, afin d'égaliser autant que possible la balance des revenus, comme il advint plus tard à l'égard des fiefs. Ce n'est donc pas dans l'histoire des rois de France qu'il faut chercher celle des peuples des Pyrénées: presque tous les faits relatifs aux descendants de Chlodowig, ensanglantés de meurtres et de batailles, se passent au nord de la Loire. Le plateau pyrénéen a son histoire indépendante et propre; c'est celle que nous cherchons.

Pendant cet éloignement des rois franks, le royaume visigoth devenait le théâtre d'événements d'une assez haute importance, Théodoric venait de mourir laissant la couronne des Ostrogoths à son petit-fils Atalaric. L'Espagne, la Septimanie et le reste des Gaules, formaient les États du roi de Narbonne, Amalaric (526). Privé de ce puissant soutien, ce dernier se sentait un peu faible pour lutter contre les Franks; il voulut s'unir à eux par un traité de paix et demanda la main de Clotilde, fille de Chlo-

dowig, que ses frères, et notamment Childebert, s'empressèrent de lui accorder. La princesse, conduite d'abord à Toulouse, fit son entrée à Narbonne avec une escorte brillante, et ses noces, célébrées dans la ville romaine, rappelèrent celles d'Ataulphe et de Placidie (531). Cette union, considérée comme un gage de paix entre les Franks et les Visigoths, renfermait au contraire une cause de guerre. Le zèle outré du jeune roi pour l'arianisme lui fit entreprendre la conversion de la princesse franque, mais la fille de sainte Clotilde repoussa les séductions des prêtres ariens; Amalaric irrité osa se porter envers elle à des violences dignes de cette époque barbare, et l'oppression devint si persistante que la malheureuse princesse put envoyer à son frère Childebert un mouchoir teint de son sang[a].

A la vue de cette allégorie expressive, Childebert réunit ses forces et, sans attendre ses frères alors retenus en Turinge, il marcha vers la Septimanie. Pressé de frapper un coup décisif, il dédaigna d'attaquer Carcassonne et se dirigea sur Narbonne. Amalaric, inquiet à son approche, se mit à la tête de ses troupes et l'attendit sous les murs de sa capitale; mais, dans la crainte d'une défaite, il fit prudemment approcher sa flotte, afin de pouvoir s'y réfugier et se retirer en Espagne. Il ne lui fut pas donné de profiter de ses précautions. Les Franks tombèrent impétueusement sur son armée et la détruisirent. Amalaric n'assistait que de loin au combat; placé à portée de sa flotte, dit Grégoire

[a] Procope. — Grégoire de Tours, l. III, c. 1 et 10.

de Tours, il allait appareiller pour Barcelone, lorsque il eut la pensée de rentrer precipitamment dans Narbonne, pour soustraire aux ennemis une cassette de bijoux et de pierreries. Il calcula mal son temps. Theudis, que Théodoric lui avait donné pour gouverneur, conspirait avec ses ennemis; avertis par ce traître, les Franks l'entourèrent; il voulut se réfugier dans une église catholique; mais il y fut poursuivi, au mépris du droit d'asile; un soldat frank lui plongea sa lance dans le corps et Theudis vit enfin le moment où il pourrait régner à sa place. Childebert, maître de Narbonne, livra cette ville à un de ces pillages horribles dont les Franks semblaient avoir le privilége. Les trésors d'Amalaric, renfermant soixante calices, vingt patènes d'or pur, et vingt coffrets de même métal devinrent leur proie. Childebert se trouvait suffisamment vengé; il ne s'inquiéta pas de prendre possession d'une place trop éloignée de ses États, et il s'empressa d'emporter, à Toulouse d'abord et dans le nord ensuite, les dépouilles de l'opulente cité gallo-romaine (531). Clotilde, arrachée au pouvoir d'Amalaric, accompagnait le vainqueur; mais elle ne jouit pas longtemps de sa délivrance, car elle ne put atteindre Paris et mourut pendant ce voyage [a].

Le règne d'Amalaric, assez fâcheux sous le rapport politique, puisqu'il coïncida avec un amoindrissement notable de la puissance visigothe, fut assez important au point de vue religieux.

[a] Dom Vaissette, t. I, p. 373 à 377.

Favorisés par sa tolérance, deux conciles se réunirent de l'autre côté des Pyrénées et suppléèrent glorieusement à celui de Toulouse, que l'invasion franque avait rendu impossible, Nous voulons parler des conciles de Tarragone et de Barcelone. Indépendamment des matières qui y furent traitées, ils offrirent cette particularité remarquable qu'ils s'occupèrent les premiers de l'organisation de la vie religieuse. Celui de Tarragone approuva et favorisa le développement de la règle de saint Benoît; le second interdit la vie claustrale aux filles qui n'avaient pas atteint quarante ans.

Puisque nous arrivons à l'établissement des monastères, un mot sur leur origine devient indispenpensable pour l'appréciation de cet élément nouveau qui va compléter les rouages ecclésiastiques.

Dès le temps des apôtres, les chrétiens avaient obéi à un besoin de contemplation et de solitude qui n'avait pas tardé à recevoir des règles arrêtées en Orient; mais l'Occident restait encore dans l'état primitif des solitaires isolés et libres... Nous avons vu saint Paulin et saint Sulpice Sévère mener cette existence dans leurs maisons de campagne à la fin du IVe siècle. Saint Exupère, évêque de Toulouse, avait fait faire un pas au monachéisme, en réunissant quelques prêtres dans des cellules autour du tombeau de saint Sernin. Partout des chapelles s'étaient élevées sur les tombeaux des premiers martyrs, tels que saint Glicerius, saint Géronce, saint Sever, saint Papoul, saint Fauste, saint Paul de Narbonne; les évêques s'empressaient d'attacher des

prêtres au service de ces oratoires, en leur imposant certaines règles. Ainsi la vie claustrale se manifestait dans son principe; mais il restait à promulguer le code qui devait lui imprimer une impulsion homogène et officielle.

Ce fut dans ces circonstances que Benoît, né à Norsie près de Rome (480), se retira dans les rochers de Subiaco, et rédigea dans une grotte obscure les lois de l'ordre célèbre qui allait défricher l'Europe et la couvrir du réseau de la plus étonnante hiérarchie. Réfugié à Subiaco en 512, à l'âge de 32 ans, saint Benoît abandonna cette vallée, qu'il avait littéralement peuplée de religieux pour aller fonder le Mont-Cassin (529), véritable quartier-général de son ordre, sur les montagnes qui dominent la baie de Naples.

Saint Benoît marchait sur les traces de saint Basile, le fondateur de la règle monastique en Orient. Il reconnut quatre sortes de religieux : les *Cénobites*, réunis en communauté sous la direction d'un abbé ; les *Anachorètes* ou *Ermites* qui, après avoir vécu dans un couvent (*conventus*), allaient suivre dans l'isolement les devoirs de la règle première; les *Saraboïdes*, qui vivaient indépendants, et les *Girogaves*, qui couraient de monastère en monastère ; quant à ces deux derniers ordres, il les tolérait sans les encourager.

Telle fut la milice nouvelle qui s'organisait en Italie pendant la lutte des Visigoths et des Franks, et qui se répandit dans la Narbonnaise après la mort d'Amalaric. Saint Benoît était mort en 550, laissant à *ses frères* le soin de couvrir l'Europe de la

semence morale qu'il leur avait confiée. Tout porte à croire que saint André d'Agde fut le premier jalon posé par les Bénédictins dans la Narbonnaise, sur les ruines du monastère fondé par saint Sevère le Syrien, au commencement du cinquième siècle.

Saint Martin de Pannonie arrivait à la même époque (559) sur les côtes de la Galice ; il ramenait à la foi les Suèves ariens et leur roi Théodomir Ier, et pour assurer à l'avenir le maintien de la discipline, il élevait un cloître à Duncium, près de Bracara, et lui imposait une règle sévère (560).

Donatus, moine africain, abordait aussi sur les côtes de la Carthagénoise avec soixante religieux, et fondait le monastère de *Servitain*[a]; ces centres religieux devinrent les sources fécondes des établissements monastiques qui s'établirent dans le bassin de l'Èbre, lorsque les Visigoths eurent adopté le catholicisme. Ces trois fondateurs, qui arrivaient d'Orient, durent apporter l'influence de la règle de saint Basile ; mais comme saint Benoît s'était lui-même inspiré de ses mœurs monastiques, il est à présumer qu'elles ne s'éloignaient guère les unes des autres. Or, nous savons que le code de saint Benoît assujettissait ses religieux à un noviciat de trois mois, aux exercices de piété, à la méditation, à la lecture, au travail manuel, à la discipline corporelle; qu'il ne leur permettait qu'un repas et une légère réfection par jour. La nourriture, composée de légumes, de racines, de fruits et de trois verres de

[a] S. Ildefonse, l. I, c. 32 — Isidore, *Hist. de vir. illust.* 31.

vin, n'admettait la viande que les jours de fête. Leur vêtement était fait de serge grossière, sans linge de corps, et leurs lits de sarments ou de paille [a].

Revenons aux événements politiques.

Amalaric emportait la dynastie héréditaire dans la tombe. Souvent arraché par l'assassinat, le sceptre était demeuré cependant depuis plusieurs générations dans la famille qui s'éteignait avec lui. Il fallut chercher dans l'élection une nouvelle tige royale. Les hommes importants les rics (*ricos ombres*, hommes riches) se réunirent, et leur choix se fixa sur le conspirateur Theudis, ambitieux, intrigant, qui s'était fait un parti considérable par l'habileté de ses manœuvres. Dès ce moment, le pouvoir prit un caractère plus tranché et les anciennes traditions dynastiques cédèrent complétement la place à l'élection oligarchique.

Le règne de Theudis fut inauguré par deux actes importants. Il abandonna Narbonne comme capitale, et transporta le siége du royaume tantôt à Barcelone, et tantôt à Séville [b], où il se maintint jusqu'au règne d'Athanagilde. Il voulut aussi s'attacher les chrétiens en favorisant l'exercice de leur culte et les évêques reçurent l'autorisation de tenir un concile annuel à Tolède. La sanction royale donnait ainsi plus de force au principe posé déjà par le concile d'Agde; la représentation ecclésiastique se régularisait [c].

Mais un règne qui commençait sous de si heureux

[a] *Vie de saint Benoît*, par Godescar. — Dom Vaissette, t. I.
[b] Romey, *Hist. d'Esp.*, t. II.
[c] Isidore, *Chron.* p. 722. — Procope, *de Bello*, c. 13. — Grégoire, l. III, c. 21.

auspices, allait être bientôt troublé par une nouvelle invasion des Franks qui, cette fois, ne devaient pas s'arrêter aux Pyrénées.

Le fils de Chlodowig, Clotaire, avait obtenu dans le partage des Gaules les cités de l'Aisne, de la Somme et de la Meuse; Thierry, son frère, possédait déjà celles de Septimanie, occupées par les Visigoths. Le lot était assez précaire. Pour le rendre plus sérieux, Thierry proposa à Clotaire de franchir les Cévennes avec leurs troupes réunies (533). Ce dernier accepta; il confia une armée à son fils Gonthier, et Thierry donna le commandement de la sienne à Théodebert son fils. Le Rouergue fut aussitôt envahi et conquis; mais Théodebert se vit alors abandonné de son cousin, et obligé de continuer seul l'expédition. Cependant, il pénétra jusqu'à Lodève et à Uzès: les Visigoths qui habitaient ces provinces, obligés de céder à ses armes, obtinrent l'autorisation de se retirer chez leurs concitoyens, et passèrent en Espagne. Les évêchés d'Uzès et de Lodève, enlevés ainsi à la suffragance de Narbonne, furent réunis à Bourges, dans les États de Thierry, comme ceux de Toulouse et de Novempopulanie avaient été soumis à Orléans, après les conquêtes de Chlodowig.

Théodebert, satisfait de ces avantages, n'osa pas pénétrer plus avant (534); mais Clotaire, roi de Soissons, alléché par les succès de son neveu, se joignit à Childebert, roi de Paris, et résolut de poursuivre les Visigoths dans le cœur de l'Espagne. Il était naturel à Childebert, possesseur de la Novempopulanie, de pénétrer dans la Péninsule par les Pyrénées

occidentales, au lieu de venir chercher le passage du Roussillon sous les créneaux de Carcassonne et de Narbonne; aussi les deux armées franques s'avancèrent par le Labour, et remontèrent la vallée de la Rive et de Baigorry; elles descendirent la vallée de Pampelune, s'emparèrent de cette place et marchèrent sur Cæsar Augusta. Ses habitants ibéro-romains redoutaient les désastres d'une prise d'assaut : ils implorèrent la protection de saint Vincent martyr, promenèrent ses reliques sur les remparts, comme autrefois les Toulousains avaient exposé celles de saint Sernin, pour apaiser les Vandales; ils offrirent aussi une forte rançon, et les Franks s'empressèrent d'accepter. Ces hommes, qui cherchaient moins à conquérir, qu'à faire un butin considérable, après avoir reçu le prix du rachat, prirent trois jours de repos et continuèrent à ravager la plaine de l'Èbre[a]. Mais Theudis avait eu le temps de réunir ses troupes sous le commandement de Théodésile, Théodigis ou Theudegisilus (543); ce général attaqua les Franks dans la Tarraconaise et leur fit subir une défaite qui les contraignit à renoncer à leur entreprise. Leurs rois craignant, par-dessus toute chose, de perdre leur trésor, battirent en retraite vers les montagnes pour regagner la Novempopulanie; alors les Visigoths donnèrent aux Vascons le signal de l'alerte, en allumant les signaux dont nous avons eu déjà l'occasion de faire connaître l'admirable système; les montagnards gardèrent leurs défilés, et

[a] Grégoire de Tours, l. III, c. 21. — Paquis et Dochez, t. I, p. 97.

lorsque les Franks, harcelés par Théodésile, eurent pénétré dans les vallées cantabres, probablement celles de Larga, les montagnes se couronnèrent de guerriers pasteurs, et une grêle de rochers et de traits écrasèrent l'armée franke. Clotaire et Childebert, ne cherchant que leur propre salut dans ce pressant danger, firent offrir la cession d'une partie de leur butin à Théodésile, s'il voulait leur permettre de gagner la frontière; le général visigoth eut la faiblesse d'accepter leur argent et la magnanimité d'épargner leur vie. Les deux rois s'échappèrent par un sentier détourné, emportant les objets les plus précieux de leurs bagages; mais l'arrière-garde, abandonnée à la fureur des Vascons, fut complétement massacrée (547) [a].

Theudis était moins heureux en Afrique contre les impériaux. Son armée avait été défaite devant Ceuta. Accablé par cet échec, il réfléchissait un jour à ses conséquences dans son palais de Barcelone, lorsqu'un ami, peut-être un serviteur d'Amalaric au massacre duquel Theudis n'avait pas été étranger, entra dans son appartement, et le poignarda en simulant un accès de démence (548) [b].

Theudis mourut après seize ans de règne, et Théodésile, récemment illustré par sa victoire sur les Franks, fut choisi par les Visigoths. Sa naissance, il est vrai, lui donnait autant de droits que sa capacité, car il descendait du fameux roi des Ostrogoths Totila. Mais il ne jouit pas longtemps de la puissance sou-

[a] Jornandès, c. 38. — Isidore, *Hisp.* 4.
[b] Isidore, *Hisp.* 43. *Chronol. reg. Goth.* 24.

veraine; avare, licencieux, sans respect pour les mœurs et pour les lois, il périt assassiné par les *Ricos ombres* dans un festin qu'il donnait à Séville, la seconde année de son règne (549)[a]. Agila, élu à sa place par une partie de la nation, eut à lutter contre une coalition de seigneurs qui entraîna les habitants de Cordoue dans la révolte; des deux côtés on courut aux armes; une bataille sanglante fut livrée près de Mérida (552), et Agila, complétement défait, vit proclamer Athanagilde. Cependant, la guerre dura quelque temps encore avec acharnement; Athanagilde voulait la presser avec plus de vigueur; il fit alliance avec l'empereur Justinien dont les troupes occupaient plusieurs villes d'Espagne, et Agila, défait dans une seconde rencontre, périt, massacré à Mérida, après avoir régné cinq ans (554). Athanagilde, resté maître du trône, fixa le premier le siége de la monarchie à Tolède, où il resta jusqu'à l'arrivée des Mores[b].

Childebert, l'infortuné compagnon de Clotaire dans l'expédition de l'Èbre, gardait aux Vasco-Cantabres un profond ressentiment. Ces peuples montagnards, de leur côté, enorgueillis de la victoire remportée sur les Franks, étaient désireux de se mesurer de nouveau avec eux, et d'envahir la Novempopulanie. Cette invasion avait même deux mobiles assez puissants : le besoin d'agrandir leur territoire de plus en plus insuffisant pour l'entretien d'une population toujours grandissante, et les solli-

[a] Isidore, *Hisp.* 44.
[b] Isidore, *Hisp.* 46. — Grégoire de Tours, IV, 8.

citations des Novempopulaniens qui ne cherchaient qu'une force auxiliaire pour expulser les officiers franks et se rendre libres comme les vallées des montagnes. Il faut remarquer aussi que si le clergé avait tout d'abord pris le parti des Franks chrétiens contre les Visigoths ariens, il n'avait pas tardé à se repentir de cette démarche en présence des violences de ces Sicambres à moitié idolâtres, et les évêques se remettaient déjà à la tête de la résistance nationale. Les conciles leur fournirent un moyen de lutter avec avantage.

En parcourant les listes des prélats qui assistèrent à cette époque aux assemblées d'Orléans, de Mâcon, de Narbonne, on peut remarquer que le sud de la Loire ne possédait pas un seul évêque d'origine barbare. Le clergé continuait à se recruter dans la classe gallo-romaine plus éclairée, plus morale. Il en était différemment au nord de la Loire; les Franks étaient parvenus à introduire dans les diocèses plusieurs hommes de leur race. Les prêtres méridionaux, mis en éveil par cette innovation fâcheuse, se tinrent sur leurs gardes et imposèrent des bornes à cette invasion. Le concile d'Orléans (533) défendit, par son 3e canon, toute ordination dont le gain serait le motif; par le 4e, d'acheter les ordres sacrés; par le 16e, d'admettre en aucun cas des hommes illettrés. Le concile de la même ville, en 549, exigea que tout barbare fût converti depuis une année au moins, avant d'être élevé à l'épiscopat, *quels que fussent son rang et son origine*. Cet article, mieux que tout autre, fait ressortir l'étendue du mal. Enfin, le concile de

Narbonne vint, quelques années après (590), interdire les monastères à ceux qui refuseraient de s'appliquer à l'étude, et les ordres sacrés à ceux qui ne seraient pas versés dans les lettres *(sine litteris)*. Ainsi la guerre était déclarée entre la barbarie et les lumières, entre le clergé gallo-romain et le clergé frank.

Ce fut dans ces circonstances que les Vasco-Cantabres descendirent de leurs montagnes par les vallées de la Nive, de la Bidassoa, et envahirent les plaines de l'Adour... Aussitôt Childebert réunit toutes ses forces de la basse Novempopulanie, sous les ordres du gallo-romain Eunodius, duc de Poitiers, et les fit marcher contre eux. Ce général les atteignit en effet. Les Vascons, excellents soldats dans leurs montagnes, offraient, comme sous Auguste, peu de résistance dans les plaines découvertes; Eunodius n'eut pas de peine à les refouler dans les vallées, et cette expédition, sans grandes batailles, se borna à des escarmouches et à des combats d'embuscade. Dès-lors Childebert songea sérieusement à organiser la résistance sur la ligne de l'Adour, pour contenir les Vascons au sud de cette rivière; il fixa Vicus Julius (Aire) et Benearnum pour chefs-lieux de la Novempopulanie, et confia ce gouvernement à Eunodius [1].

Les populations vascones ne tardèrent pas à faire une nouvelle invasion. Leur première attaque, irrésistible comme un torrent, balaya tout devant elles; les troupes qu'Eunodius leur opposa, culbutées sur tous les points, se replièrent sur la basse Novem-

[1] Quelques auteurs rapportent la nomination d'Eunodius à l'année 587, après le désastre de Bladaste.

populanie, et abandonnèrent aux Vascons tout le cours de l'Adour, jusqu'aux hauteurs qui bornent sa rive droite [1]

Cette irruption, qui menaçait d'atteindre la Garonne, modifia les relations politiques des Franks et des Visigoths. On comprend tout l'intérêt des premiers à avoir sur le trône de Tolède un allié qui pût contenir les Cantabres au sud, au lieu d'un ennemi qui les excitât à envahir la Gaule.

Clotaire I[er] venait de mourir (561) et la monarchie franke s'était partagée entre ses quatre enfants. Charibert avait obtenu le royaume de Paris avec Toulouse et une partie de la Novempopulanie; Gontran, les royaumes d'Orléans et de Bourgogne; Chilpéric, le royaume de Soissons, et Sigebert, le royaume de Metz, avec l'Aquitaine première, la Provence, Uzès et Lodève... Charibert, Chilpéric et Sigebert avaient donc les États des Visigoths pour voisins immédiats, et étaient les plus intéressés à traiter avec Athanagilde. Mais Charibert mourut bientôt après; Chilpéric et Sigebert se partagèrent ses possessions méridionales, et eurent seuls alors intérêt à faire la paix avec le roi visigoth.

Ce dernier avait deux filles, Galsuinde et Brunehaut, belles, dit-on; mais les avantages physiques devaient être peu concluants en présence des considérations politiques. Les deux rois franks résolurent de demander leur main; Sigebert fit faire la première démarche par une grande ambassade qui

[1] Belsunce, *Hist. des Basques*, t. I, p. 159.

se rendit à Tolède (560); Brunehaut (Brunichildis) lui fut accordée, et la princesse ne tarda pas à joindre son fiancé dans son royaume de Metz, où leurs noces furent célébrées avec pompe. Peu de temps après la jeune reine fortifiait les liens de son union en adoptant le christianisme [a].

Chilpéric éprouvait plus d'embarras personnels à demander Galsuinde. La terrible Frédégonde, sa concubine, était un obstacle dont il fallait tenir compte. Cependant, encouragé par l'heureuse issue du mariage de son frère, il envoya des ambassadeurs à Tolède pour offrir de partager sa couronne avec la sœur de Brunehaut. Athanagilde hésita un instant. Il craignait de donner sa fille à l'amant de Frédégonde, mais les frères de Chilpéric se portèrent garants, et Galsuinde fut accordée (566). La princesse, portée sur un char d'argent, quitta Tolède au milieu d'une suite nombreuse, et chargée de présents d'une grande valeur; elle franchit les Pyrénées orientales, fit une première halte à Narbonne, atteignit enfin Rouen, et, bientôt influencée par l'exemple de sa sœur, elle abjura l'arianisme.

Chilpéric, éloigné de la Novempopulanie, dont il connaissait à peine l'existence, s'en occupa cependant pour en former le morganaghiba, *don du matin*, de sa jeune femme, car la loi visigothe, comme la loi franque, imposait à l'époux l'obligation de faire la dot de son épouse. Pendant les fêtes du mariage, Chilpéric prit une paille en présence de ses vassaux,

[a] Grégoire de Tours, IV. — Fredegaire et Venantius Fortunatus, *Carm.* VII.

et, la posant sur l'épaule de Galsuinde, il prononça les mots Limoges, Bordeaux, Cahors, Béarn, Bigorre, et ces cités constituèrent l'augment matrimonial. Ce n'est pas que Chilpéric cédât ces territoires en toute propriété, il en conservait l'administration, et n'en livrait que la jouissance.

Réduite à ce caractère, cette formalité lui paraissait encore assez onéreuse ; aussi choisissait-il les provinces les plus éloignées, et celles dont il retirait le moins d'avantages financiers et politiques. Les relations vagues, indéfinies des Franks avec le plateau pyrénéen, sont un fait dont il faut tenir compte dans l'appréciation de l'existence à peu près indépendante de ses montagnes. Sous les Romains, l'éclat de ce grand nom, la force de la constitution impériale, pouvaient contre-balancer l'influence fâcheuse de l'éloignement[a]. Quant aux Visigoths, ils étaient sur les lieux mêmes, puisque Toulouse était leur capitale. Les intérêts qui les attiraient en Espagne, les appelaient d'ailleurs fréquemment dans les Pyrénées; aussi pouvaient-ils diriger d'une main ferme l'administration de la Novempopulanie et de la Septimanie.

Mais les Franks ne se trouvaient pas dans les mêmes conditions. Les rois qui s'arrogeaient la Novempopulanie, siégeaient à Orléans, à Paris ou à Soissons, et leur gouvernement était encore en ébauche; peuple barbare, campé dans les Gaules comme le nomade sous sa tente, il ne possédait un peu sérieu-

[a] Davezac-Macaya, t. I, p. 101.

sement que le nord de la Loire. Encore y faisait-il voyager capricieusement ses capitales d'une cité dans une autre. Quant au midi, la conquête y était si précaire, qu'il ne renferma jamais une seule résidence royale. C'est à peine si les princes chevelus connaissaient de nom les diocèses qu'ils se partageaient.

Sur ces entrefaites, Athanagilde mourut à Tolède après 14 ans de règne; Galsuinde privée de l'appui de son père (567), vit bientôt la réserve de son mari disparaître sous l'empire de Frédégonde, et un jour, la malheureuse reine fut étranglée pour faire place à la concubine. Ce meurtre horrible eut un grand retentissement à la cour de Sigebert et de Brunehaut; et les deux époux, prenant à cœur la vengeance de Galsuinde, se lièrent avec Gontram roi de Bourgogne, pour envahir les États de Chilpéric. Effrayé de ce préparatif, le meurtrier de Galsuinde voulut apaiser Brunehaut; il lui offrit la dot de sa sœur, c'est-à-dire les cités du Bordelais, du Limouzin, du Querci, du Béarn et du Bigorre; et cet arrangement obtint quelque succès. Il est vrai que Brunehaut avait compté, pour se venger de Chilpéric, sur le secours des Visigoths; mais ils étaient trop divisés maintenant pour faire la guerre à l'extérieur. L'Espagne, déchirée par les factions, voyait une foule de prétendants obscurs aspirer à remplacer Athanagilde. Liuva, gouverneur de la Narbonnaise, profita de leurs dissensions et se fit élire (567). Appuyé par l'affection et le dévouement des peuples de la Septimanie, dévouement dont il s'était rendu digne par son excellente administration, il fixa le siége de

son royaume à Narbonne, et travailla par la persuasion à ramener l'Espagne à son autorité ; mais une forte opposition continuait à se manifester au-delà des Pyrénées, et tout ce qu'il put obtenir fut de faire nommer son frère Léovigilde roi de Tolède, pendant qu'il règnerait lui-même dans les Gaules (569).

Cette division des états visigoths ne fut pas de longue durée. Après cinq ans de règne, pendant lesquels Liuva protégea ouvertement les catholiques et les évêques, ce roi mourut à Narbonne (572)[a], et Léovigilde, son collègue d'Espagne, réunit sous son sceptre les deux territoires momentanément fractionnés. Plusieurs victoires sur les Impériaux dans le sud de l'Espagne lui avaient procuré quelque gloire. Ses deux fils Herménégilde et Recarède, nés d'une première femme, venaient d'être associés à l'empire et proclamés *Princes des Visigoths*, par une grande majorité nationale. Un commencement d'hérédité remplaçait ainsi l'élection absolue, et raffermissait le trône dans sa famille ; mais Léovigilde voulut épouser Gasvoinde, veuve du roi Athanagilde, et le fanatisme arien de cette marâtre alluma de tristes dissensions dans son palais.

Avant l'explosion de ces agitations intérieures, Léovigilde fut attiré dans les Pyrénées occidentales par la guerre des Vasco-Cantabres, guerre qui se liait au premier projet d'alliance des rois franks et d'Athanagilde. Brunehaut, usufruitière du Béarn et du Bigorre, avait un intérêt personnel à la

[a] Isidore, *Hisp.* 48, 49.— Grégoire de Tours, IV, 38.— Mariana, l. V, c. 11.

soumission des Vascons; elle engagea Léovigilde à les attaquer, et le roi visigoth envahit l'Alava et la Rioja, à l'ouest de l'Aragon, où le roi Euric les avait refoulés. Ces peuples, vigoureusement assaillis dans les montagnes de Burgos, perdirent d'abord la place d'Amayo ou Amaia, et Léovigilde les poursuivit dans la Biscaye et les plaines de l'Arga. Les Aregenses ou Araucones (devenus les Aragonais) avaient alors pour roi le gallo-romain Aspidius; Léovigilde l'attaqua et le fit prisonnier avec ses enfants et sa femme. Il voulait poursuivre ses opérations, mais parvenu au pied des montagnes, il se trouva arrêté par la difficulté des lieux et les complications politiques (573). Mur ou Miro, roi des Suèves, s'était joint aux Vasco-Cantabres, et Léovigilde dut attaquer ce nouvel ennemi pour ne pas être bloqué entre les Suèves et les Vascons. Plus heureux contre les premiers, il contraignit Mur à faire la paix (574); alors les Vasco-Cantabres, repoussés depuis Burgos[a] jusqu'aux Pyrénées, se trouvèrent tellement entassés dans les vallées de l'Arga et de la Bidassoa, qu'ils furent obligés de faire une nouvelle irruption dans la Novempopulanie, et la tête de leur cantonnement, qui n'avait pas dépassé la vallée de l'Adour sous Childebert, fut portée près de la Garonne... Les Franks avaient un intérêt pressant à les arrêter; mais avant de les montrer aux prises avec ces redoutables ennemis, nous devons revenir aux événements qui agitaient en Espagne la famille de Léovigilde.

[a] Masdeu, l. VIII, c. 79. — Grégoire de Tours, IV, 52, V, 39. — Isidore. — Jean de Biclar.

Vainqueur des Cantabres au nord, et des Impériaux au sud, ce roi prit des mesures énergiques dans le but d'assurer la sécurité de ses États. Il établit son fils Hermenegilde à Séville, pour tenir tête aux Romains, et son second fils Recarède à Récopolis en Ibérie, pour s'opposer à l'invasion des Vasco-Cantabres; lui-même, enfin, resta à Tolède, centre du royaume, pour donner l'impulsion aux affaires générales (575). Toutefois la résistance, si fortement organisée contre les ennemis du dehors, ne put le mettre à l'abri des troubles intérieurs.

Brunehaut, toujours désireuse de resserrer ses liens de parenté avec les rois visigoths, venait de donner sa fille Ingonde à Hermenegilde, héritier présomptif de la couronne (575). La jeune reine fut conduite en Espagne par la Septimanie, où elle eut occasion de voir l'évêque d'Agde, Frominius. Après avoir reçu ses encouragements et ses conseils, elle fit une entrée triomphale à Tolède, et fut accueillie par sa famille et par le peuple comme l'espoir de la nation. Mais Ingonde était chrétienne. Gasvoinde, femme de Léovigilde, et arienne exaltée, ne tarda pas à lui reprocher l'abjuration de Brunehaut, sa mère. Une fois sur le terrain brûlant des matières religieuses, elle fit tous ses efforts pour ramener la jeune princesse à la religion de ses ancêtres maternels, et Ingonde, effrayée au milieu de cette cour étrangère, appela l'évêque d'Agde à son secours; Frominius la soutint contre ces épreuves par sa correspondance et par quelques émissaires, et Ingonde résista si victorieusement, que, loin d'adopter l'arianisme, elle

ramena son époux, Hermenegilde, à la foi des chrétiens.

Cette conversion, due pour une bonne part aux soins de l'évêque de Séville, saint Léandre, resta d'abord dans le mystère, mais le secret fut enfin découvert, et le vieux roi Léovigilde s'abandonna à toute sa fureur... [a].

Frominius qu'il considérait, avec raison, comme le complice de sa belle-fille, fut persécuté le premier. Averti assez tôt, il quitta son diocèse et chercha un asile à la cour de Childebert. Le roi visigoth, irrité de l'insuccès de sa tentative, tourna dès-lors tout son ressentiment contre son fils, et ses troupes marchèrent sur Séville avec ordre de se rendre maître de sa personne.., Cependant l'intervention de Recarède adoucit les projets rigoureux de Léovigilde; il se contenta de dépouiller Herménégilde de toute autorité et le retint prisonnier à Tolède, afin d'exposer sa nouvelle foi aux attaques et aux prédications des ariens... Tout vint échouer contre la conviction courageuse de Herménégilde; il resta en prison, mais il resta chrétien (580). Brunehaut voulut intervenir en faveur de son gendre et de sa fille, la reine Gasvoinde déjoua ses démarches. Dès-lors le roi visigoth, lancé dans cette voie, étendit les persécutions au christianisme lui-même; il réunit un concile d'évêques ariens à Tolède, et fit arrêter des mesures si habiles pour faciliter aux chrétiens l'adoption de l'arianisme, qu'un nombre assez considérable tomba dans

[a] Joan. Biclar. *Hist.* — Florez, l. VI, p. 415. — Isidore, 91. — Grégoire de Tours, VI, 43.

le piége : aussi, lorsque la peste vint, pour la première fois, ravager la Tarraconaise et la Septimanie (581), et notamment Narbonne, où elle exerça les ravages les plus cruels, les populations, restées fidèles, ne manquèrent pas de voir la main de Dieu dans un fléau qui frappait les provinces souillées par les abjurations.

Ces troubles de la famille royale avaient ranimé la confiance des Vasco-Cantabres ; ils voulurent attaquer le gouvernement de Recarède, et reprendre, vers Burgos, les contrées qu'ils avaient dû abandonner ; ils tombèrent en masse sur Récopolis, mais Léovigilde accourut au secours de son fils, et l'aida à refouler ces peuples dans les Pyrénées, plus avant que dans la précédente expédition, car ils perdirent cette fois les places de Amayo et de Cantabria qui furent entièrement détruites... Pour mieux les tenir en respect à l'avenir, Léovigilde fonda la ville de Victoriaco (Victoria).

Ainsi la population basque voyait ses frontières se resserrer de plus en plus du côté de l'Espagne. Obligée de se refouler dans les plaines de l'Adour, elle y devint si considérable, que le mot de Vascogne (Gascogne) commença dès lors à remplacer celui de Novempopulanie. Cette situation était inquiétante pour la domination franque ; le roi Chilpéric, nouveau possesseur de cette contrée, l'avait fort négligée jusqu'alors, il changea de politique à son égard et résolut de repousser énergiquement les Vascons. Il comptait peu sur la fidélité des généraux Gallo-Romains, que les Franks avaient fréquemment

employés et qu'il craignait peut-être de voir se réunir aux Vascons[a]. Il eut recours au duc Bladaste, général de race barbare (*barbarica prole*, comme dit le poëte Fortunatus), qui prit le commandement de ses troupes, et se rendit en Vasconie. C'était le premier chef Germain qui recevait un commandement dans le midi; il devait gouverner les cités de Béarn et de Bigorre, et d'abord les reprendre aux Vascons: le duc frank et ses troupes refoulèrent les avant-postes ennemis sans trop de difficultés; mais arrivés sur la ligne du Gave, les Basques, en retrouvant leurs chères montagnes, sentirent renaître toute leur fougue. Antée avait touché la terre; ils tombèrent par masses sur l'armée de Bladaste (581) imprudemment avancée dans leurs vallées, et les Franks furent complétement défaits; quelques historiens prétendent même que le duc périt dans la mêlée[b]. Cette victoire porta l'ardeur des Basques jusqu'à la témérité; encouragés par les applaudissements des Gallo-Romains de la Novempopulanie, qui se croyaient délivrés du joug des Sicambres, ils franchirent l'Adour, traversèrent les coteaux qui la séparaient de la Garonne, et ne craignirent pas de venir provoquer les Franks jusque sous les murailles de Toulouse. Les circonstances étaient favorables à cette tentative hardie, car Didier, gouverneur de cette ville, était alors occupé à faire la guerre dans le Berri. Cependant les Vascons, peu habitués à attaquer les places fortes, se contentèrent

[a] Fauriel, t. I. — Grégoire de Tours. — Belsunce, *Hist. des Basques* t. I, p. 167.
[b] Fredegaire. — Grégoire de Tours, *Hist.* VI, c. 12.

de ravager les environs de Toulouse, et ils emportèrent le butin dans leurs montagnes, sans avoir perdu un seul homme.

La pénible lutte de Léovigilde et de son fils n'était pas encore terminée. Herménégilde étant sorti de la prison de Tolède, se souleva contre son père et s'unit aux Suèves et aux Impériaux. Léovigilde marcha contre lui, le défit en plusieurs rencontres, s'empara de nouveau de sa personne, et l'envoya en exil à Valence, pendant que sa femme Ingonde restait sous la protection des Romains. Après cette pénible victoire, Léovigilde voulut tirer vengeance de l'appui que les Suèves avaient donné à son fils ; il défit complètement Endeca, usurpateur du trône d'Éboric, fils de Mur, et dès ce moment les rois de Tolède ajoutèrent à leur couronne celle des rois des Suèves; mais un orage se formait contre Léovigilde sur un autre point de l'horizon.

Childebert, frère d'Ingonde, résolut de venger sa sœur et son beau-frère ; il se ligua avec Gontram et allait envahir l'Espagne, lorsque la guerre l'appela au-delà des Alpes et fit remettre à plus tard son expédition[a]. Léogivilde voulut détourner les éventualités d'une lutte avec les Franks ; il chercha auprès d'un de leurs princes une alliance qui pût contre-balancer le ressentiment de Childebert et de Gontram. Chilpéric et Frédégonde avaient une fille nommée Rigonthe, Léovigilde leur fit demander sa main pour son fils Recarède, espérant ainsi opposer l'in-

[a] Joan. Biclar. *Hist.* — Isidore, *Hisp.* 92.

fluence de Frédégonde à celle de Brunehaut qui ne cessait de réclamer Ingonde et de pousser, dans ce but, Childebert et Gontram à la guerre; mais Chilpéric hésitait à donner sa fille au frère du malheureux Herménégilde; ses craintes se dissipèrent cependant devant les assurances des ambassadeurs de Léovigilde, et Rigonthe se dirigea vers Toulouse à la tête d'un brillant cortége. Ce voyage débuta sous de sinistres auspices : son escorte attaquée d'abord par des brigands perdit une partie de ses bagages; elle arriva cependant à Toulouse, et pendant qu'elle s'y reposait, elle reçut la nouvelle de la mort de son père, Chilpéric. Ceux qui l'accompagnaient, profitant de cette circonstance, pillent ses richesses, prennent la fuite, et l'abandonnent dans cette ville étrangère[a]. Le décès de Chilpéric faisait hériter Childebert son frère de ses possessions de la Vascogne (octobre 584). Mais des événements bien plus graves devaient coïncider, dans le plateau pyrénéen, avec la mort du père de Rigonthe. Frédégonde et Brunehaut dirigeaient leur politique du côté de cette grande barrière du royaume Visigoth, et leur ambition y provoqua un des drames les plus émouvants et les plus étranges de la période Mérovingienne.

[a] Grégoire de Tours, *Hist.*, VII, c. 9, 10 et 28.

CHAPITRE II.

SOULÈVEMENT DE GONDEBAUT.

Partage des États de Clotaire Ier. — Soulèvement de Gondebaud. — Son arrivée à Marseille. — Prise de Toulouse et de Bordeaux. — Il bat en retraite sur Lugdunum Convenarum. — Leudegésile l'y assiége. — Prise de la ville. — Gondebaut se réfugie dans la citadelle. — Il est trahi et massacré. — Destruction de Lugdunum. — Mort de ses complices. — Concile de Mâcon. — Martyre de Herménégilde. — Récarède en Septimanie. — Défaite des Franks devant Carcassonne. — Avénement de Récarède. — Victoire et invasion des Vascons dans la Novempopulanie.

Lorsque Clotaire Ier avait partagé ses états entre ses quatre fils, Charibert, Chilpéric, Sigebert et Gontram, il avait oublié de doter plusieurs de ses enfants naturels, et notamment Gondowald ou Gondebaud ; et cependant plus d'une circonstance concourait à développer l'ambition et le mécontentement de ce dernier. Reconnu d'abord par son père, et puis repoussé, son oncle Charibert avait fini par le faire élever près de lui, mais Clotaire était parvenu à l'enlever et à lui faire raser la tête, et Sigebert, renouvelant plus tard cette opération humiliante, l'avait envoyé à Cologne. Cependant Gondebaud parvint à s'évader et se réfugia à Constantinople (583). Ce fut dans cette retraite que l'ambitieuse Brunehaut réveilla ses prétentions pour en faire le jouet de son astucieuse politique. Gontram Bozon, puissant seigneur

Austrasien, fut son émissaire dans cette circonstance. Arrivé à Constantinople, il représenta à Gondebaud que le pouvoir du roi Gontram était affaibli par l'absence de tout héritier, que ses frères étaient détestés, incapables, et que tous les seigneurs franks faisaient des vœux pour son retour, afin de lui confier les destinées de la nation. Il en eût moins fallu pour ranimer les espérances de Gondebaud; il se dirigea vers les Gaules et débarqua à Marseille. C'était l'époque où la nationalité gallo-romaine reprenait courage et aspirait à ressaisir le pouvoir. Encouragée par la faiblesse et la désunion des princes mérovingiens, la Gaule poussait un sourd murmure de liberté depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées; mais le midi, où les mœurs et la civilisation romaines avaient jeté les plus profondes racines, changeait ce murmure en cri de révolte: il ne fallait qu'un mot de ralliement pour faire arborer l'étendart de l'indépendance... Protégé par l'empereur de Constantinople, secrètement préféré par les Gaulois, Gondebaut, à peine arrivé en Provence, vit l'évêque gallo-romain de cette ville, Théodore, le saluer comme roi légitime; le célèbre général gallo-romain Mummolus abandonner son roi Childebert, et se ranger sous sa bannière avec Sagittaire, évêque de Gap[a].

Didier, duc de Toulouse, ne voulut pas être des derniers à saluer l'étoile naissante. Enhardi par la mort récente de Chilpéric, il pénétra avec des soldats dans le palais que Rigonthe occupait à Tou-

[a] Voyez pour le récit de l'expédition de Gondebaut, Grégoire de Tours, *Hist.*, l. VII.

louse, s'empara de tous ses trésors, les fit mettre sous les scellés, retint la princesse prisonnière et se rendit à Avignon auprès de Gondebaud qui devenait le héros admiré et la grande passion de l'époque. Aussi le prince se vit bientôt à la tête d'une armée nombreuse, avec laquelle il conquit le Limousin, le Querci, l'Angoumois, le Périgord, l'Albigeois et le Toulousain. Arrivé devant Toulouse, Magnulphe, évêque de race germanique, voulut essayer de soutenir le parti frank contre cette révolution; mais il fut brutalement frappé dans une émeute, puis lié comme un criminel et envoyé en exil. Rigonthe, toujours retenue dans la ville, s'était échappée de sa prison et refugiée dans l'église de la Daurade; les partisans de Gondebaud l'en arrachèrent, la remirent en lieu de sûreté et s'emparèrent de ses trésors, pendant que son majordome Waddon, et quelques officiers de sa suite, passaient du côté de Gondebaut avec Bladaste, gouverneur de la Vasconie [a].

Le bâtard couronné reprit alors sa marche triomphante vers Bordeaux; il fut accueilli par l'évêque Bertrand et le comte Garacharius, et toute la Novempopulanie ou Vasconie reconnut son autorité.

Jusque là tout allait bien pour lui, mais la fortune cessa bientôt de lui sourire. Gontram, roi de Bourgogne, le plus directement menacé par ses succès, se réconcilia avec Childebert, qui avait d'abord protégé Gondebaud, et il obtint la cession

[a] *Chron. Limous.*, p. 63. — *Hist. du Quercy*, t. III, p. 228.

de la Novempopulanie, du Béarn et du Bigorre, ce qui le rendit maître de toute la lisière franque des Pyrénées; l'astucieux Didier se hâta d'abandonner un parti qui cessait de lui paraître le plus fort, et Leudegésile général de Gontram, ayant réuni une armée considérable, se mit à la poursuite des insurgés (585).

La défection de ses partisans et quelques victoires de Leudegésile, firent comprendre à Gondebaud la gravité de sa situation, et il chercha à se rapprocher des Pyrénées, cette grande forteresse naturelle ouverte à toutes les puissances dans la détresse; mais il fallait encore choisir dans ces vallées la ville la mieux fortifiée; il ne pouvait hésiter à préférer Lugdunum. Cette place voisine du Bigorre et de Bénéarnum, pouvait trouver des défenseurs et des vivres chez ces peuples gouvernés par Brunehaut. Les populations vascones des Pyrénées, dit Moreri, « placées entre les terres des Français et des Visigoths, se rendaient formidables aux uns et aux autres par leurs courses continuelles [a]. » Ainsi Gondebaud pouvait compter sur leur empressement à soutenir ses intérêts contre les rois chevelus.

Il partit donc de Bordeaux avec ses troupes dirigées par Mummolus, le grand capitaine du siècle; elles formaient une espèce de smala, composée d'aventuriers de toutes les nations, traînant après elle une prodigieuse quantité de chariots, même de chameaux et de dromadaires qui portaient les effets et

[a] Moreri, *Comminges* et *Vascons*.

le trésor très-considérable de Gondebaud. Ils étaient conduits par des nègres et des grecs dont le costume et la couleur, presque aussi étranges que ces bêtes de somme, produisaient sur les populations l'effet le plus singulier..... Cette armée se dirigea à travers la Novempopulanie déjà ralliée par l'influence de Brunehaut, vers la haute vallée de la Garonne, et pour la première fois, sans doute, les Vasco-Ibériens de cette contrée virent les chameaux et les Éthiopiens se désaltérer dans les eaux froides de leurs montagnes.

Il est probable que l'habile Mummolus s'était déjà ménagé des intelligences dans la place. L'évêque Rufinus était gallo-romain; le comte particulier de la ville portait le nom germanique de Chariulphe. Il fut aisé à Mummolus de présenter Gondebaud au premier comme chef de la nationalité Gallo-Romaine, au second comme fils de Clotaire, adopté par une grande partie de la Gaule, et aucune opposition ne fut faite à la prise de possession de la capitale des Convenæ. Grégoire de Tours ajoute que la population entière accueillit le prince aventureux avec chaleur, et qu'elle fit des provisions de vivres et des préparatifs de toutes sortes pour soutenir le siége pendant plusieurs années[a].

Lugdunum était toujours la grande et populeuse ville romaine de Pompée. Les Vandales et les Franks ne l'avaient jamais atteinte, et les Visigoths l'avaient respectée. L'aiguille du rocher qui s'élevait au cen-

[a] Fredegaire ad ann. 584.—Lastrade, *Histoire de saint Bertrand*, p. 124.

tre, comme l'acropolis d'Athènes, dominait sa vaste enceinte, ses murailles, ses théâtres, ses bains, ses arènes et ses palais. Indépendamment de cette citadelle, la Garonne à l'est, la Neste à l'ouest et au nord, les Pyrénées au sud, formaient des fortifications formidables qui la rendaient une des plus fortes positions stratégiques des Gaules.

Une fois établi dans Lugdunum avec sa nombreuse armée et ses bagages embarrassants, Mummolus et l'évêque Sagittaire, firent aisément comprendre à Gondebaud que la place était trop peuplée, et qu'une foule aussi considérable pouvait d'ailleurs renfermer des éléments hostiles. Gondebaud voulut détourner le danger à la manière de ces temps barbares ; il fit croire aux habitants que l'armée de Leudegésile approchait à grandes journées, que l'avant-garde allait atteindre les montagnes ; il leur promit un succès facile et un butin considérable, s'ils allaient l'attendre et l'attaquer plus bas dans la vallée de la Garonne... Les Convenæ étaient faciles à tromper quand on leur parlait de combats contre les Franks ; ils descendirent dans la plaine, et ne joignirent les troupes de Leudegésile qu'à deux lieues au nord, au pied du monticule où s'élève aujourd'hui le vieux manoir de Stancarbon[a]..... Les Convenæ voulurent fermer aux Franks le passage du fleuve, ils furent repoussés et obligés de revenir sur leurs pas ; mais Mummolus et Gondebaud avaient profité de leur absence pour exécuter leur

[a] Castillon Daspect, *Hist. du Comm.*, t. I, p. 397.

projet; ils avaient expulsé les femmes, les enfants, les vieillards et fermé sur eux les portes de leur ville natale. L'évêque, dont Gondebaud ne se croyait pas assez sûr, partagea leur sort, et les malheureux, disant à leurs foyers un adieu qui devait être éternel, cherchèrent un asile dans les hautes vallées. Leudegésile approchait, il avait pillé la Novempopulanie, et traînait avec lui quelques chameaux abandonnés et quelques soldats de Gondebaud, qu'il avait ramassés sur sa route.

Les deux armées furent bientôt en présence : celle de Gondebaud renfermée dans une place formidable et parfaitement approvisionnée, et celle de Leudegésile, massée autour des murailles, mais fort inquiétée par les indigènes, véritables guérillas qui surprenaient les fourrageurs et massacraient tous ceux qui s'éloignaient du camp. Les premiers jours furent employés à confectionner et à dresser les mastelles, les tortues et les magonneaux contre les remparts. Alors Gondebaud, comprenant la gravité de sa situation aux mesures prises pour pousser le siége avec vigueur, voulut mettre ses deux fils à l'abri du danger, et les fit passer en Espagne sous la conduite de quelques bergers par les ports de Venasque aux pieds de la Maladetta. Les soldats franks, que les travaux du siége ne pouvaient absorber, s'amusaient à rôder autour de la ville et provoquaient les assiégés et jusqu'à Gondebaud lui-même. Une fontaine abondante coulait au bas du rocher de la citadelle, en dehors de la ville, et fournissait aux besoins de la population ; on l'avait reliée à la forteresse par un

chemin couvert, garni de meurtrières qui permettaient d'aller puiser de l'eau sans être inquiété par les assiégeants.

C'était là que les soldats de Leudegésile venaient de préférence converser avec les Commingiens, et les provoquer par leurs insolences. Gondebaud se rendait aussi à la fontaine pour obtenir des nouvelles ; peut-être aussi se plaçait-il sur la plate-forme où s'élève aujourd'hui le cloître et d'où le rocher tombe à pic. Les soldats franks l'ayant reconnu : « Est-ce » toi, lui criaient-ils, qui au temps du roi Clotaire » barbouillais de peintures les murs des oratoires » et des chambres? Est-ce toi que les habitants des » Gaules avaient coutume d'insulter du nom de » Ballomer? N'es-tu pas enfin celui qu'on a si sou- » vent exilé et tondu en punition de son orgueil? »

La guerre à cette époque ne procédait pas avec la dignité moderne, qui fait disparaître l'individu et ne laisse exister que les masses. Gondebaud avait la complaisance de répondre en se penchant sur le parapet : « Personne n'ignore que mon père Clo- » taire ne m'ait détesté, tondu et expulsé des Gaules; » je me suis retiré à Constantinople, d'où la pro- » messe du perfide Gontram Boson m'a retiré, » et fait venir en ce pays. » Puis il faisait son histoire avec l'exactitude méticuleuse des héros d'Homère : il parlait de la mort de sa femme, de ses amis, disait quelques mots de ses enfants ; et ce singulier colloque entre les assiégeants et l'assiégé se renouvelait à tout propos[a]. Cependant Gondebaud ne

[a] Grégoire de Tours, liv. VII.

tarda pas à prévoir la funeste issue de sa révolte; car il ajoutait, après avoir défendu sa cause : « Reconnaissez-donc que je suis roi comme mon » frère Gontram, et si vous nourrissez contre moi » une haine si grande, conduisez-moi vers lui, et » s'il me reconnaît pour son frère, il fera sa volonté. » Si vous repoussez ma proposition, permettez-moi » du moins de revenir à Constantinople où je rentre» rai sans dommage pour qui que ce soit. Voulez» vous des garants de ma promesse? Radegonde » à Poitiers, et Ingeltrude à Tours, pourront ré» pondre de moi. »

Ces escarmouches de langage étaient souvent interrompues par des attaques et des assauts plus dangereux; pendant quinze jours consécutifs, assiégeants et assiégés essuyèrent de grandes pertes. Les pierriers de la ville parvinrent même à écraser les machines de siége; les Franks, de leur côté, abattirent un pan de muraille, comblèrent une partie du fossé; la brèche une fois ouverte, ils envahirent la basse ville et obligèrent ses défenseurs culbutés à se refugier dans la citadelle. L'incendie, le pillage furent les conséquences de ce succès, et la fumée des édifices monta par tourbillons vers la haute ville où Gondebaud et Mummolus essayèrent de résister encore. Dans cette position difficile tout était devenu soldat. L'évêque Sagittaire, lui-même, portait un casque et la cuirasse, et se rendait sur tous les points menacés.

Cette seconde partie du siége, plus longue, plus périlleuse que la première, fit enfin comprendre à

Leudegésile que la ruse seule pouvait le rendre maître de la place. Mummolus, de son côté, fatigué de la guerre, et voyant la fortune de son protégé trop compromise pour pouvoir se relever jamais, voulut se retirer du mauvais pas où il s'était aventuré par une trahison, et il se mit en communication avec les émissaires de Leudegesile. Afin de mieux le pousser dans la voie d'un arrangement, ceux-ci lui assurèrent que sa femme et ses fils étaient déjà prisonniers, qu'il ne pouvait rien espérer d'une plus longue révolte, et qu'il n'avait d'autre moyen de sauver sa vie et celle de sa famille que de livrer Gondebaud. Ces propositions flattaient la dernière espérance d'un vieux chef avide de repos ; il fit connaître ses projets à l'évêque Sagittaire et au comte Chariulphe dans une église où il les avait attirés. Ceux-ci ne songeaient depuis longtemps qu'à sortir du piége où ils se voyaient pris : ils acceptèrent tout, et réfléchirent au moyen de remettre Gondebaud à ses ennemis. Ils se rendirent près de lui et lui dirent, avec la douceur insinueuse d'hommes habitués à ces mauvaises ruses : « Nous t'avons juré fidélité... Pour te » donner une nouvelle preuve de notre dévouement, » nous allons te donner un conseil : ton frère ne » cherche qu'une occasion d'accommodement, viens » dans son camp, ses officiers nous ont donné l'as- » surance que tu ne courais aucun danger. »

Le malheureux Gondebaud comprit bien qu'une trame se cachait sous ce conseil étrange. « Eh, » quoi! dit-il, c'est sur votre invitation que je suis » venu dans la Gaule exposer ma personne et mes

» trésors. Gontram Boson m'en a volé d'abord une » partie, et le reste est sequestré dans Avignon, afin » que Mummolus puisse les reprendre sans doute. » J'ai mis toute confiance en vous; maintenant, si » vos paroles cachent la perfidie, que Dieu soit no» tre juge et décide. — Il n'y a point de ruse dans » nos discours, repartit Mummolus, des leudes du » roi t'attendent à la porte de la ville pour te con» duire à leur maître; quitte ce baudrier d'or que » je t'ai donné, rends-moi mon épée et reprends la » tienne, pour ne pas les indisposer par un air de » méfiance. »

Chaque mot confirmait de plus en plus les justes appréhensions du prince : « Comment mes soupçons » n'augmenteraient-ils pas en me voyant brusque» ment dépouillé de tous les gages de votre affection, » —leur dit-il avec tristesse. — je proteste, repartit » Mummolus, qu'aucun danger ne te menace. » Mais Gondebaud n'était pas convaincu; néanmoins il fut obligé de céder à des conseils qui devenaient des ordres; il se laissa conduire à la porte de la citadelle, et il aperçut tout d'abord Ollon, comte de Bourges, et Gontram Boson auteur de tous ses malheurs.

Mummolus, assez traître pour perdre Gondebaud, ne fut pas assez barbare pour le voir massacrer; il se retira rapidement, rentra dans la ville et en fit refermer la porte.

« Juge éternel, vengeur des innocents! s'écria » Gondebaud, qui ne pouvait plus douter du crime » dont il était victime, je te recommande ma cause

» et te prie de punir ceux qui m'ont livré à mes en-
» nemis. » Aussitôt, faisant le signe de la croix, il se mit en marche vers le bas de la montagne, où l'armée ennemie attendait sa proie. Le chemin qui conduit encore du haut du rocher dans la plaine est raboteux, escarpé, et serpente en corniche au-dessus des précipices. Le comte Ollon, impatient d'arriver au dénouement de ce drame barbare, asséna un coup de poing derrière le dos du prince et le renversa en criant vers l'armée : « Voilà votre *Ballomer*, voilà celui qui se dit le fils et le frère de vos rois. » Gondebaud n'avait pas eu le temps de se relever, lorsqu'Ollon lui plongea sa lance dans le dos ; il put se redresser cependant, et il voulut remonter le sentier pour regagner la ville; mais Boson saisit une grosse pierre, et la lança avec tant de force qu'il lui fracassa le crâne. A cette vue, les soldats accoururent à la hâte. Chacun était impatient de porter son coup au cadavre et de lui faire outrage. On lui arracha la barbe et les cheveux ; il eut, comme autrefois Hector, les pieds attachés à une corde, il fut traîné autour du camp au milieu des huées, et la soldatesque, lassée de cette orgie, finit par le jeter sans sépulture au milieu de la plaine. On rapporte qu'un agent de Frédégonde arriva bientôt après à Lugdunum, pour sauver Gondebaud et le faire servir à quelque nouvelle intrigue politique ; il était trop tard, les vautours et les loups avaient dévoré ce qui restait de lui.

Tout était fini avec le malheureux Gondebaud, mais non avec la ville destinée à partager son sort.

D'après les conventions arrêtées entre Leudegésile et Mummolus, la citadelle devait être livrée le lendemain. Le général gallo-romain et ses complices profitèrent de la nuit pour piller complétement les églises et les maisons où l'on avait apporté les richesses de la basse ville, au moment de l'invasion des troupes de Leudegésile; et quand il ne resta plus de butin à faire, les portes furent ouvertes, et les Franks entrèrent non en vainqueurs qui prennent possession d'une ville qui se rend, mais en assaillants qui l'emportent d'assaut. Tous les habitants, indigènes ou soldats de Mummolus, furent impitoyablement massacrés; les prêtres eux-mêmes tombèrent sous la frankisque, et quand les Franks se furent assurés que pas une créature ne survivait au carnage, ils mirent le feu sur plusieurs points et rentrèrent dans leur camp, pour danser à la lueur de cette torche immense. Mummolus, Sagittaire, Chariulphe et quelques autres conspirateurs les suivirent, impatients de jouir des bénéfices de leurs trahisons; mais le roi Gontram, auquel on avait envoyé un émissaire pour le consulter sur le sort des prisonniers, ordonna de les mettre à mort. Chariulphe et un nommé Wado s'étaient évadés; leurs fils furent impitoyablement massacrés. Alors Mummolus, mis en éveil par leurs cris de mort, prit ses armes et se rendit à la cabane qu'habitait Leudegésile.

« Que voulez-vous? demanda ce dernier. —
» L'on ne tient pas les conventions, répondit Mum-
» molus, et je suis menacé. — Rassurez-vous,
» mes ordres vous mettront en sûreté. » Leudegé-

sile sortit; et traitant Mummolus comme celui-ci avait traité Gondebaud, il commanda à ses soldats de l'exécuter. Les assassins accourent. Mummolus les attend l'épée à la main, et se défend d'abord avec quelque avantage; bientôt il reçoit deux coups de lance dans le flanc, et tombe inanimé. Sagittaire, témoin de cette horrible scène, acheta un déguisement au soldat qui le surveillait, et tâcha de gagner furtivement les forêts de la montagne. Mais, quand le soldat tint l'or de l'évêque, il voulut y ajouter la récompense de son général, et, d'un coup de hache, il abattit la tête du fugitif. La fin de cet évêque intrigant et guerrier fut digne de sa vie. L'Église l'avait déposé dans deux conciles consécutifs, et il s'était échappé de la prison pour s'engager dans cette dernière aventure.

Après cette destruction complète de Lyon de Comminges, l'armée de Leudegésile se hâta de revenir dans le Nord. Ses soldats chargés de butin ne laissèrent derrière eux que des ruines calcinées par les flammes, noircies par la fumée, tachées de sang, infestées de loups et de vautours. La capitale civilisatrice des Pyrénées n'existait plus, et telle fut la profondeur de cette destruction qu'elle entraîna celle de l'évêché, dont le nom ne reparut pas de plusieurs siècles.

Leudegésile poursuivit sa route en dévastateur, et se retira dans la Bourgogne en pillant les environs de Toulouse; la princesse Rigonthe aurait peut-être partagé le sort des habitants de Lugdunum, si Frédégonde ne lui avait envoyé, pendant le

siége de cette ville, un officier de confiance, qui parvint à l'enlever de sa retraite et à la ramener à sa mère (585).

Tel fut le dénouement de cet épisode dramatique, où Grégoire de Tours a mis si énergiquement en relief les Franks et les Gallo-Romains avec leurs passions brutales et leurs faiblesses honteuses.

Quant aux deux fils de Gondebaud, réfugiés en Espagne, ils restèrent longtemps à la cour du roi Léovigilde, où quatre ans après ils donnaient encore de l'ombrage à Gontram. Ce dernier craignit même un instant que Brunehaut n'épousât l'un d'eux, afin de reprendre pour son compte la tentative de Gondebaud, si malheureusement échouée. Le roi de Bourgogne voulut prévenir cette nouvelle levée de boucliers : il réunit un concile à Mâcon (585) pour y faire juger les évêques compromis dans le parti du rebelle. Savinus de Béarn, Ruffinus de Comminges, dont la capitale venait d'être détruite, Licerius d'Oloron et Amelius de Bigorre prirent part à cette espèce de tribunal politique; mais Gontram ne put pas obtenir toutes les condamnations qu'il attendait, car la sévérité du concile ne s'appesantit que sur l'évêque de Cahors Ursicinius, encore se borna-t-elle à le suspendre pour trois ans [a].

Pendant que ce drame sanglant se dénouait au pied des Pyrénées, l'Espagne assistait à la fin tout aussi triste de la lutte d'Herménégilde et de son père. Léovigilde, fanatique arien, ayant vu que l'exil ne

[a] Grégoire de Tours, liv. VII, c. 43.

pouvait ébranler la foi de son fils, eut la cruauté de le faire transporter à Tarragone, chargé de fers comme un criminel. Un évêque schismatique, envoyé dans son cachot, tenta un dernier effort; mais Herménégilde resta inébranlable; alors un assassin nommé Sisbert pénétra près de lui, et d'un coup de hache lui abattit la tête (585). Le prince infortuné n'eut pas même la consolation de mourir auprès de sa femme Ingonde, toujours retenue chez les Impériaux; mais il eut la gloire d'être honoré par l'Église comme un martyr. Les cathédrales de l'Espagne se disputèrent l'honneur de posséder quelque fragment de ses reliques, notamment celle de Saragosse; écrivains et poètes lui dédièrent des vers et des louanges, parmi lesquels on doit remarquer un poëme en latin de Morales [a].

Si le simple exil d'Hermenegilde avait suffi précédemment pour faire prendre les armes à Gontram et à Childebert, on comprend que son assassinat dut monter au plus haut degré leur désir d'en tirer vengeance. Le roi de Bourgogne, le premier, envoya des troupes attaquer la Septimanie par les bords du Rhône et par le pays toulousain, tandis que Childebert appareillait une flotte à Bordeaux, et la faisait voguer vers la Galice pour soulever les Suèves. Ces deux expéditions eurent un sort également funeste : la flotte fut complétement détruite (580); et le corps qui se dirigeait vers la plaine de l'Aude, sous le commandement de

[a] Joan. Biclar. — Grégoire de Tours, I, c. 18 et 28.

Térinciole, ancien comte de Limoges, périt presque tout entier devant Carcassonne, par une suite d'événements assez extraordinaires. Ce général, s'étant présenté aux portes de la ville, avait été d'abord accueilli par les habitants catholiques, indignés des persécutions de Léovigilde contre les chrétiens; cependant la conduite des Franks devint tellement insolente que les Carcassonnais se soulevèrent et les expulsèrent. Térinciole, si honteusement traité, voulut faire le siége de la place; mais dès le premier assaut il tomba écrasé par une pierre; les assiégés firent une sortie, portant sa tête au bout d'une pique, et les Franks, épouvantés, battirent en retraite avec tant de précipitation qu'ils abandonnèrent leurs bagages.

L'approche de Récarède, qui arrivait par les Pyrénées orientales à la tête d'une armée, ne fut peut-être pas étrangère à cette brusque résolution... Quoi qu'il en soit, le prince visigoth attaqua les Franks, leur reprit le château de Cabaret dans la montagne Noire près de Carcassonne (585), pénétra dans le Toulousain qu'il ravagea, et revint ensuite sur les bords du Rhône et dans les Cévennes où il s'empara des châteaux d'Ugernum et de Lodève[a].

Après cette expédition importante, il rentra en Espagne chargé d'un butin considérable; mais la guerre des Franks et des Visigoths ne tarda pas à se renouveler. Gontram ayant refusé de faire la paix avec Léovigilde, Récarède pénétra de nouveau dans la

[a] Dom Vaissette, t. II, p. 430 à 432. — Morales, t. II, l. IV. — Padilla, *Hist. Eccl.* l. II, c. 47.

Septimanie (586) ; il organisa son armée à Narbonne, envahit les possessions franques sur plusieurs points et y commit des ravages considérables. Cependant la nouvelle de la maladie de Léovigilde, le rappela précipitamment de l'autre côté des Pyrénées (586)[a] et il eut le temps à peine d'arriver à Tolède, pour recevoir le dernier soupir de son père, que tourmentait le remords d'avoir fait périr Herménégilde et persécuté les catholiques. On assure même qu'il appela saint Léandre à son lit de mort et lui recommanda de travailler à la conversion de son fils Récarède ; nous verrons bientôt cette prière du vieux roi exercer sur l'avenir de l'Espagne une influence importante... Ainsi mourut Léovigilde, après avoir élevé par son courage et sa haute intelligence la puissance visigothe à son apogée. Malheureusement, son opiniâtre fanatisme ternit par de criminelles rigueurs la gloire d'un règne long et célèbre.

Récarède, déjà associé au trône avec l'assentiment de la nation, dut être cependant reconnu par les ricombres, avant de prendre le sceptre... Déchu de l'espoir d'épouser Rigonthe, que Frédégonde avait rappelée près d'elle, il tourna ses regards vers ses propres sujets et épousa Bada, fille d'un seigneur visigoth (586).

Avant d'entrer dans le récit d'un règne glorieux pour les Espagnols, revenons aux débats des princes franks avec les populations pyrénéennes. Gontram, possesseur momentané de la Novempopulanie, avait

[a] Dom Vaissette, t. II, p. 432 à 433.

résolu de venger la défaite du duc Bladaste, mis en fuite par les Vascons, sous le règne de Chilpéric. Thierry, fils de Childebert, à qui devait plus tard revenir cette province, se chargea de ce soin et confia l'ancien commandement de Bladaste au saxon Austrowalde. Ce dernier marcha contre les montagnards, qui venaient de renfermer dans leurs vallées le riche butin enlevé dans les environs de Toulouse; mais il eut l'imprudence de s'aventurer dans les défilés favorables aux embuscades, et non moins malheureux que son prédécesseur, il fut repoussé, culbuté et obligé de battre en retraite...

Les Vascons profitèrent de ces avantages; ils se répandirent de nouveau dans les plaines de l'Adour, non plus en envahisseurs passagers, mais en conquérants qui prennent possession définitive (586)[a], et nous verrons bientôt les successeurs de Childebert confirmer leur droit d'occupation.

[a] Grégoire de Tours. *Hist.*, l. IX, c. 7.

CHAPITRE III.

CONVERSION ET RÈGNE DE RÉCARÈDE.

Conversion de Récarède. — Échecs des Franks à Carcassonne. — 3e Concile de Tolède. — Concile de Narbonne. — Childebert et les Vascons. — Récarède et ce peuple. — Son établissement dans la Novempopulanie. — Mouvement religieux. — Fondations de monastères.

Les événements de la Vasconie pâlissaient devant ceux dont l'Espagne était le théâtre.

Récarède, à peine établi sur le trône, venait de céder aux exhortations de saint Léandre de Séville, et d'adopter le catholicisme. La cour avait suivi son impulsion; mais là ne devait pas se borner le zèle de Récarède dans sa conversion. Il réunit les états généraux, moitié cortès, moitié concile, et présenta au monde un des plus beaux spectacles que l'histoire ait enregistrés : celui d'un roi nouvellement chrétien qui, par la force de son exemple, entraînait la nation tout entière dans la religion qu'il venait d'adopter. Cette grande renovation catholique, à laquelle saint Léandre contribua puissamment, se propagea rapidement dans la Septimanie. Nobles et peuples y suivirent l'impulsion du roi, comme en Espagne. Le mouvement toutefois ne s'opéra pas sans protestation; un évêque arien, nommé Athalocus, leva l'é-

tendard d'une guerre religieuse; deux seigneurs puissants de Narbonne, Granista et Vildigerne, se réunirent à lui et entraînèrent de nombreux partisans. Les prédications du premier et l'appel aux armes du second firent soulever Narbonne et quelques autres villes. Le fanatisme arien, réveillé dans toute sa fougue, attira sur les chrétiens une persécution qui rappela celle d'Euric; moines, prêtres, laïques, furent massacrés, et le sang des martyrs rougit de nouveau les Pyrénées orientales. Les rebelles, encouragés par quelques premiers succès, tentèrent même de détacher la Septimanie des États de Récarède et de s'y rendre indépendants. L'entreprise était assez importante pour avoir besoin de l'appui d'un auxiliaire puissant; et ils s'adressèrent à Didier, duc de Toulouse pour le compte du roi de Bourgogne (587), seul prince frank sur lequel ils pussent d'ailleurs s'appuyer, car Childebert venait de faire la paix avec Récarède *.

Didier, devinant les intentions de son maître, réunit ses troupes à la hâte. Austrowalde, gouverneur de Vasconie, désireux de réparer l'échec que lui avaient fait essuyer les Vascons, se joignit à lui, et tous les deux marchèrent sur Carcassonne. Les habitants, fidèles à Récarède, fermèrent leurs portes et les repoussèrent avec vigueur; pendant que Récarède s'avançait de son côté par le Vallespir et la Cerdagne pour envelopper les rebelles de Septimanie, et les Franks leurs alliés. Lorsque les Visi-

* Paquis et Dochez, t. I, p. 105 à 109.

goths arrivèrent à Narbonne, Athalocus était mort; ses deux complices essayèrent en vain d'opposer quelque résistance, les généraux de Récarède n'eurent pas de peine à disperser leurs troupes. Après cette première victoire, ils marchèrent au secours de Carcassonne, assiégée par Didier et Austrowalde; à peine les deux armées étaient-elles en présence, qu'une retraite simulée des Visigoths attira les Franks à leur poursuite; les premiers choisirent un moment favorable, reprirent l'offensive; une sortie des Carcassonnais les seconda, et Didier, complétement défait, tomba mort dans la mêlée... La perte du général mit le désordre parmi les Franks; ils abandonnèrent leur camp aux Visigoths et prirent la fuite (587).

Austrowalde se consola rapidement d'une défaite qui rendait vacant le duché de Toulouse; il se transporta auprès de Gontram pour le lui demander, et il n'eut pas de difficulté à l'obtenir. Le nouveau duc était pressé de venger l'échec de Carcassonne. Secondé par Boson, général de Gontram, il parvint à pénétrer dans la place à la faveur d'une ruse dont on ignore les détails. Mais les Visigoths de Septimanie avaient à leur tête un homme de guerre digne de lutter avec Boson; c'était le duc Claude qui venait d'obtenir toute la confiance de Récarède[a].

Après la mort d'Athalocus, les ariens s'étaient de nouveau soulevés à la voix de l'évêque Sunna, métropolitain de Mérida, secondé par les comtes Seggon

[a] Grégoire de Tours, l. VIII, c. 45.

et Witeric ; au moment où ils devaient poignarder le duc Claude (587), les conjurés se troublèrent, se trahirent ; Sunna fut banni, Seggon eut les poignets coupés, leurs complices furent jetés en prison, et la conspiration n'eut pas de suite. C'était à l'issue de ce danger que Claude venait attaquer Boson et Austrowalde devant Carcassonne. Son armée était considérable ; elle était composée de plusieurs régiments ayant mille hommes chacun, et commandés par un *millenarius* ou *tinfade*. Chaque régiment se divisait en deux bataillons formés de cinq compagnies de cent hommes, renfermant elles-mêmes des piquets de dix hommes, et ces différentes fractions avaient à leur tête des officiers qui prenaient le nom de *quingentenarii*, de *centenarii* et de *decani*, selon le nombre de soldats qu'ils commandaient. Cette organisation militaire avait donc beaucoup plus de rapports avec nos régiments qu'avec la légion ou la cohorte antique. Les *annonarii*, chargés des approvisionnements, et les *compulsores*, préposés au recrutement des milices, complétaient les cadres [a].

Le général visigoth (*præpositus ostis* ou président du camp) disposa ses troupes avec une grande sagacité. Elles étaient bien inférieures en nombre à celles des Franks, mais l'habileté justement célèbre de leur cavalerie, semblait rétablir l'équilibre. Protégé par un casque de métal, un bouclier et une cotte de mailles, chaque soldat avait pour armes offensives un javelot, une flèche à

[a] Voyez le *Codex legis Visigothorum*, l. v, t. III, l. I, II et III; liv. IX, tit. II.

pointe d'acier, ou de bitume enflammé, une épée longue à deux tranchants (spathus), une pique et un large poignard (scrama). Il ne faut pas oublier enfin que les Visigoths avaient su apprendre des Romains à combattre et à manœuvrer par masses compactes dans les plaines. Aussi les Franks, malgré leur grand nombre, furent-ils complétement battus ; et Austrowalde, toujours si malheureux dans les Pyrénées, périt dans le combat (589). Cette victoire de Claude dépassa, dit Isidore de Séville, l'importance de toutes celles que les Visigoths avaient remportées sur les Franks[a], et amena un traité de paix entre les deux peuples qui ne fut plus troublée, du moins par des prises d'armes considérables. Le roi de Bourgogne, convaincu du peu de succès des gouverneurs franks dans le bassin des Pyrénées, voulut revenir à l'usage plus prudent de choisir des ducs indigènes pour administrer des Gallo-Romains, et il nomma Serenus à la place d'Austrowalde, si rapidement enlevé à son commandement[b].

L'échec des deux révoltes ariennes, que nous venons de rapporter, n'arrêtait pas tous les conspirateurs. Gasvoinde, veuve d'Athanagilde et de Léovigilde, entraînée par ambition à recevoir le baptême après la conversion de Récarède, n'en restait pas moins schismatique au fond du cœur. Elle voulut faire aussi son complot et arrêta avec l'évêque Ubila la mort de Récarède et le rétablisse-

[a] Isidore, *Hisp.*, 54.
[b] Dom Vaissette, t. II, p. 437 à 439. — Fauriel, t. II, p. 432, 433.

ment de l'arianisme, mais leur secret s'ébruita et l'on fit garder à vue l'évêque et la reine douairière (588).

Ces tentatives naissantes de révolution religieuse indiquaient la nécessité de raffermir le catholicisme. Récarède prit une résolution décisive; après avoir fait détruire par le feu tous les livres ariens, il réunit un concile national à Tolède. Les évêques Nigétius de Narbonne, Sédatus de Béziers, Bénénatus d'Elne, Sergius de Carcassonne, Nigridius d'Agde, et Agripin de Lodève, y représentèrent la Septimanie à côté des évêques de Gironne et d'Ampurias, de Barcelone, de Tarragone, de Llérida, de Saragosse, de Pampelune et de toute la monarchie visigothe. Soixante-deux prélats, assistés d'un nombre plus considérable de seigneurs, de juges et de dignitaires laïques, écoutèrent avec transport une chaleureuse déclaration de Récarède, et proclamèrent de nouveau la foi des chrétiens en anathématisant l'arianisme. A l'occasion de cette imposante solennité, la reine Badda, suivant l'impulsion nationale, fit à son tour son abjuration, et son mariage avec Récarède, simple lien naturel jusque là, fut régularisé. Ce concile, le troisième qui se réunit à Tolède (589), ne se contenta pas de renouveler l'adoption officielle du catholicisme; il organisa la représentation religieuse et politique en ordonnant la tenue de synodes annuels dans chaque province, dans le mois de novembre, pour traiter les affaires civiles et les questions ecclésiastiques; avec cette restriction, toutefois, que les évêques seuls discu-

taient les secondes. Les juges séculiers et les procurateurs du fisc étaient assujettis à comparaître devant cette haute cour nationale, pour y être instruits de leur devoir envers le peuple, et s'y voir condamnés, s'ils avaient négligé leurs obligations [a].

Ces véritables états généraux peuvent être considérés comme la réorganisation des assemblées provinciales ordonnées par Honorius et essayées par Alaric lors de la promulgation du bréviaire d'Anian; ils servirent de fondement aux cortès espagnoles que nous allons voir jouer un rôle si noble dans les siècles suivants. Malgré les préoccupations politiques qui les dominaient, les évêques et les ricombres n'oublièrent ni les mœurs, ni la discipline. Les juifs exclus de toutes les charges publiques ne purent avoir aucune liaison naturelle ou légale avec des femmes chrétiennes; et les prêtres reçurent défense de porter des habits de pourpre, de paraître dans les spectacles et sur les places publiques. Les juifs offraient des sommes considérables à Récarède pour que la mesure qui les atteignait ne fût pas exécutée; mais le roi demeura inflexible.

L'impulsion était donnée : l'année suivante, les évêques et les seigneurs laïques de Septimanie, qui s'étaient rendus à Tolède, se réunirent au mois de novembre, à Narbonne, sous la présidence de l'évêque de cette ville. Ce synode, d'une nature mixte, comme celui de Tolède, rendit plusieurs canons de discipline ecclésiastique et même de simple police,

[a] *Lettres de Grégoire à Récarède*, dans *Gregor. Magn.* l. VII, et IX. — Isidore, *Hisp.* 54. — Dom Vaissette, t. II, p. 443.

L'un d'eux condamnait les prêtres qui manquaient à leur devoir, à être enfermés dans des pénitenciers religieux; les plus importants de ces décrets concernaient la vie monastique dont nous avons vu récemment l'origine, et qui commençait à jouir d'une grande autorité [a]; ils recommandaient aux évêques de favoriser les fondations de monastères et de les doter de biens et de revenus suffisants.

Il ne faut jamais oublier la grande division territoriale et diocésaine que les Franks et les Visigoths avaient introduite dans le bassin sous-pyrénéen. Pendant que les évêques de Septimanie se réunissaient en conciles généraux à Tolède, ceux de la Vasconie étaient entraînés dans les villes d'Orléans, de Soissons et de Paris. Le cinquième concile d'Orléans (549) avait été souscrit par l'évêque de Comminges, Amélius. Licérius d'Oloron avait assisté sous Sigebert (573) à celui de Paris avec Laban d'Eauze, qui s'intitulait *picator ecclesiæ elesanæ*. Nous avons retrouvé le même Licérius au concile de Mâcon, en 585, avec Amélius de Bigorre, Ruffin de Comminges et Rusticus d'Aire. Cet Amélius avait précédemment pris part au Synode de Brême, près de Soissons (580) et ce fut à Mâcon qu'il reconnut l'aventurier Désidérius, marchand de fausses reliques, qu'il ramena dans son diocèse. Quoiqu'ils prissent part aux assemblées du nord, on doit remarquer que tous ces évêques méridionaux continuaient à se recruter exclusivement parmi les Gallo-Romains. Les pré-

[a] Dom Vaissette, t. II, p. 444-445.

cautions des conciles d'Orléans et de Narbonne avaient donc réussi à éloigner l'intrusion des Barbares.

Le roi de Bourgogne, Gontram, ne conduisait guère mieux les affaires de la Novempopulanie que Childebert; le premier étant mort, la turbulente Vasconie, qui lui avait été cédée momentanément à l'époque de l'insurrection de Gondebaud, rentra sous l'autorité du second, et son administration devint de plus en plus difficile. Les indigènes, portés à la révolte par le voisinage des Vasco-Cantabres des montagnes, supportaient avec impatience le gouvernement des ducs Franks; Childebert ayant nommé le saxon Childéric duc de Bordeaux, de Béarn et de Bigorre (585), ce dernier se rendit tellement odieux par ses exactions et sa brutalité, qu'un cri de réprobation s'éleva du Gave à la Garonne. Childebert craignit un soulèvement et destitua le Saxon; quelques historiens assurent même qu'il le fit mettre à mort, d'autres rapportent qu'il l'interna à Auch où il mourut des suites de ses orgies.

Si le roi frank était convaincu de l'impuissance des officiers barbares pour gouverner les populations méridionales, il redoutait, d'un autre côté, de leur donner des chefs gallo-romains assez disposés à tolérer leur humeur indépendante; il crut résoudre la difficulté en laissant vacant l'emploi de Childéric; l'histoire du moins ne nous fait pas connaître son successeur. Il y suppléa en plaçant dans chaque district des centeniers qui avaient toutes les attributions des comtes, car ils joignaient l'administration de la justice au commandement militaire; mais dont

l'autorité se trouvait infiniment restreinte par les bornes mêmes de leur circonscription territoriale[a].

Ces divers succès des populations vascones, qui tantôt battaient les gouverneurs franks, tantôt les faisaient révoquer, les rendit plus turbulentes du côté de la Navarre, du Guypuscoa et de l'Alava. Aussi, Récarède fut-il obligé de marcher fréquemment contre elles dans les dernières années de sa vie. Ce n'était pas le seul embarras politique du roi visigoth, les conspirations continuant à fermenter dans son palais. Orgimond, un de ses officiers, convaincu de vouloir attenter à sa vie, eut la tête tranchée (590). Assailli par toutes ces complications, Récarède chercha à se rapprocher des Mérovingiens qui pouvaient l'aider à maintenir les Vascons dans leurs montagnes, et il épousa Claudoswinde, fille de Brunehaut, et sœur d'Ingonde et de Childebert ; à l'occasion de cette alliance avec les Franks, il leur céda deux places dans la Gaule Narbonnaise : Jubiniac et Corneillan (592). Les Vascons, serrés de plus près par deux ennemis ligués contre eux, voulurent conjurer le péril et ils s'unirent aux Romains qui possédaient toujours quelques places en Espagne ; dès ce moment ils redoublèrent d'ardeur pour attaquer les Visigoths à l'improviste sur les bords de l'Èbre ; ils exécutaient leurs razzias tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et rentraient aussitôt chargés de butin dans leurs montagnes[b]. Ce fut au milieu de cette lutte incessante que Recarède mourut (601), emportant le sur-

[a] Grégoire de Tours, *Hist.*, l. VIII, c. 18 et 20.
[b] Belsunce, *Hist. des Basques*, t. I, p. 179, 180.

nom glorieux de *père du peuple*. Il laissait trois enfants : Liuva, fils naturel antérieur à son mariage, Suintilla et Geïla, fils de la reine Badda.

Childebert, seul maître du midi de la Gaule depuis la mort de Gontram, avait précédé Récarède au tombeau en 596; ses fils Théodebert et Thierry s'étaient partagé ses États, et le second avait eu dans son lot le bassin des Pyrénées depuis l'Océan jusqu'aux Cévennes. A lui seul appartenait donc le soin de résister ou de céder aux continuelles invasions vasconnes. Ce fut le second parti qu'il adopta... L'irruption de ce peuple était devenue une question tellement grave, elle menaçait à tel point tout le triangle de la Novempopulanie, que le nouveau roi ne voulut confier la direction de la guerre à aucun de ses généraux; il se mit à la tête d'une armée puissante, se ligua avec son frère Théodebert, également intéressé à fermer les frontières des Gaules à ses nouveaux compétiteurs, et marcha vers les montagnes de Soule, du Labour et de la basse Navarre. Défit-il les Vascons? Nous sommes disposés à croire le contraire, même après les assertions des historiens français, si désireux de faire marcher la victoire sur les pas de leurs héros. En effet, un traité survint entre les Vascons et Thierry; et ce roi, loin de parler et d'agir en vainqueur, leur céda toutes les vallées où ils s'étaient établis, à charge de lui rendre hommage et de lui payer un léger tribut... Enfin, chose digne de remarque, il leur donna pour duc spécial un nommé Génialis, évidemment gallo-romain, et ajouta aux vallées vasconnes les cités d'O-

loron, de Dax, d'Aire, de Lapurdum et de Bénéarnum. Que conclure de ce traité? C'est que les Vascons, retranchés dans un pays montueux, ne purent être atteints. Toutefois, serrés de près entre les rois visigoths et le roi frank, et obligés de conserver les basses terres pour pouvoir alimenter une population considérable, ils firent des propositions de paix que Thierry s'empressa d'accepter. Après des concessions réciproques, ce dernier leur abandonna les vallées qu'il ne pouvait plus défendre; il reconnut la fédération formée entre les Vascons et les cités voisines d'Aire, de Dax, de Bénéarnum, de Lapurdum, d'Oloron, et cette petite république se donna pour chef le Gallo-Romain Génialis, qui reconnut la suzeraineté du roi frank, et promit le paiement d'un tribut en dédommagement des anciens impôts [a].

Nous voilà donc en présence d'un État à peu près indépendant, formé de Vascons mêlés aux Gallo-Romains. L'unité de vues qui régnait depuis longues années entre ces deux peuples contre la domination franke, les irruptions fréquentes des Basques au nord des Pyrénées, l'établissement de tribus cantabres chez les Convenæ et près de Tartas, sous Pompée et sous Auguste, avaient depuis longtemps préparé ce mariage officiel entre ceux qui fuyaient le joug visigoth et ceux qui repoussaient celui des Franks... Dès ce moment les Euskara ou Escualdunac (*qui parlent la langue basque*)

[a] Grégoire de Tours, *Hist.*, l. IX, c. 30. — *Chron.*, XXI. — Fauriel, t II, p. 434 à 436.

s'établirent officiellement dans le bassin de l'Adour; ils traitèrent d'étranger (*edera*) tout ce qui restait en dehors de la confédération, et la Novempopulanie prit définitivement le nom de *Vasconie*, *Vascogne* ou *Gascogne*.

Cet événement fut plus favorable à la force politique des montagnards qu'à la religion chrétienne... Les Vascons, restés complétement étrangers au christianisme, rapportaient en Novempopulanie les vieilles superstitions ibéro-cantabres, mêlées à quelques fables romaines et phéniciennes, telles à peu près que nous les avons vues déjà chez les Convenæ. La grande Vénus basque *Bensosia* y occupait surtout un sang supérieur; son culte, réveillant l'ardeur des plaisirs et de la vie sensuelle, que le baptême n'a pas encore chassée de cette province, y retardait singulièrement le triomphe du spiritualisme, que la vie monastique commençait à introduire à l'autre bout des Pyrénées. Aussi le succès des missionnaires y fut-il retardé jusqu'au xe siècle, époque à laquelle le premier évêque de Bayonne, Léon fonda le siége épiscopal de cette ville en périssant martyr, comme les apôtres du IIIe siècle. Le versant espagnol offrait le même état religieux dans les vallées de Lalava, du Guypuscoa et de la Navarre; l'histoire ne nous a transmis le nom d'aucun évêché vascon, et Tolède ne vit pas de prélat de ces contrées prendre part à ses conciles. Cet échec du christianisme propageait ses funestes conséquences jusqu'au centre même des Pyrénées. Depuis la ruine de Lugdunum, le Comminges, privé de la capitale qui faisait rayonner

au loin l'administration civile et ecclésiastique, était rentré dans un état complet d'anarchie : chaque village se cantonnait dans son individualisme ; les cures et les bénéfices tombaient au pouvoir d'intrigants sans autorité ; ils trafiquaient des sacrements, mêlaient les passions humaines à la corruption du dogme, et le paganisme druidique et romain reprenait son empire. Le siége de Comminges, rayé de l'histoire, ne sortit de cet état d'idolâtrie et de simonie que sous l'évêque saint Bertrand ; mais on était alors au XII[e] siècle [1].

Le christianisme ainsi revenu aux premiers tâtonnements de son origine, allait essayer de se relever timidement par la voie de ses solitaires. Le bas Bigorre possédait déjà près de Vic (*vicus*) le monastère de saint Lézer, lorsque saint Savin, fils de Hentilius, comte de Poitiers, vint, comme jadis saint Orens et saint Exupère, chercher la solitude dans ces montagnes. L'abbé de Saint-Lezer, Forminius, lui adjoignit un jeune diacre nommé Julien, et tous deux s'acheminèrent vers le Lavedan, près de l'endroit où la vallée se bifurque pour former celle de Cauterets et celle de Luz. Quelque riche gallo-romain y avait élevé le palais Emilien, dont nous avons eu occasion de parler ; mais il fut détruit à l'époque des Vandales et l'on n'y voyait plus en 611, lorsque Savin s'y présenta, qu'un monceau de ruines recouvert de ronces. Savin réunit quelques décombres, bâtit un ermitage et employa le reste de ses

[1] Lastrade, *Hist. de saint Bertrand.*

jours à évangéliser avec Julien les populations voisines. Il ne croyait élever qu'une chapelle; il posait le fondement d'une abbaye, qui devint le centre de la civilisation catholique dans la contrée du Gave.

Les Pyrénées occidentales éprouvèrent un mouvement religieux plus prononcé; l'antique monastère de Saint-André-d'Agde, vit s'élever celui de Saint-Tybéry, près de la même ville. Cette fondation coïncida, à peu d'années près, avec celle de l'abbaye de Castres, sur l'Agout, au pied de la montagne Noire; Robert Amélius fut son premier abbé... Les dreniers rois visigoths dans le VIIe siècle assistèrent enfin à la naissance des abbayes *d'Elne*, *d'Arles* (Arelensis) en Roussillon, *de Saint-Hilaire* de Carcassonne, *de Saint-Paul hors murs* de Narbonne, *de Saint-Jean in extário* près de la même ville, *de la Sanhe ou Sorèse* dans la montagne Noire, et *de Faget* sur la Save dans la Novempopulanie ausci-taine[1].

A la même époque le versant espagnol en possédait évidemment un nombre plus considérable, car les fondations monastiques, encouragées par les conciles de Tarragone et de Cæsar-Augusta dont nous avons parlé, avaient pris une telle extension, que plusieurs communautés furent accusées de contraindre les pauvres et les paysans à prendre l'habit religieux, pour peupler les cloîtres. Mais l'invasion des Mores fit disparaître jusqu'à leur nom dans cet immense désastre, et les plus illustres seuls purent s'ar-

[1] Dom Vaissette, t. II, *passim*.

racher à l'oubli. Il faut citer plus particulièrement celui de Biclar, au pied du mont de Prades, dans l'archidiaconé de Tarragone, dont les ruines paraissent encore près du bourg de Valclara. Il avait été fondé par Jean de Biclar, évêque de Gironne, dans les premières années du règne de Récarède. Longtemps persécuté par Léovigilde et exilé à Barcelone, Jean donna à ses religieux une règle qu'Isidore de Séville cite avec estime, et à ses contemporains une chronique qui forme une des sources les plus précieuses de l'histoire d'Espagne. Celui de Saint-Victorian en Aragon, établi par l'abbé de ce nom, joua aussi dans l'Église d'Espagne un rôle considérable. La Rioja, dans l'évêché de Taraçonne, possédait saint Martin de la Cagulla, construit dans un désert par l'abbé saint Martin de Verceo, qui mourut à l'âge de cent ans au milieu des religieux qu'il n'avait cessé de diriger. Il existait aussi près de Cæsar-Augusta des monastères dans l'un desquels l'évêque de cette ville, Jean, frère de saint Breulio, passa les derniers jours de sa vie.

Enfin dans la vallée de *Las Veneras*, en Soria, des circonstances extraordinaires avaient fait élever celui de Valbanera sous Hermenegilde, malgré le peu de protection que ce roi accordait aux catholiques. Un redoutable brigand, après avoir épouvanté le Soria de ses coups de main, avait été saisi de remords et s'était retiré dans la grotte de Trombalos, près de la rivière de Néila, avec un prêtre nommé Dominique. L'église qu'ils construisirent d'abord devint bientôt célèbre, sous l'influence de

la renommée du bandit repentant; ils adossèrent un établissement plus vaste à la chapelle, et des moines s'empressèrent de venir le peupler[a].

CHAPITRE IV.

LES FRANKS PERDENT LE MIDI DE LA GAULE.

Rois visigoths. — Witeric. — Gondemar. — Récarède II. — Suintilla et les Vascons. — Sissenand secouru par Dagobert. — Révolte de la Vasconie. — Le duc Amant. — Haribert, roi de Toulouse. — Expédition des Franks à Cæsar-Augusta. — Sissenand et le 5e concile de Tolède.

Nous avons laissé les Visigoths pleurant la mort de Récarède le chrétien et le victorieux. Il méritait, en effet, tous leurs regrets. Le droit romain qui mettait obstacle au mariage entre personnes de conditions différentes était resté jusqu'alors en vigueur, et Récarède, animé d'un amour d'égalité peu commun, avait abrogé cette loi, en ramenant l'union conjugale à son institution naturelle et divine.

Nous passerons légèrement sur les successeurs de ce grand roi, dont les rapports avec les populations Pyrénéennes eurent peu d'importance.....

Malgré l'origine illégitime de son fils Liuva, le choix des États visigoths lui assura le trône (601), mais le comte Witeric, dévoré d'ambition, engagea

(a) Sanct. Ildef. *de vir. illus.* c. 4. — Florez, *Esp. sag.*

ce jeune prince à diriger une puissante armée contre les établissements romains. Liuva eut l'imprudence de suivre cet avis et de lui en confier le commandement. Le traître Witéric profita de ses premiers succès pour s'emparer de Liuva, il lui coupa la main droite, et se fit proclamer à sa place (604).

Quelques victoires sur les impériaux rendirent cependant Witéric puissant au dehors et populaire au dedans. Le roi de Bourgogne rechercha son alliance et envoya des ambassadeurs lui demander sa fille Herminberge; ils l'obtinrent et ramenèrent cette princesse en Bourgogne; mais Herminberge, victime des intrigues de Brunehaut, ne tarda pas à être renvoyée par son époux. Les Visigoths virent avec peine Witéric supporter cet affront sans en tirer vengeance ; on l'accusa en même temps de vouloir rétablir l'arianisme, les grands conspirèrent sa perte et il périt assassiné (610) *.

Gondemar, chef des conjurés, fut élevé au pouvoir. Il s'occupa d'abord de repousser les nouvelles invasions des Vascons, qui venaient périodiquement piller et ravager les plaines de l'Èbre. Gondemar brûla leurs villages les plus raprochés par représailles, et les deux peuples demeurèrent dans la même situation. A son retour Gondemar eut aussi quelques rencontres avec les garnisons romaines; mais elles n'eurent pas de résultat. Les opérations les plus importantes de son règne passager furent ses demêlés avec les Franks ; ces derniers ayant

* Isidore, *Hisp.* 57. — Biclar, *Chron. de Regn. Goth.*, 21.

maltraité ses ambassadeurs qui venaient proposer la paix au roi de Bourgogne, Gondemar ordonna au gouverneur de Septimanie Bulgaram d'attaquer la ligne des Cévennes. L'expédition eut lieu, et Bulgaram enleva les châteaux de Jubiniacum (Gignac) et de Corneliacum (Corneillan), tous les deux près de Béziers et cédés aux Français par Récarède.

Sizebut lui succéda, et débuta aussi par une expédition contre les Vascons; ils avaient tenté de rentrer dans l'Alava et la Rioja, qui leur avaient autrefois appartenu; mais les plaines ne leur étaient pas favorables; Suintilla, fils de Récarède, chargé de conduire l'armée visigothe, les contraignit à rentrer dans leurs montagnes (613). Après ce premier succès, Sizebut dirigea ses armées contre les impériaux, il battit le patrice Césaire (614), le réduisit à demander la paix et à céder toutes les possessions romaines à l'exception des Algarves (615). Ces faveurs de la fortune exaltèrent l'orgueil impatient de Sizebut; il voulut traiter les Juifs dans leurs croyances comme il avait traité les Vascons et les impériaux dans leurs possessions. Assujettis sous les peines les plus sévères à recevoir le baptême et la communion, ces malheureux préférèrent s'expatrier, et la Septimanie, où ils avaient développé une industrie très-étendue, fut considérablement appauvrie par leur éloignement; mais Sizebut ne faisait que suivre le torrent de l'opinion publique en les persécutant, et il mourut laissant des regrets universels (620). Son fils Récarède II le remplaça[1]; très-jeune encore, ce

[1] Fredegaire, *Chron.*, c. 31, 33. — Isidore, *Hisp.* 58, 59, 61.

prince ne régna que trois mois, et Suintilla, fils de Récarède Ier, fut replacé par l'élection sur le trône qu'avait illustré son père.

Chaque règne visigoth débutait uniformément par une expédition contre les montagnards des Pyrénées occidentales. Retranchés dans des vallées trop peu cultivées pour les nourrir, les Basques poursuivaient leur pillage périodique au détriment des Visigoths de la plaine, chez lesquels ils venaient enlever le complément de leurs subsistances. L'état social de ce peuple répondait merveilleusement à cette existence turbulente; dirigées par de petits chefs électifs et divisées par clan, d'après les anciennes lois cantabres, modifiées selon les temps et les circonstances dans les assemblées générales, ces tribus guerrières étaient toujours disposées à exécuter quelque razzia au moment et sur le point où l'on était le moins prêt à les repousser. A l'avénement de Suintilla, ils s'étaient réunis en plus grand nombre, opéraient avec plus d'ensemble, et venaient de se jeter dans toute la haute plaine de l'Èbre. Le nouveau roi, par une manœuvre assez habile, au lieu de marcher directement sur eux, se glissa le long des Pyrénées vers Pampelune, afin de leur couper la retraite, et les Vascons surpris et ne pouvant regagner leurs rochers, durent cette fois abandonner tout leur butin et s'enfuir isolément en grand désordre (622). Suintilla voulut prévenir le renouvellement de leurs invasions; il construisit la place d'Oligites (Olite) entra Larga et l'Aragon, de manière à pouvoir fermer ces deux grandes vallées par lesquel-

les se faisaient leurs principales irruptions (622). Ces succès, suivis de nouvelles victoires remportées sur les impériaux du sud, eurent cependant des conséquences funestes; ils lui inspirèrent le désir de rendre la couronne héréditaire au mépris des droits de la nation, et il associa son fils Ricimer au trône, sans consulter le conseil national ; mais les évêques et les ricombres, irrités d'une tentative qui renversait leurs prérogatives et leurs prétentions personnelles, n'hésitèrent pas à s'insurger contre un roi que ses grandes qualités avaient cependant fait surnommer le *Père des pauvres*[1].

Sisenand, visigoth distingué, qui commandait dans la Gaule narbonnaise, sut profiter de cette disposition des esprits : il fit demander des secours à Dagobert qui les lui vendit pour le prix de la fameuse fontaine d'or massif qu'Aétius avait donnée à Thorismond. Les conditions arrêtées, Dagobert ordonna à Abundantius (peut-être duc de Toulouse) et à Venerandus son lieutenant en Bourgogne, de conduire quelques troupes en Septimanie, pour les mettre aux ordres de Sisenand. Cette expédition habilement dirigée ne franchit pas les Pyrénées par le Roussillon, cette porte de l'Espagne était trop bien gardée; elle marcha vers l'Ouest, où elle espérait sans doute obtenir la coopération des Vascons, ennemis jurés de tous les rois de Tolède et plus particulièrement de Suintilla; mais leurs dispositions n'étaient pas plus favorables aux Franks qu'aux Visigoths, et voici les circonstances

[1] Paquis et Dochez, t. I, p. 112, 113. — Isidore, *Hisp.* 62, 63, 64.

très-importantes qui avaient réveillé leur hostilité[a].

Le traité de paix de Thierry avec la confédération vasconne avait procuré aux montagnards une trève de quelques années; cependant à la mort de ce prince (612), Clotaire II, roi de Soissons, s'était emparé de ses États au préjudice de Haribert, fils de Thierry, et pour faire rentrer les Vascons sous son autorité, il avait nommé le frank Aïghinan à la place du gallo-romain Génialis, destitué de son commandement. Les Vascons trouvèrent dans l'origine étrangère de ce gouverneur une cause de fermentation violente; excités par un homme influent, nommé Pallade, et par son fils l'évêque d'Eauze, Senoc, qui leur promit l'appui de tout son diocèse, ils n'hésitèrent plus, et se révoltèrent avec un ensemble contre lequel Aïghinan ne put lutter; il fut donc obligé d'abandonner son duché, et de se réfugier à la cour de Clotaire. Senoc et Pallade furent bien condamnés à l'exil, mais aucune armée ne vint appuyer cette condamnation illusoire; les Vascons restèrent libres, et rompirent ainsi jusqu'au dernier lien de vassalité que leur imposait le traité de Thierry. Dès ce moment, un de leurs chefs, Aman, ou Amandus, prit rang dans l'histoire, et résuma par un nom propre l'indépendance entière de la Vasconie[b].

Cette révolution, d'une très-haute importance, mérite de fixer l'attention; car tout porte à croire qu'elle s'étendit à la Novempopulanie entière. Cet

[a] Paquis et Dochez, t. I, p. 113-114.
[b] Frédégaire, *Chron.*, c. 78, 55.

Aman, évidemment gallo-romain, était gendre de Serenus, duc de Toulouse, et devait tenir son autorité de l'élection; l'élection, source de tout droit légitime, aussi ancienne que le monde, et dans laquelle toutes les autorités viennent prendre racine et se retremper de siècle en siècle; les Visigoths élisaient leurs rois, les Franks proclamaient les leurs, les Vascons choisissaient leurs ducs..... Aman ajoutait à cette autorité le pouvoir plus gallo-romain et un peu héréditaire de gendre du duc de Toulouse. Il s'appuyait ainsi d'un côté sur les indigènes des Pyrénées, de l'autre sur une grande cité romaine; aussi sa puissance nous apparaît-elle dès le début, comme celle d'un monarque.

Haribert, fils de Thierry, spolié par Clotaire II, roi de Soissons, et par Dagobert, son frère cadet, cherchait à se venger en relevant sur quelque autre point son autorité royale. Un seigneur nommé Brunulfe, depuis longtemps attaché à sa fortune, ne crut pouvoir mieux faire dans ce but que de lui proposer Giselle, fille unique du duc des Vascons. Aman accueillit ce projet avec l'empressement d'un prince rusé qui croit saisir un nouveau levier politique. Déjà chef de la nationalité vasconne par lui-même, il pouvait revendiquer l'autorité franque par son gendre Haribert, et bâtir un royaume méridional sur cette double base.....

Ses projets, parfaitement d'accord avec ceux de Haribert, furent merveilleusement acceptés, du moins par les Gallo-Romains de la plaine. Haribert devenait, entre le Midi et le Nord, entre l'inva-

sion et la résistance, comme un tiers-parti conciliateur; on se jeta dans cette voie, et son mariage avec Giselle fut le gage de la solution. A la voix d'Aman, les nobles gallo-romains et les curies des cités acclamèrent son gendre, les montagnards vascons suivirent l'impulsion, et Haribert étendit sa royauté de la Bidassoa à la Garonne. Dagobert, immobile dans le Nord, et effrayé d'une révolte qui gagnait le Querci, l'Angoumois, le Limousin, n'osa pas venir attaquer son heureux compétiteur au milieu des populations indigènes. Il préféra traiter avec lui ; il lui céda authentiquement ce qu'il ne lui était plus permis de refuser, et un traité solennel signé en avril 670 garantit à Haribert tout le pays situé entre les Pyrénées et la Loire avec le titre de Koning (roi)[a]. Toulouse, encore toute chaude du titre de capitale que lui avaient laissé les Visigoths, devint le siége du nouveau royaume, et la conquête franque fit un pas rétrograde.

Il paraît cependant que les Vascons pur sang de la montagne virent avec déplaisir cette union de leur duc avec un prince mérovingien ; un parti, faible il est vrai, protesta en prenant les armes contre Aman, et Haribert dut conduire quelques troupes au secours de son beau-père; mais cette révolte n'eut aucun caractère opiniâtre, et un arrangement dut intervenir, car Haribert, après avoir signalé sa bravoure contre les insurgés, put rentrer dans sa capitale (631). Il est utile, à cette occa-

[a] Frédégaire, c. 62, 67, 68.

sion, de dire quelles étaient les parties des Pyrénées sur lesquelles le royaume de Toulouse n'exerçait aucune autorité. Les Visigoths, en passant en Espagne, avaient conservé tous leurs anciens droits sur les deux versants de la chaîne. Les hautes vallées de l'Ariége et de l'Aude dépendaient de Narbonne, et celles de l'Adour et du Gave du gouvernement de Tarragone, qui prenait le nom d'*Hispano-Vasconia*. Le pays basque et la Gascogne seuls étaient toujours restés entièrement détachés de la monarchie visigothe, et c'était là que régnait Amandus [a]. Cette division territoriale est une nouvelle preuve de l'échec des expéditions franques, qui ne purent pas même remplacer dans le Béarn et le Bigorre l'autorité officielle des Visigoths.

Haribert ne resta pas longtemps à la tête du nouvel etat méridional ; enlevé à ses sujets à l'âge de 24 ans, il laissa trois fils, dont l'aîné, Chilpéric, en avait à peine trois... Dagobert espérait toujours reprendre le midi de la Gaule, cédée malgré lui ; il saisit cette occasion pour détruire le royaume de Toulouse ; ce sceptre ne reposait que sur la tête de Chilpéric son neveu, et ce malheureux prince mourut empoisonné. Le même sort était probablement réservé à ses jeunes frères, Bogis et Bertrand ; mais les Gallo-Romains, qui fondaient sur eux l'espoir de leur indépendance, les enlevèrent secrètement, et les confièrent à leur grand-père, le duc de Gascogne...

[a] Oïenard, *Notitia Vasconiæ*, l. III, p. 306.

Il était urgent de prendre ce parti décisif, car Dagobert envoyait déjà le duc Baronte se remettre en possession de Toulouse, et s'emparer du trésor de Haribert. Baronte exécuta les deux parties de cet ordre : l'argent et les bijoux furent envoyés à Dagobert, qui les employa à la cathédrale de Saint-Denis, et Toulouse, avec les provinces méridionales, rentrèrent sous le sceptre du roi de Paris, à l'exception de la Vasconie, où régnait toujours le duc Aman[a].

Telle était la situation des choses lorsque Dagobert promit à Sisenand sa coopération armée pour détrôner Suintilla. En prenant cette résolution avait-il le projet d'obtenir, à son tour, le même service contre les Vascons, dès que le roi visigoth serait placé sur le trône de Tolède? c'est ce qui rentrerait assez dans la politique des Mérovingiens.

C'était donc au beau-père de Haribert que Dagobert allait demander l'autorisation de traverser les montagnes de la Vasconie avec son armée. Le résultat de cette démarche était facile à prévoir; malgré leur irritation contre Suintilla, les Vascons refusèrent tout secours au meurtrier de Chilpéric, au persécuteur de Bogis et de Bertrand. En présence de cette attitude, le général de Dagobert n'osa pas s'avancer sur Pampelune à travers les gorges occidentales, et il marcha directement vers Saragosse, sans que rien indique s'il franchit les Pyrénées par le centre, du côté de Lugdunum Convenarum, ou

[a] Fauriel, t. II, p. 433 à 441.

s'il força les passages de la Cerdagne. Suintilla, averti de l'arrivée des Franks, courut précipitamment au secours de Cæsar-Augusta, et il y arriva au moment où Sisenand descendait des Pyrénées. Suintilla se préparait à livrer bataille lorsque son armée l'abandonna, et passa dans le camp ennemi (631). Sisenand, proclamé roi, fit de riches présents aux généraux bourguignons, qui l'avaient activement secondé, et il marcha sur Tolède, qui lui ouvrit ses portes[a].

Dagobert, dont la coopération avait été si utile à Sisenand, désirait, avec toute l'ardeur de l'ambition barbare, pouvoir jouir enfin de la fameuse fontaine d'or qui lui avait été promise. Il envoya une ambassade la réclamer avec instances, et Sisenand fut obligé, quoique à regret, de se dessaisir de ce joyau merveilleux. Mais les seigneurs visigoths, étrangers aux conventions des deux rois, ne purent consentir à laisser perdre un trésor qui remontait à Thorinmond; ils dressèrent une embuscade et l'enlevèrent. On devine le ressentiment de Dagobert à la nouvelle de cette soustraction : il s'emporta, et envoya de nouveaux émissaires réclamer son gage avec plus d'instances; alors Sisenand, placé entre une nation prête à se révolter, et un roi frank capable de lui déclarer la guerre *pour un vase précieux*, trancha cette question délicate en payant à Dagobert deux cent mille solidis d'or qui servirent à l'achèvement de l'église de Saint-Denis (632)[b]. Le roi visigoth

[a] Belsunce, t. I, p. 191, 192. — Fredegaire, *Chron.*, c. 55, 73.
[b] Mariana. — Belsunce, t. I, p. 192.

réussit, par ce moyen, à éviter la colère du Mérovingien, mais non la révolte de ses sujets, et il dut avoir recours, pour consolider sa couronne, à un moyen énergique; il convoqua l'assemblée nationale des juges, des grands et des évêques, afin d'obtenir un acte de confirmation (633). Soixante-treize siéges épiscopaux envoyèrent à ce quatrième concile de Tolède leurs prélats ou leurs procureurs. La Septimanie y fut représentée par Pierre de Béziers, Acatulus d'Elne, Resemarius de Nîmes, Anatolius de Lodève, Etienne, vicaire de Maguelonne, et Donnelus, vicaire de Carcassonne. Sisenand demandait aux prélats et aux ricombres, présidés par Isidore d'Hispalis, de consolider la couronne; ils commencèrent par faire l'éloge de ses vertus et s'occupèrent ensuite de fortifier le droit national d'élection; ils déclarèrent que les conciles généraux seuls pouvaient élire les rois visigoths et qu'ils étaient libres de les déposséder sans tenir compte du droit héréditaire que Léovigilde s'était efforcé de faire revivre [1]... L'application vint aussitôt confirmer le raisonnement, ils déposèrent solennellement Suintilla, et prononcèrent l'excommunication contre tous ceux qui refuseraient de reconnaître Sisenand le monarque de leur choix.

Cette assemblée célèbre devint ainsi le complément de celle de Récarède; mais elle porta bien plus haut ses prérogatives, puisqu'elle posa dans toute leur étendue les doctrines de souveraineté natio-

[1] Paquis et Dochez, t. I, p. 113.

nale que nous verrons plus tard les états d'Aragon défendre contre la royauté avec tant d'énergie. Si le concile précédent avait été le berceau des cortès, celui-ci inaugura les cortès elles-mêmes, puisqu'il jugea, déposa un roi et en choisit un autre. Pour donner plus de force à ce système représentatif, le concile se réserva le droit de se réunir spontanément (*motu proprio*) à la mort du souverain, pour nommer son successeur, déclarant rebelle et excommunié tout prétendant qui oserait contrarier l'exercice de ce pouvoir suprême. Voilà la magistrature du *justicia* d'Aragon, chargée de surveiller et d'accuser le monarque, posée en principe. Ce concile ordonna encore la tenue d'une assemblée provinciale, le vingt-huit mai de chaque année, non-seulement pour examiner la discipline ecclésiastique, mais pour statuer sur les plaintes portées contre les juges, contre les grands, même contre les évêques. Passant à des questions moins brûlantes, il s'occupa, dans ses soixante-quinze canons, de matières ecclésiastiques et sociales ; il annula les décrets trop rigoureux du roi Sizebut, rendit aux juifs la liberté de conscience et le droit de se marier, fixa l'âge de l'ordination des prêtres à trente ans et assujettit toutes les provinces, même la Septimanie, au rite espagnol, à l'exclusion de la liturgie gallicane[a].

Sisenand qui, malgré l'orgueil soupçonneux des grands, avait été reconnu par eux, paya la bienveillance du clergé en l'exemptant de toutes les char-

[a] Paquis et Dochez, t. I, p. 114. — Concile de Tolède, v, c. 2, 7.

ges publiques. Les événements politiques de son règne se bornèrent à cette attitude réciproque du concile et du roi. Il mourut à Tolède en 638, avec le titre d'orthodoxe et de catholique,.., *regulis catholicis orthodoxus exstitit.*

Nous avons vu que Haribert n'était pas tombé tout entier sous les coups de Dagobert. Ses deux fils Bogis et Bertrand, soustraits aux desseins de Baronte, avaient été recueillis par leur aïeul Aman. Animé de la double ardeur d'un père qui veut rendre leur héritage à des orphelins et d'un Vascon qui doit repousser le joug étranger, Aman conduisit ses peuples plus avant qu'ils n'étaient jamais allés, car il pénétra dans le Limousin et le Querci que Dagobert venait de conquérir [a] et leur établissement y fut assez sérieux pour y laisser ces nombreux noms de lieux en *ac* dont nous nous sommes occupés au chapitre des langues [b].

Cette attaque formidable inquiéta le roi frank; il opposa aux envahisseurs onze généraux de toute nation : Gaulois, Bourguignons, Saxons, et notamment ce même Aïghinan, qui avait à se venger du mauvais accueil des Novempopulaniens. Le moment était décisif, une lutte à mort était engagée entre les deux races représentées par leurs chefs les plus vaillants et les plus illustres... Mais les batailles rangées n'allaient pas à la bravoure indisciplinée des Vascons, il fallait à leurs pieds agiles les rochers et les broussailles, les sentiers abrupts et les ravins.

[a] Dom Vaissette, t. I, p. 690.
[b] Pages 319 à 315.

Les douze généraux de Dagobert les firent plier et ils battirent en retraite vers l'Adour.

Il suffisait à ces peuples de revoir leurs montagnes pour retrouver leurs forces. Le général de Dagobert, Ariembert, ayant voulu les poursuivre dans le pays de Soule, ils tombèrent sur lui et, aussi malheureux qu'autrefois Bladaste et Austrowalde, il eut son armée mise en pièces et lui-même périt dans la mêlée[a]. D'autres corps pénétrèrent dans la vallée d'Apse; mais nous ne croyons pas comme Frédégaire qu'ils aient défait les indigènes; car si les Franks eussent été vainqueurs, ils n'auraient pas attendu que les envoyés vascons se présentassent l'année suivante (644) au roi Dagobert à Clichy-sur-Seine, pour discuter les articles d'un traité[b]. L'hiver ou tout autre empêchement dut interrompre les hostilités dans le Soule et le Béarn, et les députés vinrent traiter de la paix avec Dagobert, comme ils l'avaient fait jadis avec Thierry. Quoi qu'il en soit, Aimon le moine et Frédégaire font observer qu'après avoir juré fidélité à Dagobert, ils ne se piquèrent pas d'une grande fidélité. Un fait domine d'ailleurs toutes les interprétations de ces historiens favorables au parti frank; c'est qu'à l'issue de cette démarche, Bogis et Bertrand recouvrèrent l'Aquitaine à titre de duché héréditaire, à charge de payer le tribut promis précédemment à Thierry.

Dagobert survécut peu à cette reconnaissance de l'établissement des Vascons et du gouvernement de

[a] *Chronic.* de Frédégaire, LXXVIII.
[b] *Ibidem.*

Bogis et de Bertrand, il mourut en 638. Ses deux neveux, Sigebert III et Clovis II, se divisèrent ses États; et ce dernier eut la suzeraineté de l'Aquitaine, droit assez illusoire d'après la position que venaient d'y conquérir les petits-fils d'Aman. Ceux-ci ne tardèrent pas à la rendre plus forte encore, car leur aïeul mourut et ils héritèrent de tous ses États. On ignore s'ils les possédèrent par indivis ou s'ils procédèrent à un partage (648 ou 650); toutefois la Vasconie et l'Aquitaine ne demeurèrent pas longtemps réunies sous le sceptre de ces demi-rois; il se fit un mouvement de races assez considérables, qui alla jusqu'à l'insurrection; les Vascons de la montagne se groupèrent d'un côté, les Gallo-Romains de la plaine se réunirent de l'autre, et voulurent chacun élire des chefs de leur choix. Au milieu de ces agitations, on ne sait quel fut le rôle et la destinée des deux fils de Haribert; mais il paraît qu'ils perdirent l'Aquitaine pour ne conserver que la Vasconie, car les Gallo-Romains se donnèrent pour chef le duc Félix (640), qui devait continuer plus directement l'administration de Serenus et de Haribert... Nous verrons, dix ans plus tard, les Vascons des montagnes mettre à leur tête le duc Loup Ier, qui donna des gages de son origine par son impatience aventureuse et son activité*.

Pendant que l'Aquitaine et la Vasconie faisaient de si persévérants efforts pour réorganiser leur indépendance, l'Espagne et la Septimanie suivaient les péripéties assez tristes des révolutions du palais de Tolède.

* *Miracula S. Martialis, ap. script. rer. Fran.* III.

Après la mort de Sisenand (635), les seigneurs visigoths s'étaient empressés d'élire Chintilla, l'un d'entre eux (636), et le nouvel élu avait débuté par la tenue à peu près obligatoire du cinquième concile de Tolède (637), qui fut présidé par l'évêque de Narbonne, Selva, et souscrit pour la Septimanie par Atalocus d'Elne et Anatolius de Lodève. Les pères déclarèrent à l'avenir tout Visigoth indigne du trône, s'il n'était de noblesse gothique et s'il ne réunissait l'unanimité des suffrages. Cependant comme plusieurs évêques ne s'étaient pas rendus, Chintilla convoqua dix-huit mois plus tard le sixième concile, où l'on renouvela avec des rigueurs inusitées les décrets contre les juifs et les hérétiques[a]. Chintilla mourut après quarante ans de règne et fut remplacé par son fils Tulga, encore enfant (640). Trois ans après, le vieux Chindasuinthe, élevé sur le trône par un soulèvement général (643), fit jeter Tulga dans un cloître et porta le sceptre d'une main vigoureuse, qui ne recula pas toujours devant la cruauté; deux cents ricombres furent punis de mort et un bien plus grand nombre condamnés à l'exil[b]. Le septième concile de Tolède, veillant à la sûreté de l'État, excommunia ceux qui oseraient appeler l'étranger au soutien de leur rébellion (648).

L'année suivante, Chindasuinthe ayant associé son fils Récésuinthe à la couronne sur l'invitation de l'évêque de Cæsar-Augusta, Braulio, le seigneur Froïa profita du mécontentement qu'avait soulevé cette

[a] Conciles de Tolède, VI, c. 3. — *Chronologia regum Gothorum*, 26.
[b] Isidore, c. 3, 4, 5.

mesure pour lever l'étendard de la révolte ; il appela les Vascons à son secours en leur promettant de leur rendre les hautes vallées de l'Èbre ; ces montagnards accoururent même des plaines de l'Adour, et se vengèrent de la nation visigothe par des ravages et des destructions qui dépassèrent celles de leurs précédentes invasions. Conduits par Froïa, ils pénétrèrent jusqu'aux environs de Cæsar-Augusta, détruisirent les monastères et les églises, les villes, les châteaux, et rentrèrent ensuite dans leurs montagnes. Récésuinthe les y poursuivit, et pressa vivement Froïa dans le cercle assez resserré de ses troupes ; il s'empara de lui, le fit mettre à mort, et les Basques regagnèrent ce qu'Isidore appelle : *le repaire des Pyrénées.*

L'excellente et paternelle administration de Récésuinthe fut consacrée tout entière à la prospérité de son peuple ; il protégea les lettres et les arts, rapporta la loi qui interdisait les mariages entre les Goths et les anciens habitants, et abolit le Code romain pour rendre général et obligatoire celui de son prédécesseur Chindasuinthe. Il était écrit que pas un règne ne s'écoulerait sans être troublé par quelque prise d'armes des Vascons. Les Visigoths, comme les Franks, ne pouvant les déloger de leurs montagnes, prétendaient du moins les soumettre à un certain degré de vassalité en leur donnant des chefs ; les Basques, qui venaient de se rendre libres de toute influence française en se donnant les ducs Aman, Bogis, Ber-

[a] Frédégaire, 82. — Isidore, 15.

trand et Loup, répondirent aux exigences de Récésuinthe en envahissant les plaines de l'Ebre, et ce roi fut obligé, comme les Mérovingiens, de tolérer la puissance de ce dernier duc. D'ailleurs, une guerre plus importante appelait Récésuinthe dans le sud. Les Sarrasins, maîtres de l'Afrique, commençaient à inquiéter le littoral de la Méditerranée ; le roi visigoth voulait repousser leurs invasions maritimes, et il entreprit la guerre de la Mauritanie ; mais avant de l'avoir menée à son terme, il mourut, emportant le titre de *Père du peuple* (672)[a], et la nation dut procéder à une nouvelle élection.

[a] Sebastian., Salmant., c. 1. — *Chronol. Reg. Goth.* 29.

CHAPITRE V.

DISSOLUTION DE LA PUISSANCE VISIGOTHE.

Avénement de Wamba. — Révolte de la Septimanie. — Paul, roi des insurgés. — Loup, duc de Vasconie, vient à son secours. — Prise de Narbonne par Wamba. — Prise de Nîmes, destruction du parti de Paul. — Loup rentre dans la Vasconie. — Abdication de Wamba. — Avénement d'Ervich. — Influence et expéditions de Loup. — Avénement d'Eudon au trône d'Aquitaine. — Conciles de Tolède. — Egisa. — Rigueurs contre les Juifs. — Witiza, ses débauches. — Roderic le remplace.

La nationalité visigothe était arrivée à l'époque de sa dissolution. Menacés par les Sarrasins d'un côté, harcelés par les Vascons de l'autre, et déjà énervés par les douceurs de la paix intérieure, de la richesse et du luxe, les Visigoths voulurent se donner un roi capable, par son courage et sa capacité, de répondre aux graves conjonctures qui se préparaient; ils choisirent Wamba; mais ce puissant ricombre, comprenant la lourdeur de la tâche qu'on lui confiait, refusa cet honneur, et il fallut qu'un seigneur tirât son épée et le menaçât de mort pour l'obliger à accepter cette périlleuse mission. A peine était-il sur le trône que les Vascons de l'Alava et de Bureda se soulevèrent avec les Asturiens et recommencèrent leurs excursions. Wamba réunit son armée et la dirigea sur l'Alava, éternel champ de bataille des deux

peuples. A peine était-il en marche, qu'il apprit le soulèvement entier de la Septimanie. Hildéric, gouverneur de mines, avait poussé le premier cri de révolte. Le gardingue Hildegise, qui commandait dans les Pyrénées orientales, aurait dû marcher contre lui; au lieu de remplir ce devoir, il réunit ses troupes à celles de Hildéric. Cette insurrection eut un grand retentissement dans toute la ligne des Pyrénées; les Vascons, se sentant appuyés par cette division, portèrent plus loin leur audace; peu intimidés par l'approche de Wamba qui marchait sur eux, ils promirent des secours aux Septimaniens, et le duc Loup leur conduisit ses soldats agiles par les vallées de la Garonne et de l'Aude. L'abbé Ranimire et l'évêque de Maguelonne, Gumide, soulevèrent les populations dans le même sens, et rendirent la révolte plus grave en lui donnant un certain caractère, sinon religieux, du moins ecclésiastique [a]. Wamba était justement inquiet; il envoya précipitamment le duc Paul pour combattre les rebelles, pendant qu'il continuait à marcher sur la Vasconie; mais à peine arrivé dans la Catalogne, Paul s'aboucha avec Ricosinde, commandant de cette province, puis avec le gardingue Hildegise : ces deux derniers lui proposèrent de le proclamer roi; il n'eut pas la force de résister à cette offre enivrante, et loin de combattre l'insurrection, il en devint le chef suprême... Gironne, Vich, et toutes les Pyrénées catalanes suivirent son impulsion. Paul, évidemment appuyé par

[a] Julien de Tolède. t, VI, p. 534.

les montagnards des deux versants, fit occuper les forteresses qui commandaient les passages, notamment Livia, capitale de la Cerdagne, dont l'évêque Hyacinthe obtint le commandement, Cluses, Ultrera (fort de vautours), et Caucoliberis (Collioure), qui commandait l'étroite lisière resserrée entre la mer et les montagnes. Après avoir pris ces premières dispositions, l'armée coalisée marcha sur Narbonne. L'évêque Margebaut, fidèle à Wamba, en avait fermé les portes; mais, trop faibles pour résister, les habitants durent les ouvrir au duc Paul, qui, solennellement proclamé roi dans cette ancienne capitale, envoya Hildéric renforcer les garnisons des Pyrénées [a]. Wamba, informé de ce développement de l'insurrection, précipita son expédition de l'Alava, il fit marcher pendant sept jours les soldats, le feu et le fer à la main, brûla les moissons et les villages; après ce châtiment, il se crut libre du côté de cette province et se dirigea sur la Catalogne par Calahora et Huesca. Un autre corps d'armée arrivait du centre de l'Espagne pour le rejoindre au pied des Pyrénées. Barcino (Barcelone) et Gerunda (Gironne), déjà entraînées dans la révolte, firent cependant leur soumission et lui ouvrirent leurs murs. Alors Wamba détacha une partie de son armée sous les ordres du nouveau duc de Septimanie, Didier, qui la conduisit dans la Cerdagne. Arrivé au sommet des Pyrénées, il s'empara de Livia (Castrum Libiæ) que l'évêque d'Urgel, Arangisèle, avait rattachée au

[a] Julien de Tolède, c. 8.

parti du duc Paul; de Livia, Didier descendit dans la vallée de Carol, attaqua Sardonia (la tour Cerdagne); Vitimir, qui la défendait, prit la fuite vers Narbonne pour y rejoindre Paul qui s'y était fortifié, et Ricosinde et Hildegise faits prisonniers furent envoyés à Wamba chargés de chaînes. Pendant ce temps, le gros de l'armée, commandé par le roi, traversait la vallée d'Ausonne (Vich) et emportait le château de Clausuras (haute et basse Cluse); une troisième division franchissait le col de la Massane, prenait Vulturaria (Ultrera) et Caucoliberis [a]. Les trois divisions se joignirent enfin dans les plaines du Roussillon, et, après y avoir pris deux jours de repos, elles marchèrent sur Narbonne.

Paul s'était montré extrêmement arrogant envers Wamba : « Flavius Paulus, roi de l'Est, à Wam» ba, roi du Sud, » lui écrivait-il dans une lettre qui peint on ne peut mieux son caractère orgueilleux et ridicule : — « Dis-moi, guerrier, dis-moi, maître » des bois et des rochers, si tu as jamais franchi les » passages escarpés de ces montagnes inhabitables, » si tu as fait plier devant ta poitrine les arbres et les » buissons, si tu as dépassé la vélocité du cerf et la fé» rocité du sanglier..... » Après une série d'apostrophes du même style, il achevait ainsi : « Descends » vers les défilés des Pyrénées, tu y trouveras le grand » redresseur des torts *(oppopanbeum)*, avec lequel » tu pourras lutter sans honte.... [a] » Mais dès qu'il se vit en présence de l'armée de Wamba, *le roi de*

[a] L'histoire de cette révolte est puisée dans Julien, métropolitain de Tolède.

l'Est tint un autre langage; il abandonna la place, confia son commandement au duc Witimir, auquel il adjoignit Ramire, évèque intrus de Nîmes, et Gultriciam, primicier de l'église de Narbonne; puis il se réfugia à Nîmes, amenant avec lui l'évêque Argebaut, dont il suspectait le dévouement..... Arrivé devant Narbonne, Wamba fit sommer Witimir de lui livrer la place; celui-ci répondit à cette sommation en prenant les dispositions d'une défense désespérée, et le siége fut entrepris et repoussé avec un égal acharnement; cependant, après un jour d'héroïsme, les assiégeants parvinrent à mettre le feu aux portes avec des fascines, et la ville fut emportée[a]. Ramire avait pris la fuite dès le commencement du combat; Witimir voulut se réfugier dans une église, mais les vainqueurs le poursuivirent, et un soldat le terrassa en lui lançant une table à la tête.

Wamba fit son entrée triomphale dans la ville, et marcha sur Agde, qui fut prise d'assaut malgré la résistance dirigée par l'évêque goth Wilesinde. Maguelonne, Béziers subirent le même sort; enfin le duc Paul, assiégé dans les arènes de Nîmes, fut obligé de se soumettre, et Wamba lui fit crever les yeux[b].

Au milieu de ce dénouement, qu'était devenu le duc Loup, parti de Vasconie pour porter secours aux Septimaniens?... Il avait calculé sa marche sans tenir compte de l'activité de Wamba. Ennemi du

[a] Julien de Tolède.— Marca, *Hispaniæ*.— Dom Vaissette, t. II, p. 29 à 31.
[b] Dom Vaissette, *ibid.*

duc d'Aquitaine, Félix, dont il n'osait traverser les États, il perdit un temps précieux à suivre la lisière des Pyrénées par des vallées peu franchissables. Lorsqu'il atteignit Béziers et Aspiran, de grands événements s'étaient accomplis, et il apprit en même temps l'incendie exercé sur les Vascons par Wamba, la destruction du parti de Paul, et le retour du roi goth à Narbonne. Loup était exposé à rencontrer des forces très-supérieures, il battit en retraite par la route qu'il avait déjà suivie; et, pour ne pas perdre tous les fruits de son expédition, il ravagea le territoire de Béziers et chargea ses chariots du produit de ses maraudes. Wamba détacha à sa poursuite un corps de troupes qui lui tua quelques traînards et lui enleva une partie de ses bagages; cependant les Visigoths, pressés de rentrer à Narbonne, ne le harcelèrent pas plus avant, et Loup put ramener son corps presque intact dans ses montagnes (672)[a].

Après un séjour très-court à Narbonne, Wamba s'arrêta deux jours à Illiberris (Elne), et fixa les limites des diocèses d'Espagne et de Septimanie, afin de récompenser le clergé de sa fidélité. Dès ce moment le royaume eut six archevêchés et soixante-quatorze évêchés, au nombre desquels figuraient les quinze diocèses dépendant de Tarracone, et les huit suffragants de Narbonne[b]. Mais tout ne fut pas bénéfice pour les ecclésiastiques dans ces réglements; Wamba, effrayé de l'insurection, qu'il venait de vaincre, et désireux de préparer une vigoureuse résistance

[a] Dom Vaissette, t. II, p. 36.
[b] Voyez plus bas, chap. VI.

à celles qui pourraient renaître, assujettit tous les prêtres à prendre les armes au premier ordre, par une loi qui ne fut modifiée que dans le XII[e] concile de Tolède[a]. Wamba rentra bientôt dans les plaines de l'Èbre et fit son entrée triomphale à Tolède (673), traînant après lui le duc Paul, ceint d'une couronne de cuir noir et quelques milliers de révoltés pieds nus, la barbe, les cheveux et les sourcils rasés, stigmate d'ignominie digne d'un peuple qui s'honorait de livrer la chevelure et la barbe à toute la vigueur de la nature.

Après avoir rendu un dernier service à la nation en détruisant une flotte de Sarrasins (678), le roi se voyant menacé par des ambitieux si habitués chez les Visigoths à assassiner lâchement les princes, se démit du pouvoir en faveur d'Ervich (680), et se retira dans un cloître[b].

Cette résolution ascétique, une des premières de ce genre, commençait cependant à pénétrer dans les mœurs et nous verrons bientôt les désastres causés par les Mores rendre cet abandon du monde de plus en plus fréquent dans les classes aristocratiques.

Les Mores, dont nous venons de prononcer le nom, se tenaient encore loin du théâtre de notre histoire, puisque les Visigoths étaient obligés de traverser le détroit ou de rester sur les côtes de la Bétique, pour repousser leurs attaques... Constatons cependant leur tendance à attaquer le sud de la

[a] *Leg. Visig.* 8. — Daguirre, t. II. — *Concil. Hisp.*, p. 681.
[b] *Chron. Reg. Goth.*

Péninsule, afin de préparer le lecteur à la terrible irruption qui, quelques années plus tard, fera passer l'Espagne entière sous leur joug.

Malgré l'échec de son expédition en Septimanie, le duc Loup, toujours aimé des Vascons et redouté de ses voisins, reçut bientôt un nouveau degré d'influence. Plusieurs seigneurs franks, persécutés par le maire du palais Ebroïn, cherchèrent un asile auprès de lui ; les Vascons espagnols, poursuivis par Wamba, s'étaient également refoulés sur le versant français ; cette double émigration plaçait donc Loup à la tête d'une armée nombreuse, altérée de vengeance, qui devait encourager ses tentatives... La race basque s'était bornée jusqu'alors à se défendre contre les Franks dans le triangle de la Vasconie; avec Loup les rôles changèrent, elle entreprit de refouler les Germains au-delà de la Dordogne, et nous verrons cette politique hardie se poursuivre pendant de longues années et obtenir de grands succès. Pour l'inaugurer, Loup passa la Garonne vers 675 et s'avança jusqu'à Limoges. Loin de lui résister, l'évêque et les habitants l'accueillirent comme un libérateur et lui jurèrent foi et hommage [1]. Là se borne cependant l'histoire de cette invasion. Loup mourut-il à son retour ou disparut-il pour faire place à la restauration des descendants d'Aman? C'est un point qui reste dans l'obscurité.

Bogis et Bertrand ne s'étaient pas éteints tout entiers ; leur origine à demi mérovingienne avait fa-

[1] *Miracula S. Martialis.*

cilité leur mariage avec deux filles d'une puissante famille de Liége, Ode et Philiberte : la première donna à Bogis deux fils, Imitarius et Eudon ou Odon; Bertrand n'en eut qu'un de Philiberte, il fut nommé Hubert et s'entendit plus tard avec Imitarius, pour s'éclipser devant Eudon et laisser toute latitude à cette grande figure du VIII[e] siècle. Imitarius, en effet, disparut dès sa naissance, et Hubert se retira dans un cloître.

A son entrée sur la scène, Eudon se posa comme l'héritier de Haribert, le roi gallo-frank de Toulouse, et débuta par une déclaration de guerre contre Pepin d'Héristal. Ce duc ambitieux, vainqueur du roi Thierry à la bataille de Testri, voyait une partie de la Gaule centrale se soulever contre son usurpation. Eudon profita de ces circonstances favorables pour continuer la politique de Loup de Vasconie, et étendre sa puissance jusqu'à la Loire. Pepin lui opposa une vive résistance, mais Eudon le battit dans plusieurs rencontres, se rendit maître de tout le centre de la France, même du Berry, et réussit enfin à former un État gallo-romain, qui s'étendait de la Loire aux Pyrénées, de l'Océan aux Cévennes, et méritait à tous égards le nom de royaume. Eudon lui rendit ce nom, comme il l'avait porté sous Haribert; car il data ses actes des années de son règne (*regnante Odoïno piissimo Francorum rege*) [b]. Pourquoi Eudon aurait-il hésité à répondre par cet acte énergique aux prétentions des Mérovingiens

[a] *Vita S. Huberti.*
[b] Fauriel, III, p. 32.

sur l'Aquitaine ? Ces faibles princes n'étaient-ils pas asservis par les maires du palais, qui allaient jeter les rois fainéants dans l'oubli et leur ravir définitivement le sceptre ?...

Eudon avait épousé, avant 688, une fille du duc frank, Valachise, qui se nommait Waltrude ; mais ces nouveaux liens avec la race germanique ne pouvaient rompre ceux qui l'attachaient aux Gallo-Romains comme roi d'Aquitaine, et aux Vascons comme petit-fils d'Aman; aussi devint-il une espèce de personnification de toutes les nationalités méridionales. Les Basques eux-mêmes, amoureux du merveilleux, quand il s'appuyait sur la gloire des armes, avaient accueilli avec faveur le nom du jeune vainqueur de Pepin. Ils voulurent se l'attacher par des liens familiers aux peuples héroïques : des fables populaires supposèrent qu'il avait reçu le jour dans le centre des montagnes basques, et le titre de duc de Cantabrie fut ajouté à celui de roi d'Aquitaine[a]. Dès ce moment une grande révolution était accomplie; le midi de la Gaule, totalement arraché aux influences germaniques, retrouvait son indépendance et sa nationalité.

Pendant qu'Eudon posait ainsi les fondements de ce vaste royaume et lui donnait une vive impulsion de gloire, celui des Visigoths se débattait au milieu des révoltes. Ervich, désigné par Wamba, au mépris de la constitution, fut cependant couronné au concile national de Tolède (680) par quinze seigneurs

[a] Fauriel, t. III, p. 35.

visigoths et un grand nombre d'évêques du sud des Pyrénées, car ceux de Septimanie n'eurent pas le temps de s'y rendre. Afin de le consolider sur le trône, les *Pères* crurent utile de renouveler contre les juifs des rigueurs qui ne laissaient guère à ces malheureux d'autre alternative que celle de quitter l'Espagne ou de se faire baptiser. Il faut ne pas oublier cette situation intolérable, elle explique la conduite des israëlites dans l'invasion arabe. Cette assemblée voulut aussi raffermir le pouvoir ecclésiastique en lui donnant plus d'unité : elle consacra la suprématie de l'église de Tolède sur tous les évêchés d'Espagne et de Septimanie. Les rois visigoths s'étaient peu à peu arrogé le droit de nommer les évêques avec la simple approbation du concile national ; comme il ne se réunissait pas à des époques fixes, on décréta que la confirmation de l'évêque de Tolède la remplacerait, et ce droit *supérieur* conféra assez naturellement à ce métropolitain la présidence exclusive de ces réunions, qui, jusqu'à ce jour, n'avait été devolue qu'au plus ancien métropolitain, quelle que fût sa résidence. Si les évêques de Septimanie étaient restés, par leur absence, étrangers à ces dispositions, ils ne tardèrent pas à accepter leur part de responsabilité; Ervich réunit le treizième concile (682) et les prélats Christianus de Béziers, Vincent de Maguelonne, les abbés de Narbonne, d'Elne, de Carcassonne, et Cester, diacre d'Albi, confirmèrent les canons du précédent.

Ervich occupait donc le trône par la volonté nationale comme par celle de Wamba; mais le roi

cloitré laissait un héritier naturel, Egisa, dont Ervich redoutait les entreprises. Il voulut apaiser son ressentiment, et lui offrit la main de sa fille Cixelane (681). Malgré cette précaution, il ne put éviter la guerre civile; elle éclata encore dans la Septimanie, cet inépuisable foyer de révoltes. Ervich s'y transporta; il parvint à étouffer le mouvement, et mérita par cet acte les actions de grâces du concile national de 684. Après en avoir réuni deux autres (685 et 686), il se sentit fatigué de la couronne, comme Wamba, et la remit à son gendre Egisa, pour se retirer dans le monastère où vivait encore son vieux prédécesseur. A peine sur le trône, Egisa dut à son tour se transporter dans la Septimanie pour y soutenir la guerre, non plus contre des insurgés, mais contre les Aquitains [a].

Le roi Eudon, encouragé par l'esprit de révolte qui régnait dans cette province, venait de la faire envahir par ses troupes pour essayer de l'ajouter à ses états, et étendre ainsi son pouvoir sur toute la ligne des Pyrénées; mais cette tentative ne réussit pas : son armée, obligée de battre en retraite devant celle d'Egisa, dut se borner à commettre les ravages que toute armée exerçait dans cette époque de confusion [b].

Si l'on vivait sur tous les points dans un état de guerres et de pillages, on était surtout en Espagne dans un siècle de conspiration. Sisbert, évêque de Tolède, en dirigea une contre Egisa; la

[a] *Chron. Regum Gothorum.*
[b] Fauriel, III, 37.

partie était forte et animée. Le roi n'osait attaquer directement le puissant métropolitain ; il en appela au seizième concile (663), qui lui donna gain de cause, et l'évêque fut déposé. Cette assemblée fut tenue, comme la treizième, sans la participation des évêques de Septimanie ; la peste les avait empêchés d'entreprendre ce voyage, mais ils se rendirent avec empressement à celui de l'année suivante, et concoururent au décret le plus rigoureux dont les juifs eussent encore été frappés. Accusés, on ne sait sur quelles preuves, de conspirer contre les Visigoths, de concert avec les Sarrasins et les juifs d'Afrique (674)[a], on décréta contre eux la confiscation des biens, l'interdiction absolue de leur religion, et l'enlèvement de leurs enfants au-dessous de sept ans, qui devaient être élevés dans des écoles chrétiennes. On n'excepta de cette mesure terrible que les juifs de Septimanie, *afin qu'ils pussent aider le duc gouverneur par leurs tributs et leur industrie à soulager la province des ravages causés par un peuple étranger* (sans doute les Aquitains). Après avoir ainsi terrassé les dissidences religieuses, Egisa associa son fils Wititza à la couronne au mépris de la constitution, et mourut trois ans après.

Le concile de Tolède (700) confirma l'élection de Wititza[b]; mais le règne des Visigoths touchait à sa dernière heure. Les grands, énervés de plus en plus par la mollesse et le luxe, trouvaient dans l'éligibilité de leurs souverains des occasions, sans cesse

[a] *Concil. Tolet.*, XVI, c. 9, 12.
[b] *Chronol. regum Goth.* — Isidore, *pas.*

renaissantes, de conspirer leur renversement et d'organiser des factions. Cette disposition à la révolte engagea tous les rois à chercher un appui dans l'assemblée nationale de Tolède, et tous, il faut le reconnaître, y trouvèrent une majorité assez importante pour obtenir, non-seulement la confirmation de leur élection, mais des décrets énergiques contre leurs ennemis. Toutefois une minorité turbulente, composée de ricombres très-puissants, ne restait pas moins en dehors de l'assemblée et du souverain. Wititza pourrait avoir été l'élu, le protégé d'une de ces factions ennemies du parti épiscopal, car les historiens ecclésiastiques l'ont accablé d'accusations : dissolution, empiétements sur l'autorité des évêques, corruption de la discipline, tyrannie, rien ne lui a été épargné. Le métropolitain de Tolède, Genderic, essaya, dit-on, d'arrêter ses désordres. Ce fut en vain; quelques grands seigneurs, insultés dans l'honneur de leurs filles, se révoltèrent, mais Wititza fit périr les uns, bannit les autres, notamment Théofrède, frère du roi Récésuinthe, auquel il fit crever les yeux; son fils Roderic, ainsi que Pélayo, autre petit-fils de Récésuinthe, furent également condamnés au bannissement (701) et dès lors, le roi, délivré de toute opposition, n'ayant plus autour de lui que des courtisans de débauche, continua ses orgies avec impunité [1].

Cette persécution des descendants de l'ancienne famille royale jette un grand jour sur les obscurités

[1] Sebastian., Salmant., c. 6.

de cette époque. Elle rend l'usurpation de Wititza évidente. Soutenu par le parti ennemi du clergé, il triompha pendant quelque temps, mais il finit par tomber sous la pression d'une réaction. Alors Roderic le proscrit, rappelé par les amis de sa famille, se mit à la tête d'un soulèvement formidable, il s'empara de Wititza, lui fit crever les yeux pour venger son père, et il monta sur le trône (711) qu'il devait perdre bientôt après sous les coups de l'invasion étrangère.

Vainqueur d'une faction par l'appui violent d'une autre, Roderic devait éprouver les mêmes obstacles, rencontrer les mêmes calomnies que Wititza; en butte aux partisans de son prédécesseur, qui fomentaient contre son jeune gouvernement des conspirations et des intrigues, il allait avoir à combattre les tentatives de la guerre civile, lorsqu'un ennemi victorieux et bien plus dangereux, vint séparer les combattants d'une même race, avec une épée que l'Europe ne connaissait pas encore.

CHAPITRE VI.

INVASION MORE.

Débarquement des Mores. — Défaite des Goths par Tarik. — Conquête rapide de l'Espagne. — Prise de Cæsar-Augusta et de toutes les villes de la Tarraçonaise — Fuite des Goths dans les Asturies et les Pyrénées. — Division nouvelle de l'Espagne. — Population chrétienne. — Population arabe. — Lois politiques des Goths. — Clergé. — Noblesse. — Juridiction. — Féodalité. — État social des populations pyrénéennes.

Nous arrivons à l'invasion qui devait avoir l'influence la plus profonde sur les habitants du plateau pyrénéen et donner à leur histoire le plus haut degré d'importance. Par un étrange jeu des événements, la catastrophe qui va emporter sans retour la dynastie des Visigoths, agrandira le rôle d'Eudon d'Aquitaine, celui des Vascons, et portera le centre du christianisme belligérant dans le cœur des Pyrénées. Nous avons vu bien des races vaincues s'y réfugier pour éviter le fer et l'esclavage ; jamais ce spectacle n'avait eu des proportions aussi grandioses et aussi sublimes. Les pages authentiques que l'histoire a consacrées à ce grand mouvement de peuples vers les montagnes, nous permettront de donner à cette dernière lutte un développement plus étendu.

Les Mores, depuis longtemps maîtres de l'Afrique, avaient plus d'une fois essayé de franchir le détroit et d'envahir le sud de la Péninsule. Les juifs,

fatigués de l'oppression des Visigoths, leur ménageaient des intelligences dans les provinces. Ces tentatives avaient été jusque là déjouées; mais le comte Julien, gouverneur de Ceuta, ayant voulu venger une injure personnelle, leur ouvrit enfin les portes de cette ville. Les Mores, ou, pour mieux dire, les Berbères, car ceux-ci étaient les plus nombreux dans l'armée, traversèrent la Méditerranée, et quelques jours après ils remportaient sur Roderic la grande victoire de Gouadalette (juillet 711), sous le commandement de Tarik.

Dès ce moment, la chute de la nation gothique ne fut plus qu'une épouvantable et honteuse débâcle : Cordoue, Malaga, Elvira, Jaen, Tolède, tombèrent sous le croissant. Mouza, gouverneur de l'Afrique, débarquant à la suite de Tarik, fit capituler Hispalis (Séville), Carmona, Mérida, en Estramadoure, Orihuela, Illiberri, qui devint Grenade (Garb-Nada, *Créme du couchant*), et compléta ainsi la conquête de tout le midi de la Péninsule avec une rapidité qui donne le vertige (713).

Le nord ne tarda pas à subir le même sort. Tarik remonta jusqu'aux sources du Tage, pénétra dans la vallée de l'Èbre et mit le siége devant Cæsar-Augusta. Pendant ce temps, Mouza s'emparait au couchant de Salamanca, d'Astorga, et venait joindre Tarik devant la capitale du bassin de l'Èbre. Il était écrit que les Visigoths dégénérés ne résisteraient nulle part, et ne feraient plus que signer des capitulations. Celle de Cæsar-Augusta fut plus dure encore que les précédentes, car les chrétiens cédè-

rent, pour la *rançon du sang*, jusqu'aux dépouilles de leurs temples [a]. Maître de cette place, Tarik descendit l'Ebre et vint prendre Murviedo (Muris Veteris, ancienne Sagonte), Valence, Xativa, Tortose, Denia (Dianium) ; il poussa vers les Pyrénées, et termina la conquête de la Tarraconaise ; Barcelone, Tarragone, Gironne, Calahora, Tarasçona, et jusqu'à Ampurias et Huesca subirent le joug du croissant avec une telle rapidité que l'histoire a dû se contenter de constater leur chute, sans avoir le temps de raconter leurs derniers moments. Tous les antiques évêchés, abrités dans les murailles de ces villes romano-gothiques, tombèrent avec elles. Les nombreux monastères, répandus dans ces riches diocèses, disparurent, emportés et dispersés, au point que leurs noms même ne survécurent pas. Quant à la Septimanie, si elle conservait encore ses siéges épiscopaux et ses abbayes, elle avait du moins rompu ses liens avec Tolède, et cette grande capitale chrétienne voyait la série de ses conciles célèbres interrompue. Qu'était donc devenue la population au milieu de cette conquête *à la course*, pendant laquelle nous ne la retrouvons nulle part ? Les basses classes, habituées à passer du joug romain au joug vandale, de ce dernier à celui des Visigoths, avaient généralement subi celui des Arabes qui leur laissaient la vie et même l'usage de leur religion, moyennant un honteux tribut. Elles s'étaient contentées de cacher à la hâte leurs trésors et

[a] *Ebn khajan ap. ahm*, f. 57, 6. — Isidore, *pas.*

leurs reliques, les statues et les vases sacrés, dans les buissons et les forêts, dans les grottes et les ravins, où plus tard leurs descendants, vainqueurs des Mores à leur tour, les retrouvèrent par hasard, et virent dans leur découverte un miracle de la Providence. Quant à l'aristocratie visigothe, qui n'avait résisté sur aucun point, il est aisé de se rendre compte de sa démoralisation. Les peuples conquérants ne sont que trop naturellement portés à s'approprier tout d'abord la partie luxueuse et énervante des peuples conquis; les Visigoths, loin de faire exception à cette loi humaine, dans leurs rapports avec les Romains, en avaient, au contraire, exagéré les conséquences. Isidore nous apprend qu'ils avaient adopté le *stringium*, ou tunique mentionnée par Plaute; l'*amiculum*, espèce de manteau de lin des courtisanes romaines; le *retiolum*, résille destinée à retenir les longs cheveux des hommes, soigneusement pommadés et frisés. Les militaires mêmes enveloppaient leurs mains dans un manchon appelé *mantum*. La soie, les laines fines d'Espagne, si avantageusement employées par les Romains, étaient prodiguées dans le costume fastueux de la noblesse et de la riche bourgeoisie. Les femmes encombraient leurs boudoirs de miroirs d'argent, de cuvettes d'or; elles buvaient, comme leurs maris, dans des coupes de même métal, ornées de pierres précieuses, et se couvraient d'agrafes, d'anneaux et de bracelets [a].

[a] Isidor. Hispal. *Etymologiarum*, l. XIX, c. 23, 24, 25, 28, 30, 32.

Procope dit enfin que les Vandales eux-mêmes avaient contracté, pendant leur séjour momentané dans la Péninsule, d'incroyables habitudes de magnificence. « Leur table, splendidement servie, était couverte chaque jour de tout ce que la terre d'Afrique produisait de plus exquis; ils étaient vêtus de soie, portaient des robes d'un grand prix, passaient leur temps à suivre les théâtres, les courses de chevaux, les chasses, les bals, la comédie et les divertissements les plus frivoles[a]. »

L'esprit national, le courage des cœurs étaient tombés dans un tel état d'affaiblissement dès la fin du VI[e] siècle, que Wamba n'avait pu faire obéir qu'un petit nombre de seigneurs à la loi qui leur ordonnait de prendre les armes, et Ervich avait déclaré au douzième concile de Tolède que la moitié de la nation était privée du droit de témoignage, comme coupable de n'avoir pas répondu à l'appel du ban militaire.

Cette partie dégénérée de la noblesse aima donc mieux accepter le joug étranger, que d'affronter les périls de la résistance. Ce que l'aristocratie conservait de plus énergique, de moins corrompu, suivit les débris de la famille régnante dans les montagnes du nord-ouest; car Pelayo, fils de Roderic, s'était réfugié chez les Astures, et Pedro, descendant de Récarède, dans les Pyrénées vasconnes. Nous les verrons bientôt, honteux de leur fuite, relever les premiers États chrétiens, Pelayo comme roi de Ga-

[a] Procope, *de Bello Vandal.*, l. IV, p. 349.

lice (Djalikia), Pedro ou plutôt son successeur Garcia Ximène, seigneur de Bigorre, comme roi de Sobrarbe, dans les vallées de l'Aragon et de la Cinca; mais tout d'abord l'émigration gothique n'obéit qu'à la terreur.

Dès ce moment la malheureuse Hispanie, profondément modifiée par cette fabuleuse conquête, présenta deux zones bien tranchées. L'Espagne ultérieure, de l'Èbre à la Méditerranée, était occupée par les Mores qui régnaient en maîtres absolus sur les villes tributaires et sur des populations abâtardies. Les nouveaux possesseurs trônaient dans les palais et les châteaux des vaincus (alkaste, alkazar), les prêtres de Mahomet siégeaient dans les églises chrétiennes, veuves de leur clergé, dépouillées de leurs richesses et transformées en mosquées (mezquita).

L'Espagne citérieure comprenait l'étroite lisière des Pyrénées et des monts Idubéens, pays inculte et froid, souvent stérile, toujours âpre, mais admirablement fortifié par la nature. C'était là que les débris des Visigoths s'étaient réfugiés auprès des rudes populations ibériennes et cantabres, emportant leurs armes, leurs lois, leur religion et leur nationalité. Entassés dans les montagnes de l'Aragon, disent les auteurs espagnols, les chrétiens supportaient les intempéries des saisons dans des cabanes de chaume et de terre; ils allaient s'épurer dans l'excès même de la souffrance, rajeunir leurs forces physiques, renouveler leur courage religieux et former peu à peu cette race d'élite qui devait défendre si héroïquement

le christianisme et reconquérir enfin l'Espagne entière, après sept siècles de glorieux efforts *.

A côté de ce partage du territoire, la société musulmane offrait dans son sein des divisions secondaires, dont il faut tenir compte pour apprécier les événements qui vont se dérouler. Les quatre provinces que formaient leurs possessions et parmi lesquelles celle du nord, touchant les Pyrénées, se nommait *Al-Djouf*, renfermaient quatre populations distinctes et souvent ennemies : 1° les chrétiens tributaires et soumis (roumi); 2° les juifs très-nombreux et très-riches, à ce point qu'ils possédaient des villes entières telles que Grenade, Bibbilis et Calat-al-Yehoud (Calatayud), fort des Juifs; 3° les Arabes, peu nombreux, mais nation dominante par son autorité officielle; 4° les Berbères en bien plus grand nombre, qui suivaient l'impulsion des premiers en qualité d'auxiliaires, mais que cette position subalterne disposait à la révolte...

Dans les Pyrénées au contraire, s'il y avait différents peuples, on n'y voyait du moins qu'une croyance, un intérêt, une pensée. Tous les anciens antagonismes d'origine disparaissaient devant cette préoccupation suprême : sauver la foi chrétienne, résister aux Mores et les expulser de la Péninsule !.. Tel était l'état de choses, funeste mais transitoire, qui s'appesantissait sur l'Espagne, laissait les chrétiens sans roi comme sans évêques, sans chef politique et religieux et que les historiens espagnols appellent avec raison l'interrègne (interregno).

* Curita, *Annales d'Aragon*. — Pedro Abarca.

Ce nouveau mouvement de population concentrait dans le plateau pyrénéen des éléments qu'il est nécessaire d'étudier attentivement.

Nous avons vu les Vasco-Cantabres conserver dans l'ouest toute l'âpreté des mœurs primitives, et la simplicité de l'organisation politique des tribus et des clans. Nous avons également montré les Gallo-Romains et les Ibéro-Romains de l'est, abritant dans les hautes vallées les souvenirs de l'organisation romaine avec ses curies et ses cités, ses sénateurs et ses juges... Quel contingent de lois et de mœurs, de coutumes et de relations, les Visigoths fugitifs apportaient-ils dans cet état social ?.....

D'abord le principe d'élection royale, consacré par l'approbation des grands, à l'avénement de tous les rois visigoths-espagnols, depuis Theudis (531), mais notamment depuis Récarède, dans les conciles nationaux de Tolède.

Ils apportaient aussi, comme conséquence directe, l'organisation de la représentation nationale, la consécration de certains droits de la noblesse et du clergé contre le roi, droits qui allaient jusqu'à pouvoir le juger et le déposséder, comme il était arrivé dans la guerre civile de Sisenand et de Suintilla. Le concile de Tolède publia à cette occasion une constitution étendue et prévoyante qui ordonnait : 1° la réunion spontanée des conciles à la mort du roi, pour lui choisir un successeur ; 2° l'excommunication de tout prétendant qui fomenterait des troubles ; 3° la malédiction des princes qui oseraient attenter aux droits du concile et enfreindre la légis-

lation[a]. La session suivante compléta cet ensemble de lois politiques en décrétant : 1° que nul ne pouvait aspirer au trône s'il n'était de noble race ; 2° que l'unanimité des suffrages conférait seule la royauté. Le sixième concile, enfin, posa le principe de l'hérédité des fiefs, en arrêtant que les domaines accordés aux serviteurs du roi leur demeureraient en toute propriété. Il assujettit les monarques à jurer qu'ils ne toléreraient l'exercice d'aucune religion dissidente[b], et renouvela les décrets précédents contre les conspirateurs... L'assemblée réunie par Récésuinthe (625) accorda au roi le droit de faire grâce ; mais il l'assujettit à transmettre à son successeur, et non à ses héritiers propres, les biens de la couronne, et le mit dans l'impossibilité d'opprimer ses sujets et d'augmenter les impôts[c].

Après l'avoir lié à cet égard par le serment, les seigneurs et les évêques juraient de lui rester fidèles et de le défendre contre ses ennemis. Le métropolitain le conduisait à la cathédrale, versait l'huile sainte sur sa tête et l'honorait des surnoms de *Pieux*, de *Glorieux*, de *Conquérant*, ou de *Père du Peuple*. Il lui conférait le pouvoir assez important de convoquer les conciles, de donner force de loi à leurs décrets; de faire des ordonnances qui, toutefois, ne devenaient lois définitives qu'après l'approbation du concile suivant; enfin, de battre monnaie à son effigie dans toutes les métropoles. Le système moné-

[a] Actes du IVe Concile, canon 73.
[b] Concile de Tolède, VI, c. 14.
[c] Conciles de Tolède.

taire des Visigoths comprenait la livre (*libra*), le sou (*solidus*), la sémise, la trémise, la séliqua et le denier. La livre et le sou étaient en or et en argent, les autres pièces étaient toujours en cuivre. On frappait monnaie dans toutes les capitales, notamment à Narbonne et à Tarragone[b].

La noblesse (*nobiliores*), basée d'abord sur la naissance, recevait de l'autorité et de la fortune de certains de ses membres des classifications importantes. Les gentilshommes les plus influents prenaient les titres de *primores*, *primates*, *seniores*, *seniores palatii* (seigneurs du palais), *ricos ombres* (hommes riches)..... Les *comes* (comtes), les *dux* (généraux), les *gardingues* (officiers), les *curiales* et les *proceres*, attachés à la cour (*curia*), devaient leur distinction, non à la naissance, mais à leurs emplois. Les gentilshommes possédaient le privilége de rendre la justice, et d'éviter certaines punitions réservés aux classes serviles.

Les gouverneurs des provinces et des cités avaient pour lieutenant un *vicarius*, le plus souvent du titre de *gardingue*. Les villes et les bourgs étaient administrés par un *præpositus* ou *villicus* sous la surveillance de la représentation locale, qui continuait la curie et le sénat romain, et devint dans la suite l'*ayuntamiento*. Chaque ville avait un *numerarius*, percepteur des impôts, que l'évêque devait confirmer dans ses fonctions.

Quant aux classifications sociales, elles étaient

[b] Romey, *Hist. d'Esp.*, t. II, p. 363.

assez compliquées. Après les divers degrés de noblesse, et au-dessous des simples citoyens libres propriétaires, ou habitant les villes, les classes *viles* ou *serfs*, c'est-à-dire soumises à une domination personnelle, comprenaient les *idonei* ou *bòni*, et les *vili*. Cette distinction provenait des emplois supérieurs ou subalternes qu'ils occupaient dans la domesticité et qui soumettaient les vili à des punitions toujours plus graves que celles encourues par les boni. On remarquait encore le serf *né* et le serf *fait*, c'est-à-dire né de parents esclaves, ou tombé dans la servitude à la suite de quelque punition ou de toute autre déchéance. Mais les uns et les autres, grâce aux bienfaits de la loi chrétienne, ne pouvaient être soumis ni à la mort ni à la mutilation autorisées par la loi romaine[a].

Le còde visigoth, composé un peu par tous les rois, car le monarque avait le droit de rendre des édits et de compléter la législation, offrait, grâce aux emprunts considérables faits aux lois impériales, une perfection bien supérieure à celle des coutumes franques ou bourguignonnes. Le roi possédait la haute juridiction dont il confiait l'exercice aux *ducs*, aux *comites*, aux *tinfadi*, aux *millenarii*, aux *quingentarii*, aux *centenarii* et aux *decani*, chargés aussi de commandements militaires de divers degrés. Mais il pouvait également nommer des tribunaux extraordinaires, *pacis assertores*[b]. Le prévenu qui faisait défaut payait cinq solidi d'or. Les serfs

[a] Concile de Tolède, VIII, c. 2 et 10.
[b] Concil. de Tol., IV, c. 75.

(*servili*), n'ayant presque pas de droits personnels, ne pouvaient être directement assignés que dans des cas extraordinaires. Les parties avaient la liberté de choisir leurs juges; elles pouvaient faire appel d'un premier arrêt au degré de juridiction supérieure, en remontant jusqu'à l'évêque et même jusqu'au roi.

L'organisation de l'église visigothe n'est pas moins utile à connaître que celle de la noblesse et de la royauté. Les ariens n'avaient pas cessé de faire élire leurs évêques par le peuple ; mais lorsque Récarède eut adopté le catholicisme, le roi se trouva peu à peu, et par la cession naturelle des fidèles, investi du droit de remplir les siéges vacants. L'Église espagnole fit cependant quelque tentative d'opposition. Le concile de Barcelone (599) et le quatrième de Tolède (633) décrétèrent que le clergé et le peuple continueraient, comme par le passé, à choisir leurs prélats, sauf acceptation du métropolitain et de ses suffragants... Mais après quelques tiraillements, la nomination royale finit par prévaloir, et les églises se contentèrent de soumettre au monarque la liste des candidats qu'elles jugeaient les plus dignes d'occuper le trône épiscopal.

Les fonctions ecclésiastiques étaient assez multipliées. L'archiprêtre présidait le corps des prêtres, l'archidiacre celui des diacres, et le primicier celui des fonctionnaires inférieurs qui comprenait : 1° l'*ostiaire*, chargé d'ouvrir, de fermer l'église et d'y main-

[1] *Leg. Visigoth.*, l. III, t. I et suiv.

tenir l'ordre ; 2° l'*acolyte*, qui allumait les cierges ; 3° l'*exorciste*, qui priait pour les possédés ; 4° le *psalmiste*, ou chef des chantres, et 5° le *lecteur.*

Les évêques nommaient les curés des paroisses (*rectores* ou *curatores*), mais ils ne pouvaient les destituer. Chaque cathédrale avait près d'elle deux maisons ou communautés ; le *conclave canonical* habité par les prêtres et les clercs sous la direction d'un économe, et le *conclave* des enfants, véritable séminaire dont les nombreux élèves étaient destinés à l'état ecclésiastique ; mais qui pouvaient, à 18 ans, opter entre l'Église et le monde [a].

Dès que le clergé eut acquis des biens assez considérables pour fournir à tous ses besoins, avec l'aide du casuel, le commerce fut sévèrement interdit à ses membres [b].

Le costume des prêtres ne se distinguait d'ailleurs de celui des particuliers, que par une simplicité plus austère. Cependant cette règle ne dut pas prévaloir tout d'abord ; car le concile de Narbonne fut obligé d'interdire l'usage de la pourpre et de la réserver aux magistrats et aux grands dignitaires [c]. Tous les ecclésiastiques devaient porter les cheveux courts, la barbe rasée et la tonsure [d].

Une coutume pieuse, poussée jusqu'à l'exagération, pouvait placer ceux qui en étaient l'objet dans une situation assez étrange. Depuis la fin du v[e] siècle, les personnes en danger de mort prenaient

[a] *Leg. Vis.*, l. IV, t. V. — Concil. de Tol., III, c. 9 ; IV, c. 26.
[b] Concil. de Tarraco, ann. 516, c. 2, 3.
[c] Anno 589, c. 1.
[d] Concile de Tolède, IV, c. 41.

l'habit monastique afin de mourir dans un état plus agréable à Dieu. Mais quelquefois les parents prenaient cette initiative à l'insu du malade, et s'il venait à recouvrer la santé, il ne devait pas moins subir toutes les conséquences de cette consécration, et vivre dans un état de chasteté et de sainteté absolues[a]. La tonsure cléricale ou monastique était aussi imposée par les parents à leurs enfants encore en bas âge, et quelquefois même aux adultes ; et l'acceptation des ordres sacrés, ou l'adoption de la vie claustrale devenaient alors obligatoire au mépris de toutes les lois de la liberté[b]. Rappelons enfin, en terminant ce rapide aperçu de l'organisation ecclésiastique, que, d'après la division de Constantin, retouchée par Wamba, le bassin de l'Èbre renfermait treize évêchés : Tarraco, Urgelum, Ausona, Gerunda, Œmporiæ, Ægora (sur le Lobrega), Barcinio Derdosa (Tortose), Cæsar-Augusta, Turiasco (Taraçone), Callagurris et Pampelune ; tous suffragants de Tarraco. La Septimanie en possédait huit : Helna, Carcasso, Bitteris (Béziers), Agatha, Magalona, Nemosum, Luteba (dans les Cévennes) et Narbo, siége archiépiscopal[c]. Les évêchés de Toulouse, de Béarn, de Couserans, de Bigorre, d'Elusa et d'Augusta, se divisaient le reste des Pyrénées gauloises.

Tels étaient les éléments politiques et sociaux que les fugitifs transportèrent dans les Pyrénées à l'époque de l'invasion des Mores ; épurée par ce grand

[a] *Lex Visigoth.*, l. III, titre V, 3
[b] *Histoire de Wamba.* — Concile de Tolède, II, c. 1, IV. c. 49.
[c] Florez, *España sagrada*, t. IV, p. 107.

désastre qui emporta les détails superflus et les formes surannées, la société visigothe et romaine ne conserva que les principes fondamentaux où dominaient l'esprit religieux, la hiérarchie sacerdotale, la royauté élective, et le germe du régime féodal représenté par le *patronage*.

La puissance militaire des Visigoths conquérants avait dès l'origine, comme sous les Germains, fait accourir autour des chefs influents (les *rics*) des hommes cherchant un protecteur (*patronus*), qui leur procurât des armes et du butin. Le protégé, nommé aussi *buccellarius*[a], parce qu'il mangeait à la table du padron (patron), suivait son seigneur dans les champs de bataille, et veillait sur sa personne.

Le roi, propriétaire du royaume, pouvait s'attacher un grand nombre de ces *buccellarii*, *vassaux* ou *fidèles*, par la distribution de fiefs. Il s'assurait de l'exactitude de leurs services en les menaçant de les leur retirer s'il avait à se plaindre de leur conduite[b]. Les cités, le clergé avaient aussi des vassaux ou feudataires, auxquels ils donnaient leurs terres, à charge de services et de redevances. Or, nous avons déjà prouvé que les Pyrénées occidentales servaient de patrie à l'esprit et à l'institution des tribus et des clans vasco-cantabres ; que l'est et le centre avaient recueilli les souvenirs des *curies*, des *sénats* et de l'administration romaine. Avec la fuite des Visigoths, ces montagnes reçurent par les vallées de l'Èbre l'élément féodal que les Franks n'avaient pu leur im-

[a] *Buccella*, mie de pain.
[b] Concile de Tolède, VI, c. 14, XIII, c. 1. — *Lex Visig.*, l. V, t. I, c. 4.

poser par le nord. Aussi, verrons-nous la féodalité se constituer d'abord dans la Catalogne et l'Aragon ; gagner ensuite le versant gaulois, et rendre les États du nord, Comminges, Béarn, Bigorre, Foix, Narbonne, Carcassonne, feudataires des trois grands Etats des Pyrénées espagnoles, la Catalogne, l'Aragon et la Navarre.

Bien loin de s'affaiblir sous la pression de la domination étrangère, ces principes acquirent une puissance nouvelle, puissance élevée jusqu'à cet héroïsme chevaleresque et religieux qui forma le cachet des peuples pyrénéens : le sentiment religieux, l'orgueil national, l'absolutisme de la loi, le respect des libertés publiques, furent les ancres de salut auxquelles ils se rattachaient constamment pour lutter contre les assauts incessants de l'Orient et du mahométisme tout entiers ; leur courage, grandissant avec les dangers, décupla leurs forces et ne les laïssa reculer devant l'exagération d'aucun noble sentiment.

Les populations ont opéré leur dernier mouvement, à la suite de l'invasion arabe. Nous pouvons ajouter aux preuves que nous avons déjà données de la division des races, celle des types et des caractères physionomiques qu'elles y présentent encore.

Les Basques, remarquables par l'élégance, l'harmonie de leurs formes, et l'agilité de leurs mouvements, sont généralement de taille moyenne, quoique certains d'entre eux atteignent une stature très-élevée, surtout dans les provinces espagnoles.

La beauté de leur sang, le calme de leur physionomie, la noblesse de leur démarche, l'absence de

toute infirmité, rappellent ces fiers Cantabres, qui toujours indomptés, éloignés de tout mélange avec les peuples corrompus, ignorant la servitude, conservèrent leur race dans son intégrité la plus entière. Leur visage rond s'appuie sur un menton carré; leur bouche est fine, leur nez droit, un peu fort, mais proportionné; leurs yeux noirs et bien fendus; leurs sourcils, au lieu de s'élever en arc, se prolongent en ligne droite : tous leurs traits ont d'ailleurs une tendance horizontale prononcée.

Généreux, franc, hospitalier, le Basque fut et est resté amoureux des plaisirs agités, des courses lointaines et des aventures. On sait avec quel empressement il saisissait l'occasion de mener la vie préférée des *guérillas*. Lorsque la guerre lui faisait défaut, il allait demander d'autres dangers à la piraterie, notamment comme flibustier. Il préfère aujourd'hui, à l'agriculture sédentaire, les chances de la contrebande dans ses montagnes, ou celles du commerce dans l'Amérique méridionale.

Le Béarnais se rapproche assez du Basque par la proportion de ses formes, la légèreté de ses mouvements et sa taille moyenne; mais il n'a ni son calme, ni la fierté de son attitude. Ses traits caractéristiques sont d'ailleurs entièrement différents. Son visage est très-allongé, ses dents grandes et saillantes, sa bouche peu gracieuse, son nez fortement aquilin, son cou long et proéminent. L'ensemble exprime la force et la rudesse; il y a je ne sais quoi de romain dans ce type, qui rappelle certaines têtes de soldats et de centurions des bas-reliefs

de la colonne Trajane. En rapprochant ces observations de son dialecte, qui a conservé le plus grand nombre de mots et de tournures latines, on est disposé à voir dans cette race un mélange considérable de Romains, refoulés par les Vandales, les Visigoths et les Franks [a]. Son intelligence est assez développée, elle préfère généralement le plaisir au travail, et la ruse est en toutes choses son moyen de succès préféré.

L'Aragonais est de petite taille; mais son type n'a pas de caractère tranché, et c'est par négation plutôt que par affirmation qu'il faut procéder à son égard. Ses traits n'ont pas l'énergie de ceux du Béarnais, encore moins la régularité harmonieuse de ceux du Basque. Son visage est rond, ses pommettes assez saillantes, moins cependant que celles de l'Aquitain du Bigorre, de la Gascogne et du Comminges, avec lequel il a d'ailleurs des points de comparaison notables. Même taille, même absence d'élégance, même sobriété, même constance au travail. Nous avons déjà constaté l'établissement des Ibères sur les deux versants des Pyrénées centrales; l'examen des populations qui les habitent ne fait que raffermir cette opinion.

Si la constitution physique de l'Aragonais ne présente rien de remarquable, il en est différemment de son caractère; assujetti à un travail excessif par l'aridité d'un sol montagneux, il porte l'opiniâtreté dans la fatigue et l'endurcissement à leurs dernières

[a] Chabo.

limites, et laisse celui qui le considère étonné de la somme de force et d'énergie que renferme le corps humain. L'habitude séculaire de la guerre a produit sur son âme un phénomène identique. Fier et courageux jusqu'à l'héroïsme; inébranlable dans les revers, il marcha toujours à la tête des armées espagnoles et joignit l'esprit chevaleresque du Castillan au patriotique dévouement du Romain.

Les populations du Bigorre, de la Gascogne et du Comminges, n'ont pu trouver dans une paix, à peu près constante depuis trois siècles, les mêmes développements pour leur ancienne nature belliqueuse; elles ne partagent avec l'Aragonais que le courage du travail et la sobriété.

Les Catalans (Roussillon et Catalogne) se distinguent par leur taille haute, élancée, peu harmonieuse. Tout chez eux présente une tendance à l'allongement... des jambes et des bras longs et minces, une tête proportionnellement petite, des yeux gris, un regard vif, mais sans beauté; des cheveux blonds ou châtains permettent de retrouver en eux les descendants de ces Visigoths, originaires de la Scandinavie, qui occupèrent plus particulièrement cette extrémité des Pyrénées pendant trois siècles et dont les Franks et les Mores ne purent les expulser.

Nous n'avons examiné dans cette division que le partage des Pyrénées entre les races principales. Il ne faut pas oublier que sur la lisière du pays Basque, et du Béarn, on remarque de très-nombreux individus qui présentent des traces frappantes du type grec; que les cagots, espèce maudite et abâtardie,

vivent encore disséminés dans les vallées de l'Adour, des Gaves et de la Nive, et que les Navarres, enfin, renferment un très-grand nombre de Gitanos!... Mais nous ne sommes pas encore arrivés à l'histoire des émigrés asiatiques.....

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.



